

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES VIRGULES ET LES PARTICULES DISCURSIVES: UNE MÉTHODE DE
TRANSPOSITION DE L'ORAL À L'ÉCRIT

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LINGUISTIQUE

PAR
CHRISTINE SERRA

NOVEMBRE 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

faut que j'essaye d'abord de de euh de me sentir euh normal de pas me sentir observé juste normal fait que je suis là parce que je veux euh je veux euh ce que je veux c'est c'est remercier remercier les gens qui m'ont qui m'ont aidé à faire mon mémoire fait qu'en en premier c'est sûr euh il y a Henrietta Henrietta Jonas Cedergren mon directeur de mémoire qui m'a tellement tellement tellement appris qui m'a tellement aidé ensuite il y a mon Reine Pinsonneault mon codirecteur avec qui j'ai beaucoup confronté nos idées pis ensuite ben il y a monsieur Patry monsieur Richard Patry qui a lu mon mémoire pis dont les commentaires euh ont toujours été j'ai toujours trouvé très pertinents pis enfin il y a Pierrette Thibault qui a accepté à ma grande joie de de lire mon mémoire ça c'est mes professeurs mes quatre professeurs qui ont travaillé avec moi je m'estime très euh très privilégié très chanceuse d'avoir pu travailler avec ces quatre professeurs-là d'autre part il y a beaucoup de gens qui m'ont aidé d'abord il y a eu Manon Lamontagne Anne-Marie St-Germain Lysette Perron ces trois personnes-là ont été absolument essentielles à la à la rédaction de ce mémoire ensuite bien sûr il y a Danielle Demers puis il y a mes collègues Geneviève Domingue pis Vera Skorup qui tout le long de mes études euh sont sont sont des des piliers importants je veux remercier aussi euh les les euh Geneviève Domingue pour les corrections qu'elle a faites corrections absolument pertinentes qu'elles a faites du chapitre 1 des chapitres 1 2 et 3 avec Geneviève j'ai beaucoup discuté de c'est la personne avec qui je discute le plus de linguistique durant toute ce ce mémoire et Fengxia Fengxia Liu

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	vi
LISTE DES TABLEAUX.....	vii
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	xi
RÉSUMÉ.....	xiii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
L'APPRENTISSAGE DE LA PONCTUATION, ET DE LA VIRGULE EN PARTICULIER.....	3
1.1 La segmentation en phrases.....	5
1.2 Le système cognitif et la ponctuation.....	8
1.3 La pause et la ponctuation.....	12
CHAPITRE II	
OBJECTIF.....	15
CHAPITRE III	
REVUE DE LA LITTÉRATURE.....	16
3.1 La ponctuation et, en particulier, la virgule.....	16
3.1.1 Les définitions de la ponctuation.....	17
3.1.2 Les fonctions de la ponctuation.....	19
3.1.2.1 Les fonctions de la ponctuation se référant à l'oral.....	20
3.1.2.2 Les fonctions de la ponctuation se référant seulement à l'écrit.....	23
3.1.2.3 La pause et la langue orale.....	25
3.1.3 Les fonctions de la virgule.....	29
3.1.4 La classification des virgules et de la ponctuation.....	32
3.2 Les particules discursives.....	44
3.2.1 Les cadres d'analyse.....	45
3.2.1.1 La sociolinguistique.....	45
3.2.1.2 L'analyse du discours et la pragmatique.....	48

3.2.2	Quelques analyses des particules discursives.....	54
3.2.2.1	Les analyses d'Auchlin et de Spengler.....	54
3.2.2.2	L'analyse de Vincent.....	62
3.2.2.3	L'analyse de Luzzati.....	69
3.2.2.4	L'analyse de Schiffrin.....	71
3.2.2.5	L'analyse de Léard.....	76
3.2.2.6	Comparaison entre les analyses.....	77
3.2.3	Quelques particules discursives.....	81
3.2.3.1	<i>(Ça) fait que</i>	82
3.2.3.2	<i>Alors</i>	87
3.2.3.3	<i>Eh bien et bien / ben</i>	88
3.2.3.4	<i>Pis / puis (et et pis / et puis)</i>	93
3.2.3.5	<i>Parce que</i>	96
3.2.3.6	<i>Mais</i>	97
3.2.3.7	<i>And stuff like that</i>	100
3.2.3.8	Les tournures à fonction de recherche d'approbation discursive et les ponctuants.....	104
3.2.3.9	Les particules de prise de parole.....	106
3.2.3.10	Les parenthèses discursives.....	110
3.2.3.11	Conclusion.....	118
CHAPITRE IV MÉTHODOLOGIE.....		120
4.1	Le corpus oral.....	120
4.2	Le corpus écrit.....	123
4.2.1	L'élaboration des transcriptions.....	125
4.2.1.1	Premiers ajustements.....	129
4.2.1.2	Élimination des répétitions, des éléments laissés en suspens et des marqueurs de prosodie.....	132
4.2.1.3	Élimination des marqueurs de structuration et des marqueurs d'interaction.....	137
4.2.1.4	Ajustement orthographique et identification des items lexicaux non standards.....	145

4.2.1.5	Ajustement de la ponctuation.....	147
4.2.1.6	Correction grammaticale.....	155
4.2.2	L'identification des sites de virgules sur les translittérations.....	157
4.3	La grille de codification.....	159
4.3.1	L'élaboration de la grille de codification.....	159
4.3.1.1	La description des virgules.....	159
4.3.1.2	La description des sites de virgules.....	162
4.3.2	L'analyse des données.....	165
CHAPITRE V		
RÉSULTATS ET ANALYSES.....		166
5.1	Les procédures d'édition.....	166
5.1.1	Les formes linguistiques spécifiques à l'oral.....	167
5.1.1.1	Les répétitions et les éléments laissés en suspens.....	168
5.1.1.2	Les marqueurs de prosodie.....	175
5.1.1.3	Les marqueurs de structuration.....	193
5.1.1.4	Les marqueurs d'interaction.....	222
5.1.1.5	Les items lexicaux non standards.....	233
5.1.2	Les formes linguistiques spécifiques à l'écrit.....	235
5.1.2.1	Les virgules.....	236
5.1.2.2	La typologie des opérations.....	240
5.2	L'analyse de la distribution des sites de virgules.....	242
CONCLUSION.....		255
APPENDICE A.....		265
APPENDICE B.....		267
APPENDICE C.....		269
RÉFÉRENCES.....		273

LISTE DES FIGURES

Figure		Page
1.1	Les interfaces entre le système cognitif, et les langages oral et écrit.....	10
1.2	Les interfaces entre le système cognitif, et les langages oral, écrit et visuo-gestuel.....	11
1.3	Les diverses interfaces des langages oral, écrit et visuo-gestuel.....	11
3.1	Les concepts de l'analyse périodique du discours selon Luzzati (1985).....	70
3.2	Des conjonctions en tant que marqueurs discursifs selon Schiffrin (1987)...	75
3.3	La représentation de pi^1 et pi^2 selon Laurendeau (1982).....	95
3.4	La classification de l'élément <i>mais</i> de Ducrot et collaborateurs (1980).....	98

LISTE DES TABLEAUX

Tableau	Page
3.1 Les classifications des virgules.....	41
3.2 Les rôles discursifs des particules selon Vincent (1986).....	54
3.3 Classification des marqueurs de structuration de la conversation selon Auchlin (1981).....	60
3.4 Classification des marqueurs d'interaction émis par le locuteur selon Vincent (1983).....	64
3.5 Classification des signaux de structuration selon Vincent (1983).....	66
3.6 Description des signaux prosodiques selon Vincent (1983).....	68
3.7 Classification des particules discursives émises par le locuteur selon Vincent (1983).....	69
3.8 Définitions des concepts de l'analyse périodique du discours selon Luzzati (1985).....	70
3.9 Classification des appuis du discours de Luzzati (1985).....	71
3.10 Des marqueurs en tant que coordonnants contextuels selon Schiffrin (1987).....	74
3.11 Classification des marqueurs discursifs selon Léard (1995 et 1996).....	77
3.12 Classifications des particules discursives proposées par Auchlin (1981), Vincent (1983) et Luzzati (1985).....	81
3.13 Les particules de prise de parole recensées et classées par Vicher et Sankoff (1989).....	107
3.14 Inventaire des particules de prise de parole recensées par Boutin (1997).....	109
3.15 Les types de parenthèses discursives et leurs fonctions selon Laurin (1989).....	115
3.16 Classification des marqueurs d'interaction émis par le locuteur.....	117
3.17 Classification des particules discursives selon leurs propriétés structurelles.....	119

4.1	Les règles d'emploi de la virgule selon Grevisse et Goosse (2000).....	152
4.2	Les contextes des sites de la virgule double à l'interne de l'exemple (96).....	163
4.3	Les contextes du site de la virgule simple de l'exemple (96).....	164
4.4	Exemple de la grille de codification (construite à partir du corpus 1).....	164
5.1	Les répétitions identifiées dans le corpus 1.....	169
5.2	Les répétitions identifiées dans le corpus 2.....	170
5.3	Les contextes prosodiques des reprises identifiées dans les corpus 1 et 2.....	171
5.4	Les éléments laissés en suspens identifiés dans le corpus 1.....	173
5.5	Les éléments laissés en suspens identifiés dans le corpus 2.....	174
5.6	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>là</i> identifiées dans le corpus 1.....	177
5.7	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>là</i> identifiées dans le corpus 2.....	178
5.8	La catégorisation des occurrences de l'élément (<i>eh, ah</i>) <i>bien / ben</i> identifiées dans le corpus 1.....	181
5.9	La catégorisation des occurrences de l'élément (<i>eh, ah</i>) <i>bien / ben</i> identifiées dans le corpus 2.....	182
5.10	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>hein</i> identifiées dans le corpus 1.....	186
5.11	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>moi</i> identifiées dans le corpus 1.....	187
5.12	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>il dit/je dis/j'ai dit</i> identifiées dans le corpus 1.....	188
5.13	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>vous savez</i> identifiées dans le corpus 2.....	190
5.14	Les critères d'identification propres à chacun des marqueurs analysés jusqu'à maintenant.....	191
5.15	Les critères d'identification des catégories de marqueurs analysés jusqu'à maintenant.....	192
5.16	Le procédé d'inversion appliqué aux occurrences de l'élément (<i>ça</i>) <i>fait que</i> de notre corpus 1.....	195

5.17	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>(ça) fait que</i> identifiées dans le corpus 1.....	197
5.18	Le procédé d'inversion appliqué aux occurrences de l'élément <i>alors</i> de notre corpus 2.....	198
5.19	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>alors</i> identifiées dans le corpus 2.....	199
5.20	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>en tout cas</i> identifiées dans les corpus 1 et 2.....	201
5.21	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>(et) pis / puis</i> identifiées dans le corpus 1.....	204
5.22	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>(et) pis / puis</i> identifiées dans le corpus 2.....	206
5.23	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>parce que</i> identifiées dans le corpus 1.....	209
5.24	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>parce que</i> identifiées dans le corpus 2.....	210
5.25	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>mais</i> identifiées dans le corpus 1.....	212
5.26	La catégorisation des occurrences de l'élément <i>mais</i> identifiées dans le corpus 2.....	213
5.27	La catégorisation des occurrences des énoncés généralisants identifiées dans le corpus 1.....	216
5.28	La catégorisation des occurrences des énoncés généralisants identifiées dans le corpus 2.....	217
5.29	Les critères d'identification des marqueurs de structuration et d'interaction analysés.....	220
5.30	Les critères d'identification des marqueurs analysés.....	221
5.31	La catégorisation des occurrences des particules de prise de parole identifiées dans les corpus 1 et 2.....	223
5.32	La catégorisation des occurrences des parenthèses discursives identifiées dans le corpus 1.....	225

5.33	La catégorisation des occurrences des parenthèses discursives identifiées dans le corpus 2.....	226
5.34	Les critères d'identification des particules de prise de parole et des parenthèses discursives.....	230
5.35	Les critères d'identification prosodiques et fonctionnels des particules discursives.....	231
5.36	Classification des particules discursives identifiées dans nos corpus.....	232
5.37	Les items lexicaux non standards identifiés à l'intérieur du corpus 1.....	234
5.38	Les items lexicaux non standards identifiés à l'intérieur du corpus 2.....	234
5.39	Les structures autour desquelles nous avons inséré des virgules dans nos transcriptions.....	238
5.40	La typologie des opérations effectuées sur les segments des corpus 1 et 2.....	241
5.41	La grille de codification des données du corpus 1.....	243
5.42	La grille de codification des données du corpus 2.....	246
5.43	Distribution globale des variantes de site de virgule.....	248
5.44	Distribution des variantes de site de virgule selon le type de virgule.....	249
5.45	Distribution des virgules selon leur type et selon le type de structure.....	250
5.46	Distribution des variantes de site de virgule selon les deux grands types de virgule.....	251
5.47	Distribution des variantes de site de virgule du corpus 1 selon les deux grands types de virgule.....	252
5.48	Distribution des variantes de site de virgule du corpus 2 selon les deux grands types de virgule.....	253

LISTE DES ABRÉVIATIONS

a.	anticipative
adj.	adjectif
adv.	adverbe
art.	article
c.	coordination
cat.	catégorie
c. autre conj.	coordination entre éléments coordonnés avec une autre conjonction que <i>et</i> , <i>ou</i> et <i>ni</i>
c. avec et	coordination entre éléments coordonnés avec <i>et</i> , <i>ou</i> , et <i>ni</i>
chap.	chapitre
chron.	chronologique
coll.	collaborateurs
compl.	compléments
compl. tête	complément adverbial placé en tête de phrase ou de proposition
cond.	conditionnel
conj.	conjonction
conn.	connecteur
conv.	conversationnelle
c. sans conj.	coordination entre éléments coordonnés sans conjonction
d.	double
dém.	démonstratif
fig.	figure
F.Q.	français québécois
F.S.	français standard
gén.	général
indic.	indicatif
ling.	linguistique
m.	marqueur
m.i.(ou MI)	marqueur d'interaction

m.p.	marqueur de prosodie
m.s.	marqueur de structuration
MSC	marqueur de structuration de la conversation
p.	parenthèse, ou page si suivi d'un chiffre
p.a.	parenthèse anticipative
par.	paragraphe
part.	particulier
p.p.p.	particule de prise de parole
prop.	proposition
sect.	section
sn	syntagmes nominaux
sp	syntagmes prépositionnels
s.p.	signal de prosodie
s.s.	signal de structuration
succ.	succession
sv	syntagmes verbaux
tabl.	tableau
temp.	temporel

RÉSUMÉ

Ayant pour prémisses l'absence de concordance entre les virgules et les pauses de la langue orale, cette étude cherche à établir une corrélation entre ces éléments de structuration de l'écrit que sont les virgules, et les particules discursives (par exemple: *t'sais*), éléments de structuration de la langue parlée. Dans un premier temps, deux grands types de virgules sont distingués: les virgules de coordination et celles de détachement. Dans un deuxième temps, une définition ainsi qu'une classification des particules discursives basées sur celles élaborées par Vincent (1983) sont proposées. La définition retenue associe ces éléments à la langue parlée et leur attribue des rôles spécifiques sur le plan discursif. La classification des particules discursives retenue distingue trois types de marqueurs: les marqueurs de prosodie, de structuration et d'interaction. Dans un troisième temps, afin de constituer une base de correspondance entre l'oral et l'écrit qui permette d'établir la corrélation entre les virgules et les particules discursives, des énoncés oraux tirés du corpus Sankoff-Cedergren (1971) sont transposés à l'écrit. Une méthode de transposition des énoncés oraux en textes conformes aux règles de la grammaire du français écrit telles qu'énoncées par Grevisse et Goosse (2000) est élaborée. À l'étape de l'exécution des procédures d'édition nécessaires à cette transposition, des critères d'identification des particules discursives sont développés. Enfin, l'analyse fait ressortir que les virgules ne marquent pas plus les particules discursives qu'elles ne marquent les pauses. De façon plus générale, elle témoigne de la divergence des structures de l'oral et de l'écrit.

Mots-clés: virgules, particules discursives, rapport oral-écrit, sociolinguistique.

INTRODUCTION

À un moment ou à un autre de son cheminement, l'apprenant du français écrit se trouve confronté à l'idée selon laquelle la virgule marquerait une pause. Et ce, malgré le fait que «La plupart des théoriciens reconnaissent aujourd'hui une très forte autonomie de la ponctuation à l'égard de l'oral.» (Anis, 1988, p. 154) Des études sur le plan acoustique ont prouvé la subjectivité de la perception de la pause; selon Martin (1970), l'allongement syllabique serait le phénomène déterminant cette perception. D'autres études (sur le plan acoustique également) ont prouvé que la pause ne marque pas la fin de l'énoncé (Abercrombie (1965), et Cosnier et Kerbrat-Orecchioni (1987)). Pourtant, un rapport est toujours établi entre la pause et la ponctuation ou la virgule (Grevisse et Goosse (2000), et Catach (1994)). La question que nous posons est la suivante: si les virgules ne marquent pas les pauses, ont-elles un lien avec l'oral? Les virgules, éléments de la langue écrite, peuvent-elles être mises en corrélation avec certains éléments de la langue orale?

Notre mémoire porte sur les virgules et la possibilité qu'elles aient un lien avec la langue orale. Les données sur lesquelles nous travaillons proviennent de la langue parlée; il s'agit d'extraits d'entrevues sociolinguistiques faisant partie du corpus de français montréalais Sankoff-Cedergren (1971). Notre objet d'étude est la parole spontanée. Notre travail est construit sur deux plans: nos données proviennent de l'oral, et nous travaillons avec un élément appartenant à l'écrit, la virgule. Il s'agit pour nous de vérifier s'il existe un rapport entre les virgules et certains éléments servant à la structuration du discours oral; ces éléments, l'analyse du discours les nomme «particules discursives». Pour effectuer ce travail, il nous faudra donc à la fois définir la virgule à l'intérieur de l'écrit et définir les particules discursives à l'intérieur de l'oral.

Mais d'abord, afin de saisir ce qui est problématique avec la virgule en tant que symbole servant à la structuration de l'écrit, nous identifierons les problèmes d'apprentissage spécifiques à la ponctuation et à la virgule. Dans un second temps, nous définirons notre objectif de recherche. Ensuite, du côté de l'écrit, nous présenterons ce que nous avons appris sur le sujet en recensant les définitions, les fonctions et les classifications de la ponctuation et de la virgule qu'on trouve dans la littérature. Du côté de l'oral, nous décrirons nos cadres d'analyse ainsi que les connaissances qui ont été acquises sur les particules discursives à l'intérieur de ces cadres. Notre méthodologie suivra. On trouvera dans ce chapitre une description de nos corpus, oral et écrit, et de notre grille de codification. La description de notre corpus écrit comprendra l'explication de chacune des opérations nécessaires à la transposition écrite des énoncés oraux (les procédures d'édition) ainsi que l'explication de l'étape de l'identification des sites de virgules. Ensuite, nous exposerons nos résultats et nos analyses. Les résultats et les analyses concernant les procédures d'édition seront d'abord abordés; puis nous analyserons la distribution des sites de virgules, et nous établirons la corrélation entre les virgules et les particules discursives.

CHAPITRE I

L'APPRENTISSAGE DE LA PONCTUATION, ET DE LA VIRGULE EN PARTICULIER

En tant que signe graphique relevant du système de ponctuation, la virgule n'apparaît généralement pas comme un élément de première importance dans l'apprentissage de la grammaire française: l'enseignement de la ponctuation lui-même est souvent perçu comme un «supplément de perfectionnement», selon Bessonnat (1991, p. 9). Fayol (1988) déplore, quant à lui, ce qui suit: «La ponctuation n'est qu'un aspect de la structure de surface du texte, mais cet aspect est fondamental et à tort passé sous silence et négligé. » (Fayol, 1988, p. 81) Il souligne le fait qu'elle soit rarement l'objet d'un enseignement. Ce que constate également Catach (1994):

[...] il n'existe, à proprement parler, ni formation ni suivi scolaire de bon niveau dans les classes [dans le] domaine [de la ponctuation]. Lorsqu'on connaît la pauvreté des affirmations aussi péremptoires que contradictoires qui fleurissent et les écarts qui s'étalent entre les normes des différentes maisons d'édition, on a du mal à comprendre comment les enfants, comme les adultes, s'y retrouvent. (Catach, 1994, p. 46)

Thimonnier (1974) remarque lui aussi que les problèmes liés à la ponctuation ne sont pas secondaires; il affirme ceci:

Les règles de la ponctuation n'ont été fixées que peu à peu. Elles sont d'autre part assez complexes. Enfin, elles doivent laisser une certaine part à l'interprétation personnelle. Tout cela explique qu'on néglige parfois de les apprendre ou qu'on les utilise trop souvent à contre sens. (Thimonnier, 1974, p. 204)

Déjà en 1930, Sensine notait d'une part une difficulté d'apprentissage et d'autre part une ignorance des règles: «Dans ma longue carrière professorale, j'ai remarqué, en effet, que non seulement les élèves ont une certaine peine à apprendre la ponctuation, mais que beaucoup d'écrivains de valeur eux-mêmes, et cela est vrai aujourd'hui, ne connaissent pas cette partie de la grammaire. » (Sensine, 1930, p. 12)

Pour ce qui est plus spécifiquement de la virgule, Doppagne (1978) signale quelques-unes de ses caractéristiques: «De tous les signes de ponctuation, la virgule est peut-être le plus important, mais aussi le plus délicat à employer à bon escient. » (Doppagne, 1978, p. 15) Pour Bessonat (1991), enseigner l'emploi de la virgule présente des difficultés particulières: «Assurément le signe le plus polyvalent, le plus usité avec le point, à la fois nécessaire et facultatif, la virgule donne le tournis à l'enseignant, d'autant que l'élève ne la perçoit pas précisément comme problématique. » (Bessonat, 1991, p. 37) Son enquête révèle le fait suivant : «La virgule [...] est surtout perçue comme pause orale [...]». (Bessonat, 1991, p. 19) Selon les niveaux d'emploi de la virgule proposés par Schneuwly (1988)¹, Bessonat (1991) remarque que les difficultés des étudiants portent sur les trois niveaux d'emploi: la virgule interphrastique (dans leurs écrits, les élèves emploient la virgule à la place du point et du deux-points), la virgule interpropositionnelle (les élèves ne marquent pas la proposition subordonnée déplacée par une virgule, mais, par contre, ils apposent une virgule entre un sujet et un verbe ou entre un verbe et son complément) et la virgule intrapropositionnelle (les élèves n'emploient pas la virgule marquant le circonstant déplacé, l'énumération et l'apostrophe).

Les constatations de ces grammairiens, enseignants et linguistes font état de difficultés d'importance dans l'apprentissage de la ponctuation. De manière synthétisée, ces chercheurs affirment que ces problèmes sont liés au fait qu'on n'accorde généralement pas assez d'importance à l'apprentissage de la ponctuation et au fait qu'il y a plusieurs normes différentes et complexes de la ponctuation. Dans les trois sections qui suivent, nous

¹ Schneuwly (1988) classe les virgules selon trois niveaux d'emploi: la virgule interphrastique, la virgule interpropositionnelle et la virgule intrapropositionnelle.

examinerons plus en détail ce qui nous est apparu comme problématique dans l'apprentissage de la ponctuation; soit la segmentation en phrases, le rapport entre système cognitif et ponctuation, et le rapport établi entre pause et ponctuation. Puis, dans le troisième chapitre, nous examinerons différentes normes de la ponctuation.

1.1 La segmentation en phrases

La difficulté que représente le travail de segmentation en phrases pour l'apprenant du français ou de l'anglais écrit est attestée par de nombreux chercheurs. Notons d'abord Shaughnessy (1977), qui remarque des problèmes liés à l'apprentissage de l'unité phrase. Son travail auprès de scripteurs débutants en anglais écrit lui a permis d'observer qu'ils ne marquent pas les fins de phrases en fonction de la structure grammaticale. Selon elle, les débutants perçoivent la phrase comme une unité rhétorique qui est plus longue ou plus courte que la phrase grammaticale. Elle note une inclination à utiliser la virgule à la place du point et le point à la place de la virgule.

Ensuite, nous avons relevé le travail de Gumperz, Kaltman et O'Connor (1984). Ces derniers signalent ce qui suit: «[...] the use of punctuation in writing is more than a set of conventions to replace particular prosodic features with particular punctuation marks. Learning to use punctuation means learning to incorporate rhetorical information into a grammatical framework. » (Gumperz, Kaltman et O'Connor, 1984, p. 7) Selon eux, la difficulté engendrée par ce processus se mesure par les problèmes éprouvés à l'enseignement de la phrase, l'unité de base de l'écrit. Ces chercheurs soulignent la nécessité d'examiner la manière dont le discours oral est segmenté en unité rhétorique et comment cette segmentation est signalée.

Puis, Schneuwly (1988) identifie également des problèmes concernant la phrase. À partir d'expériences menées sur des écrits d'enfants, il constate ceci:

Les élèves mettent un point seulement à la fin d'une phrase (simple ou complexe au sens traditionnel) - il y a très peu d'exceptions à cette règle. Ils tiennent donc compte de critères syntaxiques. Mais l'inverse n'est pas du tout vrai: une phrase n'a pas nécessairement un point. Elle en a presque toujours un, si elle mène à un point de rupture dans le texte; elle n'en a souvent pas, quand il n'y a pas de rupture. Cela prouve que le point n'est pas mis seulement en fonction de critères syntaxiques (délimitation de l'unité de phrase), mais en fonction de la structure du contenu. (Schneuwly, 1988, p. 82)

Il affirme que « [...] les élèves de 4ème [...] ponctuent peu en absence de changements de perspective référentielle dans le texte». (Schneuwly, 1988, p. 83) De plus, il explique comment les élèves ponctuent en fonction de la structure du contenu.

[...] les parties du texte sont probablement aussi des points de rupture dans l'activité langagière au niveau de la planification ou de la gestion du texte; de nouvelles informations doivent être recherchées en mémoire pour aborder la partie suivante du texte. [...] l'élève instancie une première étape et l'écrit, instancie une deuxième étape et l'écrit, etc., avec un minimum de planification globale et de prise en considération du texte déjà écrit. On pourrait aussi dire que la gestion du texte est essentiellement cognitive, définie par le contenu du texte préstructuré en mémoire. Le **point** apparaîtrait ainsi comme **la trace de ruptures du processus de production textuelle**. (Schneuwly, 1988, p. 82)

Enfin, Berrendonner (1993), quant à lui, explique la difficulté de la segmentation en phrases par le fait que la phrase n'est pas isomorphe² ni à l'énonciation ni à la période, qui sont, selon lui, les unités fonctionnelles de la grammaire du discours. L'énonciation est définie par sa fonction communicative et elle ne peut être décomposée en unité communicative plus petite. La période est constituée de plusieurs énonciations et est délimitée par un intonème conclusif.

L'apprentissage de l'écrit, comme celui d'une langue seconde, et probablement comme tout apprentissage linguistique, place l'élève devant deux grammaires hétérogènes: la sienne et celle qu'il doit acquérir. S'impose alors à lui la tâche d'intégrer deux structures anisomorphes, c'est-à-dire de déterminer quelles sont les «bonnes» correspondances entre elles. Les «fautes» commises à cette occasion ne sont que la trace d'hypothèses trop sommaires ou trop régulières faites sur cette correspondance. (Berrendonner, 1993, p. 25)

² Par «isomorphe» nous entendons «de même forme».

Par les exemples qui suivent, Berrendonner (1993) démontre que la ponctuation des élèves reflète l'assimilation de la phrase à la période (en (1)) ou à l'énonciation (en (2)).

- (1) Il me fit un exercice tellement dur, enfin d'après lui facile mais pour un élève qui n'a rien fait pendant toutes ses heures, impossible de le faire.
(= (7) dans Berrendonner, 1993, p. 24)
- (2) Ils avancement toujours vers le sud. Quand ils se retrouvent en face d'un mur.
(= (10) dans Berrendonner, 1993, p. 24)

Par ailleurs, Berrendonner (1993) considère qu'une partie du problème de la segmentation en phrases réside dans la confusion qui entoure la notion de phrase.

En accréditant l'idée que la phrase est à la fois une unité orthographique et une unité fonctionnelle, la grammaire scolaire et la plupart des linguistiques³ ne font que compliquer la tâche, et empêchent de la concevoir ouvertement comme un problème de correspondance entre combinatoires. Il faudrait alors sérieusement se demander si les fautes observées ne sont pas favorisées par cet état du discours grammatical théorique et pédagogique: le coût d'une grammaire, c'est les fautes qu'elle induit. (Berrendonner, 1993, p. 26)

Cette confusion entourant la notion de phrase est également remarquée par d'autres chercheurs. Notons, entre autres, Séguin (1993), qui retrace le parcours du concept «phrase» avant et jusqu'à son utilisation dans l'ordre du grammatical. Il relate l'appropriation du concept par les grammairiens du XVIII^e siècle et fait une démonstration claire de la construction du mythe de la phrase. De plus, soulignons le fait que la phrase, unité de base en grammaire traditionnelle, est apparue comme une unité inopérante à de nombreux chercheurs en linguistique. Nombreux également sont ceux qui, à partir de cette observation, ont proposé d'autres notions comme unité de base: la proposition, l'énoncé, le tour de parole, l'acte de langage, la période, la clause, le paragraphe, etc.

³ Tel quel dans le texte.

Nous retenons donc trois constats généraux en ce qui concerne la segmentation en phrases. Premièrement, la phrase est une notion confuse. Deuxièmement, la phrase s'est révélée inefficace comme unité de base aux chercheurs en linguistique. Troisièmement, la segmentation en phrases est problématique du fait qu'elle exige le transfert de données entre deux systèmes dont les structures diffèrent. Selon les chercheurs mentionnés, la nature d'un de ces deux systèmes nous semble diverger. Pour Shaughnessy (1977), Gumperz, Kaltman et O'Connor (1984), et Berrendonner (1993), ce système semble être le langage oral, alors que Schneuwly (1988) laisse entendre qu'il s'agirait plutôt du système cognitif. Dans la section suivante, nous examinerons ce point de plus près.

1.2 Le système cognitif et la ponctuation

Dans les travaux des chercheurs ayant abordé la question de la ponctuation, nous avons retrouvé le type de questionnement que nous avons soulevé dans la section précédente, soit celui du rapport entre système cognitif, langage écrit et langage oral.

En partant de la constatation selon laquelle le langage parlé ou écrit est linéaire alors que la représentation cognitive ne l'est pas, Fayol (1988) souligne le fait que des éléments peuvent être côte à côte dans la représentation cognitive et totalement éloignés dans le discours. Il signale ceci: «Les signes de ponctuation vont être un moyen de marquer en surface l'absence de liaison entre éléments concaténés ou au contraire la présence d'une liaison [...]». (Fayol, 1988, p. 82) Pour lui, la complexité du système de ponctuation s'explique par le fait qu'il y a des degrés de liaison entre les éléments concaténés.

De son côté, Catach (1994) affirme ce qui suit: «Il s'est établi dans notre cerveau un système central de connexions qui relie l'écrit et l'oral à tous les niveaux, par une sorte de système de passerelles; avec, en même temps, des voies directes possibles vers l'un ou l'autre, sans passer par les «correspondances». » (Catach, 1994, p. 98) D'autre part, selon ce

chercheur⁴, dans un modèle cognitif de l'oral, l'intonation est la dernière étape comme la ponctuation l'est dans un modèle cognitif de l'écrit.

Enfin, Schneuwly (1988) conçoit le langage écrit comme un système indépendant du langage parlé.

Les différences entre [les deux systèmes] découlent de leur matérialité: l'écriture constitue un système spécifique de symboles écrits qui suppose l'intervention de la perception optique et l'utilisation d'un système moteur particulier et donc l'activation de zones du cerveau qui ne sont pas à l'oeuvre dans le langage parlé. A un certain niveau de fonctionnement et d'automatisation de l'activité d'écriture et de lecture, la référence à la base orale peut disparaître. Le langage écrit avec ses différents composants forme un système, tout comme le langage parlé. L'activité langagière se réalise de manière autonome dans l'un ou l'autre mode. On peut donc parler d'un système langagier élargi, plus différencié, intégrant de nouvelles zones du cerveau, comprenant deux systèmes de production: oral et écrit. (Schneuwly, 1988, p. 46)

Ce n'est donc pas tant, pour Schneuwly (1988), un nouveau système (l'écrit) que «[...] la possibilité d'acquérir et de développer de nouveaux systèmes de planification, de gestion et de contrôle du système de production langagier en général, oral et écrit». (Schneuwly, 1988, p. 50-51) C'est-à-dire que, pour lui, ce qui différencie de manière cruciale les deux systèmes se situe sur le plan cognitif dans ce que chacun de ces deux systèmes implique comme activité du cerveau. D'autre part, selon lui, à l'écrit, les unités de ponctuation sont des traces

⁴ Dans le but de désigner un être humain exerçant la fonction consistant à effectuer de la recherche, et ce sans référence aux catégories de sexe non pertinente à notre propos, malgré le fait que nous faisons référence à Catach, qui est de sexe féminin, nous employons la forme lexicale «chercheur», seule forme susceptible d'apporter le sens générique dont nous avons besoin ici. Ce choix lexical, qui se reflète dans l'ensemble de notre mémoire, repose sur les analyses sur le genre en linguistique effectuées par Michard (2002), analyses orientées par les travaux de Guillaumin (1992), de Mathieu (1991) et de Wittig (2001). Michard déclare que «[...] le masculin est toujours un générique du point de vue du sens humain, quelle que soit son extension, tandis que le féminin ne l'est jamais. » (Michard, 1996, p. 39) C'est donc dire que «Le sens du féminin ne permet pas l'accès à l'humain général. » (Michard, 2003, p. 77) Ce linguiste observe également que «La notion absolue de profession ou de fonction est formalisée par le masculin, sans référence de sexe [...] Par contre, si on utilise des féminins [...] le sens femelle envahit celui de profession ou de fonction, le relativise, le restreint, le dévie. » (Michard, 1996, p. 41)

d'opération de connexion et de segmentation, segmentant des unités de la taille de l'expression, de la proposition, de la phrase et du paragraphe.

En cherchant à comprendre la relation entre langage écrit, langage oral et système cognitif, nous avons soulevé quelques questions fondamentales. Une interface existe entre le système cognitif et le langage oral, mais y en a-t-il une autre entre le système cognitif et le langage écrit? C'est ce que semble suggérer Schneuwly (1988). Ou encore, est-ce plutôt à partir du langage oral que se construit une seconde interface? C'est ce que nous déduisons des propos de Shaughnessy (1977), de Gumperz, Kaltman et O'Connor (1984), et de Berrendonner (1993). Les schémas A et B représentés dans la figure 1.1 qui suit illustrent notre questionnement.

Schéma A.

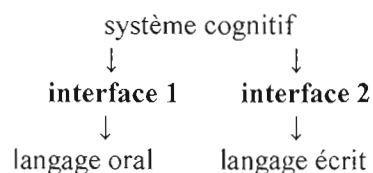


Schéma B.

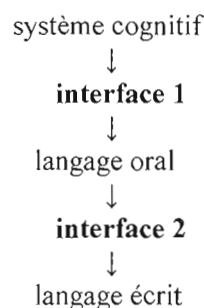


Figure 1.1 Les interfaces entre le système cognitif, et les langages oral et écrit.

C'est en intégrant dans notre réflexion le langage visuo-gestuel que nous avons pu réaliser le caractère erroné du schéma B. En effet, même si on ne se sert d'aucun langage oral, on peut utiliser le langage écrit; on peut également connaître d'une langue son système écrit sans en connaître la langue orale. Le langage oral n'est pas un passage obligé entre le système cognitif et le langage écrit; c'est ce que confirme Anis (1988) en ces termes:

[...] il semble *théoriquement* possible de faire apprendre une langue *sous sa forme graphique*, à condition de connaître la signification de chaque mot écrit. Un tel processus est du moins généralement attesté par la capacité des sourds-muets à apprendre et utiliser les systèmes d'écriture comme moyen de communication. (Anis, 1988, p. 44)

Dans la figure 1.2 ci-dessous, nous avons donc conservé le schéma A de la figure 1.1 ci-dessus, auquel nous avons ajouté une troisième interface reliant le système cognitif au langage visuo-gestuel; ceci afin d'élaborer le schéma C que nous retrouvons ci-dessous.

Schéma C.

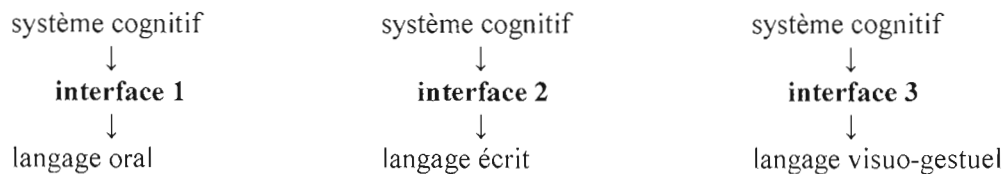


Figure 1.2 Les interfaces entre le système cognitif, et les langages oral, écrit et visuo-gestuel.

À ce point-ci, nous avons réintroduit l'idée d'une interface entre le langage oral et le langage écrit et envisagé une connexion entre ces différents systèmes langagiers; ce que nous illustrons dans la figure 1.3 qui suit:

Schéma D.

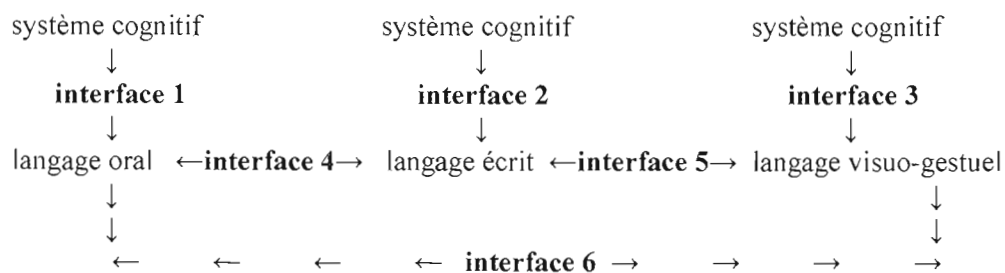


Figure 1.3 Les diverses interfaces des langages oral, écrit et visuo-gestuel.

Nous ne chercherons pas, dans ce mémoire, à approfondir ces questions. Nous les mentionnons afin de rendre compte des problèmes théoriques sous-jacents aux questions liées à l'apprentissage de la ponctuation, ainsi que dans le but de situer notre travail dans le réseau global que constitue le langage. Pour notre part, nous travaillerons au niveau de l'interface 4, telle que représentée dans le schéma D de la figure 1.3 ci-haut. Ce dernier schéma est celui qui représente le mieux l'idée que nous nous faisons actuellement du langage.

1.3 La pause et la ponctuation

Cette section vise à rendre compte de l'importance et de l'impact qu'a, sur l'apprentissage de la ponctuation, l'idée selon laquelle la ponctuation marquerait des pauses de la langue parlée. Des chercheurs ont noté un problème relié au fait que l'apprenant, lorsqu'il tente d'acquérir la maîtrise du système de la ponctuation, perçoit les signes de ponctuation comme servant à marquer des pauses. Voici ce que Shaughnessy (1977) déclare à ce sujet: «[...] the problem lies [...] in the writers' unawareness of a punctuation "system", in their fragments of misinformation that by now have often become trusted stratagems in the battle with the page (e.g., a comma where you breathe or in front of *that* or *than*)». (Shaughnessy, 1977, p. 18)

Sur la question des pauses, Shaughnessy (1977) présente le point de vue suivant:

«[...] the writer perceives periods as signals for major pauses and commas as signals for minor pauses, but he is not aware of the role that grammatical structure plays in determining which of the many pauses produced in speech get marked and which get ignored. Speech is, after all, an intermixture of sound and silences. As much as fifty percent or more of spontaneous speech is estimated to be non-speech. Pauses mark rates of respiration, set off certain words for rhetorical emphasis, facilitate phonological maneuvers, regulate the rhythms of thought and articulation, and suggest grammatical structure. Modern punctuation, however, provides no score for such a complex orchestration. What it does do is sharpen the sense of structure in a sentence, first by marking off its boundaries and second by showing how certain words, phrases or clauses within the sentence are related. » (Shaughnessy, 1977, p. 24)

Pour elle, donc, les points et les virgules marquent certaines pauses dans la parole, mais le scripteur débutant n'est pas à même d'identifier lesquelles de ces pauses doivent être marquées par une virgule et lesquelles ne doivent pas l'être.

Bessonnat (1991), quant à lui, observe, à partir d'une enquête menée auprès d'étudiants de collège de 3^e et 4^e année en France, que «[...] dans la représentation des élèves l'idée que la ponctuation sert d'abord à marquer les pauses et les intonations est première». (Bessonnat, 1991, p. 13) Il constate que les étudiants proposent «[...] une analyse fonctionnelle qui fait la part belle au critère respiratoire au détriment du critère communicationnel». (Bessonnat, 1991, p. 22)

Catach (1994) note aussi une problématique liée au rapport établi entre signes de ponctuation et pauses. À partir des données de Goldman-Eisler (1964), elle remarque qu'il y a

[...] 40 à 50 % de pauses en moyenne dans un discours «spontané» courant, [et que ces pauses] sont loin d'être toutes significatives et conservées à l'écrit. On ne peut, dans ces conditions, s'étonner de voir certains hésiter sur la mise des signes. Il n'y a pas de rapports directs entre les uns et les autres [...] (Catach, 1994, p. 98)

Béguelin (2000) a remarqué que «[...] certaines erreurs ou maladresses relevées sous la plume des scripteurs débutants reçoivent une explication probante dès qu'on les relie aux phénomènes intonatifs et/ou interactionnels qui caractérisent le mode de production oral». (Béguelin, 2000, p. 224) Elle démontre à l'aide d'un extrait de corpus de français parlé que le locuteur, grâce aux pauses et aux autres signaux d'hésitation, planifie son discours, mobilise l'attention de son auditoire et crée un effet de suspense; lorsque ces étapes de mise en place sont terminées, le reste du discours défile sans autre pause. Béguelin (2000) met en parallèle les pauses de cet extrait avec la ponctuation d'un texte écrit. Elle compare un résumé d'un texte narratif écrit par un élève (extrait du corpus D. Martin, corpus qu'on retrouve dans Bonnet et Piguet (1993)) avec un extrait de discours enregistré transcrit. Cette transcription note les intonèmes montants, les intonèmes finaux, les pauses, les allongements syllabiques et les accents expressifs (extrait du corpus Bielefeld, transcription CILA). Le texte narratif

présente la particularité d'être ponctué seulement dans les deux premières lignes alors que, dans la transcription, on retrouve des pauses et des allongements syllabiques seulement au tout début du récit. Béguelin (2000) fait de cette comparaison l'analyse suivante:

[...] la sous-ponctuation partielle [du document numéro] 6 résulte d'un transfert du mode de production oral. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que les consignes en matière de ponctuation se résument souvent à des conseils donnés pour la lecture à haute voix, dans le sens écrit → oral: on enseigne ainsi qu'à la virgule doit correspondre une petite pause, et au point une longue pause. Si l'élève, peu familiarisé avec l'organisation du texte écrit, en vient à appliquer de telles consignes *en production*, dans le sens oral → écrit, il est relativement logique qu'il abandonne toute ponctuation au moment où son récit s'emballe, tout simplement parce que dans la production orale correspondante, il n'y a plus de pauses significatives! (Béguelin, 2000, p. 264)

De cette analyse elle tire la conclusion suivante: «La sous-ponctuation apparaît donc soit comme un indice de dépendance très forte au mode de production oral, soit comme une imitation délibérée de l'oral dans l'écrit. » (Béguelin, 2000, p. 266)

En résumé, les chercheurs mentionnés ci-haut ont observé d'une part l'importance de l'idée que la ponctuation sert d'abord à marquer les pauses et d'autre part des conséquences problématiques reliées à la corrélation établie entre pause et signe de ponctuation.

CHAPITRE II

OBJECTIF

Étant donné que nous cherchons à établir une corrélation entre les virgules et la langue orale, étant donné que les virgules sont des éléments importants de la structuration de l'écrit, nous croyons que les éléments dont la fonction est de structurer l'oral sont des éléments tout indiqués pour établir cette corrélation. Parmi les éléments servant à la structuration de l'oral, nous avons retenu ceux identifiés dans le cadre des recherches en analyse du discours comme des particules discursives. Ce sont ces dernières que nous tenterons de mettre en corrélation avec les virgules.

Notre objectif est donc de mettre en corrélation les virgules avec les particules discursives.

Pour mettre en corrélation les virgules, éléments de la langue écrite, avec les particules discursives, relevant de la langue orale, il est nécessaire d'établir une base de correspondance entre l'oral et l'écrit. La transposition à l'écrit des énoncés oraux apparaît comme une méthode pertinente puisqu'elle se construit à partir de la langue orale et qu'elle fournit un support dans lequel peuvent s'insérer des virgules.

CHAPITRE III

REVUE DE LA LITTÉRATURE

Le chapitre qui suit fait état dans un premier temps des recherches sur la ponctuation, et sur la virgule en particulier. Les quatre articles consacrés à ce sujet résument ce qui a été proposé par les chercheurs. En second lieu, nous aborderons la question des particules discursives. Nous présenterons nos cadres d'analyse, nous expliquerons quelques analyses des particules discursives et nous rendrons compte des recherches traitant des particules discursives identifiées dans nos corpus.

3.1 La ponctuation et, en particulier, la virgule

Dans cette section, nous examinerons d'abord les définitions de la ponctuation, les fonctions de la ponctuation, et les fonctions de la virgule que proposent les linguistes et les grammairiens. Cet examen vise à exposer le problème relatif à la manière dont la ponctuation et la virgule, en particulier, sont perçues dans leur rapport à la langue orale. Car bien que la langue orale et la langue écrite soient reconnues comme des systèmes indépendants régis par des règles de structuration indépendantes, on attribue toujours à la ponctuation la fonction de marquer les pauses, éléments relevant de la langue orale. À la lecture des définitions ci-dessous, nous pourrions constater ce fait. Par la suite, nous examinerons les classifications des virgules et de la ponctuation proposées par divers chercheurs. Cet examen a pour but de définir les critères de classification des virgules que nous retiendrons pour effectuer la transposition à l'écrit des énoncés oraux.

3.1.1 Les définitions de la ponctuation

À la lecture des définitions les plus récentes de la ponctuation, on constate que la ponctuation est envisagée sur deux plans par les linguistes et les grammairiens: le plan écrit et le plan oral. La définition de Catach (1980) et celle de Tournier (1978) représentent des exemples où la ponctuation est considérée uniquement sur le plan écrit. La définition de Grevisse et Goosse (2000) et celle de Riegel et collaborateurs (2002) sont des exemples où la ponctuation est considérée sur le plan écrit et également sur le plan oral.

Catach (1980) propose la définition de la ponctuation suivante:

Ensemble des signes visuels d'organisation et de présentation accompagnant le texte écrit, *intérieurs* au texte et *communs* au manuscrit et à l'imprimé; la ponctuation comprend plusieurs classes de signes graphiques discrets et formant système, complétant ou suppléant l'information alphabétique. (Catach, 1980, p. 21)

Voici la définition présentée par Tournier (1978): «"La ponctuation est, dans un message écrit, l'ensemble des signes qui n'ont pas de correspondant phonémique. "» (Tournier, 1978, p. 257) D'autre part, il distingue le ponctuant, c'est-à-dire le signifiant d'un signe de ponctuation (par exemple: le point), de la ponctuation, soit le signifié du même signe (par exemple, la marque de fin de phrase); un signe de ponctuation sera par exemple le point de fin de phrase. En 1980, en s'appuyant sur la description du système graphique de Catach, Tournier affine sa définition: «La ponctuation est l'ensemble des graphèmes purement plémiques, non décomposables en unités de rang inférieur, et à caractère discret. » (Tournier, 1980, p. 36) Il définit le graphème comme étant «[...] la plus petite unité de la chaîne écrite ayant un correspondant phonique et/ou sémique susceptible d'une analyse linguistique». (Tournier, 1980, p. 35) Il emprunte à Hjelmslev (1968) le terme de *plème*, qui se comprend comme un signifiant de signifié.

Grevisse et Goosse (2000), quant à eux, donnent cette définition: «**La ponctuation** est l'ensemble des signes conventionnels servant à indiquer, dans l'écrit, des faits de la langue orale comme les pauses et l'intonation, ou à marquer certaines coupures et certains liens logiques. C'est un élément essentiel de la communication écrite. » (Grevisse et Goosse, 2000, p. 144, §115).

Riegel et collaborateurs (2002) définissent la ponctuation de la manière suivante :

La ponctuation est le système des signes graphiques qui contribuent à l'organisation d'un texte écrit et qui apportent des indications prosodiques, marquent des rapports syntaxiques ou véhiculent des informations sémantiques. Les signes de ponctuation sont intérieurs au texte et se rencontrent dans les messages écrits, qu'ils soient manuscrits ou imprimés. Ils peuvent correspondre à des phénomènes oraux (pause, intonation) ou avoir un rôle purement graphique. (Riegel et coll. , 2002, p. 83)

Ces quatre définitions pourraient laisser croire que les linguistes considèrent la ponctuation uniquement sur le plan écrit alors que les grammairiens la considèrent sur deux plans: soit le plan oral et le plan écrit. Cependant, une telle déduction serait erronée. La définition de la ponctuation présentée par Catach (1980) donne l'impression qu'elle considère la ponctuation sur le plan écrit uniquement puisqu'elle ne parle que de «[...]signes visuels [...] accompagnant le texte écrit». (Catach, 1980, p. 21) Pourtant, sa définition des fonctions de la ponctuation (que nous verrons plus loin) démontre qu'elle attribue à la ponctuation des fonctions sur le plan oral également.

Par ailleurs, Tournier (1978) a répertorié trois types de définitions de la ponctuation dans la littérature: celles insistant sur les rapports de la ponctuation avec la prosodie, celles insistant sur ses rapports avec la syntaxe, et celles insistant sur ses rapports avec le sens et les idées. Il note également que les définitions traditionnelles de la ponctuation présentent ce à quoi elle sert et non ce qu'elle est. Dans un article de 1980, Tournier déclare ceci:

Ni au niveau des définitions, ni à celui des listes et des classements, n'apparaît une réelle unanimité. Ce qui frappe le plus, c'est, au contraire, l'incohérence, tant entre les auteurs que chez chacun d'eux. On a l'impression que leurs exposés, pour la plupart, ne sont faits que de morceaux épars, récoltés à droite et à gauche, et assemblés sans souci d'harmonie. (Tournier, 1980, p. 40)

Quant à Jaffré (1991), il classe les études actuelles sur la ponctuation du français en identifiant trois tendances théoriques représentées respectivement par Catach (1980), Védénina (1989) et Anis (1988).

Pour notre part, en examinant les définitions de la ponctuation, nous avons remarqué que la divergence des points de vue entre les chercheurs concerne le plan sur lequel chacun d'eux envisage la ponctuation: certains l'envisagent sur le plan écrit, et d'autres l'envisagent sur les plans écrit et oral. Poursuivre notre examen en évaluant les fonctions de la ponctuation permettra de préciser le point de vue de chacun de ces chercheurs et permettra d'aborder le point de vue de plusieurs autres. De plus, la divergence des points de vue que nous avons notée à partir des définitions de la ponctuation se retrouve dans les descriptions des fonctions de la ponctuation.

3.1.2 Les fonctions de la ponctuation

Plusieurs linguistes ont constaté un contraste de points de vue sur les fonctions de la ponctuation. Jaffré (1991) soulève la question suivante: «[...] la ponctuation est-elle seulement logique et sa légitimité se limite-t-elle à la seule forme graphique du texte? Est-elle aussi – ou surtout – la marque, à l'écrit, d'une oralité? » (Jaffré, 1991, p. 61) S'agit-il d'un outil de «notation des respirations» ou d'un «outil de clarté et de logique»? Il relie ces questions à l'opposition des points de vue des écrivains d'un côté, et des grammairiens et des imprimeurs de l'autre. Il souligne également ce qui suit: «L'importance d'une telle opposition [...] dépasse largement le domaine de la ponctuation. [Elle] concerne en fait la linguistique de l'écrit dans sa totalité et pose la sempiternelle question du rapport oral-écrit et donc celle du statut linguistique de l'écrit. » (Jaffré, 1991, p. 61)

Cette divergence de points de vue sur les fonctions de la ponctuation est signalée également par Drillon (1991). Il décrit la bataille ancienne entre écrivains, qui conçoivent la ponctuation comme respiratoire, grammairiens, qui la conçoivent comme syntaxique, et typographes, qui la conçoivent comme devant suivre le code typographique en vigueur. Pour lui, «[...] selon qu'on place le respiratoire avant le syntaxique, ou le syntaxique avant le respiratoire, on défend une idée «normative» ou «laxiste» de la ponctuation». (Drillon, 1991, p. 104)

Une étude faite par Catach (1991) révèle que les définitions données des fonctions de la ponctuation diffèrent de manière significative selon qu'elles proviennent des manuels et des dictionnaires, ou des grammaires. Selon cette étude, les premiers présentent les valeurs logiques et rarement les valeurs orales alors que, dans les seconds, les grammaires, «[...] l'analyse en fonction des pauses et de l'intonation l'emporte sur les rapports logiques et le sens». (Catach, 1991, p. 53)

3.1.2.1 Les fonctions de la ponctuation se référant à l'oral

Un grand nombre des fonctions de la ponctuation que nous avons répertoriées confèrent à la ponctuation un rôle de représentation de phénomènes relevant de l'oral. Damourette (1939) est le seul chercheur qui propose une fonction de la ponctuation relevant uniquement de l'oral. Il déclare ceci: «La ponctuation a pour but de marquer les pauses et la mélodie dans la langue [...]». (Damourette, 1939, p. 142) Il décrit les pauses comme étant «[...] des arrêts plus ou moins prolongés de la voix dans le débit». (Damourette, 1939, p. 9)

Un certain nombre de chercheurs proposent des fonctions de la ponctuation relevant à la fois du plan écrit et du plan oral. Les fonctions de la ponctuation proposées par Catach (1994) sont en contradiction avec sa propre définition de la ponctuation puisqu'elle définit la ponctuation comme ne relevant que de l'écrit pour ensuite attribuer à la ponctuation des fonctions sur le plan écrit et sur le plan oral. Bien que Catach (1994) considère la ponctuation

comme essentiellement syntaxique, elle déclare que la ponctuation «[...] aide à la construction [syntaxique], *exprime les pauses*, les sentiments, *l'intonation*, et participe au sens, de façon associée et parfois même autonome¹». (Catach, 1994, p. 48) Dans le but de bien comprendre où, selon Catach, interviennent les pauses, nous citerons également ce passage:

Cependant, il n'y a aucune différence réelle, en profondeur, entre ce que l'on appelle pauses *à l'oral* et séparateurs à l'écrit, «ponctuer» une phrase orale et «ponctuer» une phrase écrite, les deux aspects, d'une certaine façon, étant du même ordre linguistique et se complétant étroitement.² (Catach, 1994, p. 49)

Enfin, une dernière citation de Catach (1992) expose clairement sa vision de la ponctuation sur les plans écrit et oral: «La ponctuation apporte à la langue son domaine propre, complet. Il s'agit de signes morphémiques à plein titre, à cheval entre oralité et écriture, les plus physiques et les plus abstraits, les plus phoniques et les plus visuels. » (Catach, 1992, p. 532)

Par ailleurs, Le Gal (1933), Sève (1973), Doppagne (1978), Bled et Bled (1985), Gobbe et Tordoir (1986), Védénina (1989), Grevisse et Goosse (2000), et Riegel et collaborateurs (2002) proposent tous des fonctions de la ponctuation présentant cette même dualité, attribuant à la ponctuation à la fois une fonction sur le plan oral et une fonction sur le plan écrit.

Le Gal (1933) maintient que «[la ponctuation] *apporte la clarté dans le discours écrit et marque les pauses qu'on doit faire en lisant. [...] elle repose et guide le lecteur en lui indiquant les pauses et la nature des intonations*». (Le Gal, 1933, p. 5) Sève (1973) donne la définition suivante:

¹ Les caractères en italiques sont de nous.

² Les caractères en italiques sont de nous.

La ponctuation est l'ensemble des signes que l'on emploie pour délimiter les phrases et les parties de phrases afin de faciliter la compréhension du texte et de préciser son sens.

La ponctuation d'un texte indique l'emplacement où l'on doit faire des pauses lorsqu'on le lit à haute voix et la nature de ces pauses. (Sève, 1973, p. 438)

Doppagne (1978) affirme ce qui suit:

Il est difficile de classer de façon satisfaisante les signes de ponctuation. Ou bien on considère leur fonction sur le plan oral, ou bien leur rôle sur le plan grammatical.

En fait, tout signe de ponctuation peut avoir une valeur mélodique : indiquer une inflexion de la voix qui signifie que le message se coupe mais n'est pas terminé, que le message ou une partie du message prend fin. (Doppagne, 1978, p. 8)

Pour leur part, Bled et Bled déclare ceci: «**La ponctuation** sert à marquer, à l'aide des signes, les pauses et les inflexions de la voix dans la lecture; à fixer les rapports entre les propositions et les idées. » (Bled et Bled, 1985, p. 1) Gobbe et Tordoir (1986), quant à eux, présentent cette définition: «Les signes de ponctuation signalent, dans la langue écrite, certains faits de langue orale, notamment les pauses [...] et les intonations [...]». (Gobbe et Tordoir, 1986, p. 414, §547) Védénina (1989), de son côté, classe la ponctuation en trois plans: sémantique, communicatif et syntaxique. Elle déclare que la ponctuation syntaxique «[...] aide l'ordre des mots, les mots de liaison et l'ellipse dans leur mise en collaboration pour former la phrase». (Védénina, 1989, p. 115) Quant à la ponctuation communicative, Védénina (1989) affirme qu'elle «[...] participe à la reconstruction de la phrase comme un moyen réalisant la répartition des membres dans les groupes de thème et de propos». (Védénina, 1989, p. 126) À propos de la ponctuation sémantique, Védénina (1989) parle de «[...] corrélation directe entre la ponctuation et le sens». (Védénina, 1989, p. 129) Elle soutient que «Les virgules sémantiques sont toujours «prononcées», ayant une pause équivalente dans la chaîne parlée[...]». (Védénina, 1989, p. 142) Enfin, Riegel et collaborateurs (2002) attribuent les fonctions suivantes à la ponctuation:

Dans le processus de production de l'écrit, les signes de ponctuation, de même que les connecteurs[...], contribuent à la structuration du texte, qui doit se soumettre au contraintes de la linéarité de l'écrit: les uns et les autres marquent les relations (de liaison ou de rupture) entre les propositions successives du texte. Dans l'activité de lecture, une ponctuation et une typographie «standard» augmentent la rapidité de la lecture et facilitent la compréhension du texte; elles explicitent les articulations sémantiques et logiques du texte, suppriment les ambiguïtés, ... (Riegel et coll. , 2002, p. 83)

Pour ces chercheurs, «[...] les signes de ponctuation peuvent avoir trois fonctions: prosodique, syntaxique et sémantique». (Riegel et coll. , 2002, p. 84) Du point de vue de leur fonction prosodique, Riegel et ses collaborateurs précisent ceci: «Les signes de ponctuation marquent les pauses de la voix, le rythme, l'intonation, la mélodie de la phrase. » (Riegel et coll. , 2002, p. 85) À propos de leur fonction syntaxique, ces chercheurs déclarent ce qui suit: «Le classement syntaxique des signes de ponctuation se fonde sur leur fonction de séparation et d'organisation; ils marquent généralement une pause, plus ou moins importante et nécessaire.» (Riegel et coll. , 2002, p. 85) Enfin, la fonction sémantique, selon eux, rend compte du fait que «[...] les signes de ponctuation peuvent ajouter des éléments d'information qui se superposent au texte et complètent l'apport sémantique des mots et des phrases». (Riegel et coll. , 2002, p. 86)

Nous pouvons conclure que, pour tous ces chercheurs, les signes de ponctuation remplissent, à divers degrés, des fonctions qui sont d'une certaine manière reliée à la langue orale. Selon les chercheurs, ces fonctions prendront plus ou moins d'importance dans leur description globale du système de ponctuation.

3.1.2.2 Les fonctions de la ponctuation se référant seulement à l'écrit

Quelques chercheurs présentent des fonctions de la ponctuation se limitant au domaine de l'écrit. Parmi ceux-ci, signalons Thimonnier (1974), qui, de manière générale, affirme ceci:

«La ponctuation permet [...] de préciser certaines fonctions essentielles. Elle a, de ce fait, une *valeur grammaticale*, et les problèmes qu'elle pose se ramènent d'abord à des problèmes d'*analyse*. » (Thimonnier, 1974, p. 193) Il attribue à la ponctuation qu'il qualifie de *grammaticale* la fonction de marquer la structure et les limites de la phrase. La ponctuation qu'il qualifie d'*expressive* sert, d'après lui, à «[...] souligner certaines nuances de sentiment et certains effets de style». (Thimonnier, 1974, p. 199) Thimonnier (1974) remarque que, lors de la lecture à haute voix, chaque signe de ponctuation est marqué par un arrêt, mais qu'à tous les arrêts ne correspond pas un signe de ponctuation. Pour lui, cela prouve qu'on ne peut se fier à la respiration pour ponctuer correctement.

De son côté, Anis (1983) cherche à atteindre cet objectif: «Rendre compte de la graphie d'une langue sans référence à la phonie. » (Anis, 1983, p. 31) Il vise à «[...] développer la place de l'écrit dans le champ des sciences du langage, en remettant en question la primauté de l'oral [et à] proposer une approche du système graphique français fondée sur l'autonomie de la forme écrite de la langue». (Anis, 1988, p. 5) Anis (1983) définit le *graphème* comme étant «[...] l'unité minimale de la forme graphique de l'expression». (Anis, 1983, p. 33) Les graphèmes sont soit *segmentaux* (ou alphabétiques), soit *supra-segmentaux*. «Un graphème supra-segmental est un graphème qui, localisé en un point de la chaîne graphique ou s'étendant sur tout un segment, modifie un énoncé ou une partie d'énoncé. » (Anis, 1983, p. 41) Les graphèmes supra-segmentaux ont trois fonctions: démarcative, énonciative et expressive. Selon ce chercheur, les signes de ponctuation sont donc des graphèmes supra-segmentaux.

Pour Drillon (1991), la ponctuation relève du langage écrit:

La confusion entre ponctuation écrite et «ponctuation orale», largement entretenue par les grammairiens de cette fin de siècle, a son origine dans une erreur très ancienne et très commune: on associe aux principaux signes de ponctuation la notion de «pause». Parce que la voix marquait réellement des pauses, et que la ponctuation, sa terminologie et sa fonction sont directement issues de la pratique vocale, on a conservé le terme. Cette survivance est cause qu'on continue de parler inconsidérément de «ponctuation respiratoire», de «signes pausaux», etc. (Drillon, 1991, p.100)

Nous terminerons le paragraphe 3.1.2.2 sur cette phrase de Tournier (1980): «Il convient de rappeler en premier lieu que la ponctuation est un ensemble de *signes graphiques* et que, donc, c'est un abus de langage que de parler de ponctuation du discours oral. » (Tournier, 1980, p. 35)

3.1.2.3 La pause et la langue orale

Portons maintenant notre attention sur les valeurs orales (selon l'expression utilisée par Catach (1991)) attribuées à la ponctuation qui, à notre avis, sont celles posant problème. Face aux affirmations attribuant à la ponctuation la fonction de **marquer une pause**, deux questions se posent : qu'entend-on par *langue orale*? et qu'entend-on par *pause*? D'abord, qu'en est-il du concept de *pause*? La définition retenue nous est fournie par Damourette (1939, p. 9), qui parle «[d']arrêts plus ou moins prolongés de la voix dans le débit». De plus, les contextes d'emploi du mot chez les autres chercheurs (soit les mots et expressions suivants: intonations, inflexions de la voix, phénomènes oraux, pauses de la voix, rythme et mélodie) confirment qu'il s'agit bien, pour tous ces chercheurs, d'un phénomène relatif à la prosodie. Ensuite, qu'en est-il du concept de *langue orale*? L'expression utilisée par Béguelin (2000), soit «[...] les données orales issues de conversations spontanées» (Béguelin, 2000, p. 60), est ce qui se rapproche le plus de ce que nous concevons par *langue orale*. Cependant, comme cette définition exclut toutes les données produites dans un contexte monologique, nous avons opté pour la définition suivante que nous considérons plus adéquate: les *données orales issues de tous les contextes de production de la langue spontanée*.

L'examen des fonctions de la ponctuation nous a permis de constater que le terme de *langue orale* semble recouvrir des réalités linguistiques différentes selon les chercheurs. Anis (1988) établit des distinctions entre oralisation de l'écrit et lecture silencieuse.

L'oralisation, longtemps confondue avec la lecture, est le symétrique de la transcription: elle aussi représente une opération complexe; comme on le sait maintenant, lire un texte à haute voix exige deux activités simultanées et décalées: car il est impossible, par exemple, d'oraliser correctement une phrase dont on ignorerait le statut interrogatif ou déclaratif; à plus forte raison, l'intonation expressive est directement liée à l'avance dont dispose le bon lecteur visuel. Le terme général d'oralisation recouvre une grande diversité de pratiques linguistiques: lecture informative, lecture expressive, lecture de poème, récitation de poème, interprétation théâtrale... (Anis, 1988, p. 150)

En ce qui concerne la lecture, Anis (1983) conçoit le processus ainsi:

[...] la maîtrise de la lecture implique la mise en relation directe des unités graphiques aux signifiés, sans oralisation. Ce *stade* de la communication linguistique – qui tend à se généraliser – se caractérise donc par l'alternance institutionnalisée entre un plan de l'expression phonique et un plan de l'expression graphique. (Anis, 1983, p. 32)

Catach (1994) identifie quatre modèles de lecture qui décrivent les situations d'emploi de l'écrit:

I. Modèle *unilatéral* avec passage à l'oral (lecture à haute voix); II. Modèle *bilatéral* oral et écrit (décodage et encodage, situation de dictée par exemple); III. Modèle *direct* de l'écrit au sens (lecture silencieuse); et IV. Modèle théorique *trilatéral* central (Langue/Oral/Écrit, sorte de plaque tournante de compétences acquises, permettant *toutes* les situations d'approches de l'écrit [...]) (Catach, 1994, p. 98-99)

Par ailleurs, en ce qui concerne la pause, des recherches sur les pauses dans la langue orale ont été menées par plusieurs chercheurs. Martin (1970) explique que ses expériences ont démontré que l'allongement syllabique est ce qui semble être l'indice du jugement de la présence d'une pause dans le discours spontané. Cooper, Paccia et Lapointe (1978), pour leur part, ont noté une variation considérable des effets de la pause entre les locuteurs; alors que Cooper et Paccia-Cooper (1980) ont expliqué en partie l'imprévisibilité des pauses par des facteurs extra-grammaticaux liés à la recherche des mots. Ce genre de pause se produit d'habitude devant les mots à contenu majeur. Enfin, Abercrombie (1965) d'un côté, et Cosnier et Kerbrat-Orecchioni (1987) de l'autre ont réfuté l'affirmation selon laquelle la pause

marquerait la fin de l'énoncé; cette fonction semble être remplie par d'autres phénomènes prosodiques telles la longueur des syllabes et l'accentuation.

La pause ne marquerait pas non plus la fin de la phrase comme Béguelin (2000) le déclare dans une brève synthèse des travaux sur le sujet: «Tous les travaux portant sur le français parlé ont montré qu'il s'avère impossible, en s'appuyant sur l'analyse des mélodies et des pauses, de segmenter en «phrases» standard les données orales issues de conversations spontanées. » (Béguelin, 2000, p. 60) Au sujet des pauses, elle ajoute ce qui suit:

Lors de la transcription de discours enregistrés, on constate d'abord que la perception des pauses et des pentes intonatives reste fort subjective: les transpositeurs d'un même passage ne parviennent pas toujours à se mettre d'accord sur la réalité acoustique de ce qu'ils entendent, leur perception étant davantage orientée vers les fonctions que vers la substance phonique. (Béguelin, 2000, p. 60)

Sur les liens entre pause et ponctuation, Anis (1988), quant à lui, affirme ceci:

La théorie traditionnelle qui fait correspondre des pauses plus ou moins fortes au point, point-virgule et virgule est inadéquate; sans nier l'association assez fréquente de pauses aux signes de ponctuation dans l'oralisation, les contours intonatifs jouent un rôle linguistique que les recherches actuelles mettent au premier plan: sans leur faire correspondre terme à terme les signes de ponctuation, on peut souvent considérer que la virgule d'un texte écrit sera oralisée comme un contour intonatif, mais celui-ci sera différent selon le rôle textuel de celle-ci. (Anis, 1988, p. 154)

Dans le but de vulgariser la notion de pente ou de contour intonatif abordée par Béguelin (2000) et Anis (1988), nous avons retenu une définition de Gobbe et Tordoir (1986). Pour eux, l'intonation est «[...] la mélodie de la phrase obtenue par [les] variations de hauteur; selon que la voix monte ou descend, on parle d'intonation **montante** ou **descendante**». (Gobbe et Tordoir, 1986, p. 404, § 535) Pour en revenir à Anis (1988), si ce dernier admet une certaine corrélation entre des pauses et des signes de ponctuation, c'est dans l'oralisation de l'écrit.

En ce qui concerne l'oralisation de l'écrit ou encore ce que plusieurs chercheurs nomment la *lecture à haute voix*, nous avons noté quelques recherches empiriques sur le sujet. Citons, entre autres, Védénina (1973), qui a démontré, dans son étude faite à partir de la parole lue, qu'à plusieurs pauses produites par les lecteurs ne correspond aucun signe de ponctuation. Ses résultats ont établi un rapport de trois pauses pour un signe de ponctuation. Citons également Pasques (1978), qui arrive à la conclusion suivante:

[Il y a] une correspondance assez étroite entre l'interprétation orale d'un texte (distribution des pauses, place des accents rythmiques, mélodie de la phrase) et la distribution des signes de ponctuation de l'écrit, si celle-ci est faite en fonction de critères syntaxiques, sémantiques, mélodiques, voire respiratoires, en vue de la lecture à haute voix. (Pasques, 1978, p. 23)

Cette dernière conclusion expose la circularité du rapport entre les pauses de l'oralisation de l'écrit et les signes de ponctuation. Si la distribution des signes de ponctuation à l'écrit est faite en fonction des pauses qu'on veut entendre lors de l'oralisation du texte écrit, il n'y a pas de quoi s'étonner si, à la lecture à haute voix, on retrouve des pauses aux endroits où se trouvent des signes de ponctuation! Béguelin (2000) explique clairement cette situation:

[...] l'utilisation d'une grille de concordance entre intonation et signes de ponctuation n'est guère possible que dans l'activité symétrique, c'est-à-dire lorsqu'on *oralise des phrases écrites*. L'intonation suspensive, accompagnée d'une petite pause, correspond alors à la virgule, et l'intonation conclusive, accompagnée d'une pause plus importante, au point: on reconnaît là les conseils de lecture à haute voix fournis par les traités de diction. (Béguelin, 2000, p. 61)

Ce qui amène Béguelin (2000) à constater ce qui suit:

D'une certaine manière, on peut même dire que les fonctions de la prosodie et de la ponctuation sont opposées. Car si les phénomènes prosodiques sont avant tout liés aux contraintes de la planification discursive par le locuteur, la mise en place de la ponctuation résulte surtout d'une procédure visant à faciliter la tâche du lecteur. (Béguelin, 2000, p. 263)

Dans le présent paragraphe (par. 3.1.2.3), nous avons d'abord défini les termes *pause* et *intonation*. Puis, nous avons fait la distinction entre *oralisation de l'écrit* (ou *lecture à voix haute*), *lecture silencieuse* et *langue orale*. Nous avons ensuite approfondi la question du rapport entre pause et ponctuation; nous avons précisé qu'une corrélation existe bien entre les pauses et les signes de ponctuation, mais dans l'oralisation de l'écrit et non pas dans la langue orale, telle que nous la définissons à la page 25. De plus, nous avons relevé le fait que le rapport existant entre pauses et signes de ponctuation dans l'oralisation de l'écrit n'est pas un rapport d'équivalence. Soulignons ici ce constat de Védénina (1989): «Même à la fin de la phrase, position la plus étudiée et la moins discutable, on n'arrive pas à constater l'équivalence «graphoprosodique». » (Védénina, 1989, p. 139)

3.1.3 Les fonctions de la virgule

Notons tout d'abord que, dans la littérature, la virgule est presque toujours définie par le biais de ses fonctions. L'examen des fonctions de la virgule décrites par les divers chercheurs dont nous avons recensées les travaux nous a révélé trois grands types de fonctions: le type attribuant à la virgule des fonctions à l'oral seulement, celui lui attribuant des fonctions à l'oral et à l'écrit également, et celui lui attribuant des fonctions à l'écrit seulement. Drillon (1991) note ces divergences entre les chercheurs en soulignant le fait que tous ne s'accordent pas sur le sens de la virgule:

Certains disent qu'une virgule n'équivaut pas à une indication syntaxique [...] mais qu'elle marque l'endroit où le lecteur peut reprendre son souffle. D'autres enfin donnent à la virgule sa valeur syntaxique sans pour autant lui contester son rôle rythmique et respiratoire. (Drillon, 1991, p. 20-21)

Parmi les chercheurs dont nous avons examiné les travaux, un certain nombre font état de fonctions uniquement associées à l'oral. Il s'agit du premier type de fonctions que nous avons identifié. Pour Sensine (1930), la virgule «[...] correspond à la *pause* la plus brève de la voix, dans la lecture orale et la déclamation». (Sensine, 1930, p. 17) Le Gal (1933) affirme qu'elle:

«[...] marque la moindre distinction, le repos le plus bref, la plus courte pause de la voix». (Le Gal, 1933, p. 29) Damourette (1939) décrit les deux rôles principaux de la virgule de la manière suivante:

1° Elle représente les petites pauses qui se produisent entre des termes jouant dans le discours le même rôle grammatical; 2° Elle représente les petites pauses qui séparent, dans une phrase, certains compléments qui ne sont attachés que d'une manière assez lâche aux termes auxquels ils se rapportent. (Damourette, 1939, p. 12)

Pour Sève (1973), la virgule indique une petite pause. Colignon (1981) définit la fonction de la virgule ainsi : «La virgule indique une pause de faible durée. [...] En fait, dans quelques cas, il n'y aura pas de «vérité» et chacun ponctuera selon sa sensibilité... ou son rythme respiratoire («virgules de respiration»). » (Colignon, 1981, p. 10) Grevisse et Goosse (2000) proposent cette définition fonctionnelle: «La virgule marque une pause de peu de durée à l'intérieur de la phrase. » (Grevisse et Goosse, 2000, p. 156, §123). Tous ces chercheurs utilisent le terme de *pause*, et on voit apparaître celui de *respiration*.

Les fonctions de la virgule selon Bled et Bled (1985), Catach (1994), Gobbe et Tordoir (1986), et Riegel et collaborateurs (2002) exposent des fonctions qui sont toutes liées à l'oral et à l'écrit. Il s'agit du deuxième type de fonctions que nous avons identifié. Pour Bled et Bled (1985), «[...] **la virgule** marque une petite pause dans la lecture. Elle sert à séparer, dans une phrase, les éléments semblables, c'est-à-dire de même nature ou de même fonction, qui ne sont pas unis par l'une des conjonctions de coordination **et, ou, ni**. » (Bled et Bled, 1985, p. 3) Catach (1994), pour sa part, déclare ce qui suit:

Par ses fonctions logiques, intonatives, grammaticales, affectives, la virg.³ participe toujours à la construction du sens de la phrase écrite. Elle permet de mieux piloter l'ordre des mots, les distinctions des parties, les rapports de présentation des idées. (Catach, 1994, p. 68)

³ Tel quel dans le texte.

De leur côté, Gobbe et Tordoir (1986) ne donnent pas une définition spécifique à la virgule, mais, dans une remarque faisant partie du paragraphe sur la pause, ils affirment ceci: «Dans la langue écrite, la pause est souvent marquée par la ponctuation [...]: la virgule marque souvent une pause courte [...]». (Gobbe et Tordoir, 1986, p. 403, §534 Rem.) Riegel et collaborateurs (2002), quant à eux, attribuent à la virgule les mêmes trois fonctions qu'ils attribuent aux signes de ponctuation: prosodique, syntaxique et sémantique. Pour eux, la virgule ayant une fonction prosodique a pour rôle de marquer une courte pause:

[...] les «signes pausaux» (J.Damourette) marquent des frontières syntaxiques qui correspondent aux pauses de la voix. Ils suivent une progression décroissante : le point marque une pause importante (souvent une fin de phrase), le point-virgule une pause moyenne et la virgule une courte pause. (Riegel et coll. , 2002, p. 85)

La virgule ayant une fonction syntaxique sépare des éléments de la phrase et marque une ellipse. La virgule ayant une fonction sémantique explicite le découpage entre thème et propos, distingue l'apposition de l'épithète et les propositions relatives déterminatives des explicatives. De plus, toujours selon Riegel et collaborateurs (2002), la virgule ayant une fonction sémantique, lorsqu'elle est double, indique un changement de registre ou de niveau énonciatif. Ces chercheurs notent également que, quand elle a une valeur sémantique, la virgule est en principe marquée à l'audition.

Le troisième type de fonctions que nous avons identifié, soit celui n'attribuant à la virgule que des fonctions reliées à l'écrit, englobe les définitions de Thimonnier (1974), d'Anis (1988) et de Drillon (1991). Thimonnier (1974) présente, d'une manière générale, les deux fonctions suivantes de la virgule: «[...] la virgule permet [de] préciser la structure [de la phrase] et d'en distinguer les éléments». (Thimonnier, 1974, p. 193) et «[...] la virgule n'est vraiment indispensable que pour signaler le déroulement *anormal* de la proposition». (Thimonnier, 1974, p. 195) De manière plus spécifique, dans sa fonction expressive, elle sert, selon Thimonnier (1974), à attirer l'attention sur certains éléments de la phrase, à produire un effet d'insistance. Anis (1988) propose deux hypothèses quant aux fonctions de la virgule. D'après lui, soit qu'elle détache, individualise et explicite en donnant à des éléments le statut

de thème; ou soit qu'elle fait «[...] passer au second plan certains éléments, ainsi dissociés du noyau thème propre – rhème propre». (Anis, 1988, p. 129) Drillon (1991) attribue quatre fonctions à la virgule: 1- «Par sa présence, la virgule indique que les termes qu'elle *sépare* doivent être *reliés* entre eux par une identité de fonction. » (Drillon, 1991, p. 151); 2- «Par sa présence, elle indique aussi, et concurremment, que les termes qu'elle sépare ne sont *pas* de fonction équivalente. » (Drillon, 1991, p. 151); 3- «Par son absence, une virgule indique que deux termes ne peuvent être de fonction équivalente [...]» (Drillon, 1991, p. 152); 4- «Par son absence, la virgule indique que deux termes de fonction différente sont indissociablement liés. » (Drillon, 1991, p. 152).

Au paragraphe précédent (par. 3.1.2.3), nous avons contredit l'affirmation selon laquelle une des fonctions de la ponctuation serait de marquer une pause à l'oral. Nous avons terminé ce paragraphe en précisant qu'une corrélation existe bien entre les pauses et les signes de ponctuation, mais dans l'oralisation de l'écrit et non pas dans la langue orale. Ce constat s'applique également à la virgule puisqu'il s'agit d'un signe de ponctuation: c'est dans l'oralisation de l'écrit que les virgules marquent certaines pauses. Pourtant, notre revue de la littérature sur la question des fonctions de la virgule nous apprend que sur treize chercheurs répertoriés six attribuent à la virgule des fonctions à l'oral seulement, quatre lui attribuent des fonctions à l'oral et à l'écrit également et trois lui attribuent des fonctions à l'écrit seulement. Nous concluons donc que dix chercheurs sur treize présentent des fonctions de la virgule ambiguës, ces fonctions reposant sur une confusion entre l'oral et l'oralisation de l'écrit.

3.1.4 Les classifications des virgules et de la ponctuation

Pour bien saisir le problème relié aux différentes normes de la ponctuation, nous recenserons, dans un premier temps, diverses classifications des virgules et de la ponctuation retrouvées dans la littérature. Nous tenterons par la suite de les regrouper sur la base de critères pertinents. Cet exercice a également pour but de déterminer la classification avec laquelle nous travaillerons, et les règles et les critères que nous retiendrons pour effectuer la transposition à l'écrit des énoncés oraux.

Grevisse et Goosse (2000) distinguent trois contextes d'emploi de la virgule : dans la coordination, dans la subordination et avec les termes libres. À ces trois contextes s'ajoute un groupe formé des emplois faisant exception. L'emploi de la virgule dans la coordination regroupe la coordination sans conjonction; la coordination avec une conjonction autre que *et*, *ou* et *ni*; la coordination avec les conjonctions *et*, *ou* et *ni*; la coordination avec *etc.*; et la coordination différée. L'emploi de la virgule dans la subordination regroupe les éléments ayant une valeur explicative (apposition, épithète détachée, relative non déterminative, certaines propositions adverbiales, et entre la date et le lieu); les termes ne devant pas être rattachés à ce qui les précède immédiatement; les compléments adverbiaux en tête de phrase ou de proposition (sauf s'ils sont courts ou si le sujet est inversé); et la proposition absolue. L'emploi de la virgule avec les termes libres regroupe les mots mis en apostrophe, les éléments incidents, les incises, et les éléments redondants. Enfin, les emplois faisant exception peuvent se réanalyser comme des particularités d'emploi reliées soit à la coordination sans conjonction, soit au cas des termes ne devant pas être rattachés à ce qui les précède immédiatement.

Gobbe et Tordoir (1986) classent les virgules selon leurs rôles. Ils en identifient quatre: le rôle de détachement, le rôle de coordination, le rôle de juxtaposition et le rôle de séparation des constituants d'une phrase non verbale. Les virgules ayant un rôle de détachement sont celles qu'on retrouve avec l'épithète et l'apposition détachées; le complément détaché du nom; l'élément détaché avec ou sans reprise pronominale; le détachement par *ce qui/que...*, *c'est*; la relative non déterminative; la circonstancielle dans la phrase ou à la fin de celle-ci; et le mot en apostrophe. Les virgules ayant un rôle de coordination comprennent celles entre des marqueurs autre que *et*, *ou* et *ni*, et celles entre chaque élément d'une énumération avec *et*, *ou* et *ni*. Les virgules ayant un rôle de juxtaposition sont celles qui séparent les phrases et les éléments juxtaposés. Enfin, les dernières séparent les constituants d'une phrase non verbale.

Thimonnier (1974) établit une première classification entre les virgules ayant une fonction grammaticale et celles ayant une fonction expressive (ou stylistique). Pour lui, la virgule ayant une fonction grammaticale apparaît quand l'ordre normal de la phrase est

bouleversé. Il classe les emplois de la virgule selon trois principes: celui d'addition (lorsqu'on ajoute un terme, une énumération par exemple), celui de soustraction (lorsqu'on ajoute une proposition qui n'est pas indispensable, qu'on peut soustraire) et celui d'inversion (lorsque l'ordre normal est bouleversé).

Drillon (1991) propose une classification qui réunit les classifications de Damourette (1939) et de Thimonnier (1974). Il identifie 139 usages de la virgule qu'il classe d'abord selon les trois principes de Thimonnier soit ceux d'addition, de soustraction et d'inversion; puis il ajoute une liste de 17 cas particuliers pouvant se réanalyser comme étant reliés à l'un ou l'autre des trois principes mentionnés. Les usages de la virgule relevant du principe d'addition sont catégorisés entre ceux sans conjonction de coordination, ceux avec conjonction (et, ou, ni) et les subtilités d'emploi; les usages de la virgule relevant du principe de soustraction sont catégorisés entre les termes ou membres pouvant être soustraits ou non (l'incidente, l'élément explicatif, le vocatif, l'apposition et les incises), ceux soustraits (les ellipses) et les subtilités d'emploi; les usages de la virgule relevant du principe d'inversion sont catégorisés entre inversion en amont (préposée), inversion en aval (postposée) et les subtilités d'emploi.

Catach (1994) établit une classification des signes de ponctuation en trois ordres: le 1^{er} ordre, la ponctuation du texte (l'ordre supérieur), comprend les signes relevant du paragraphe, du discours et de la période; le 2^e ordre, la ponctuation de la phrase, comprend les signes relevant de la proposition et de la phrase complexe; le 3^e ordre, la ponctuation des parties du discours et des mots (l'ordre inférieur), comprend les signes relevant de la syllabe (le trait d'union par exemple), de la partie de mot, du mot et de la partie du discours.

Pour la classification des virgules, comme Tournier (1978), Catach (1994) distingue la virgule *plus* et la virgule *moins*:

[La virgule *plus*] (signe non obligatoirement couplé) assure des fonctions constructives, tout à fait comparables à celles des conjonctions de coordination, parfois même de subordination. [La virgule *moins*] toujours double ou couplée avec un autre signe, apparaît dans deux positions: en cas d'*incidentes* (virgules-parenthèses, pour les ajouts, incises, appels, etc.) et en cas de déplacement d'un segment (virgules d'*inversion*). (Catach, 1994, p. 64)

Riegel et collaborateurs (2002) décrivent trois emplois de la virgule: l'emploi de la virgule entre des termes de même fonction, l'emploi de la virgule entre des termes de fonctions différentes et l'emploi stylistique de la virgule. L'emploi de la virgule entre des termes de même fonction renvoie à la coordination. L'emploi de la virgule entre des termes de fonctions différentes fait référence à plusieurs types de structures. Le premier type de structure comprend l'apostrophe, l'incidente et l'incise: «**Groupes qui ne font pas intrinsèquement partie de la phrase de base**» (Riegel et coll. , 2002, p. 89) Le deuxième type de structure est constitué de l'apposition et la relative explicative: «**Groupes qui introduisent un niveau prédicatif secondaire**» (Riegel et coll. , 2002, p. 89) Le troisième type de structure comprend le terme détaché en tête ou en fin de phrase, le complément circonstanciel placé en tête ou au milieu de la phrase, le complément de verbe ou de nom placé en tête de la phrase et la proposition subordonnée placée en tête de la phrase: «**Groupes qui sont détachés du reste de la phrase [...]**» (Riegel et coll. , 2002, p. 89) Le quatrième type de structure n'est composé que de l'ellipse: «**Groupes syntaxiques différents rapprochés à la suite d'une ellipse**» (Riegel et coll. , 2002, p. 90) Le cinquième type de structure regroupe les répétitions: «**Mots ou groupes de mots répétés**» (Riegel et coll. , 2002, p. 90). Enfin, l'emploi stylistique de la virgule se rapporte aux situations où «[...] la virgule n'est pas exigée par la syntaxe». (Riegel et coll. , 2002, p. 90).

Damourette (1939) classe les signes de ponctuation selon leur fonction principale: soit qu'ils marquent les pauses et sont des *signes pauxaux* (la virgule, le point et le point-virgule), soit qu'ils marquent la mélodie et sont des *signes mélodiques* (le deux-points, le point d'interrogation, les guillemets, le point d'exclamation, les points de suspension, les parenthèses, les crochets, le tiret et le trait d'union). Un troisième groupe réunit les signes ayant une valeur d'expression (alinéa, majuscule, œil [l'italique, par exemple], soulignement,

gras et couleur). Damourette (1939) classe également les virgules selon leur fonction: soit qu'elles représentent des pauses entre des termes ayant le même rôle grammatical ou soit qu'elles représentent des pauses séparant des compléments détachés, qu'il appelle des compléments «ambiants». Les virgules regroupées dans ces deux grandes catégories sont ensuite classées selon la nature des termes pour les premiers (phrases entières, compléments de diverses natures et éléments réunis par *et*, *ou*, *ni*) et selon la position du complément dans la phrase pour les seconds (à la tête, à l'intérieur ou à la fin de la phrase). Ces derniers sont ensuite classés à leur tour selon leur nature (vocatif, adverbe, substantif complément d'objet indirect, adjectif, substantif spécial, complément spécial, incise). D'autre part, Damourette fait une distinction entre ce qu'il nomme une *pause virgulaire* et une *pausette* (une petite pause), qui toutes les deux sont représentées à l'écrit par la virgule. Cette distinction est basée sur la durée; la *pausette* serait plus brève que la *pause virgulaire*.

Colignon (1981) identifie six principaux emplois de la virgule. Ce sont les cas de séparation des sujets, séparation des attributs, séparation des compléments d'un même verbe et séparation des propositions. À quoi s'ajoutent les cas d'isolement d'un complément ou d'une proposition intercalée. Hormis ces six cas, il recense 36 autres emplois particuliers de la virgule. Parmi ces 36 emplois, on peut faire une distinction entre les cas de séparation d'éléments de même valeur et les cas d'isolement d'élément.

Le Gal (1933) discerne également six emplois de la virgule: lorsqu'elle sépare des propositions; lorsqu'elle sépare les termes semblables d'une même proposition; lorsqu'elle sépare des mots mis en apostrophe ou en apposition et lorsqu'elle s'emploie avec les inversions; lorsqu'elle s'emploie devant *cela*, *ce*, *c'est*; lorsqu'elle s'emploie avec les conjonctions de coordination; et, enfin, lorsqu'elle s'emploie dans les propositions elliptiques.

Pour sa part, Sève (1973) classe les virgules selon quatre fonctions: pour séparer les parties semblables d'une proposition ou d'une phrase (sujet, verbe, complément, etc.); pour séparer une partie détachable de la phrase; pour encadrer des appositions et des mots mis en

apostrophe; pour séparer deux propositions de même nature ou une proposition principale d'une subordonnée accessoire.

Doppagne (1978) reprend la classification de Damourette (1939) et propose de regrouper les signes de ponctuation en quatre catégories: les *signes pauxaux*, les *signes mélodiques*, les *signes d'insertion* (les parenthèses, les crochets, etc.) et les *signes d'appel* (l'alinéa, le paragraphe, etc.). Pour ce qui a trait à la virgule, il discerne deux catégories principales: les virgules servant à détacher des membres de la phrase ou du discours (vocatif; l'apposé; complément en inversion: objet direct, objet indirect et complément circonstanciel; sujet en inversion; subordonnée placée devant la principale; nom de lieu dans la date; vedette de la lettre) et celles servant à séparer des termes de même fonction (sujets, attributs, objets directs, objets indirects, compléments circonstanciels, verbes, propositions, propositions elliptiques). À ces deux catégories, il ajoute 14 emplois particuliers comprenant l'ellipse et 13 cas d'emploi spécifique reliés aux conjonctions. L'ellipse peut se réanalyser comme un membre détaché de la phrase, et les cas reliés aux conjonctions comme des cas où des termes de même fonction sont séparés.

Bled et Bled (1985) distinguent sept types d'éléments qui, lorsqu'ils ne sont pas unis par *et*, *ou* et *ni*, sont séparés par une virgule. Il s'agit des sujets d'un même verbe; des épithètes et des attributs d'un même nom ou pronom; des compléments d'un verbe, d'un nom ou d'un adjectif; des verbes ayant le même sujet; des propositions de même nature; des apostrophes et des appositions; et des propositions intercalées, ou incises. Ils identifient deux autres cas qui sont l'emploi de la virgule avec la proposition relative explicative et l'emploi de la virgule avec les conjonctions *et*, *ou* et *ni* utilisées plusieurs fois. Enfin, ils précisent l'absence de virgule devant une proposition subordonnée complément d'objet.

Sensine (1930) classe également les virgules en sept catégories: 1- les virgules séparant des termes de même espèce (sujets, verbes, attributs, épithètes et compléments,); 2- les virgules remplaçant les verbes sous-entendus; 3- les virgules séparant des propositions coordonnées par le sens ou des propositions coordonnées par une conjonction de coordination

si elles sont bien distinctes par le sens; 4- les virgules séparant les propositions commençant par *c'est*, *c'était* (etc.) de la proposition précédente; 5- les virgules séparant les propositions relatives explicatives; 6- les virgules séparant les propositions intercalées; 7- les virgules servant à séparer les termes inversifs.

Védénina (1989) classe la ponctuation en trois plans: syntaxique, communicatif et sémantique. Bien que la virgule ait pour elle d'abord une fonction syntaxique, elle constate que la virgule peut avoir également une fonction communicative ou sémantique. Le plan syntaxique recouvre des signes de ponctuation liés à l'ordre des mots, à l'ellipse et aux conjonctions. Le plan communicatif recouvre des signes de ponctuation liés à l'ordre des mots, au lexique (relatif à la division entre thème et propos) et à la mise en vedette. Le plan sémantique recouvre des signes de ponctuation de démarcation, de régulation et de qualification. Pour Védénina (1989), par sa fonction syntaxique, la virgule aide à distinguer la relative explicative de la déterminative, le complément (non circonstanciel) du complément circonstanciel (ce dernier sera suivi d'une virgule lorsque déplacé), un élément déterminant le verbe ou la phrase (adverbe de verbe ou adverbe de phrase), et elle marque la limite entre les segments de la phrase elliptique. Par sa fonction communicative, la virgule «[...] introduit une partie-propos supplémentaire; deux symboles marquent l'incise dont le contenu lexical détermine le rôle dans la division actuelle, en l'attribuant tantôt à une partie-thème, tantôt à une partie-propos». (Védénina, 1989, p. 133) Enfin, par sa fonction sémantique, la virgule indique la fin du groupe sujet, sépare ou unit des membres de la phrase et permet d'identifier la relative explicative.

Tournier (1978) propose d'abord une classification en trois niveaux: les signes de ponctuation délimitant le mot graphique, la phrase graphique et le paragraphe. Les signes de ponctuation du niveau du mot sont le blanc, l'apostrophe et le trait de composition (c'est-à-dire le trait d'union à l'exclusion de celui marquant la coupure en fin de ligne). Ceux du niveau de la phrase sont catégorisés en signes délimitant la phrase, soit la majuscule et les quatre points de fin de phrase (le point, le point d'interrogation, le point d'exclamation et les points de suspension), et signes la partageant; cette dernière catégorie est à son tour

subdivisée en signes délimitant les éléments de la phrase, soit le point-virgule et la virgule *plus* (ou virgule simple), et signes permettant l'insertion d'autres éléments, soit les guillemets, les tirets, les parenthèses, les crochets et les virgules *moins* (ou virgules doubles). Enfin, les signes de ponctuation du niveau du paragraphe sont l'alinéa, le renfoncement, le tiret de dialogue et le trait de division (ou de coupure de fin de ligne). À ces trois niveaux s'ajoutent les signes donnant des renseignements extra-linguistiques (les astérisques, certains italiques, certains guillemets, les majuscules de noms propres, les points de suspension, etc.) Pour ce qui est de la virgule, Tournier (1978) distingue donc deux types de ponctuation⁴:

[...] la ponctuation "plus" qui permet d'ajouter à la phrase un autre élément jouant le même rôle syntaxique, la ponctuation "parenthèse", double par nature (une ouvrante, une fermante) qui permet d'interrompre la progression syntaxique de la phrase pour y insérer une autre phrase ou élément de phrase (Tournier, 1978, p. 263)

Anis (1988) classe ce qu'il appelle les graphèmes supra-segmentaux selon leur fonction. Ceux ayant une fonction démarcative sont le blanc, l'apostrophe, le tiret de fin de ligne, la virgule, le point-virgule, le deux-points, le point d'interrogation, le point d'exclamation, le point et la majuscule initiale⁵. Ceux ayant une fonction énonciative sont le point d'abréviation, les points de suspension, le tiret, les crochets, les parenthèses, les guillemets, le tiret et le blanc de dialogue, l'italique, le soulignement, le point, le point d'interrogation et le point d'exclamation. Et ceux ayant une fonction expressive sont le soulignement, les capitales, l'italique et le gras. À propos de la virgule, Anis (1988) émet l'hypothèse qu'elle ne peut intervenir dans une phrase élémentaire (définie comme étant un syntagme nominal plus un syntagme verbal ayant des compléments intégrés au syntagme nominal et au syntagme verbal), mais qu'elle intervient dans une structure multiple (de manière obligatoire) ou pour détacher un syntagme adjoint (de manière facultative). Lorsqu'elle intervient pour détacher un

⁴ Rappelons ici que, pour Tournier (1978), le ponctuant correspond au signifiant d'un signe de ponctuation (par exemple: le point) et la ponctuation, au signifié du même signe (par exemple: la marque de fin de phrase).

⁵ Anis (1988) note le fait que sa classification n'inclut pas la majuscule de nom propre.

syntagme adjoint, elle suit, précède ou encadre un segment (par exemple dans des structures comme l'apposition, et la relative explicative, qu'il nomme *relative appositive*).

Dans le but d'émettre des généralisations à partir des classifications des virgules proposées par les divers chercheurs dont nous avons étudié les travaux, nous avons élaboré le tableau 3.1 ci-dessous⁶. Cet exercice nous a amenée à discerner deux critères de classification des virgules, soit la coordination et le détachement. Mentionnons d'autre part le fait que ce tableau exclut l'emploi stylistique de la virgule que plusieurs chercheurs ont repéré. Cependant, les chercheurs que nous avons consultés n'ont pas spécifiquement étudié cet emploi. Comme ce dernier ne semble pas relié à un ou des types de structures particulières, mais qu'il semble plutôt s'étendre à tous les types de structures, nous avons pris la décision de l'exclure de notre analyse. Notons simplement ici l'intérêt d'une recherche plus approfondie incluant cet emploi. À ce propos, soulignons ces affirmations de Jakobson (1963):

La poétique a affaire à des problèmes de structure linguistique, exactement comme l'analyse de la peinture s'occupe des structures picturales. Comme la linguistique est la science globale des structures linguistiques, la poétique peut être considérée comme faisant partie intégrante de la linguistique. » (Jakobson, 1963, p. 210)

Ce à quoi il ajoute ceci: «En d'autre termes, la poésie ne consiste pas à ajouter au discours des ornements rhétoriques: elle implique une réévaluation totale du discours et de toutes ses composantes quelles qu'elles soient. » (Jakobson, 1963, p. 248) Ainsi que ce qui suit: «J'ai donc essayé devant vous de soutenir le droit et le devoir, pour la linguistique, d'entreprendre l'étude de l'art du langage sous tous ses aspects et dans toute son étendue [...]». (Jakobson, 1963, p. 248)

⁶ Notons que l'ordre dans lequel nous avons présenté les chercheurs dans ce tableau est le même que celui dans le texte. Cet ordre est arbitraire.

Tableau 3.1
Les classifications des virgules

Chercheurs	Critères de classification des virgules	
	Coordination	Détachement
Grevisse et Goosse	<ul style="list-style-type: none"> -coordination sans conjonction -coordination avec une conjonction autre que <i>et</i>, <i>ou</i> et <i>ni</i> -coordination avec les conjonctions <i>et</i>, <i>ou</i> et <i>ni</i> -coordination différée -coordination avec <i>etc.</i> 	<ul style="list-style-type: none"> -élément à valeur explicative (apposition, épithète détachée, relative non déterminative, certaines propositions adverbiales, et entre la date et le lieu) -élément détaché -complément adverbial en tête de phrase ou de proposition -proposition absolue -terme libre (apostrophe, élément incident et redondant, et incise)
Gobbe et Tordoir	<ul style="list-style-type: none"> -coordination avec les marqueurs <i>et</i>, <i>ou</i> et <i>ni</i> -coordination avec d'autres marqueurs que <i>et</i>, <i>ou</i> et <i>ni</i> -coordination entre éléments et phrases juxtaposés 	<ul style="list-style-type: none"> -épithète / apposition détachées -complément détaché du nom -élément détaché -détaché par <i>ce qui/que...</i>, <i>c'est</i> -relative non déterminative -circonstancielle -apostrophe -constituant d'une phrase non verbale
Thimonnier	-addition	<ul style="list-style-type: none"> -inversion -soustraction
Drillon	<ul style="list-style-type: none"> -addition -sans conjonction -avec conjonction 	<ul style="list-style-type: none"> -inversion -en amont (préposée) -en aval (postposée) -soustraction -élément pouvant ou non être soustrait (ex. apposition) -élément soustrait (ellipse)
Catach	-virgule <i>plus</i> (non obligatoirement couplée)	<ul style="list-style-type: none"> -virgule <i>moins</i> (couplée) -incidente et incise -inversion
Riegel et collaborateurs	-termes de même fonction	<ul style="list-style-type: none"> -termes de fonctions différentes -apostrophe, incidente et incise -apposition et relative explicative -terme détaché à l'intérieur ou aux extrémités de la phrase -ellipse -mot répété

Chercheurs	Critères de classification des virgules	
	Coordination	Détachement
Damourette	<ul style="list-style-type: none"> -termes de même rôle grammatical ·phrases entières ·compléments ·éléments réunis par <i>et, ou</i> ou <i>ni</i> 	<ul style="list-style-type: none"> -complément ambiant ·vocatif ·adverbe ·substantif complément d'objet indirect ·adjectif ·substantif spécial ·complément spécial ·incise
Colignon	<ul style="list-style-type: none"> -éléments de même valeur ·sujets ·attributs ·compléments d'un verbe ·propositions 	<ul style="list-style-type: none"> -isolement d'un complément -isolement d'une proposition intercalée
Le Gal	<ul style="list-style-type: none"> -propositions -termes semblables d'une même proposition -conjonction de coordination 	<ul style="list-style-type: none"> -apostrophe, apposition et inversion -devant <i>cela, ce</i> et <i>c'est</i> -ellipse
Sève	<ul style="list-style-type: none"> -parties semblables d'une proposition ou d'une phrase ·sujets, verbes, compléments -propositions de même nature 	<ul style="list-style-type: none"> -partie détachable de la phrase -apposition et apostrophe -subordonnée accessoire
Doppagne	<ul style="list-style-type: none"> -termes de même fonction ·sujets ·attributs ·objets directs ·objets indirects ·compléments circonstanciels ·verbes ·propositions ·propositions elliptiques ·éléments reliés par une conjonction 	<ul style="list-style-type: none"> -membre détaché de la phrase ·vocatif ·apposé ·complément en inversion (objet direct, objet indirect et complément circonstanciel) ·sujet en inversion ·subordonnée placée devant la principale ·nom de lieu dans la date ·vedette d'une lettre ·ellipse
Bled et Bled	<ul style="list-style-type: none"> -éléments de même nature ou fonction non unis par <i>et, ou</i> ou <i>ni</i> ·sujets ·épithètes et attributs ·compléments ·verbes ·propositions -éléments reliés par plusieurs conjonctions <i>et, ou</i> et <i>ni</i> 	<ul style="list-style-type: none"> -apostrophe et apposition -proposition intercalée et incise -relative explicative

Chercheurs	Critères de classification des virgules	
	Coordination	Détachement
Sensine	-termes de même espèce ·sujets ·verbes ·attributs ·épithètes ·compléments ·propositions coordonnées	-ellipse verbale -proposition commençant par <i>c'est</i> et <i>c'était</i> -relative explicative -proposition intercalée -terme inversif
Védénina	-fonction sémantique ·fin du groupe sujet ·coordination sans conjonction -fonction syntaxique ·coordination avec conjonction	-fonction syntaxique ·ellipse ·complément circonstanciel ·épithète ·incise -fonction communicative ·thème / propos ·mise en vedette -fonction sémantique ·relative explicative ·isolement d'un membre de la phrase
Tournier	-virgule <i>plus</i> (ajout d'éléments de même rôle syntaxique)	-virgule <i>moins</i> (interruption de la progression syntaxique afin d'introduire un élément ou une autre phrase)
Anis	-structure multiple (de manière obligatoire)	-syntagme adjoint (de manière facultative) ·apposition ·relative appositive

Le tableau 3.1 expose la généralisation consistant à regrouper sous deux catégories les diverses structures décrites par les seize chercheurs dont nous avons examiné les classifications, structures justifiant l'insertion de virgules. Notons que les classifications proposées par Catach, Tournier et Anis sont des classifications à deux catégories. En effet, pour Catach comme pour Tournier, les virgules sont réparties en «virgule *plus*» et «virgule *moins*», alors qu'Anis répartit les types de structures dans lesquelles interviennent les virgules en «structure multiple» et «syntagme adjoint». En ce qui nous concerne, les deux catégories qu'on trouve dans le tableau 3.1 ci-dessus, coordination et détachement, constituent les critères sur lesquels repose la classification des virgules que nous retenons pour notre travail.

Nous identifions donc deux types de virgules: les virgules de coordination et les virgules de détachement.

3.2 Les particules discursives

L'expression «particule discursive» est un terme vague recouvrant un ensemble de phénomènes et d'éléments divers étudiés en linguistique. Ce peut être, entre autres, des «signaux de structuration» (*Gliederungssignale*), notion élaborée par Gülich (1970); des «marqueur d'interaction», notion élaborée par Martirena (1970); des «séquences sociocentriques», qui sont un type d'indice de cession du tour de parole, notion élaborée par Duncan (1972); des «*hedges*», notion élaborée par Lakoff (1975), et que Vincent (1983) a traduit par «atténuateur»: des «particules de recherche d'approbation discursive», notion élaborée par Settekorn (1977); des «marqueurs d'interactivité», notion élaborée par Spengler (1980); des «marqueurs de structuration de la conversation», notion élaborée par Auchlin (1981); des «ponctuants», notion élaborée par Vincent (1983); ou encore des «marqueurs discursifs» (*discourse markers*), notion élaborée par Schifffrin (1987). Cette liste présente un bref aperçu des concepts ayant été abordés dans les recherches portant sur des particules discursives. De manière générale, nous dirons pour l'instant que les particules discursives sont des éléments propres au langage parlé ayant des fonctions spécifiques sur le plan discursif.

Afin de définir cette notion de manière précise et afin de la circonscrire, nous présenterons d'abord les cadres d'analyse dans lesquels elle s'est développée. Par la suite, nous étudierons les travaux de chercheurs ayant proposé des analyses globales du phénomène. Et enfin, nous examinerons plusieurs recherches traitant d'un certain nombre de ces particules.

3.2.1 Les cadres d'analyse

Les particules discursives sont un phénomène caractéristique de la langue parlée; c'est donc par l'étude de la langue telle qu'elle est réellement parlée qu'on a pu les découvrir. Cette notion s'est développée dans les cadres de l'analyse du discours, de la sociolinguistique et de la pragmatique. Alternative méthodologique à l'étude du langage, la sociolinguistique a institué l'analyse à partir des corpus de langue parlée; les chercheurs de cette discipline ont utilisé comme données de base ces corpus plutôt que de se servir de l'intuition du locuteur natif d'une langue. Les corpus de langue parlée ont également été utilisés par les chercheurs travaillant dans le cadre d'un certain type d'analyse du discours, soit celui élaboré principalement en Amérique du Nord. Les chercheurs travaillant dans le cadre de la pragmatique, comme d'ailleurs ceux travaillant dans le cadre de l'analyse du discours, ont voulu tenir compte de la situation dans laquelle le langage est produit et de l'effet de la production du langage sur la situation. Ces objectifs les ont motivés à décrire les particularités sémantiques de certains items lexicaux, particularités variant en fonction de la situation du discours. C'est dans ces contextes de recherche que le concept de particule discursive est apparu. Les trois disciplines de la linguistique que nous venons de mentionner sont en étroite interrelation et, pour comprendre la notion de particule discursive, il est nécessaire de les aborder toutes les trois.

3.2.1.1 La sociolinguistique

La sociolinguistique est l'étude de la langue dans son contexte social. Selon Ducrot et Schaeffer (1995), elle comprend trois domaines de recherche: la sociolinguistique variationniste, l'ethnographie de la communication et la sociolinguistique interactionnelle. Ils définissent l'ethnographie de la communication comme étant «[...] un domaine de recherches issu de la tradition anthropologique dont le point de départ est l'étude comparative des événements de parole propres à chaque société et à chaque culture. » (Ducrot et Schaeffer, 1995, p. 146) Pour ces deux chercheurs, la sociolinguistique interactionnelle de son côté

«[...] s'est préoccupée d'intégrer les dimensions pragmatique et interactionnelle dans l'analyse des faits de variation sociale. » (Ducrot et Schaeffer, 1995, p. 146) Par ailleurs, dans le domaine de la sociolinguistique variationniste, les linguistes cherchent à déterminer les *variables linguistiques*, les éléments qui sont en variation dans la langue. Ces chercheurs ont démontré l'existence d'une variation sociale (l'emploi de certaines formes linguistiques en fonction de l'appartenance à un groupe social), d'une variation stylistique (l'emploi de certaines formes linguistiques en fonction du registre de discours, du formel au familier), et d'une variation inhérente qu'on retrouve chez un même locuteur dans un style donné (c'est de la variation ni stylistique ni sociale et qui se déduit de l'hétérogénéité interne au système).

Labov (1986), le fondateur de la sociolinguistique, révèle, dans un article portant sur les sources de la variation inhérente, que l'étape cruciale dans le travail sur la variation est celle de la reconnaissance de la source de la variation observée. Il s'agit de distinguer la variation inhérente à la structure linguistique des différents éléments induits de la situation, des erreurs techniques et des effets produits par le recours à plusieurs systèmes hétérogènes. Selon ce chercheur, on ne peut comprendre la variation en elle-même. C'est toujours avec le modèle de la communauté linguistique qu'on peut interpréter la variation présentée par les individus en distinguant les erreurs techniques du conditionnement phonétique, de la variation stylistique, des effets interactionnels ou de la présence de normes discrètes. D'après Labov (1986), l'individu reflète le modèle de la communauté.

Par ailleurs, nous avons relevé dans la littérature trois réflexions abordant des facettes différentes de la sociolinguistique, réflexions que nous jugeons importantes. D'abord il s'agit d'une comparaison entre analyse du discours et sociolinguistique établie par Vicher et Sankoff (1989). Selon ces chercheurs, dans le cadre de l'analyse du discours, le travail consiste à identifier une forme et à chercher ses différentes fonctions alors que, dans le cadre du variationnisme, le travail consiste à identifier une forme sous-jacente (une forme sémantique, une fonction ou un rôle) et à caractériser les mécanismes de surface par lesquels elle se réalise.

Ensuite, une deuxième comparaison a retenu notre attention. Vincent (1983) explique que la sociolinguistique se distingue de la linguistique formelle par sa méthodologie (le travail avec les corpus de langue parlée), ses intérêts théoriques (la variation et le changement linguistiques dans la société) et ses «[...] fondements épistémologiques: la reconnaissance du vernaculaire et le rejet de la notion de qualité de langue». (Vincent, 1983, p. 7) Pour ce chercheur, ce dernier point est un aspect fondamental de la sociolinguistique variationniste.

[...] si on accepte la notion de variation linguistique, cela sous-entend que l'on rejette l'idée du handicap; il n'y a pas d'individus démunis linguistiquement parce qu'ils ne possèdent pas certaines formes. La sociolinguistique rejette l'idée de manque ou de trou dans le système linguistique des individus d'une communauté donnée. Tous les individus sont aptes à accomplir toutes les stratégies de communication et de discours; pour des raisons sociales et historiques, toutes les formes ne sont pas reconnues. Cette notion de handicap ne viendrait donc pas du code lui-même mais plutôt de l'évaluation que la communauté fait de ces formes. Cette règle fait partie intégrante de la théorie sociale de la langue en sociolinguistique. (Vincent, 1986, p. 8)

Enfin, nous avons noté une dernière réflexion concernant une dimension qui nous est apparue primordiale: l'interprétation. Dans tout établissement du texte, dans l'établissement du corpus, dans le passage de l'oral à l'écrit, il y a toujours, d'après Gadet (1982), une part d'interprétation. Prenant pour exemple l'analyse du discours thérapeutique de Labov et Fanshel (1977), Gadet (1982) illustre ce fait; elle souligne les opérations impliquant l'interprétation des chercheurs. Labov et Fanshel (1977) ont employé «l'expansion», une méthode utilisant la paraphrase pour établir ce que les locuteurs ont voulu dire. Cette méthode est constituée de deux moments. Le premier temps ne comporte que des opérations linguistiques, soit la désanaphorisation, l'explicitation des déictiques et la restitution des ellipses. Gadet (1982) déclare que le travail de restitution des ellipses est déjà une forme d'interprétation. Puis, le second temps consiste en une paraphrase interprétative, c'est-à-dire une évaluation par un agent social. Gadet (1982) soutient qu'il ne s'agit que d'une interprétation parmi d'autres possibles, et que cette interprétation reflète un parti pris, soit celui du thérapeute. Nous croyons qu'il est crucial, en tant que chercheur, de demeurer conscient de cette part d'interprétation, de cette part de subjectivité.

Nous terminerons notre paragraphe sur la sociolinguistique (par. 3.2.1.1) en présentant une typologie des corpus proposée par Kerbrat-Orecchioni (1990) et fondée sur une échelle d'authenticité: 1- la conversation spontanée; 2- l'interaction attestée, mais plus contrainte par le cadre institutionnel; 3- l'échange semi-artificiel (plus communément appelé «semi-dirigé») produit en situation expérimentale (simulation d'entretien, réponse à un questionnaire); 4- le dialogue fictionnel; et 5- l'exemple fabriqué par l'analyste. En sociolinguistique, les chercheurs travaillent avec les corpus de langue parlée, soit ceux appartenant à l'une des trois premières catégories. Par contre, en analyse du discours, il n'est pas rare de trouver des recherches ayant été menées à partir de corpus appartenant à la quatrième et à la cinquième catégories.

3.2.1.2 L'analyse du discours et la pragmatique

L'analyse du discours, comme nous l'avons déjà signalé, comprend différents types d'analyse. Gadet (1982) explique la distinction entre deux types d'analyse du discours, soit l'analyse du discours française et l'analyse du discours anglo-saxonne. Selon ce chercheur, l'analyse du discours française a pour objet d'étude le type de discours qu'est l'écrit utilisé dans un cadre institutionnel et doctrinaire; il s'agit de l'analyse dite «de contenu». L'analyse du discours anglo-saxonne, de son côté, a pour objet d'étude le type de discours qu'est l'oral utilisé dans le cadre de la conversation quotidienne et ordinaire; il s'agit de l'analyse dite «de l'interaction» ou «de la conversation». De plus, Gadet (1982) définit une méthode particulière d'analyse qu'on retrouve dans le cadre de l'analyse du discours anglo-saxonne: l'analyse de discours dite «globale». Cette méthode a été utilisée, entre autres, par Labov et Fanshel (1977).

"Analyse de discours globale" : il s'agit d'étudier tous les énoncés d'un corpus, de tenir compte des différents niveaux qui constituent un texte (des indices paralinguistiques à la mise en séquence des phrases), et aussi d'explorer les différents niveaux d'abstraction supposés à une séquence. (Gadet, 1982, p. 123)

Levinson (1983), pour sa part, explique que les chercheurs travaillant dans le cadre de l'analyse du discours recherchent des unités et des règles identifiant ce qui, dans le discours, distingue le grammatical de l'agrammatical. Selon lui, ce qui différencie l'analyse du discours de l'analyse de la conversation, c'est le fait que, dans le cadre de l'analyse du discours, les chercheurs utilisent l'intuition pour déterminer si un discours est bien formé ou non, alors que, dans le cadre de l'analyse de la conversation, ils se basent sur des faits empiriques. Il souligne que, dans le cadre de l'analyse de la conversation, les chercheurs travaillent de manière inductive; l'analyse de la conversation met l'accent sur les conséquences interactionnelles et inférentielles d'un choix d'occurrence.

Parmi les thèmes débattus en analyse du discours et en pragmatique, nous avons noté les genres discursifs, les types d'interaction, les tours de parole et les particules discursives. À propos des genres discursifs, Schegloff (1982) remarque que les analystes du discours ont pour prototype discursif le récit ou l'exposé, alors que, pour les interactionnistes, il s'agit d'un type de production en conversation. Il explique que l'analyse est affectée par le genre discursif étudié: «[...] the way in which orientation to co-participants and interactional structure matter to discourse and its formation, will vary in different speech exchange systems with different turn-taking systems». (Schegloff, 1982, p. 73) Pour Levinson (1983), la conversation est la moins marquée des formes de langage. Elle est, selon lui, caractérisée par son organisation globale divisée en trois parties: 1- l'ouverture (pouvant être une sommation, comme la sonnerie du téléphone); 2- le premier thème (le seul non contraint, puisqu'on essaye toujours d'établir un lien thématique avec ce qui a été dit); et 3- la fermeture (comprenant l'étape de la préfermeture).

En ce qui concerne les types d'interaction, Kerbrat-Orecchioni (1990) rappelle qu'à partir du modèle «S.p.e.a.k.i.n.g.» (définissant les huit composantes de l'interaction) élaboré par Hymes (1972), Brown et Fraser (1979) ont proposé un modèle selon lequel la composante *situation* se décompose en *scène* et *participant*, et la composante *scène* se subdivise à son tour en *site* et *but*. Kerbrat-Orecchioni (1990) explique que, dans ce dernier modèle, les participants sont envisagés selon leur nombre et selon leur nature, et selon le type de relation

qu'ils entretiennent entre eux. Soulignons, par exemple, l'importance d'établir s'il s'agit entre eux d'une première rencontre (dans ce cas les participants chercheront un terrain commun) ou non (il y aura alors un postulat de mémoire commune). Les composantes *site* et *but* décrivent respectivement le cadre spatio-temporel et les motivations (globales et plus ponctuelles) de l'interaction. Kerbrat-Orecchioni (1990) présente également le cadre participatif élaboré par Goffman (1981), dans lequel un schéma participatif existe pour chaque type d'interaction. Ce schéma comprend le nombre de participants, la distribution des rôles interlocutifs et les caractéristiques proxémiques; il se décompose en «format de production» (concernant le rôle de locuteur) et en «format de réception» (concernant le rôle d'interlocuteur). Kerbrat-Orecchioni (1990) précise que le format de réception décrit les types de récepteur, qui sont d'abord soit des participants ratifiés, soit des témoins. Parmi les participants ratifiés, il y a ceux qui le sont de manière directe et ceux qui le sont de manière indirecte (l'élément «micro», par exemple); parmi les témoins, il y a les *overhearers* (le locuteur est conscient de leur présence) et les *eavesdroppers* (les «épieurs»). Par ailleurs, Kerbrat-Orecchioni (1990) explique que les règles conversationnelles dévoilent la structure invisible des interactions. Ce chercheur les regroupe en trois catégories: celles reliées au tour de parole, celles reliées à l'organisation structurale et celles reliées aux relations interpersonnelles.

Sacks, Schegloff et Jefferson (1974) proposent quatorze règles conversationnelles qui soit régissent, soit décrivent les tours de parole. Nous notons ici les principales: une seule personne parle à la fois; il y a des changements de locuteur; les occurrences où plus d'un locuteur parle à la fois sont communes, mais brèves; le format et l'ordre des tours de parole changent; les transitions entre les tours de parole sont coordonnées de manière très précise; des techniques sont utilisées pour l'attribution des tours de parole; et des mécanismes viennent réparer les erreurs de prise de tour de parole. Schegloff et Sacks (1973) définissent les paires adjacentes comme étant des séquences de deux occurrences en position adjacente et dont chaque occurrence est produite par des locuteurs différents. Pour Levinson (1983), les tours de parole et les paires adjacentes sont les caractéristiques majeures de la conversation identifiées par les chercheurs dans le cadre de l'analyse de la conversation. Il note qu'il existe des endroits propices aux transitions entre les tours de parole. Il explique, par ailleurs, que les paires adjacentes ont la particularité de présenter un système préférentiel, c'est-à-dire que la

seconde partie de la paire peut consister en une réponse marquée ou non marquée. Schegloff (1982) estime qu'on doit traiter le discours comme un accomplissement rendu possible petit à petit et impliquant une collaboration interactive. Cet accomplissement est, selon lui, façonné par l'organisation des tours de parole.

«The character of this interactional accomplishment is at least in part shaped by the sociosequential organization of participation in conversation, for example by its turn-taking organization, which is not organized to be indifferent to the size of the turns parties take, but whose underlying (though supercessable) organization is designed to minimize turn size. » (Schegloff, 1982, p. 73)

Enfin, pour ce qui est des particules discursives, Levinson (1983), du côté de la langue anglaise, remarque que l'analyse des tours de parole a donné un sens nouveau à plusieurs éléments qu'on retrouve dans le discours, éléments dont certains ont été assimilés à des ratés (des erreurs de production). Ce chercheur relève, parmi d'autres, l'élément *uh* utilisé pour conserver le tour de parole; l'élément *hm* dont l'interlocuteur se sert pour signaler au locuteur qu'il continue à lui céder le tour de parole; les éléments *By the way* et *hey* annonçant un nouveau thème; l'élément *anyway* annonçant un retour à l'ancien thème; et enfin, les éléments *well* et *okay* annonçant la préfermeture. Au sujet de ces derniers éléments, signalons que Schegloff et Sacks (1973) ont identifié les éléments *We-ll...*, *O.K....* et *So-oo* accompagnés d'une intonation descendante comme des *possible pre-closing*; c'est-à-dire des marqueurs de préfermeture potentiels. Selon ces chercheurs, ces éléments opèrent comme des marqueurs de préfermeture lorsqu'ils sont situés en fin de thème et lorsqu'aucun locuteur n'enchaîne sur un nouveau thème.

Schegloff (1982) s'est intéressé à ce qu'il définit comme étant des segments de parole ou des comportements produits par une personne autre que le locuteur principal, soit les signaux de *back-channel*, concept élaboré par Yngve (1970). En filmant des rencontres organisées entre deux personnes, Yngve (1970) a pu décrire puis analyser les signaux vocaux et gestuels servant d'indices communicationnels pour la prise de tour de parole. Ce chercheur remarque qu'aucun signal de changement de tour de parole ne se présente sous la forme d'une pause, d'une période de silence ou d'une fin de phrase particulière; et cela même lorsqu'il s'agit d'une

question. Yngve (1970) a, d'autre part, observé la présence de signaux de *back-channel* à la suite d'une expression référentielle produite par le locuteur lorsque cette expression était connue de l'interlocuteur; lorsque l'interlocuteur ne connaissait pas l'expression référentielle employée par le locuteur, Yngve (1970) a observé l'absence de signaux de *back-channel*. De son côté, Duncan (1972) a également développé le concept de *back-channel*. Il identifie et définit trois signaux de base liés au mécanisme de prise de tour de parole: les «signaux de cession de tour de parole» (*turn yielding signals*), les «signaux empêchant la tentative de prise de parole» (*attempt-suppressing signals*) et les signaux de *back-channel*. Selon lui, face à un signal de cession de tour de parole, l'interlocuteur a trois alternatives: soit qu'il prend un tour de parole, soit qu'il produit un signal de *back-channel*, soit qu'il reste silencieux. Ce chercheur identifie six indices de cession de tour de parole parmi lesquelles se trouvent les séquences sociocentriques qu'il définit comme étant des expressions stéréotypées suivant une déclaration substantielle. Les exemples qu'il fournit sont: «but uh», «or something» et «you know». Enfin, Duncan (1972) définit les signaux de *back-channel* comme étant de la parole simultanée n'impliquant pas une tentative de prise d'un tour de parole. Pour Schiffrin (1977), avec des éléments tels *mm-hmmm*, des hochements de tête et des sourires, la personne qui écoute exprime son appréciation de la présentation de l'autre; elle signale qu'elle n'est pas inattentive aux paroles du locuteur et qu'elle est bien disposée envers ses intentions. Auchlin (1981), quant à lui, parle de «marques de prise en compte», définies comme étant «[...] des morphèmes qui peuvent apparaître comme seuls constituants d'un tour de parole». (p. 142) La question du statut du signal de *back-channel*, savoir si le signal de *back-channel* constitue un tour de parole ou non, a été beaucoup discutée par les chercheurs. Pour son travail, Duncan (1972) a considéré ceci: «[...] a back-channel communication does not constitute a turn or a claim for a turn. To the contrary, it appears that, when a speaker is displaying a turn-yielding signal, the back-channel is often used by the auditor to avoid taking his speaking turn. » (Duncan, 1972, p. 288) Selon Schegloff (1982), on ne peut décider globalement si un élément constitue ou non un tour de parole. Pour l'élément *uh huh*, il faut, d'après lui, régler cette question au cas par cas et tenir compte de la manière dont les locuteurs traitent l'élément, c'est-à-dire s'ils le traitent ou non comme un tour de parole.

De son côté, Vincent (1986) attribue une grande importance à l'étude des particules discursives. Elle déclare ceci: «Ce qui caractérise l'analyse du discours [du point de vue américain, celui de l'analyse de la conversation] depuis [la fin des années 70], c'est l'analyse systématique des particules ou marqueurs qui servent essentiellement le discours. » (Vincent, 1986, p. 7) Selon ce chercheur, les connaissances développées sur ces particules permettent de classer leurs rôles discursifs selon trois niveaux: l'interaction verbale, l'enchaînement logique et l'enchaînement prosodique. Elle explique qu'en ce qui concerne l'interaction verbale, les chercheurs ont identifié les structures globales de l'échange, soit les prises de parole et leurs mécanismes, les rituels conversationnels, et les stratégies interactives. Pour ce qui est de l'enchaînement logique, de la structuration des énoncés, Vincent (1986) identifie deux types de rôles discursifs: le rôle rempli par les marqueurs de transition (qu'on retrouve entre les unités discursives) et celui rempli par les marqueurs de perspective (qui nuancent, resituent ou distancient). Ce chercheur utilise le modèle de la narration de Labov (1978⁷, p. 466) pour décrire les unités discursives entre lesquelles interviennent les marqueurs de transition. Ce modèle décrit la structure générale du récit comme étant composée de six parties: le résumé, les indications, le développement, l'évaluation, le résultat, et la chute. Pour Vincent (1986), les énoncés généralisants (ensemble d'éléments produisant une transition entre le particulier et le général; par exemple: *puis tout ça*), les atténuateurs (particules servant à atténuer les propos du locuteur; par exemple: *comme on dit*) et les formules d'insistance sont des marqueurs de perspective. Le tableau 3.2 qui suit illustre cette classification des rôles discursifs des particules.

⁷ Il s'agit de la traduction française de *Language in the inner city: studies in the black vernacular* écrit par Labov et publié par *University of Pennsylvania Press* en 1972.

Tableau 3.2
Les rôles discursifs des particules selon Vincent (1986)

Interaction verbale (structure globale de l'échange)			Enchaînement logique (structuration des énoncés)			Enchaînement prosodique	
prise de parole et ses méca- nismes	rituel conversa- tionnel	stratégie inter- active	marqueur de transition	marqueur de perspective (nuance, resitue ou distancie)			
				énoncé généra- lisant	atténuateur		formule d'insis- tance

3.2.2 Quelques analyses des particules discursives

Nous aborderons maintenant des analyses de particules discursives. Soulignons le fait que la majorité des travaux portant sur des particules discursives en français ont traité d'une particule en particulier et n'ont pas envisagé ce phénomène de manière globale. Notons également que nous n'avons retenu aucune recherche portant principalement sur les particules discursives émises par l'interlocuteur. Afin d'éviter dans la mesure du possible les décalages causés par la divergence de caractère entre l'oral (principalement dialogique) et l'écrit (principalement monologique), nous avons pris la décision de ne pas inclure dans notre travail les particules émises par l'interlocuteur.

3.2.2.1 Les analyses d'Auchlin et de Spengler

L'analyse dont nous voulons prioritairement rendre compte ici est celle des marqueurs de structuration de la conversation développée en 1981 par Auchlin. Cependant, pour faciliter la compréhension de ce concept, nous aborderons également l'analyse des marqueurs d'interactivité développée en 1980 par Spengler et nous expliquerons brièvement quelques notions élaborées plus tard par Roulet et collaborateurs (1985). Notons qu'Auchlin est l'un de ces collaborateurs.

sur le type de relation entre les actes: relation d'ordre argumentatif ou relation localisant les actes dans le discours. Ce chercheur identifie huit catégories de marqueur d'interactivité argumentatif: les concessifs, par exemple *certes*; les contrastifs, par exemple *mais*; les oppositifs, par exemple *non*; les confirmatifs, par exemple *bien*; les justificatifs-explicatifs, par exemple *parce que*; les introducteurs d'argument, par exemple *or*; les conclusifs, par exemple *alors* et *donc*; et les marqueurs de précision, par exemple *de même*. Elle identifie trois catégories de marqueur d'interactivité géographique: ceux marquant un lien thématique avec un acte précédent, par exemple *à propos*; les ajouts, par exemple *et* et *et puis*; et les alternatifs, par exemple *plutôt*. Notons que ce chercheur a souligné, à propos du marqueur d'interactivité géographique d'ajout *et*, la difficulté de dissocier les conjonctions de constituants des conjonctions d'actes de langage. Elle explique que, si l'élément *et* coordonne deux constituants d'un même acte, ce n'est pas un marqueur d'interactivité. De plus, selon elle, s'il s'agit d'un marqueur d'interactivité, cet élément pourra être paraphrasé par *j'ajoute que*, par *en outre* ou par *en plus*.

Roulet et collaborateurs (1985), de leur côté, fournissent à propos de ces marqueurs la définition suivante:

Les connecteurs interactifs marquent la relation entre un (ou des) constituant(s) subordonné(s) (acte, intervention ou échange) et l'acte directeur d'une intervention. Ils se distinguent les uns des autres principalement par leurs propriétés syntaxiques et par leur propriétés pragmatiques. (Roulet et collaborateurs, 1985, p. 111)

Ils identifient quatre catégories de connecteurs interactifs dont voici une brève description.

- les *connecteurs argumentatifs* marquent, sur le constituant subordonné, la relation d'argument(s) à acte directeur;
- les *connecteurs consécutifs* marquent, sur l'acte directeur, une relation avec un argument;
- les *connecteurs contre-argumentatifs* marquent une relation de contre-argument à acte directeur;
- les *connecteurs réévaluatifs* marquent la sudordination rétroactive d'une ou d'intervention(s) présentée(s) d'abord comme indépendante(s) à un nouvel acte directeur. (Roulet et collaborateurs, 1985, p. 112)

À titre d'exemple, nous citerons comme connecteurs argumentatifs *car, parce que, en effet* et *d'ailleurs*; comme connecteurs consécutifs *donc, par conséquent* et *aussi*; comme connecteurs contre-argumentatifs *bien que, mais* et *quand même*; et finalement comme connecteurs réévaluatifs *au fond* et *en fait*.

Enfin, les marqueurs de structuration de la conversation, troisième et dernier type de connecteur pragmatique, ont été décrits par Auchlin (1981). À partir de l'étude des marqueurs pragmatiques et de la recherche d'une procédure pour l'analyse de la conversation en terme d'acte de langage, Auchlin (1981) a étudié les éléments suivants: *au fait, à propos, ah oui + (dis-donc / dites, j'y pense, au fait), ouais mais, maintenant, quoi, alors, ben, pis* et certains de leurs composés. Il les nomme des «marqueurs de structuration de la conversation» (MSC). Les éléments qu'il a examinés sont en partie des éléments étudiés par Gülich (1970)⁹, en partie des éléments étudiés par Spengler (1980), et en partie des éléments apparaissant de manière récurrente dans le corpus d'Auchlin (1981). Ce corpus est composé

[...]d'enregistrements dans une librairie, d'interviews radiophoniques, de conversations entendues ici et là et, dans une moindre mesure, des textes qui constituent le corpus de Gülich, ainsi que des conversations transcrites dans Mouchon (1980), Dannequin (1980), Bachmann & Cohen (1980). (Auchlin, 1981, p. 141)

Tout en signalant l'absence de critère stable pour les repérer, Auchlin (1981) examine le fonctionnement des marqueurs de structuration de la conversation et en propose une classification.

⁹ D'après Auchlin (1981), Gülich (1970) a démontré que certains éléments du français parlé, qu'elle nomme «signaux de structuration», ont pour fonction de structurer le discours. Gülich (1970) et Martirena (1970 et 1976) semblent être les premiers chercheurs en linguistique à avoir abordé la question des particules discursives émises par le locuteur. Comme l'ouvrage de Gülich a été écrit en allemand, nous n'avons pu le consulter directement puisque nous ne comprenons pas cette langue. Nous nous fions donc ici sur ce qu'en dit Auchlin (1981).

Selon Auchlin (1981), les marqueurs de structuration de la conversation indiquent le «niveau de textualisation» des énoncés. Ce concept de niveau est fondé sur les relations de coordination et de subordination entre les énoncés.

[La notion de niveau de textualisation] reprend une distinction que l'on peut faire entre deux sortes de fonctions interactives : les fonctions interactives coordonnées (réponse, ajout, ...) et les fonctions interactives subordonnées (justification, explication, ...). Ainsi, une réponse à une question occupe le même niveau de textualisation que la question, une justification un niveau de textualisation inférieur à celui de l'acte dont le contenu fait l'objet de la justification. (Auchlin, 1981, p. 144)

Auchlin (1981) constate qu'à chaque changement de niveau de textualisation, un marqueur de structuration de la conversation ou un connecteur argumentatif est présent. Il note donc que: «[...] tout "travail" sur les niveaux de textualisation, pour structurant qu'il soit, n'est pas nécessairement le fait d'un MSC¹⁰». (Auchlin, 1981, p. 146) Ce chercheur souligne la difficulté qu'il peut y avoir à distinguer un marqueur de structuration de la conversation d'un autre type de connecteur pragmatique. Pour les distinguer, il explique que les marqueurs argumentatifs et les autres marqueurs d'interactivité thématisent les relations entre les segments, alors que les marqueurs de structuration de la conversation ne font qu'indiquer un positionnement. Selon lui, en plus de délimiter les différents énoncés comme l'a démontré Gülich (1970), les marqueurs de structuration de la conversation relient les énoncés entre eux en les organisant. Auchlin (1981) explique également que les marqueurs argumentatifs et les autres marqueurs d'interactivité ajoutent des indications sémantiques, alors que les marqueurs de structuration de la conversation ont subi une certaine perte de signification lexicale. Ce chercheur précise le constat de Gülich (1970) relatif à la perte de signification lexicale; pour lui: «[...] les MSC [ont] des correspondants plus précis parmi les marqueurs argumentatifs, d'interactivité, ou les marqueurs temporels, par rapport auxquels ils se signalent par un sémantisme plus vague et des conditions d'emploi plus larges [...]». (Auchlin, 1981, p. 147)

¹⁰ Auchlin (1981) utilise le sigle «MSC» pour signifier «marqueur de structuration de la conversation».

Examinons maintenant un exemple fourni par ce chercheur, exemple qui illustre deux marqueurs de structuration de la conversation signalant des fonctions interactives de coordination (ajout et réponse).

(4) ([...] le libraire L a cherché la référence du livre dans un autre catalogue, et conclut) :

L : *alors en fait c'est en FOLIO qu'vous trouvez*

C : *mmh - non parc'qu'c'est juste pour une nouvelle **pis** ch'sais pas - si elle est pas là-d'dans heu :*

L : ***bien** si elle est pas là-d'dans ben c'est pas grave parc'qu'moi j'peux l'avoir
heu : j'le garderai pour l'stock*¹¹

(= (5) dans Auchlin, 1981, p. 152)

Dans l'exemple (4), le marqueur *pis* (en caractères gras) introduit un énoncé de même niveau de textualisation que ce qui le précède; c'est-à-dire qu'il signale la coordination de l'énoncé *c'est juste pour une nouvelle* à l'énoncé *si elle est pas là-d'dans*, qu'il marque un enchaînement linéaire entre ces deux énoncés explicatifs. Il s'agit d'un ajout. De la même manière, en (4), le marqueur *bien* (en caractères gras) marque un enchaînement linéaire entre l'énoncé du client (celui émis par le locuteur C en (4)) et la réponse du libraire (le deuxième tour de parole du locuteur L en (4)), et ces deux énoncés sont de même niveau de textualisation. Cependant, dans ce cas-ci, il s'agit d'une réponse et non d'un ajout.

D'autre part, Auchlin (1981) distingue deux situations d'apparition des marqueurs de structuration de la conversation: 1- hors de tout cotexte¹² déterminé (à l'exception du contexte conversationnel) et 2- dans un cotexte défini. Un grand nombre de marqueurs apparaissant dans cette dernière situation peuvent être émis indifféremment par le même ou par un autre

¹¹ Le soulignement et le gras sont de nous.

¹² Certains linguistes, dont Auchlin (1981), utilisent le terme «cotexte» pour faire référence à l'entourage linguistique et le terme «contexte» dans le sens plus général de «situation». Voir Ducrot et Schaeffer, 1995, p. 764.

locuteur¹³. Cependant, pour certains d'entre eux¹⁴, ce qui précède (ou ce à quoi est rattaché le marqueur) doit être émis par le même locuteur; alors que, pour d'autres¹⁵, ce qui précède (ou ce à quoi est rattaché le marqueur) doit être émis par un autre locuteur. Enfin, Auchlin (1981) propose une classification des marqueurs de structuration de la conversation en fonction du type de comportement à l'égard des niveaux de textualisation. Nous représentons cette classification dans le tableau 3.3 ci-dessous.

Tableau 3.3
Classification des marqueurs de structuration de la conversation selon Auchlin (1981)

Type de MSC	Description	Exemple
sans indexation du niveau de textualisation	ils introduisent un énoncé à un niveau de textualisation sans le rattacher au niveau de textualisation d'un énoncé précédent	<i>alors</i> (sans contrainte), <i>mais</i> (sans contrainte)
d'enchaînement linéaire	ils introduisent un énoncé de même niveau de textualisation que ce qui les précède	<i>pis</i> (même locuteur), <i>ben</i> (autre locuteur)
de décrochement	ils enchaînent avec un énoncé d'un niveau de textualisation inférieur ou supérieur à celui de l'énoncé précédent	particule de recherche d'approbation discursive ¹⁶ (même locuteur), <i>alors</i> (sans contrainte), <i>ben</i> (sans contrainte)
d'indexation au niveau maximal	ils enchaînent avec un énoncé d'un niveau de textualisation supérieur à ce qui les précède, c'est le niveau d'une conclusion, le niveau maximal d'une séquence	<i>alors voilà</i> (même locuteur), <i>pis voilà</i> (même locuteur), <i>ben voilà</i> (même locuteur)

¹³ Ce sont ceux identifiés *sans contrainte* dans le tableau 3.3.

¹⁴ Ce sont ceux identifiés *même locuteur* dans le tableau 3.3.

¹⁵ Ce sont ceux identifiés *autre locuteur* dans le tableau 3.3.

¹⁶ Cette notion est développée par Settekorn (1977). Il s'agit d'éléments dont les fonctions sont associées à la recherche d'approbation, à la structuration et au maintien du contact. Nous l'examinerons plus en détail un peu plus bas au paragraphe 3.2.3.5.

En 1985, Auchlin (dans Roulet et collaborateurs (1985)) trouve de nouvelles caractéristiques qui permettent de distinguer les marqueurs de structuration de la conversation des marqueurs de fonction interactive. En effet, il note la disparition de certaines contraintes liées à l'emploi des marqueurs de structuration de la conversation (dans le cas, par exemple, de *alors*) ou de certaines «instructions» sur leur sens (dans les cas, par exemple, de *ben* et de *mais*). Il remarque également que les marqueurs de structuration de la conversation interviennent sur le plan de l'activité énonciative et non sur celui des contenus. De plus, ce chercheur signale deux tests permettant d'identifier les marqueurs de structuration de la conversation, tests basés sur l'impossibilité de les enchâsser ou de les déplacer. Cependant, il souligne l'inefficacité de ces deux tests pour distinguer le marqueur de fonction interactive *eh bien* du marqueur de structuration de la conversation *ben*. Auchlin (dans Roulet et collaborateurs (1985)) attribue cette inefficacité au fait que le marqueur de fonction interactive *eh bien* est impossible à enchâsser ou à déplacer, et cela tout comme le marqueur de structuration de la conversation *ben*. Il conclut qu'il n'y a que la perte de signification lexicale, caractéristique des marqueurs de structuration de la conversation, qui peut aider à différencier ces deux types de marqueur.

Enfin, pour Auchlin (dans Roulet et collaborateurs (1985)), les marqueurs de structuration de la conversation indiquent l'état de la structure du discours. Il explique d'abord que ces indications sont d'ordre syntaxique lorsque ces marqueurs signalent, par leur position, le début ou la fin d'un constituant. Ensuite, il explique qu'elles sont d'ordre structurel lorsque ces marqueurs signalent un rapport hiérarchique entre les constituants qu'ils articulent (*ben*, *alors* et *pis*) ou lorsque les constituants qu'ils marquent ont une place précise dans la structure (*voilà*). Enfin, ce chercheur note que la majorité des marqueurs de structuration de la conversation donnent des indications relevant de ces deux ordres (syntaxique et structurel).

3.2.2.2 L'analyse de Vincent

Le travail de Vincent (1983) porte sur «[...] certaines caractéristiques propres à la langue parlée qui la dissocient de l'écrit ou d'un modèle abstrait». (Vincent, 1983, p. 1) Elle étudie «[...] les mots ou expressions qui n'ont pas de place à l'écrit, qui servent surtout à faire l'enchaînement, à mettre les énoncés en perspective, à signaler les intentions, à faciliter l'élocution». (Vincent, 1983, p. 1). Pour ce chercheur, ces mots, qu'elle qualifie de «mots-outils», sont des mécanismes structurant le discours; ce sont des signes verbaux établissant la cohérence entre les énoncés (par leur fonction discursive) et la cohésion entre les locuteurs (par leur fonction interactive). Il s'agit de «particules discursives», expression que ce chercheur utilise comme un terme générique désignant les éléments de la langue parlée dont la fonction se situe au niveau du discours. «[Les particules discursives] s'éloignent, en contexte, de leur rôle grammatical originel pour jouer un rôle à un autre niveau de l'organisation de la langue». (Vincent, 1983, p. 21)

Dans le cadre des recherches en analyse de la conversation et en sociolinguistique, Vincent (1983) définit des critères permettant d'identifier les rôles discursifs de ces particules.

[...] le discours est vu comme un niveau structuré de la langue, dépassant la phrase; il s'articule avec les mêmes éléments, mais selon des mécanismes différents. L'articulation du discours se fait en vertu de trois groupes de mécanismes qui lui sont propres: l'enchaînement des énoncés, l'organisation des échanges verbaux et le découpage prosodique. Certaines particules servent spécifiquement chacun de ces niveaux; je les identifie respectivement comme: les signaux de structuration, les marqueurs d'interaction et les ponctuels. On peut retrouver, à chacun de ces niveaux, des particules en variation, c'est-à-dire des particules qui remplissent les mêmes fonctions discursives. (Vincent, 1983, p. xi)

Ce chercheur identifie donc trois catégories de particules selon leurs rôles: les marqueurs d'interaction, orientés vers l'allocutaire¹⁷ les signaux de structuration, orientés vers le discours; et les signaux de prosodie.

¹⁷ Vincent (1983) définit l'allocutaire comme la personne qui attend son tour de parole.

Vincent (1983) attribue aux marqueurs d'interaction les rôles d'établir, de maintenir ou de briser le contact entre les locuteurs. Ils servent, selon elle, une fonction interactive, et «[...] se rapprochent de la fonction phatique à cause de leur caractère désémantisé et ritualisé c'est-à-dire que l'énoncé ne porte pas la charge référentielle qu'on lui accorderait normalement, mais qu'il répond à une fonction symbolique régulatrice des échanges».

(Vincent, 1983, p. 25) À propos de la fonction phatique, Jakobson déclare ceci: «Il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier si le circuit fonctionne («Allo, vous m'entendez?»), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas [...]».

(Jakobson, 1963, p. 217) Vincent (1983) explique que les marqueurs d'interaction prennent généralement la forme de formules rituelles en incise et que certains sont émis par le locuteur, d'autres par l'allocutaire. Elle distingue trois classes de marqueurs d'interaction émis par le locuteur. La première classe regroupe les marqueurs d'interaction sous forme de formule servant à ouvrir ou fermer la conversation; ce sont d'habitude des formules rituelles (par exemple *comment ça va?*). La deuxième classe regroupe les marqueurs d'interaction sous forme de formule servant à maintenir le contact entre les locuteurs; ce sont généralement des insertions incidentes (par exemple *comment on dit donc?*). Certains marqueurs de cette classe maintiennent le contact en s'assurant de l'écoute de l'allocutaire (par exemple *m'écoutes-tu?*) ou en atténuant les propos du locuteur (par exemple: *comme on dit*)¹⁸. La troisième classe regroupe les marqueurs d'interaction sous forme de signal, d'indice servant à céder la parole ou à annoncer l'intention de terminer la conversation (par exemple: *fait que* et *en tout cas*). Cependant, Vincent (1983) souligne

[...] que ce n'est pas la forme qui détermine la fonction des particules dans le discours, mais bien la situation et les règles sociales qui y sont liées. [...] Il y a très peu de formules dont la fonction est fixe par rapport à l'interaction. Certaines formes sont plus invraisemblables dans la réalisation de certaines fonctions. (Vincent, 1983, p. 32-33)

¹⁸ Vincent (1983) classe les marqueurs atténuant les propos parmi les marqueurs d'interaction servant à maintenir le contact entre les locuteurs. Plus tard, Vincent (1986) modifie ce classement et les classe parmi les marqueurs de perspective liés à l'enchaînement logique, à la structuration des énoncés, donc parmi les signaux de structuration.

Ce chercheur déplore le fait d'identifier

[...] la forme à la fonction de communication, accordant ainsi une valeur référentielle aux marqueurs d'interaction. Une expression comme "comment il s'appelle?" est, dans certaines circonstances, une question explicite qui implique une intervention de l'allocutaire et un changement dans le tour à la parole. Mais, quand elle est un marqueur d'interaction –et on le reconnaît à certains traits interactifs, intonatifs et pragmatiques–, elle ne remplit pas l'acte locutoire de la demande. Il s'agit en quelque sorte d'une forme de surface dont la fonction profonde est de manifester un trouble tout en gardant le tour à la parole. Je crois qu'un même mot ou une même expression peut remplir différents rôles, dans le discours et dans l'interaction, identifiables surtout par le contexte de production de l'énoncé. N'oublions pas que les particules discursives, sans valeur référentielle, sont des mots-outils du discours et doivent être définis en regard des caractéristiques qu'elles prennent de par leur fonction dans le discours. (Vincent, 1983, p. 27)

La classification, proposée par Vincent (1983), des marqueurs d'interaction émis par le locuteur est représentée dans le tableau 3.4 ci-dessous. Afin d'illustrer les types de marqueurs, nous avons ajouté des exemples utilisés par ce chercheur. Nous avons également joint quelques descriptions et fonctions que nous avons jugées utiles à l'identification de ces marqueurs.

Tableau 3.4
Classification des marqueurs d'interaction émis par le locuteur selon Vincent (1983)

Type de marqueur	Description	Fonction spécifique	Exemple
formule ouvrant ou fermant la conversation	formule rituelle		<i>comment ça va?</i>
formule maintenant le contact entre les locuteurs	insertion incidente		<i>comment on dit donc?</i>
		s'assurer de l'écoute	<i>m'écoutes-tu?</i>
		atténuer les propos	<i>comme on dit</i>
signal cédant la parole ou annonçant l'intention de terminer la conversation	signal, indice		<i>ça fait que</i>
			<i>en tout cas</i>

De leur côté, les marqueurs d'interaction émis par l'allocutaire n'occasionnent pas de changement de locuteur, selon Vincent (1983), et sont caractérisés par une tonalité plus faible

que le reste du discours. Comme nous l'avons mentionné plus haut (art. 3.2.2), nous ne nous attarderons pas plus longuement sur ce type de marqueur.

Les signaux de structuration, deuxième catégorie de particules discursives proposée par Vincent (1983), «[...] servent à faire les liens entre les différentes parties du discours ou entre les différents sujets de conversation». (Vincent, 1983, p. 33) Vincent (1983) signale qu'il s'agit surtout de conjonctions et d'adverbes dont les fonctions syntaxiques et sémantiques ont été remplacées par des fonctions discursives. Ces fonctions syntaxiques et sémantiques peuvent être explicitées en termes de fonctions liées à la structure interne des phrases, alors que les fonctions discursives seront comprises comme liées à l'échange verbal. Ce chercheur distingue trois catégories de signaux de structuration: ceux marquant le début d'un thème, ceux marquant la continuité ou la rupture dans l'enchaînement du discours et ceux marquant la fin d'un thème. Les signaux de début de thème annoncent un thème (par exemple: *à propos* et *bien*). Les signaux de structuration marquant la continuité ou la rupture dans l'enchaînement du discours assurent la cohérence interne d'un thème. Vincent (1983) explique que ce sont généralement des conjonctions, des adverbes ou des locutions (par exemple: *mais, ça fait que, parce que* et *puis*) et que, lorsqu'ils remplissent une fonction discursive, ils sont détachés, d'habitude par une pause, du syntagme prosodique. Vincent (1983) classe les énoncés généralisants parmi ce type de signaux de structuration. Selon elle, ils mettent fin à une énumération (réalisée ou non), et font la transition entre ce qui précède, c'est-à-dire l'exemple, et l'enchaînement sur le déroulement du discours (par exemple: *puis tout ça, des affaires de même* et *par exemple*). Enfin, certains signaux de structuration marquent la fin d'un thème (par exemple: *ça fait que* suivi ou non d'un énoncé ou d'un énoncé généralisant) et, parfois, ils introduisent une conclusion. D'autre part, Vincent (1983) déclare que, pour étudier les signaux de structuration, il faut identifier le genre discursif et les composantes du discours sur lequel on travaille. Soulignons par ailleurs que ce chercheur traite le discours rapporté comme une catégorie discursive à part.

Le tableau 3.5 qui suit présente les signaux de structuration tels que classés par Vincent (1983). On retrouve également des descriptions, des fonctions et des exemples qui facilitent l'identification de ces marqueurs.

Tableau 3.5
Classification des signaux de structuration selon Vincent (1983)

Type de signal	Description	Fonction spécifique	Exemple
de début du thème		annoncer un thème	<i>bien</i>
de continuité ou de rupture dans l'enchaînement du discours	détachement prosodique	assurer la cohérence interne d'un thème	tous les signaux de structuration de continuité ou de rupture
	ajout d'éléments nécessaires à la compréhension	annoncer un retour au thème	<i>ça fait que</i>
		introduire une parenthétique	<i>puis</i>
		introduire une parenthétique	<i>parce que</i>
			<i>mais</i>
		faire la transition entre ce qui précède et l'enchaînement sur le déroulement	énoncé généralisant: <i>puis tout ça, des affaires de même</i>
de fin du thème		introduire une conclusion ou un changement dans le thème	<i>ça fait que</i>

Vincent (1983) décrit ainsi la troisième catégorie de particules discursives qu'elle propose:

Les signaux de prosodie n'ont pas nécessairement une fonction discursive analogue aux catégories précédentes [les marqueurs d'interaction et les signaux de structuration], mais, comme elles, ils font partie intégrante de la structure du discours, et y jouent un rôle important: [...] ils contribuent à la constitution prosodique de la phrase, sans ajouter d'élément distinctif à l'intonème du syntagme prosodique qu'ils marquent. Mais [...] leur rôle structural dépasse la prosodie en ce qu'ils sont conditionnés par leur position dans le discours, et par le type de discours et d'interaction. (Vincent, 1983, p. 24-25)

Vincent (1983) classe les signaux de prosodie en démarreurs atones (par exemple: *bien*) ou en ponctuants¹⁹ (par exemple: *t'sais*); soit qu'ils donnent l'impulsion à l'énoncé, soit qu'ils prolongent le syntagme prosodique. Elle note leur caractère automatique et leur fréquence d'émission, et précise que ce sont des éléments vides de sens, qui n'ont pas de charge sémantique, qui n'apportent pas d'information nouvelle. Elle signale également que, de faible durée et prononcés avec une baisse d'intensité, ces signaux ont passé par une réduction phonologique qui les distingue des non-ponctuants. Vincent (1983) explique que les ponctuants se retrouvent à la fin d'un segment intonatif, qu'ils suivent le ton du discours, et qu'ils ne sont, d'autre part, jamais précédés d'une rupture mélodique et rarement d'une pause. Elle souligne que les ponctuants ne sont pas autonomes de l'intonation de ce qui les précède. Pour finir, Vincent (1983) remarque qu'ils prolongent le phrasé musical, sont conditionnés par le découpage et l'expressivité, et peuvent, dans des conditions spécifiques, intervenir dans le rythme de certains énoncés.

De manière spécifique, Vincent (1983) a analysé les dix ponctuants suivants: *là, tu sais/vous savez, vois-tu, vous comprenez, hein, n'est-ce pas, je veux dire, osti, moi et il dit/je dis/j'ai dit*. Ce chercheur signale le fait que parfois deux ponctuants se suivent, et qu'alors deux analyses sont possibles: soit qu'il s'agit d'une locution ponctuant; soit que le premier ponctuant se rattache à l'élément qui le précède, alors que le second se rattache à l'élément qui le suit. Elle note que, dans ce dernier cas, une pause séparera les deux ponctuants.

Nous avons représenté sous forme de tableau (tabl. 3.6) les descriptions des signaux prosodiques fournies par Vincent (1983) qui nous ont semblé les plus pertinentes à leur identification.

¹⁹ Soulignons ici le fait que nous avons utilisé plus haut (art. 3.1.1 et 3.1.4) dans un tout autre sens ce même terme de «ponctuant». Il s'agissait alors de l'acception donnée par Tournier (1978) selon laquelle le ponctuant correspond au signifiant d'un signe de ponctuation (par exemple: le point) et doit être distingué du signifié du même signe, soit la «ponctuation» (par exemple, la marque de fin de phrase).

Tableau 3.6
Description des signaux prosodiques selon Vincent (1983)

Type de signal	Description	Exemple
démarreur	Ils donnent l'impulsion à l'énoncé.	tous les démarreurs
	Il est atone	<i>bien</i>
ponctuant	Ils ont perdu la fonction interactive. Ils ne portent pas d'accent tonique, ont le même accent que la syllabe qui les précède et sont prononcés avec une baisse de tonalité.	tous les ponctuels
	Il se distingue du déictique par sa position, par le fait qu'il n'indique pas un lieu et par l'intonation.	<i>là</i>
	C'est un marqueur d'interaction devenu ponctuant.	<i>tu sais/ vous savez</i>
	Ce sont deux marqueurs d'interaction devenus ponctuels.	<i>vois-tu et vous comprenez</i>
	C'est un marqueur d'interrogation devenu marqueur d'interaction (solicitation d'approbation) devenu ponctuant. Le marqueur d'interaction a une intonation distincte de ce qui le précède; le ponctuant a la même intonation que ce qui le précède.	<i>hein</i>
	C'est un marqueur d'interrogation devenu marqueur d'interaction (demande d'assentiment) devenu ponctuant. Le marqueur d'interaction a une intonation distincte de ce qui le précède; le ponctuant a la même intonation que ce qui le précède.	<i>n'est-ce pas</i>
	C'est un signal de structuration s'il a un rôle de présentation, d'explication ou de correction; sinon, c'est un ponctuant.	<i>je veux dire</i>
	C'est un ponctuant utilisé par les gens qui sacrent beaucoup.	<i>osti</i>
	C'est un ponctuant lorsqu'il y en a plus d'un dans un même énoncé ou qu'il est émis sans coréférence au sujet parlant.	<i>moi</i>
	C'est un ponctuant lié au discours direct. Le premier <i>il dit</i> est un marqueur de dialogue (qui désigne le locuteur du discours rapporté) et les autres sont des ponctuels.	<i>il dit/ je dis/ j'ai dit</i>

Vincent (1983) démontre que le choix du ponctuant est conditionné sociologiquement, mais que son emploi ne l'est pas. Selon ce chercheur, les ponctuels sont conditionnés par le contexte, le type d'interaction et le type de discours. De plus, elle associe leur fréquence à l'interaction directe entre les interlocuteurs, à l'implication personnelle du locuteur dans son discours et à l'élaboration de discours à développement. Vincent (1983) explique que la caractérisation des ruptures mélodiques favorisent la description des contextes des ponctuels; ceux-ci prennent les caractéristiques de la plus petite unité syntagmatique qu'ils ponctuent.

Le tableau 3.7 ci-dessous représente la classification des particules discursives proposée par Vincent (1983), tableau dans lequel nous avons inséré à titre d'exemple quelques-unes des particules décrites par ce chercheur.

Tableau 3.7
Classification des particules discursives émises par le locuteur selon Vincent (1983)

Marqueur d'interaction		Signal de structuration		Signal de prosodie	
Type de marqueur	Exemple	Type de signal	Exemple	Type de signal	Exemple
formule d'ouverture, de fermeture	<i>comment ça va?</i>	de début du thème	<i>bien</i>	démarreur	<i>bien</i>
formule maintenant le contact	<i>comment on dit donc?</i>	de continuité	<i>ça fait que</i>	ponctuant	<i>là</i>
	<i>m'écoutes-tu?</i>		<i>puis</i>		<i>tu sais/vous savez</i>
	<i>comme on dit</i>		<i>parce que</i>		<i>vois-tu et vous comprenez</i>
			<i>mais</i>		<i>hein</i>
			énoncé généralisant: <i>puis tout ça</i>		<i>n'est-ce pas</i>
					<i>je veux dire</i>
signal cédant la parole ou annonçant l'intention de finir la conversation	<i>ça fait que</i>	de fin du thème	<i>ça fait que</i>		<i>osti</i>
	<i>en tout cas</i>				<i>moi</i>
					<i>il dit/je dis/ j'ai dit</i>

3.2.2.3 L'analyse de Luzzati

Luzzati (1985) analyse le discours à l'aide d'une unité de base appelée «période». Il subdivise la période en trois éléments: la tension, la condition et la résolution. C'est en des endroits déterminés à l'intérieur de la condition et de la résolution que se situe ce qu'il nomme des

proposition subordonnée de cause et être un appui du discours. Ce chercheur signale que plus la caractérisation syntaxique est faible, plus la fonction d'appui du discours est marquée. Ci-dessous, nous avons représenté sous forme de tableau (tabl. 3.9) la classification des appuis du discours de Luzzati (1985).

Tableau 3.9
Classification des appuis du discours de Luzzati (1985)

Type d'appui du discours	Lieu d'apparition	Exemple
articulateur	à la tête de la condition	<i>quand, si</i>
	à la tête de la résolution	<i>ben, alors, parce que, c'est-à-dire, puisque</i>
phatique	à la fin de la période, de la tension ou de la condition	<i>hein, quoi</i>

3.2.2.4 L'analyse de Schiffrin

L'analyse de Schiffrin (1987) porte principalement sur les onze marqueurs discursifs de l'anglais suivants: *oh, well, and, but, or, so, because, now, then, y' know* et *I mean*²⁰. Tout en reconnaissant l'importance de l'intonation dans l'analyse des marqueurs discursifs, Schiffrin (1987) se concentre sur les propriétés linguistiques et le contexte conversationnel de l'expression utilisée comme marqueur. Ce chercheur définit les marqueurs discursifs comme des éléments «séquentiellement dépendants» qui délimitent des unités de parole (phrases, propositions, actes de langage, unités intonatives). Elle explique la notion de dépendance séquentielle comme étant la propriété qu'ont ces éléments d'intervenir au niveau du discours, c'est-à-dire de ne pas dépendre d'unités de parole plus petites composant le discours. Les marqueurs discursifs sont, selon Schiffrin (1987), une classe fonctionnelle d'outils verbaux et non verbaux fournissant à la langue parlée des «coordonnants contextuels». Ce dernier

²⁰ Les marqueurs discursifs présentant un sémantisme vague, la démarche consistant à chercher des équivalents français à ces marqueurs nous est apparue hasardeuse. Cependant, une telle démarche n'est pas dépourvue d'intérêt et des parallèles peuvent être établis. Nous avons, pour notre part, choisi d'examiner le travail de Schiffrin (1987) de manière plus globale, sans nous attarder sur chacun des marqueurs de manière spécifique.

concept s'explique par le fait que Schiffrin (1987) établit des rapports entre les différents marqueurs discursifs et des plans particuliers de la parole ainsi que des axes (proche/distant) du contexte discursif particulier; les marqueurs discursifs situent les diverses occurrences sur ces plans et sur ces axes.

Schiffrin (1987) soulève plusieurs problèmes relatifs aux marqueurs discursifs. Il s'agit des problèmes des fonctions des marqueurs discursifs (fonctions qu'elle constate être généralement attribuées sans considération du système plus large dans lequel celles-ci s'insèrent), de leur multifonctionnalité apparente, de l'absence de correspondance entre équivalence idéale et équivalence interactionnelle, de leur facultativité, du statut fonctionnel de l'absence de marqueur discursif et enfin de la diversité des fonctions syntaxiques d'origine des éléments utilisés comme marqueurs.

Schiffrin (1987) décrit le discours comme le produit de plusieurs composantes interdépendantes qui sont les différentes couches du sens et de la structure dans le discours. Il s'agit des états de l'information, du cadre de la participation, et des structures des idées, de l'action et de l'échange. Ce chercheur estime qu'en localisant à l'intérieur de ces composantes sous-jacentes les occurrences contenant des marqueurs discursifs, on pourra comprendre pourquoi les marqueurs discursifs sont utilisés. Pour Schiffrin (1987), c'est dans ces différentes composantes que les marqueurs discursifs ont un rôle. Elle signale le fait que plus le discours en lui-même s'emploie à transmettre son sens et sa structure (par des répétitions lexicales, des continuités thématiques, etc.), moins il y aura de marqueurs discursifs dans ce discours ou moins leur contribution sera importante. Afin d'illustrer ce fait, nous citerons un exemple fourni par Schiffrin (1987). Mais voyons d'abord l'explication qu'elle donne quant à la réduction de la contribution apportée par le marqueur *but* dans l'exemple rapporté en (5) ci-dessous: «[...] when Jack prefaces his dislike for religion with *but that isn't the point and the point is* [...] the contribution of *but* is less than it would be were the meta-linguistic expressions absent. » (Schiffrin, 1987, p. 321)

- (5) Jack: And then in the end Hungary took these two countries in the end anyhow. So I mean it shows you. **But** that isn't the point. The point is ... religion is a sickening thing with me. I want to throw up when I see a very religious Jew, or a very religious Catholic, or a very religious Protestant.
(= (52b) dans Schiffrin, 1987, p. 168)

Le rapport établi par ce chercheur entre marqueurs discursifs et composantes sous-jacentes du discours peut être illustré de manière succincte par le classement des onze marqueurs à l'intérieur des cinq plans discursifs qu'elle a proposé. Notons que, pour chaque marqueur, Schiffrin (1987) distingue l'utilisation primaire des autres utilisations dites secondaires. Nous ne rapportons ici que l'utilisation primaire de chacun des marqueurs: sur le plan des états de l'information se retrouvent les marqueurs *oh* et *y' know*; sur le plan du cadre de la participation se retrouvent les marqueurs *well* et *I mean*; sur le plan de la structure des idées se retrouvent les marqueurs *and*, *but*, *or*, *so*, *because*, *now* et *then*. Ce n'est que dans le cadre d'une utilisation secondaire qu'on retrouve les onze marqueurs classés à l'intérieur des deux composantes sous-jacentes (ou plans discursifs) non mentionnées, soit les structures de l'action et de l'échange.

Schiffrin (1987) décrit également la dimension déictique des marqueurs discursifs. Les marqueurs qu'elle identifie comme des coordonnants participatifs mettent l'accent sur le locuteur (déictique proche), l'interlocuteur (déictique distant) ou les deux; ceux qu'elle identifie comme des coordonnants textuels mettent l'accent sur le texte précédent (déictique proche), le texte suivant (déictique distant) ou les deux. Nous avons traduit et reproduit dans le tableau 3.10 ci-dessous le schéma élaboré par Schiffrin (1987) représentant la classification des onze marqueurs discursifs qu'elle a examinés. Cette classification est établie en fonction du type de coordonnant contextuel: participatif ou textuel.

Tableau 3.10
Des marqueurs en tant que coordonnants contextuels selon Schiffrin (1987)

	Coordonnant participatif locuteur / auditeur	Coordonnant textuel précédant / suivant
<i>oh</i>	locuteur	précédant
<i>well</i>	locuteur / auditeur	précédant / suivant
<i>and</i>	locuteur	précédant / suivant
<i>but</i>	locuteur	précédant
<i>or</i>	auditeur	précédant / suivant
<i>so</i>	locuteur / auditeur	précédant / suivant
<i>because</i>	locuteur	précédant / suivant
<i>now</i>	locuteur	suivant
<i>then</i>	locuteur / auditeur	précédant / suivant
<i>I mean</i>	locuteur	précédant
<i>y' know</i>	locuteur / auditeur	précédant / suivant

Tiré de: Schiffrin, 1987, p. 324, fig. 10.4.

D'autre part, Schiffrin (1987) affirme que certains éléments utilisés comme marqueurs discursifs (*and*, *but* et *or*) ont un rôle dans le système grammatical de la phrase; selon elle, le rôle de ces éléments comme marqueurs discursifs reflète leur rôle grammatical dans la phrase. La figure 3.2 ci-dessous reproduit le schéma de Schiffrin, que nous avons traduit en français, illustrant ce parallèle. Ce schéma montre que le rôle coordonnateur des conjonctions *and*, *but* et *or* dans la phrase peut aussi être pensé en tant que fonction des marqueurs discursifs *and*, *but* et *or* dans la structure des idées; leur rôle sémantique en tant que sens textuel; et leur rôle pragmatique en tant qu'effet interactionnel.

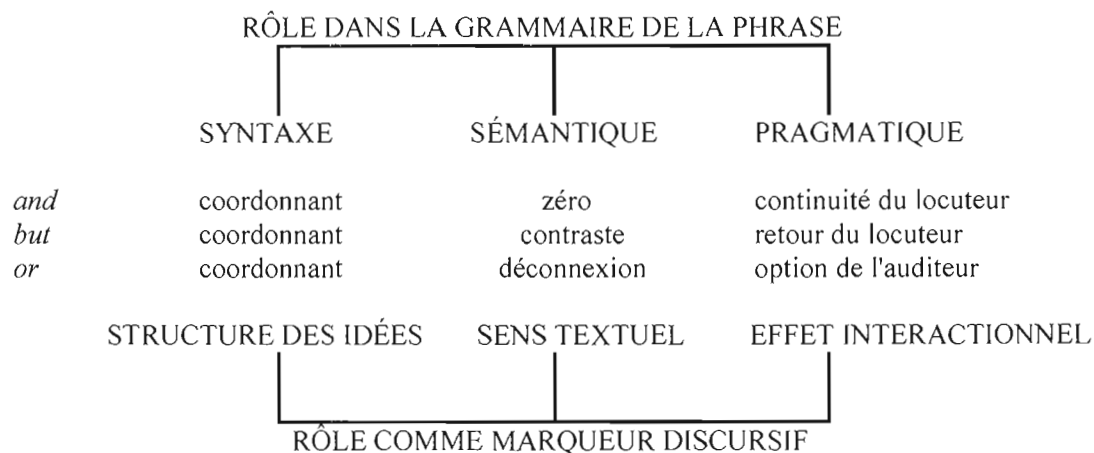


Figure 3.2 Des conjonctions en tant que marqueurs discursifs selon Schiffrin (1987). (Tiré de: Schiffrin, 1987, p. 190, fig. 6.2)

Selon Schiffrin (1987), les propriétés linguistiques de *and*, *but* et *or* interagissent avec les plans discursifs dans lesquels ils interviennent (structure des idées, de l'action et de l'échange) pour produire leur fonction discursive.

De manière générale, pour Schiffrin (1987), les marqueurs discursifs peuvent établir des relations entre des preuves, des inférences ou des actions. Ils peuvent également établir des relations entre des épisodes, marquer des sections de récit, marquer des tours de parole et marquer des propositions. Schiffrin (1987) explique que c'est en tant que marqueur de structure événementielle dans le discours qu'un marqueur discursif, comme *and* par exemple, marque des propositions. Selon elle, lorsqu'un tel élément coordonne des syntagmes nominaux ou des syntagmes verbaux, c'est-à-dire des constituants internes à la proposition (des constituants qui ne sont pas des unités discursives), il ne s'agit pas d'un marqueur discursif. Ce chercheur précise que son explication repose sur les postulats selon lesquels l'événement est présenté dans le syntagme verbal, l'agent est présenté dans le syntagme nominal, l'agent et l'événement sont présentés dans la proposition, et plusieurs propositions représentent des événements s'accumulant dans la structure événementielle du discours.

Par ailleurs, Schiffrin (1987) remarque que les marqueurs discursifs n'ont pas de multiples fonctions, mais que, comme le discours est structuré de manière multidimensionnelle et que ses composantes sont intégrées les unes aux autres, plusieurs relations interviennent entre les occurrences. En ce qui concerne la question de l'équivalence fonctionnelle, pour Schiffrin (1987), cette équivalence dépend du degré de précision de la notion de fonction. Par exemple, du point de vue uniquement de leur fonction déictique, deux différents marqueurs peuvent sembler être des équivalents fonctionnels, alors que si ces deux mêmes marqueurs sont analysés globalement, en considérant à la fois leurs propriétés linguistiques et les plans discursifs dans lesquels ils interviennent respectivement, ils ne peuvent plus être considérés comme équivalents.

De plus, Schiffrin (1987) établit la liste des conditions nécessaires à une expression pour être utilisée comme marqueur. L'expression doit: 1- être détachable syntaxiquement de la phrase; 2- être utilisée ordinairement en début d'occurrence; 3- présenter un certain nombre de traits prosodiques et phonologiques (par exemple: présenter un accent tonique et être suivi d'une pause, avoir subi une réduction phonologique); 4- être capable d'intervenir à des niveaux locaux et globaux du discours, et sur différents plans du discours.

Enfin, Schiffrin (1987) conclut que les marqueurs ancrent une occurrence dans plus d'une composante du discours à la fois; ils permettent ainsi au locuteur de construire et d'intégrer plusieurs plans et dimensions d'une réalité émergente.

3.2.2.5 L'analyse de Léard

Léard (1995) catégorise certains éléments propres à l'oral, éléments qu'il nomme «marqueurs discursifs», terme qui rappelle l'expression anglaise «*discourse markers*» employée par Schiffrin (1987). De manière très similaire au modèle proposé par Vincent (1983), Léard (1995) identifie trois classes de marqueurs discursifs se superposant parfois: les marqueurs d'interaction (par exemple: *ok*), les marqueurs d'enchaînement (par exemple: *pi*) et

les marqueurs illocutoires (par exemple: *coudon*, *voyons*). Les marqueurs d'interaction servent, selon lui, «[...] à établir le contact, à le maintenir ou à vérifier qu'il se maintient». (Léard, 1995, p. 20) Les marqueurs relevant du second groupe décrit par Léard (1995), les marqueurs d'enchaînement, structurent selon lui le discours de façon générale (pour l'enchaînement linéaire, par exemple: *pi*, en québécois, et *alors*, en français dit standard) ou de façon locale (pour l'enchaînement argumentatif, par exemple: *d'abord* et *fak*, en québécois, et *alors*, en français dit standard). Puis, les marqueurs illocutoires, ou mots du discours, sont, pour ce chercheur, des mots-phrases. Ils «[...] accomplissent un acte illocutoire ou imposent une certaine interprétation pragmatique à un acte illocutoire qu'ils accompagnent (l'interjection *Ah!*, l'ancien impératif *Tiens*, l'ancien adverbe (*Ça*) *alors*)». (Léard, 1996, p.108) Enfin, Léard (1995) affirme que: «Des mots comme *là*, *t'sais* sont rarement de simples ponctuels et jouent un rôle sémantique précis. » (Léard, 1995, p. 20) En cela il contredit Vincent (1983), mais toutefois sans nommer ce chercheur ni fournir de précision sur le rôle sémantique précis que ces mots joueraient. Nous représentons la classification de Léard des marqueurs discursifs dans le tableau 3.11 ci-dessous.

Tableau 3.11
Classification des marqueurs discursifs selon Léard (1995 et 1996)

Type de marqueur		Exemple
d'interaction		<i>ok</i>
d'enchaînement	linéaire	<i>pi</i>
	argumentatif	<i>d'abord, fak</i>
illocutoire		<i>coudon, voyons, Ah, Tiens, (Ça) alors</i>

3.2.2.6 Comparaison entre les analyses

La définition des particules discursives de Vincent (1983) est fondée sur une distinction entre les mots remplissant une fonction grammaticale et ceux remplissant une fonction discursive. Par contre, ce type de distinction est absent de l'analyse de Luzzati (1985) puisque les appuis du discours, concept analogue à celui de particule discursive, peuvent avoir à la fois une fonction syntaxique et un rôle discursif. À ce propos, l'analyse d'Auchlin (1981) se

rapproche plus de celle de Vincent (1983). En effet, même si Auchlin ne se prononce pas directement sur la question des fonctions grammaticale ou discursive, il attribue aux marqueurs de structuration de la conversation des spécificités au niveau de leur sémantisme et de leurs conditions d'emploi. Ces spécificités engendrent une distinction entre les marqueurs de structuration de la conversation et leurs correspondants plus précis, distinction comparable à celle établie par Vincent sur la base des fonctions grammaticale et discursive. De même, les critères d'identification des marqueurs discursifs définis par Schiffrin (1987) (critères syntaxiques, prosodiques et sémantiques) permettent d'établir une distinction de ce type. Cependant, pour ce chercheur, certains marqueurs discursifs ont un rôle dans le système grammatical et certains discours (ceux transmettant leur sens et leur structure par d'autres moyens que celui des marqueurs discursifs) n'ont pas de marqueurs ou ont des marqueurs dont la contribution est de moindre importance. Sur ce dernier point, l'analyse de Schiffrin (1987) rejoint donc celle de Luzzati: en effet, si, pour Luzzati (1985), les rôles grammaticaux et discursifs des éléments se conçoivent de manière corrélative (plus le rôle grammatical est grand, plus le rôle discursif est petit), pour Schiffrin (1987), l'importance de la contribution d'un marqueur discursif varie. De plus, Schiffrin (1987), dans certains cas, envisage les rôles discursifs des marqueurs comme le reflet de leur rôle grammatical (lorsque ces marqueurs ont un rôle grammatical).

Cette absence de distinction fondée sur la nature grammaticale ou discursive d'un élément, caractéristique des analyses de Luzzati (1985) et de Schiffrin (1987), comporte l'avantage de ne pas opposer des éléments sur la base de leur association à l'écrit ou à l'oral. En effet, ce genre d'opposition peut être problématique. Gadet (1989), pour sa part, recommande d'«[...] éviter l'interprétation selon les dimensions d'opposition entre oral et écrit». (Gadet, 1989, p. 123) Ce chercheur explique que, dans certains cas, distinguer des constructions comme étant spécifiques à l'oral ou à l'écrit «[...] pourrait bien n'être qu'une façon de marginaliser les formes censées relever de l'oral, et d'éviter de s'affronter au problème de l'hétérogénéité des structures de phrase». (Gadet, 1989, p. 123)

Cette marginalisation des formes attribuées à l'oral est soulignée, entre autres, par Vincent (1983) qui signale que les particules discursives sont «[...] considérées comme des erreurs d'élocution». (Vincent, 1983, p. 2)

Pour en revenir à la question de l'opposition entre langue écrite et langue parlée, Béguelin (1998), de son côté, constate qu'elle «[...] n'est pas stabilisable: [elle est] sujette à des évolutions contradictoires». (Béguelin, 1998, p. 229) Il y a, selon ce chercheur, à la fois des mouvements de différenciation et d'homogénéisation. Pour Béguelin (1998), la relation entre l'écrit et l'oral ne se présente pas sous la forme d'un résultat comme on le croit généralement, mais plutôt sous la forme d'un processus. De plus, ce chercheur remarque que les écarts entre écrit et oral, au niveau des faits, ne sont jamais absolus et qu'ils «[...] signalent [...] l'influence des conditions de production». (Béguelin, 1998, p. 238)

Cependant, pour notre part, nous avons choisi de travailler à partir de l'analyse de Vincent (1983), qui s'articule autour d'éléments associés soit à l'oral, soit à l'écrit; c'est-à-dire une analyse fondée sur l'opposition entre oral et écrit. Tout en étant consciente du risque que représente la marginalisation des formes dites de l'oral, nous misons sur une stratégie de valorisation de ces formes. À notre avis, la description des particules discursives, leur circonscription ainsi que l'explicitation de leurs fonctions favorisent cette valorisation. Toutefois, nous voulons souligner ici l'intérêt des approches proposant une alternative à la conception dichotomique des systèmes de l'oral et de l'écrit. À notre avis, la pertinence et l'importance sur le plan théorique de telles approches ne fait aucun doute.

Nous avons privilégié l'analyse de Vincent (1983) d'abord parce que ce chercheur identifie des critères précis, majoritairement prosodiques, permettant la distinction entre un mot ayant une fonction grammaticale (donc associé à l'écrit) et son correspondant ayant une fonction discursive (donc associé à l'oral). Nous la privilégions également parce qu'elle présente un classement à l'intérieur duquel la totalité des particules discursives identifiées jusqu'à maintenant peuvent être intégrées (voir tabl. 3.2 , 3.7 et 3.17).

D'autre part, nous retenons la définition des particules discursives de Vincent (1983): «Les particules discursives sont des éléments (verbaux) qui appartiennent au langage parlé. Elles sont vides de tout contenu sémantique et elles s'éloignent, en contexte, de leur rôle grammatical originel pour jouer un rôle à un autre niveau de l'organisation de la langue. » (Vincent, 1983, p. 21) Précisons cependant que, si certaines particules, tels les signaux de prosodie, peuvent effectivement sembler «vides de tout contenu sémantique», toutes ne le sont pas; en effet, un grand nombre d'entre elles, comme le note Auchlin, présentent plutôt «[...] un sémantisme plus vague et des conditions d'emploi plus larges [que leurs correspondants grammaticaux]». (Auchlin, 1981, p. 147) Nous précisons également, en nous référant cette fois à l'analyse de Schiffrin (1987), que le sens de ces particules est étroitement associé à la structure du discours (à la structure des idées, des actions et de l'échange; à l'information; et au cadre de la participation), et à la fonction phatique; c'est-à-dire qu'il reflète à la fois les locuteurs et le langage en lui-même. Nous adoptons la définition suivante: Les particules discursives sont des éléments propres au langage parlé remplissant un rôle sur les plans prosodique, structurel et interactionnel. Leurs conditions d'emploi sont plus larges que celles de leurs correspondants grammaticaux, de même que leur sens est plus vague. Ce dernier est associé à la structure des idées, des actions et de l'échange.

Par ailleurs, nous avons élaboré un tableau (tabl. 3.12) des classifications des particules discursives proposées par Auchlin (1981), Vincent (1983) et Luzzati (1985). Ces classifications ont été retenues parce qu'elles présentent des catégories pouvant être classées selon trois critères de distribution: début, milieu et fin de l'énoncé.

Tableau 3.12
Classifications des particules discursives proposées par Auchlin (1981), Vincent (1983) et Luzzati (1985)

Chercheur	Critères de classification des particules discursives		
	de début de l'énoncé	de milieu de l'énoncé	de fin de l'énoncé
Auchlin	MSC ²¹ sans indexation du niveau de textualisation	MSC de décrochement MSC d'enchaînement	MSC d'indexation au niveau maximal
Vincent	marqueur d'interaction d'ouverture	marqueur d'interaction de maintien du contact	marqueur d'interaction de fermeture
	signal de structuration de début du thème	signal de structuration de continuité	signal de structuration de fin du thème
	marqueur de prosodie: démarreur	marqueur de prosodie: ponctuant	marqueur de prosodie: ponctuant
Luzzati	articulateur		phatique

3.2.3 Quelques particules discursives

Les travaux examinés ci-dessous traitent de six particules spécifiques (*((ça) fait que, alors, eh bien et bien/ben, pis/puis (et et pis/et puis), parce que et mais*) et de quatre catégories de particules (les énoncés généralisants, les ponctuels, les particules de prise de parole et les parenthèses discursives) se retrouvant toutes dans notre corpus. Nous avons effectué une grande partie de nos recherches dans la littérature scientifique après avoir commencé le travail sur le corpus. Les particules que nous avons découvertes lors de ce travail ont donc déterminé la sélection que nous présentons ici.

²¹ Auchlin (1981) utilise le sigle *MSC* pour signifier «marqueur de structuration de la conversation».

3.2.3.1 (*Ça*)²² *fait que*

Dans son étude sociolinguistique de l'expression figée (*ça*) *fait que*, Dessureault-Dober (1974) a démontré que cette expression remplit deux fonctions dans la langue: conjonction de coordination logique et marqueur d'interaction. Elle a également démontré qu'il s'agit d'une variable sociolinguistique dont les variantes sont: (*ça*) *fait que*, *alors* et *donc*.

Partant du constat selon lequel la conjonction de coordination logique (*ça*) *fait que* marque un rapport de conséquence entre deux propositions²³, Dessureault-Dober (1974) propose un procédé d'inversion permettant de déterminer si ce rapport est présent dans un contexte donné. Ce procédé repose sur le principe suivant: si A a pour conséquence B, B est la cause de A. La conjonction *parce que* marquant un rapport de causalité, Dessureault-Dober (1974) explique que le rapport de conséquence se vérifie par l'inversion des propositions combinée au remplacement de la conjonction (*ça*) *fait que* par la conjonction *parce que*. Voici les exemples qu'utilise ce chercheur pour illustrer ce procédé d'inversion.

(6) "J'aimais pas discuter avec lui, ça fait que je le laissais faire."
(= (16) dans Dessureault-Dober, 1974, p. 14)

(7) "Je le laissais faire parce que j'aimais pas discuter avec lui."
(= (18) dans Dessureault-Dober, 1974, p. 14)

²² Les parenthèses signalent le caractère facultatif du pronom *ça*.

²³ Dans notre revue de la littérature (chap. 3), autant que possible, nous avons respecté l'emploi des termes «proposition» et «phrase» de chacun des chercheurs dont nous avons rapporté les travaux. Cependant, nous avons remarqué que certains chercheurs emploient indifféremment l'un ou l'autre des termes. Par exemple, Dessureault-Dober (1974) déclare que la conjonction de coordination logique (*ça*) *fait que* ne peut «opérer que sur un couple de phrases» (p. 13); alors que, lorsqu'elle décrit le test d'inversion permettant de déterminer la nature de l'élément (*ça*) *fait que*, elle explique qu'«on inverse les deux propositions» (p. 15). Ce type de confusion n'est pas rare. Nous l'attribuons au fait que les notions à la fois de phrase et de proposition sont ambiguës et confuses. Bien qu'aucune solution ne nous soit apparue tout à fait satisfaisante, les décisions que nous avons prises face à ce problème sont expliquées dans le chapitre sur la méthodologie (chap. 4).

Le fait que l'inversion des propositions combinée au remplacement de la conjonction produisent une séquence grammaticale (en (7)) démontre la présence d'un rapport de conséquence entre les deux propositions de l'exemple (6). Dans ce dernier exemple, donc, l'expression *ça fait que* est une conjonction de coordination logique. Nous représentons le procédé d'inversion permettant de déterminer si l'expression (*ça*) *fait que*, dans un contexte donné, constitue une conjonction de coordination logique de la manière suivante (le symbole *pr* signifie *proposition*):

(8) $pr^1 (ça) fait que pr^2 = pr^2 parce que pr^1$

D'autre part, les résultats de Dessureault-Dober (1974) démontrent que le coordonnant logique (*ça*) *fait que* est précédé d'une pause à 86.5 % , pause définie comme étant un «[...] arrêt momentané de la voix». (Dessureault-Dober, 1974, p. 16) Cependant, ce chercheur a remarqué que parfois l'expression (*ça*) *fait que* présente la particularité d'être à la fois précédée et suivie d'une pause. Dans un tel contexte, l'occurrence de cette expression est caractérisée par une diminution d'intensité de la voix. L'expression est alors, selon ce chercheur, un «marqueur d'interaction», terme qu'elle emprunte à Martirena (1970) et qu'elle définit ainsi: «[...] éléments linguistiques qui établissent un rapport séquentiel entre les phrases du discours et entre les interlocuteurs dans le contexte de la communication verbale». (Dessureault-Dober, 1974, p. 19) Dessureault-Dober signale également que, dans ces contextes, le marqueur (*ça*) *fait que*

[...] n'introduit pas de proposition de conséquence, c'est-à-dire qu'il n'établit pas de rapport logique. Il est donc grammaticalement inutile au contexte où il est situé. Ceci s'explique par le fait que le (MI)²⁴ a une fonction interactive plutôt que grammaticale. (Dessureault-Dober, 1974, p. 20)

²⁴ Dessureault-Dober (1974) utilise le sigle *MI* entre parenthèses pour signifier «marqueur d'interaction».

Nous reproduisons ci-dessous l'exemple de Dessureault-Dober, d'un contexte où l'expression *fait que* est un marqueur d'interaction selon son analyse. Dans cet exemple, tiré du corpus de français parlé de Montréal Sankoff-Cedergren (1971), le point (.) représente une pause.

(9) "C'était l'ami de garçon de ma soeur. fait que. je parle pas de ma soeur dans le moment parce qu'elle est morte. fait que. elle était plus vieille que moi. elle avait 6 ans de plus vieille que moi..."

/no. 51, 490 pi/

(= (24) dans Dessureault-Dober, 1974, p. 17)

Parmi les occurrences où l'expression (*ça*) *fait que* est identifiée comme un marqueur d'interaction, Dessureault-Dober (1974) note que, dans certains cas, aucune phrase ne suit le marqueur. Selon elle, le marqueur est alors un *turn yielding signal* («signal de cession de tour de parole»), notion, développée par Duncan (1972), que nous avons abordée en 3.2.1.2.

Pour caractériser les différents contextes dans lesquels apparaît l'expression (*ça*) *fait que*, Dessureault-Dober (1974) a élaboré une représentation particulière ayant recours aux symboles *S* pour représenter la phrase, (.) pour représenter la pause et \square pour représenter l'expression (*ça*) *fait que*. Cette représentation permet de distinguer de manière concise les trois contextes d'apparition de l'expression.

(10) $S. \square S.$ = conjonction de coordination

$S. \square .S$ = marqueur d'interaction

$S\square$ = marqueur d'interaction: signal de cession de tour de parole

Par ailleurs, Dessureault-Dober (1974) démontre que l'expression (*ça*) *fait que* est une variable sociolinguistique. Ce chercheur fournit l'explication suivante:

[L'expression *(ça) fait que*] n'est pas utilisée de façon uniforme par les locuteurs, c'est-à-dire qu'il y en a qui ne l'emploient pas et qui pourtant introduisent des propositions de conséquence; d'autres lui associent d'autres éléments qui lui sont synonymes; et enfin, certains locuteurs n'utilisent que */(ça) fait que/*. Nous pouvons donc dire que */(ça) fait que/* est une variable qui possède des variantes ou des éléments qui lui sont synonymes; en d'autres mots, des éléments qui, pour le locuteur, ont la même signification ou la même fonction que */(ça) fait que/*.

Ses variantes sont: */(ça) fait que/*, */alors/*, */donc/*. (Dessureault-Dober, 1974, p. 28-29)

À partir des résultats de ses travaux, Dessureault-Dober (1974) précise ce qui suit.

[(Ça) fait que,] expression caractéristique d'un niveau familial, s'est avérée être l'utilisation générale de la classe populaire, dont les informateurs possèdent un niveau d'éducation et d'occupation moins élevé que ceux de la classe professionnelle. La variante */alors/*, caractéristique d'un niveau de langue soutenu, est présente chez tous les informateurs de la classe professionnelle. La variante */donc/* se trouve uniquement chez 4 des 6 jeunes de cette classe. Ceux-ci (4 jeunes sur 6) utilisent en plus */ça fait que/*, et ce, de façon majoritaire. (Dessureault-Dober, 1974, p. 129)

Notons d'autre part le commentaire de Dessureault-Dober (1974) selon lequel les deux éléments *donc* et *alors* ne sont pas des variantes de *(ça) fait que* lorsqu'ils font partie d'une expression idiomatique (telle que *coudon*). L'expression entière est alors, selon ce chercheur, un marqueur d'interaction. Enfin, Dessureault-Dober (1974) remarque également que les variantes *donc* et *alors* «[...] se comportent de la même façon que */(ça) fait que/* lorsqu'elles sont utilisées comme (MI)». (Dessureault-Dober, 1974, p. 29)

Synthétisons maintenant ce que nous avons appris concernant l'élément *(ça) fait que*. Selon Dessureault-Dober (1974), il s'agit soit d'une conjonction, établissant alors un rapport de conséquence entre les propositions, soit d'un marqueur d'interaction, établissant alors un rapport séquentiel entre les énoncés ou entre les interlocuteurs. Le marqueur d'interaction est caractérisé prosodiquement par une diminution d'intensité et par une pause postposée, et certains sont des signaux de cession de tour de parole (Duncan, 1972). Enfin, l'expression *(ça) fait que* est une variable dont les variantes sont *alors* et *donc*. Selon Vincent (1983), dans sa fonction discursive, l'élément *fait que* est un signal de structuration s'il marque un

changement dans le thème, ou dans les parties du discours en introduisant une conclusion. Il est un marqueur d'interaction s'il sert à céder la parole ou à annoncer l'intention de terminer la conversation; comme d'ailleurs l'élément *en tout cas* lorsqu'il remplit l'une de ces deux dernières fonctions. Toujours selon ce chercheur, le signal de structuration est caractérisé par un détachement prosodique et le marqueur d'interaction présente une intonation distincte de ce qui le précède²⁵. Selon Léard (1995), l'élément *fak* est un marqueur d'enchaînement structurant le discours de façon locale. Enfin, pour Drescher (1996), comme nous le verrons plus bas (par. 3.2.3.7), l'élément *fait que* est un marqueur conclusif qui se retrouve souvent à proximité des généralisations (phénomène produisant une transition entre le particulier et le général).

Ces quatre points de vue présentent quelques recoupements intéressants. En effet, à notre avis, qu'on parle de «rapport séquentiel entre les énoncés», de «changement dans le thème ou les parties du discours», ou d'«enchaînement structurant le discours», il s'agit essentiellement d'une même fonction décrite avec plus ou moins de précision. De la même manière, lorsqu'on parle de «rapport séquentiel entre les interlocuteurs», d'éléments «servant à céder la parole ou à annoncer l'intention de terminer la conversation», ou de «marqueur conclusif», pour nous, on réfère sensiblement au même objet remplissant une même fonction. Pour notre part, nous adoptons la notion de signal de structuration développée par Vincent, notion que nous considérons plus explicite: l'élément (*ça*) *fait que* est donc un signal de structuration lorsqu'il remplit le premier type de fonction, établir un rapport séquentiel entre les énoncés, et un marqueur d'interaction lorsqu'il remplit le second type de fonction, établir un rapport séquentiel entre les interlocuteurs. Cependant, nous remplaçons les termes utilisés par Vincent de «signal de structuration» par «marqueur de structuration» et «signal de prosodie»

²⁵ Notons que Vincent (1983) a élaboré des critères prosodiques précis servant à identifier les signaux de prosodie, mais que, en ce qui concerne les signaux de structuration et les marqueurs d'interaction, ses critères sont plutôt fonctionnels, sémantiques, syntaxiques et distributionnels. L'unique critère prosodique que Vincent (1983) attribue aux signaux de structuration se limite au détachement prosodique qu'elle décrit comme généralement réalisé par une pause. Pour ce qui est des marqueurs d'interaction, ce chercheur les décrit prosodiquement comme présentant une intonation distincte de ce qui les précède; c'est-à-dire qu'on note à l'écoute une coupure dans la courbe mélodique entre ce qui les précède et leur énonciation.

par «marqueur de prosodie». Nous effectuons cette substitution dans le but d'uniformiser notre terminologie afin d'éviter les confusions et parce que nous préférons le terme nous apparaissant plus concret de «marqueur» à celui nous apparaissant plus abstrait de «signal»²⁶.

3.2.3.2 *Alors*

Voici l'essentiel des observations que nous avons recensées concernant l'élément *alors*. D'abord, pour Sirdar-Iskandar (1980), *alors* est (avec *puis*) une locution d'enchaînement narratif. Ensuite, comme nous venons de voir (par. 3.2.3.1), pour Dessureault-Dober (1974), l'élément *alors* est une variable ayant pour variantes (*ça*) *fait que* et *donc*. La variante *alors* est typique du registre soutenu et est utilisée par les gens de la classe professionnelle. Elle peut être utilisée comme marqueur d'interaction au même titre que l'expression (*ça*) *fait que*. Selon Spengler (1980), le connecteur pragmatique *alors* est un marqueur d'interactivité argumentatif de type conclusif. Pour Auchlin (1981), en tant que marqueur de structuration de la conversation, *alors* est soit un marqueur sans indexation du niveau de textualisation, c'est-à-dire qu'il introduit un énoncé à un niveau de textualisation sans le rattacher au niveau de textualisation d'un énoncé précédent, ou soit un marqueur de décrochement, c'est-à-dire qu'il enchaîne avec un énoncé d'un niveau de textualisation inférieur ou supérieur à celui de l'énoncé précédent. Puis pour Luzzati (1985), l'élément *alors*, dans le discours oral spontané, est un appui du discours, un articulateur, qui introduit le dernier élément de la période. Et enfin, pour Léard (1995), en français dit standard, *alors* est un marqueur d'enchaînement structurant le discours de façon générale (pour l'enchaînement linéaire) ou de façon locale (pour l'enchaînement argumentatif).

²⁶ Ce faisant, nous sommes consciente d'éliminer une distinction intéressante établie par Vincent. Cette distinction nous semble reposer sur le degré de sémantisme que conserve les particules; les signaux seraient des éléments dont la charge sémantique serait plus faible que celle des marqueurs.

L'exemple suivant, tiré de Dessureault-Dober (1974), illustre deux occurrences du marqueur d'interaction *alors*. Rappelons que, dans les exemples utilisés par ce chercheur, exemples tirés du corpus Sankoff-Cedergren (1971), le point (.) représente une pause²⁷.

- (11) 2. "Il fait ça comme hobbie c'est pas une profession. alors E. mais la question de groupe il n'était pas en faveur de ça alors E
 1. "Est-ce qu'on fêtait ça beaucoup Noël, chez-vous?"
 (= (49) dans Dessureault-Dober, 1974, p. 86)

De notre côté, nous analysons la particule discursive *alors* comme une des deux variantes de registre soutenu (l'autre étant *donc*) de la particule (*ça*) *fait que*. Selon nos termes, il peut s'agir d'un marqueur soit d'interaction soit de structuration. La particule *alors* est un marqueur d'interaction lorsqu'elle sert à céder la parole ou à annoncer l'intention de terminer la conversation (voir la deuxième occurrence d'*alors* dans l'exemple (11) ci-haut) et elle est un marqueur de structuration lorsqu'elle signale un changement dans le thème (voir la première occurrence d'*alors* dans l'exemple (11) ci-haut).

3.2.3.3 *Eh bien* et *bien* / *ben*²⁸

Sirdar-Iskandar (1980) a décrit les effets pragmatiques de l'élément *eh bien*, qu'elle identifie comme un morphème interjectif à valeur argumentative. Son corpus est constitué du texte de

²⁷Notons que Dessureault-Dober ne précise pas la fonction de la virgule dans ces exemples. En nous basant sur les translittérations du corpus Sankoff-Cedergren (1971) avec lesquelles nous travaillons, nous déduisons que la virgule marque un intonème mineur.

²⁸ Étant donné qu'il existe une variation dans la prononciation de l'élément *bien*, nous avons opté pour une orthographe qui en rend compte. Nous avons cependant respecté l'orthographe employée par chacun des chercheurs.

la pièce de Labiche, *Le voyage de M. Perrichon*²⁹. La description que donne ce chercheur de l'élément *eh bien* se présente en trois parties. Nous la résumons en ne citant que les points essentiels à la compréhension de son analyse.

1. *Eh bien* est un connecteur grâce auquel le locuteur introduit un énoncé *Q* dans une situation *S*, qui peut être, ou non, verbalement explicitée. Le locuteur réagit à *S* en disant: *Eh bien Q*. C'est cet aspect de réaction spontanée ou simulée qui fait de *eh bien* une interjection.

2. *Q* est présenté comme une suite inattendue de la situation *S*. [...] On appellera *Q'* ce qui était attendu à la place de *Q*.

3. Le locuteur, en signalant l'enchaînement *S* — *Q*, entend suggérer au destinataire une conclusion *C*. C'est en ce sens que *eh bien* est argumentatif.

Il est important de souligner que si *S* et *Q* sont généralement apparents pour un énoncé donné, *Q'* et *C* doivent être découverts par l'interprétant. Seule leur existence est imposée par la langue. (Sirdar-Iskandar, 1980, p. 162)

Sirdar-Iskandar (1980) identifie quatre différents contextes pour le connecteur *eh bien*. Le premier contexte est formulé ainsi: «*C* se conclut du rapport *S* — *Q*. *Q* est un fait et non une énonciation. » (Sirdar-Iskandar, 1980, p. 163) Nous ne reproduisons ci-dessous que la portion de l'exemple fourni par Sirdar-Iskandar qui illustre que la suite inattendue est un fait.

(12) «*Eh bien! Le Russe lui a donné cent francs!*»

(Acte II, scène 5)
(Sirdar-Iskandar, 1980, p. 164)

Le second contexte est formulé de la manière suivante: «*C* se conclut du rapport *S* — *Q*. *Q* est une énonciation et non un fait. » (Sirdar-Iskandar, 1980, p. 172) Comme pour le contexte

²⁹ Soulignons l'important décalage existant entre le texte de cette pièce de théâtre écrite en France au XIX^e siècle et notre corpus, des enregistrements de langue parlée à Montréal en 1971. Au-delà de ce décalage, il demeure que Sirdar-Iskandar présente l'approche sémantico-pragmatique développée en 1980 par Ducrot et collaborateurs d'une manière particulièrement claire. De plus, le travail de Sirdar-Iskandar constitue la seule recherche portant spécifiquement sur l'élément *eh bien* que nous ayons trouvée dans la littérature.

précédent, nous ne reproduisons ci-dessous que la portion de l'exemple de Sirdar-Iskandar illustrant que la suite inattendue est une énonciation.

- (13) « *Eh bien*, mon cher Armand, je ne pars plus, je continue la lutte. »
 (Acte II, scène 6)
 (Sirdar-Iskandar, 1980, p. 172)

Le troisième contexte est représenté de cette façon: « *C se conclut de l'absence du rapport S — Q' .* » (Sirdar-Iskandar, 1980, p. 177) Nous reproduisons en entier, en (14), l'exemple illustrant ce contexte, exemple donné par Sirdar-Iskandar. On peut constater par cet exemple l'absence de rapport entre la situation et une quelconque suite qui aurait été attendue à la place de la suite inattendue.

- (14) « Armand. — *Comment? Mais vous ignorez donc que votre adversaire...*
 Perrichon. — *Est un ex-commandant au deuxième zouaves... Eh bien?... après?... J'estime l'armée, mais je suis de ceux qui savent la regarder en face.* »
 (Acte IV, scène 5)
 (Sirdar-Iskandar, 1980, p. 177)

Enfin, le quatrième contexte est celui où le connecteur *eh bien* remplit une fonction phatique, c'est-à-dire de maintien du contact entre les locuteurs. Dans ce dernier cas, le connecteur *eh bien* sert à poser une question³⁰. En voici un exemple tiré du travail de Sirdar-Iskandar:

- (15) « Henriette. — *Avez-vous causé avec papa?*
 Armand. — *Oui, mademoiselle.*
 Henriette. — *Eh bien?*
 Armand. — *Je viens d'acquérir la preuve de sa parfaite antipathie envers moi.* »
 (Acte IV, scène 7)
 (Sirdar-Iskandar, 1980, p. 184)

³⁰ Notons le fait que Sirdar-Iskandar (1980) ne recense pas l'emploi absolu non interrogatif de l'élément *eh bien*.

Voici, présentés de manière concise, les quatre contextes d'apparition du connecteur *eh bien* identifiés par Sirdar-Iskandar (1980): 1- ce qui suit le connecteur est un fait; 2- ce qui le suit est une énonciation; 3- il n'y a pas de rapport entre la situation précédant *eh bien* et une suite qui serait attendue à la place de la suite inattendue; 4- *eh bien* remplit une fonction phatique. En ce qui nous concerne, aucun de ces quatre contextes du connecteur *eh bien* ne répond à notre définition des particules discursives, même le quatrième contexte, contexte où le connecteur *eh bien* remplit une fonction phatique. En effet, pour nous, ce dernier connecteur joue un rôle grammatical: il s'agit d'une formule, ou d'un mot-phrase, employée dans le cadre d'une interrogation globale averbale, c'est-à-dire sans verbe (Grevisse et Goosse, 2000, p. 594, § 384 c). De plus, il possède, à notre avis, un contenu sémantique précis que nous pouvons paraphraser ainsi: *Qu'est-ce que cela a donné?*

À propos de l'élément *bien / ben*, nous synthétisons ici les observations de Spengler, d'Auchlin, de Vincent et de Luzzati, qui sont les chercheurs ayant traité spécifiquement de cet élément. Pour Spengler (1980), le connecteur pragmatique *bien* est un marqueur d'interactivité argumentatif de type confirmatif. Selon Auchlin (1981), le marqueur de structuration *ben* peut être classé soit parmi les marqueurs d'enchaînement linéaire ou soit parmi ceux de décrochement. Lorsqu'il est situé en début de réponse, il réalise un enchaînement linéaire et introduit un énoncé de même niveau de textualisation que ce qui précède; lorsqu'il enchaîne avec un énoncé d'un niveau de textualisation inférieur ou supérieur à celui de l'énoncé précédent, Auchlin (1981) le classe parmi les marqueurs de décrochement, et cet élément peut, dans ce cas, apparaître à l'intérieur d'une intervention. Notons enfin qu'Auchlin (1981) applique l'analyse de Sirdar-Iskandar (1980) du connecteur *eh bien* à certaines occurrences de l'élément *ben*. Selon Vincent (1983), la particule discursive *bien* est soit un signal de structuration, soit un marqueur de prosodie; si elle est un signal de structuration, elle marque le début du thème et est détachée par une pause du syntagme prosodique; si elle est un marqueur de prosodie, il s'agit alors d'un démarreur donnant l'impulsion à l'énoncé. Dans ce dernier cas, le démarreur *bien* est atone. Selon Luzzati (1985), dans le discours oral spontané, l'élément *ben* est un articulateur qui introduit le dernier élément de la période.

Pour illustrer la particule discursive *bien* / *ben*, nous avons choisi deux portions d'exemples utilisés par Vincent (1983), exemples tirés du corpus Sankoff-Cedergren (1971). Selon ce chercheur, l'occurrence de la particule discursive *bien* en (16) est un marqueur de prosodie et celle en (17) un marqueur de structuration.

(16) Non. *Bien* (s.p.) il y avait des terrains de jeux. ³¹

(= (2.14) dans Vincent, 1983, p. 45)

(17) Combien de fois ils nous faisaient... on avait pas d'argent baptême. *Bien* (s.s.) on pouvait pas n'en chier de l'argent. ³²

(= (2.15) dans Vincent, 1983, p. 48)

Selon nous, les analyses d'Auchlin et de Vincent se recoupent. Le marqueur d'enchaînement linéaire *ben* est, en quelque sorte, le pendant du démarreur *bien*, et le marqueur de décrochement celui du signal de structuration. Nous retenons cependant l'analyse de Vincent pour les raisons déjà évoquées (par. 3.2.2.5). D'autre part, comme l'analyse d'Auchlin (1981) démontre qu'il est possible, du point de vue sémantique, d'appliquer l'analyse du connecteur *eh bien* à certaines occurrences de l'élément *ben*, nous croyons qu'il peut également s'avérer pertinent d'appliquer l'analyse de l'élément *bien* / *ben* à l'élément *eh bien*. C'est ce que nous vérifierons.

³¹ Vincent (1983) utilise le sigle *s.p.* entre parenthèses pour signifier «signal de prosodie».

³² Vincent (1983) utilise le sigle *s.s.* entre parenthèses pour signifier «signal de structuration».

3.2.3.4 *Pis / puis*³³ et *et pis / et puis*

Giacomi, Cedergren et Yaeger (1977) ont examiné, à partir d'un extrait du corpus Sankoff-Cedergren (1971), les éléments *pis / puis* (et *et pis / et puis*) en utilisant deux niveaux d'analyse, l'intonation et la syntaxe. Ils ont identifié trois types de *PI* remplissant trois différentes fonctions: 1- *PI* coordonnant des syntagmes nominaux et des propositions, comprenant les deux variantes *PI* et *ET*; 2- *PI* coordonnant des propositions subordonnées, comprenant les deux variantes *PI* (-que) et *PI* (+que); 3- *PI* marqueur d'interaction (tel que défini par Martirena (1970)), comprenant les trois variantes *PI* (la plus fréquente), *ET PI* et *ET*. Giacomi, Cedergren et Yaeger (1977) démontrent que ces types de *PI* «[...] sont différenciées selon les classes sociales». (Giacomi, Cedergren et Yaeger, 1977, p. 96). Ces chercheurs ont également déterminé des critères intonatifs permettant de différencier les trois types de *PI*. Le premier est caractérisé par une intonation disjointe, le deuxième par une intonation continue et le troisième est précédé d'une longue pause reprise du souffle, d'une inspiration et d'un changement radical de vitesse.

D'autre part, ces chercheurs attribuent également trois fonctions distinctes au troisième type de *PI* (le marqueur d'interaction): soit que *PI* est un «remplisseur de pause» maintenant la continuité du discours (comme *t'sais, fait que* ou *you know*), soit qu'il est un «embrayeur de phrase» débutant une phrase, ou soit qu'il est une «requête en vue d'un stimulus interactionnel» signalant une volonté de céder le tour de parole. Giacomi, Cedergren et Yaeger (1977) concluent à la nécessité d'avoir recours à plus d'un niveau d'analyse. Nous reproduisons deux exemples fournis par ces chercheurs où *PI* est un marqueur d'interaction débutant une phrase en (18) et cédant le tour de parole en (19). Ces exemples sont tirés du corpus Sankoff-Cedergren (1971).

³³ Étant donné qu'il existe une variation dans la prononciation de l'élément *puis*, nous avons opté pour une orthographe qui en rend compte. Nous avons cependant respecté l'orthographe employée par les différents chercheurs.

(18) *pis dans mon bataillon on en a perdu deux. PI ils se sont pas faits tuer, tirer.*

(= 95 (465) dans Giacomi, Cedergren et Yaeger, 1977, p. 90)

(19) *j'en ai deux du mois de juillet, l'autre va avoir quinze au mois de juillet ET PI e.....*
(l'autre locuteur prend la parole).

(= 66 (10) dans Giacomi, Cedergren et Yaeger, 1977, p. 91)

Laurendeau (1982), pour sa part, a identifié deux *pi* en français québécois. Il définit le premier de la manière suivante: «Pour simplifier disons que chaque fois que *pi* aura en F.Q.³⁴ le statut qu'aurait *et* en F.S.³⁵ nous l'appelons *pi*¹. » (Laurendeau, 1982, p. 91) Le deuxième est, selon lui, marqué /+ causal/ et est paraphrasable en *ça fak*. Voici en (20), en (21) et en (22) les trois exemples que ce chercheur utilise pour illustrer ce fait.

(20) J'y ai fessé su le nez *pi* i est tombé à terre

(= (1) dans Laurendeau, 1982, p. 91)

(21) Pierre *pi* Jean ≠ *Pierre *ça fak* Jean

(= (2) dans Laurendeau, 1982, p. 91)

(22) J'y ai fessé su le nez *ça fak* i est tombé à terre

(= (3) dans Laurendeau, 1982, p. 91)

L'exemple (20) illustre donc *pi*², et les deux syntagmes nominaux coordonnés par *pi* dans l'exemple (21) illustrent *pi*¹. Laurendeau (1982) définit *pi*² ainsi: «*Pi*² marque une succession d'événements ou de procès (en cela il ne diffère pas de *pi*¹) mais en plus il indique une relation de cause à effet entre le procès¹ et le procès² qu'il relie. » (Laurendeau, 1982, p. 91) Il formalise les deux définitions de *pi* de la manière suivante:

(23) *pi*¹ = /succession/
*pi*² = /succession/ + /cause/

(= (4) dans Laurendeau, 1982, p. 92)

³⁴ Laurendeau (1982) utilise le sigle F.Q. pour signifier «français québécois».

³⁵ Laurendeau (1982) utilise le sigle F.S. pour signifier «français standard».

Ce chercheur fournit également un schéma illustrant le rapport existant entre les deux types de *pi*, schéma que nous reproduisons ci-dessus (figure 3.3).

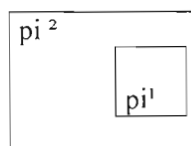


Figure 3.3 La représentation de *pi*¹ et *pi*² selon Laurendeau (1982).
(Tiré de: Laurendeau, 1982, p. 92, (6))

Les points de vue que nous avons recensés sur l'élément *pis / puis* (et *et pis / et puis*) sont synthétisés ci-dessous. L'élément *pis / puis* (et *et pis / et puis*) est un coordonnant marquant un rapport d'addition ou de suite chronologique pour Dessureault-Dober (1974). C'est une locution d'enchaînement narratif pour Sirdar-Iskandar (1980). Le connecteur pragmatique *et puis* est un marqueur d'interactivité géographique d'ajout pour Spengler (1980) et, comme tel, il peut être paraphrasé par *j'ajoute que*, *en outre* ou *en plus*. C'est un signal de structuration pour Vincent (1983). C'est un marqueur de structuration de la conversation d'enchaînement linéaire pour Auchlin (1981). C'est un marqueur d'enchaînement linéaire structurant le discours de façon générale pour Léard (1995). Soit qu'il marque une succession ou soit qu'en plus il indique une relation de cause à effet pour Laurendeau (1982). Et, soit qu'il coordonne des syntagmes nominaux et des propositions (il est alors caractérisé par une intonation disjointe), soit qu'il coordonne des propositions subordonnées (il est alors caractérisé par une intonation continue) ou soit qu'il est un marqueur d'interaction (il est alors précédé d'une longue pause, d'une inspiration et d'un changement de vitesse) pour Giacomi, Cedergren et Yaeger (1977). En ce qui a trait plus spécifiquement à sa fonction discursive, *pis / puis* (et *et pis / et puis*) est, pour ces trois derniers chercheurs, un marqueur d'interaction maintenant la continuité du discours, débutant une phrase ou cédant le tour de parole.

3.2.3.5 *Parce que*

Moeschler (1986) a étudié l'élément *parce que* qu'il classe parmi les connecteurs pragmatiques. Selon lui, la fonction première du connecteur *parce que* de reprise dialogique (c'est-à-dire émis par un locuteur reprenant la parole) est de «[...] thématiser la pertinence conversationnelle d'un des constituants de l'échange». (Moeschler, 1986, p.164)

Par ailleurs, Moeschler (1987) a analysé trois emplois du connecteur *parce que* en conversation. Il conclut que ce connecteur contribue

[...] au renforcement de la pertinence des activités antérieures, que celles-ci soient d'ordre discursif (poser une question), non discursif (téléphoner) ou encore conversationnel (reprendre la parole). Ce renforcement se fait donc via une activité de justification [...]

Que ce soit dans son emploi de justification énonciative, de relance monologique³⁶ ou de relance dialogique³⁷, *parce que* justifie une activité linguistique, conversationnelle, ou pratique en en renforçant la pertinence. » (Moeschler, 1987, p. 108)

Spengler, Vincent et Luzzati ont également examiné l'élément *parce que*. Selon Spengler (1980), le connecteur pragmatique *parce que* est un marqueur d'interactivité argumentatif de type justificatif-explicatif. Pour Vincent (1983), l'élément *parce que* est une conjonction s'il introduit une proposition causale et s'il est intégré au syntagme prosodique. Par contre, lorsqu'il est détaché du syntagme prosodique (par une pause), c'est un signal de structuration marquant une rupture dans l'enchaînement du discours; il introduit alors une parenthétique, c'est-à-dire qu'il interrompt le déroulement du discours pour ajouter des éléments nécessaires à la compréhension. Pour Luzzati (1985), l'élément *parce que*, dans le discours oral spontané,

³⁶ La relance se fait à l'intérieur d'une intervention.

³⁷ La relance se fait à l'intérieur d'un échange.

est un appui du discours, un articulateur, qui introduit le dernier élément de la période. Il peut introduire une proposition subordonnée de cause et, en même temps, être un appui du discours.

L'exemple (24) ci-dessous, tiré de Vincent (1983), illustre un contexte où l'occurrence de l'élément *parce que* est un signal de structuration selon l'analyse de ce chercheur. Les exemples utilisés par ce chercheur sont tirés du corpus Sankoff-Cedergren (1971).

- (24) *Puis* (s.s.) ça la société pourrait faire mieux que ça. *Parce que* (s.s.) moi je me dis en moi-même là (s.p.)³⁸
 (= (2.16) dans Vincent, 1983, p. 49)

3.2.3.6 Mais

L'interprétation de l'élément *mais* proposée par Ducrot et ses collaborateurs (1980) se base sur celle présentée par Ducrot en 1972 (Ducrot, 1972, p. 128-129) et est formulée ainsi: «[...] l'expression *P mais Q* présuppose que la proposition *P* peut servir d'argument pour une certaine conclusion *r* et que la proposition *Q* est un argument qui annule cette conclusion». (Ducrot et collaborateurs, 1980, p. 97) Nous la représentons de la manière suivante:

- (25) *P mais Q*:
P = proposition amenant un argument
r = conclusion possible tirée de l'argument *P*
Q = argument annulant *r*

L'interprétation proposée par Ducrot (1972) repose sur une description générale de l'élément *mais* qui «[...] suppose que l'on puisse repérer deux éléments, le *P* qui précède le *mais* et le *Q* qui le suit». (Ducrot et collaborateurs, 1980, p. 98) Cependant, ce groupe de

³⁸ Vincent (1983) utilise les sigles *s.s.* entre parenthèses pour signifier «signal de structuration» et *s.p.* entre parenthèses pour signifier «signal de prosodie».

chercheurs, Ducrot et collaborateurs, constatent que la plupart des éléments *mais* qu'ils retrouvent dans leur corpus, le texte des deux premières scènes de la pièce de théâtre *Occupei-toi d'Amélie* de Georges Feydeau³⁹, sont en début de réplique. Ces chercheurs remarquent également que l'identification de *P* ne se fait pas de manière automatique, car souvent les occurrences de *mais* sont en rapport avec la situation plutôt qu'avec la réplique précédente. Ils notent que certaines occurrences de *mais* ne sont pas suivies d'une proposition *Q* explicite: soit qu'il n'y a pas de suite après l'élément *mais*, soit que cette suite est une interjection. Nous reproduisons ci-dessous (figure 3.4) le schéma de la classification que ces chercheurs ont proposée afin de rendre compte de la diversité des utilisations de *mais* qu'ils ont trouvées dans leur corpus.

- I. *Mais* est à l'intérieur d'une réplique d'un locuteur X:
 - X : *P mais Q*
- II. *Mais* est en tête de réplique et introduit un *Q* explicite:
 - X : *mais Q*
 - A. *Mais* enchaîne avec une réplique *P* d'un locuteur Y et marque l'opposition de X:
 - Y : *P*
 - X : *mais Q*
 - a. à l'acte de parole de Y disant *P*;
 - b. aux conclusions que Y tire de *P* (bien que X admette la vérité de *P*);
 - c. à la vérité de *P*.
 - B. *Mais* enchaîne avec du non-verbal et marque l'opposition de X:
 - X : *mais Q*
 - a. à un comportement de Y (Y destinataire de *mais Q*);
 - b. à une situation;
 - c. à ses propres réactions.
- III. *Mais* est en tête de réplique et n'introduit pas de *Q* explicite:
 - X : *Mais...*

Figure 3.4 La classification de l'élément *mais* de Ducrot et collaborateurs (1980). (Tiré de: Ducrot et collaborateurs, 1980, p. 99)

³⁹ Soulignons l'important décalage existant entre le texte d'une pièce de théâtre écrite en France au XIX^e siècle et notre corpus, des enregistrements de langue parlée à Montréal en 1971. Malgré ce décalage, nous présentons ici le travail de Ducrot et collaborateurs parce que la catégorisation de l'élément *mais* qui y est exposée permet d'isoler la particule discursive de la conjonction.

Précisions qu'en II A , on retrouve les cas où la réplique d'un locuteur X est introduite par *mais* et s'articule sur une réplique précédente d'un locuteur Y (voir l'exemple (26)), alors qu'en II B, elle s'articule sur du non-verbal (voir l'exemple (27)). Nous reproduisons ci-dessous les deux exemples de Ducrot et collaborateurs (1980) illustrant cette distinction.

(26) Exemple pour II A :

Y : *Je vais m'en aller.*
X : *Mais personne ne te retient.*

(dans Ducrot et collaborateurs, 1980, p. 100)

(27) Exemple pour II B :

(Deux personnes se battent)
X : *Mais séparez-les!*

(dans Ducrot et collaborateurs, 1980, p. 100)

L'élément *mais* a également été analysé par Spengler et par Auchlin. Spengler (1980), de son côté, a catégorisé le connecteur pragmatique *mais* comme un marqueur d'interactivité argumentatif de type contrastif. Selon Auchlin (1981), cet élément peut, d'autre part, être un marqueur de structuration de la conversation sans indexation du niveau de textualisation: il introduit un énoncé à un niveau de textualisation sans le rattacher au niveau de textualisation d'un énoncé précédent. Selon Vincent (1983), l'élément *mais* peut être un signal de structuration marquant la continuité ou la rupture dans l'enchaînement du discours. Ce chercheur en donne un exemple tiré du corpus Sankoff-Cedergren (1971); en (28), nous reprenons une portion de l'exemple dans lequel se trouve ce signal.

(28) Mais lui il s'est mis à voler. *Mais* (s.s.) en dernier monsieur était un monsieur dans le bout *par exemple* (s.s.)⁴⁰

(= (2.15) dans Vincent, 1983, p. 48)

⁴⁰ Vincent (1983) utilise le sigle s.s. entre parenthèses pour signifier «signal de structuration».

3.2.3.7 *And stuff like that*

Un type d'éléments particuliers a retenu l'attention de plusieurs chercheurs. Il s'agit de formes telles que *and stuff like that*, en anglais, et *toutes sortes d'affaires de même*, en français. Dines (1980) nomme ces éléments «*set-marking tag*». Voici la liste des éléments qu'elle examine: *and things like that, and that, and everything, and all (that), and stuff like that, and things, or something (like that) et or anything (like that)*. Son travail sur ces éléments l'amène à appliquer l'étude de la variation au niveau de l'analyse du discours et donc à redéfinir la variable linguistique. En effet, l'approche consistant à repérer des éléments pouvant être perçus comme des équivalents sémantiques ne convient plus à l'identification d'une variable discursive puisqu'on est en présence d'éléments ne comportant pas de lien de ce type. Ce chercheur envisage la question de la manière suivante:

«What is essential to the notion of a variable is that *the variants are in some way the same, have something in common*. [...] if seemingly unlike elements can be considered alike according to some criterion, then this criterion becomes the basis of the variable». (Dines, 1980, p. 15)

C'est sur la base de fonctions discursives communes que Dines (1980) propose de déterminer les variables discursives. Comme dans l'étude de la variation en sociolinguistique, les variantes discursives sont distribuées différemment à travers les contextes et les populations. Le fait qu'une variable est saillante à l'intérieur d'une communauté linguistique, c'est-à-dire que la population est consciente d'utiliser une forme donnée et qu'elle est également consciente de la stigmatisation ou du prestige qui est rattaché à son utilisation, est ce qui, selon Dines (1980), attire l'attention sur cette forme.

«It is the fact that a given feature is salient as a prestige or stigmatized form which directs attention to it. At the level of discourse, where the theoretical basis of the variable is obscure, it may not be possible to determine what the separate variants are. It follows from this that it may not be possible to determine complementary distribution in a strong sense. The mere awareness by any member of a speech community that stigma or prestige attaches to a linguistic feature, however, is a sufficient condition for that feature to be considered a manifestation of a putative socially-conditioned variable. It is this which accounts for the reports of some investigators that even a single occurrence of a single word can be socially diagnostic. » (Dines, 1980, p. 16)

Ce à quoi le chercheur ajoute la précision suivante: «What is important is that the initial claim should be supported by a demonstration of differential distribution: a gross measure of higher frequency of occurrence in one class or in one context. » (Dines, 1980, p. 17) Dines (1980) synthétise les premières étapes de l'étude de la variation au niveau de l'analyse du discours de la manière suivante:

«The heuristic procedure for isolating a discourse variable begins with the salience of some variant for some member of the speech community, proceeds to an analysis of its distribution, then to the postulating of an underlying form and the final mapping of the alternative variants. » (Dines, 1980, p. 30)

En ce qui concerne le *set-marking tag*, Dines (1980) note que la classe ouvrière l'utilise plus fréquemment que la classe moyenne et que ce marqueur est un trait discursif de diagnostic social. Cependant, elle souligne le fait que la liste des formes données plus haut est incomplète et en tire cette conclusion: «Under these conditions it is not possible to claim that a variable has been isolated nor to undertake the rigorous quantification which is now a feature of studies of other aspects of linguistic variation. Therefore an attempt is made to determine other variants. » (Dines, 1980, p. 18-19) Ce qui l'amène à définir le *set-marking tag* comme un élément signalant que ce qui le précède est une illustration de quelque chose de plus général, c'est-à-dire qu'une notion générale sous-jacente a été réalisée par un exemple spécifique. Pour ce chercheur, la fonction du marqueur est d'identifier l'élément précédent comme le membre d'un groupe. Nous reproduisons en (29) ci-dessous un exemple de *set-marking tag* fourni par ce chercheur.

(29) "I couldn't get a proper education and stuff like that."

(= (6) dans Dines, 1980, p. 27)

Lemieux, Fontaine et Sankoff (1986) attribuent aux expressions *tout ça* et *pis tout* du français québécois la même fonction que celle attribuée par Dines (1980) aux éléments qu'elle a étudiés. Pour ces chercheurs, ces expressions sont des marqueurs de discours. Se référant à leur classification parmi les signaux de structuration de continuité, établie par Vincent (1983), ils signalent le fait que ces marqueurs peuvent également servir à indiquer la fin d'un discours et donc être classés parmi les marqueurs d'interaction. De plus, Lemieux, Fontaine et Sankoff (1986) distinguent deux différents types d'occurrences de ces marqueurs, soit lorsqu'ils s'analysent comme partie d'un tout et comme élément d'une énumération ou encore lorsqu'on peut les paraphraser par *tout ce que cela implique*. Selon ces chercheurs, ce dernier type d'occurrence est l'expression d'un non-dit, et elle est adressée à un allocutaire pouvant reconstituer ce non-dit; ce qui fournit un second argument en faveur du classement de ces marqueurs parmi les marqueurs d'interaction. Par ailleurs, Lemieux, Fontaine et Sankoff (1986) ont démontré que les locuteurs n'employant pas l'expression (*pi*) *tout (ça)* appartiennent à toutes les catégories sociales. Ceci infirme la théorie selon laquelle ce type d'expressions serait une variable sociolinguistique, ou même, comme l'a noté Dines (1980), un trait discursif de diagnostic social.

Drescher (1996) analyse le même type d'éléments, soit des formes comme *puis tout ça* et *des affaires de même*. Ce chercheur définit ce qu'elle nomme des généralisations comme étant «[...] des passages discursifs d'un niveau particulier à un niveau plus général». (Drescher, 1996, p. 135) Elle attribue à ce phénomène une fonction structurelle importante.

La présence de différents niveaux de généralité et le changement entre ces niveaux semble être un des moyens privilégiés de l'organisation du discours. Ces transitions entre le particulier et le général s'avèrent particulièrement importantes pour la structuration du flux thématique conversationnel [...] (Drescher, 1996, p. 135)

Drescher (1996) identifie quatre modes de généralisation: la paraphrase, l'énumération, la comparaison et l'énallage généralisante. Elle décrit la paraphrase et l'énumération, qu'elle

regroupe sous l'appellation de «généralisation rétroactive», comme étant «[...] des reprises modifiées d'une ou plusieurs unités discursives». (Drescher, 1996, p. 135) Selon Drescher, la comparaison «[...] envisage le rapprochement du cas particulier à une règle plus générale sous l'angle de la comparaison» (Drescher, 1996, p. 135), et l'énallage généralisante est l'emploi impersonnel et généralisant des pronoms *tu*, *vous* et *on*. Ce chercheur ajoute que l'énallage peut faire partie des paraphrases, mais parfois aussi il s'agit d'un procédé indépendant utilisé comme outil de distanciation.

Pour Drescher (1996), les généralisations rétroactives «[...] enrayent la progression thématique et provoquent une rupture dans le flux thématique». (Drescher, 1996, p. 136) «Les généralisations fonctionnent donc comme une espèce de joint entre différents épisodes thématiques. » (Drescher, 1996, p. 140) Elles ont une fonction structurante. Parfois, elles délimitent un récit; une histoire se termine alors par une généralisation. Drescher (1996) déclare que les paraphrases généralisantes segmentent le discours en indiquant les fins d'unités conversationnelles thématiques se recoupant avec des unités narratives. Ce chercheur signale d'autre part que le marqueur conclusif *fait que* se retrouve souvent à proximité des généralisations.

Afin de résumer les connaissances que nous avons acquises sur ce type d'éléments, rappelons que l'élément «or something» (élément faisant partie de la liste des *set-marking tag* de Dines (1980)) est, pour Duncan (1972), un signal de cession de tour de parole. Pour Dines (1980), le *set-marking tag* signale qu'une notion générale sous-jacente a été réalisée par un exemple spécifique. Lemieux, Fontaine et Sankoff (1986) estiment qu'il s'agit soit de signal de structuration, soit de marqueur d'interaction. Drescher (1996), de son côté, attribue une fonction structurante aux paraphrases généralisantes. Enfin, pour Vincent (1983), ce sont des «énoncés généralisants» ou des «expressions généralisantes»; il s'agit d'un type de signal de structuration mettant fin à une énumération et faisant une transition entre ce qui précède et l'enchaînement sur le déroulement du discours.

3.2.3.8 Les tournures à fonction de recherche d'approbation discursive et les ponctuants

Si nous avons regroupé la notion de tournure à fonction de recherche d'approbation discursive développée par Settekorn (1977) et celle de ponctuant développée par Vincent (1983), c'est parce que ces deux chercheurs traitent en partie des mêmes éléments. En effet, Settekorn (1977) examine les éléments *hein*, *vous savez*, *écoutez* et *vous comprenez*, éléments qu'étudie également Vincent. Settekorn, pour sa part, leur attribue une fonction discursive et note la difficulté qu'il y a à les classer selon les catégories traditionnelles. Il rappelle que «Gülich met en évidence la grande fréquence avec laquelle ces particules et ces tournures sont utilisées comme signaux de structuration et fait remarquer qu'elles remplissent une fonction de structuration correspondant à celle des signes de ponctuation.⁴¹» (Settekorn, 1977, p. 196) Settekorn (1977) rappelle également que, selon Gülich (1970), ces particules ont subi une forte réduction ou une perte de signification lexicale.

Settekorn (1977) attribue à *hein*, *tu sais/savez-vous*, *tu comprends/vous comprenez*, *écoute/écoutez*, *remarque/remarquez* et *n'est-ce pas?* la fonction de recherche d'approbation discursive ainsi que la fonction phatique (le maintien du contact entre les locuteurs). Pour ce chercheur, comme Gülich (1970) l'a démontré, ces particules remplissent également une fonction de structuration, puisqu'elles délimitent des arguments et des propositions. Settekorn (1977) démontre que ces tournures à fonction de recherche d'approbation discursive, «[...] se trouvent en priorité aux endroits où se situent les arguments de justification». (Settekorn, 1977, p. 201)

⁴¹ Comme l'ouvrage de ce chercheur (Gülich, 1970) a été écrit en allemand et que nous ne comprenons pas cette langue, nous n'avons pu le consulter directement. Nous nous fions donc ici sur ce qu'en dit Settekorn.

[Ces tournures] sont de courtes formes d'argumentation; du fait qu'elles élèvent une exigence de validité [...] elles peuvent être intégrées dans de plus amples contextes argumentatifs en tant que propositions justificatives. Dans cet ordre d'idées, ce sont des correspondants fonctionnels aux propositions généralisantes.⁴² (Settekorn, 1977, p. 203)

Settekorn (1977) précise cependant que, contrairement aux propositions généralisantes dans lesquelles la demande d'approbation est implicite, dans les tournures à fonction de recherche d'approbation discursive, cette demande est explicite.

De son côté, à partir de critères prosodiques, Vincent (1983) analyse soit comme des ponctuants, soit comme des marqueurs d'interaction les éléments *hein*, *tu sais / vous savez*, *vous comprenez*, *n'est-ce pas*, *là*, *vois-tu*, *je veux dire*, *osti*, *moi* et *il dit / je dis / j'ai dit*⁴³. En (30) ci-dessous, nous avons reproduit une portion d'un exemple, tiré de Vincent (1983), d'un contexte où l'élément *hein* est un ponctuant d'après ce chercheur.

(30) dix-huit piastres par jour pour un détenu *hein* (s.p.) pour garder un détenu en dedans.⁴⁴
(= (2.16) dans Vincent, 1983, p. 49)

Un troisième chercheur, Auchlin (1981), intègre les particules de recherche d'approbation discursive à son classement des marqueurs de structuration de la conversation. Selon lui, ce sont des marqueurs de décrochement: ils enchaînent avec un énoncé d'un niveau de textualisation inférieur ou supérieur à celui de l'énoncé précédent. De son côté, Luzzati a traité de l'élément *hein*: pour lui, il s'agit d'un type d'appui du discours, un phatique, et il tend

⁴² Les propositions généralisantes sont des propositions qui débutent par *tous les...*, *chaque...*, *chaque fois que...*, etc. Soulignons l'analogie existant entre ce concept et celui d'énoncé généralisant dont nous venons de discuter (par. 3.2.3.7).

⁴³ Notons que Vincent (1987), dans un article sur les particules spécifiques au discours direct, définit certaines occurrences de la particule *il dit / je dis / j'ai dit* comme étant des «marqueurs d'identification du locuteur du discours rapporté».

⁴⁴ Vincent (1983) utilise le sigle *s.p.* entre parenthèses pour signifier «signal de prosodie».

à conclure une période. Enfin, notons également que Duncan (1972) considère l'expression anglaise *you know* comme un signal de cession de tour de parole.

3.2.3.9 Les particules de prise de parole

Par leur étude distributionnelle des particules de prise de parole (*pre-sentential discourse particles*), Vicher et Sankoff (1989) ont démontré que ces particules se présentaient dans un certain ordre, ordre comprenant huit positions différentes. Selon ces chercheurs, dans les deux premières positions, se situent les particules qui établissent une transition entre locuteur et interlocuteur; les particules servant à exprimer la réaction du locuteur sur la validité interactionnelle et illocutoire du tour précédent occupent les troisième et quatrième positions; les cinquième et sixième positions sont remplies par les particules rendant compte de la réaction au contenu informatif du tour précédent; et les septième et huitième positions sont utilisées par des éléments semblables à des marqueurs et jouant un rôle largement prosodique.

Le tableau 3.13 qui suit reproduit la classification (dans les huit positions) des particules de prise de parole proposée par Vicher et Sankoff. Soulignons que le corpus avec lequel ces chercheurs ont travaillé est composé de conversations ordinaires ainsi que de conversations dans une salle de classe. Elles ont été produites par une majorité de locuteurs natifs du français (de France, de Belgique et de Suisse) et d'une minorité de locuteurs dont le français est une langue seconde.

Tableau 3.13
Les particules de prise de parole recensées et classées par Vicher et Sankoff (1989)

(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)	(8)
ah	bon	ben	oui/ouais	ben	oui/ouais	tu vois	hein
oh		mais	non	mais	non	tu sais	
eh			si	et	si	s'tu veux	
hm			d'accord	ou	d'accord	tiens	
etc. ⁴⁵			bien sur	'fin	bien sur	attends	
			j'sais	donc	j'sais	écoute	
			c'est sur		c'est sur	note	
			c'est +adjectif positif		c'est + adjectif positif	r'marque	
			j'sais pas		c'est pas vrai	allez	
			autres (ad)verbes de doute ⁴⁶		c'est pas + adjectif positif	dis donc	
					c'est + adjectif négatif	dis	
					absolument	voyons	
					adverbe en -ment	j'veux dire	
					pas vraiment	quoi	
					pas + adverbe en -ment	là	
					pas d'accord		
					pas du tout		
					j'sais pas		
					autres (ad)verbes de doute		
					de toute façon		
					de toute manière		
					enfin		
					pourtant		
					justement		
					alors		
					pi		

Tiré de: Vicher et Sankoff, 1989, p. 86, (30)

⁴⁵ Il y a 23 termes dans la colonne (1), la plupart n'apparaissant qu'une seule fois dans le corpus.

⁴⁶ j'pense pas / j'crois pas / ça dépend / peut-être...

De son côté, Boutin (1997) a établi un ensemble de six critères permettant d'identifier et de définir les particules de prise de parole. Le premier de ces critères est le fait qu'elles sont émises au début d'un tour de parole. Le deuxième critère est le fait qu'elles se détachent prosodiquement du reste de l'énoncé en étant suivies d'une pause, en présentant une courbe mélodique distincte de ce qui suit, en étant prononcées d'une voix plus ou moins forte que ce qui suit, ou en étant prononcées avec un débit plus lent ou plus rapide que ce qui suit. Le troisième critère est le fait qu'elles se détachent syntaxiquement du reste de l'énoncé en étant des structures de type topicalisé, clivé, semi-clivé, vocatif, etc. Le quatrième critère est le fait que leur élimination n'affecte pas la valeur référentielle et syntaxique de l'énoncé. Le cinquième critère est le fait qu'il peut s'agir d'un élément répétitif préposé (par exemple: *moi je...*). Et enfin, le sixième critère est le fait qu'elles signalent le désir de prendre la parole.

Soulignons que, à l'instar de Vicher et Sankoff (1989), Boutin (1997) observe certaines contraintes sur l'ordre d'apparition des particules de prise de parole. Pour illustrer la notion de particule de prise de parole, nous avons choisi un exemple utilisé par Boutin (1997), exemple tiré du corpus «Québec 1994». Dans cet exemple, reproduit en (31) ci-dessous, le chiffre qui précède le tour de parole correspond au numéro attribué au locuteur, le symbole (:::) représente une pause et les particules de prise de parole sont en caractères gras.

- (31) 5. **Alors tu-vois:::** tu vas prendre
 3. Moi j'ai pas cette façon là de voir la science.

(Boutin, 1997, p. 31)

Dans le tableau 3.14 ci-dessous, nous avons établi l'inventaire des 55 formes simples des particules de prise de parole que Boutin a identifiées dans le corpus de conversations québécoises «Québec 1994» élaboré par Dubois et Sankoff (1994, 1996).

Tableau 3.14
Inventaire des particules de prise de parole recensées par Boutin (1997)

absolument	comme	formidable	même	probablement
ah	certain / certainement	franchement	mets-en	regarde
alors	dans le fond	hein	moi	sacre / exclamation
anyway	de toute façon	hey	non	sûrement
ben / bien	donc	heu	o.k.	surtout pas
bien sûr	en-tout-cas	hum / humhum	oh	tiens
bon	exactement / exact	interpellation	oui / ouin / ouain / ouais / yeah	toi
c'est bien / c'est bon	effectivement	je-veux-dire	pis / puis	tu-vois
c'est ça	enfin	justement	parce-que	tsé / tu-sais
c'est vrai	et	là	parfait	voilà
c'est + adj.	fait-que	mais	pourtant	voyons

En ce qui concerne la question du classement des particules de prise de parole parmi l'ensemble des particules discursives, la position de Boutin (1997) ne nous semble pas claire. En effet, les propos qui suivent laissent croire qu'elle classe les particules de prise de parole parmi les marqueurs de structuration: «[...] comme tous les marqueurs de structuration, les particules de prise de parole sont multifonctionnelles et proviennent de diverses catégories lexicales; conjonctions (*mais, alors*, etc.), sacres (*christ*, etc.), expressions figées (*tu-sais*, etc.), ponctuants (*là*, etc.), etc. »⁴⁷ (Boutin, 1997, p. 33) Comme d'ailleurs le fait que pour ce chercheur les particules de prise de parole remplissent le rôle d'élément d'introduction. Cependant, Boutin (1997) attribue aussi aux particules de prise de parole la fonction interactionnelle de signalement du désir de prendre la parole et celle de prise de parole. Également, pour ce chercheur ces particules remplissent neuf fonctions interactives, soit les fonctions d'accord, de désaccord, d'opinion, d'enchaînement et de signaux / stratégies de support (exclamation, métaquestion, soutien interactif, interpellation et signaux de compréhension). Ceci, à notre avis, constituent des arguments en faveur du classement des particules de prise de parole parmi les marqueurs d'interaction.

⁴⁷ L'emploi de l'expression «catégories lexicales» nous semble inapproprié ici puisque ni les sacres, ni les expressions figées, ni les ponctuants n'en sont. À notre avis, il aurait été préférable d'employer l'expression «catégories d'éléments».

En nous basant sur les fonctions interactionnelles⁴⁸ et les neuf fonctions interactives⁴⁹ des particules de prise de parole définies par Boutin (1997) ainsi que sur la définition des marqueurs d'interaction de Vincent (1983), nous considérons les particules de prise de parole comme des marqueurs d'interaction. Faisant partie des mécanismes de prise de parole, ces particules remplissent, selon nous, la fonction interactive générale de faciliter le contact entre les locuteurs.

3.2.3.10 Les parenthèses discursives

Selon Laurin (1989), les parenthèses discursives consistent en des énoncés insérés entre le sujet et le verbe, entre le verbe et le complément d'une même phrase, entre un nom et sa relative, entre une principale et sa subordonnée, entre une indépendante et sa coordonnée ou entre deux juxtaposées. Ce chercheur note que, lorsqu'une phrase (ou une proposition) est interrompue et qu'une partie de cette phrase est reprise après l'interruption, on est en présence d'une parenthèse discursive (voir les éléments *Je lui ai dit* dans l'exemple (32) ci-dessous).

Laurin (1989) explique que certaines caractéristiques peuvent aider l'identification des parenthèses: un changement de sujet (voir le passage de *je* à *il* dans l'exemple (32)), de temps du verbe (voir le passage du passé composé au présent dans l'exemple (32)) ou de type de verbe. Ces changements sont des indices d'autant plus fiables s'ils sont accompagnés d'un retour au sujet, au temps de verbe ou au type de verbe préalablement utilisé. D'après ce chercheur, l'intonation facilite également l'identification, car les parenthèses sont prononcées avec une inflexion distincte de l'inflexion de la phrase dans laquelle elles s'insèrent: les

⁴⁸ «**INTERACTIONNEL**, **ELLE** adj. *Didact.* Relatif à l'interaction. » (*Le Petit Larousse illustré*, 1998, p. 553)

⁴⁹ «**INTERACTIF**, **IVE** adj. **I.** Se dit de phénomènes qui réagissent les uns sur les autres. » (*Le Petit Larousse illustré*, 1998, p. 553)

parenthèses sont prononcées avec un débit plus rapide et sont isolées du reste de la phrase par des pauses.

Laurin (1989) a, par ailleurs, élaboré une typologie des parenthèses discursives. Elle les classe en six catégories majeures: les parenthèses anticipatives, informatives, interactives, de positionnement, de souci d'exactitude et de digression. Puis, elle distingue six types de parenthèses anticipatives: les parenthèses évaluatives / commentatives, de contre-argumentation, de précision / nuance, de commentaires métadiscursifs, de justification et de renforcement.

Voici, de manière concise, comment Laurin (1989) décrit les différentes parenthèses qu'elle a identifiées. Les parenthèses anticipatives servent à contre-carrer les oppositions de l'interlocuteur⁵⁰. Les parenthèses informatives sont utilisées pour prévenir les interrogations de l'interlocuteur. En (32) ci-dessous, nous avons reproduit un exemple de parenthèse informative fourni par Laurin (1989)⁵¹.

(32) #8 (33)⁵²

Puis un moment donné je lui ai dit, parce que le monsieur il fait de la télévision. I: on le voit souvent à la télévision. Je lui ai dit "Vous avez pas peur qu'en faisant de la télévision un moment donné vous sortiez un sacré?"

(= (34) dans Laurin, 1989, p. 71)

⁵⁰ Plus bas, nous reviendrons sur cette catégorie et présenterons les six types de parenthèses qu'elle comporte.

⁵¹ Nous avons tiré de Laurin (1989) tous les exemples de parenthèses que nous présentons ici. Dans ces exemples, l'apostrophe isolée (') représente une élision, les deux points (:) représente une hésitation et les termes entre antilambda (< >) sont émis par l'interlocuteur.

⁵² Laurin (1989) puise ses exemples du corpus Thibault, Vincent, Sankoff, Kemp (1984), corpus de français parlé à Montréal. Elle note le numéro de l'entrevue (ici l'entrevue numéro 8), et le numéro de la page de transcription (inscrit entre parenthèses). De plus, elle souligne les énoncés parenthétiques.

Les parenthèses interactives maintiennent le contact entre les locuteurs; à l'aide de ces parenthèses, le locuteur interpelle l'interlocuteur, attire son attention. Une parenthèse interactive est présentée dans l'exemple (33) qui suit.

(33) #44 (14)

(...) si j'avais été instruite j'aurais pu trouver un travail plus: comment ce-qu'on pourrait dire ça plus: rémunérateur là.

(= (28) dans Laurin, 1989, p. 66)

Les parenthèses de positionnement permettent au locuteur de donner son opinion, d'évaluer la situation décrite. En (34) ci-dessous se trouve un exemple d'une parenthèse de positionnement.

(34) #2 (107)

À Noël elle leur z achète un équipement de ski alpin. C'est quand même assez dispendieux. Je: j'imagine. J'ai jamais été voir les prix parce que c'est au-dessus de mes moyens. Mais ti-cul il les met pas il en veut un autre de: sept cents quelques piastres plus cher.

(= (25) dans Laurin, 1989, p. 63)

Les parenthèses de souci d'exactitude sont employées par le locuteur pour corriger une partie de ses propos, pour les nuancer, les préciser. Il s'agit souvent d'expressions plus ou moins figées. Un exemple d'une parenthèse de souci d'exactitude est reproduit en (35).

(35) #76 (38)

Ca j'ai vu ça au coin de la rue: ici Laurier et Parc, si je me trompe pas, Laurier et Parc, la banque d'Epargne. Une grande annonce, "caissier, caissière demandé".

(= (13) dans Laurin, 1989, p. 61)

Les parenthèses de digression apportent des informations dites gratuites. En (36), nous retrouvons un exemple de ce genre de parenthèse.

(36) #131 (38) (qu'est-ce qui caractérise un repas avec invités)⁵³

Bien on fera pas des hot-dogs là: <hum> Parce que des fois on mange des hot-dogs mais; On fera pas des hot-dogs, c'est pas un: un gros souper gastronomique <hum> mais c'est un souper: ordinaire (...)

(= (16) dans Laurin, 1989, p. 58)

Comme nous l'avons mentionné plus haut, Laurin (1989) distingue six types de parenthèses anticipatives. Voici comment ce chercheur les caractérise. À l'aide des parenthèses évaluatives / commentatives, le locuteur cherche à prévenir un jugement de l'interlocuteur. Il évalue et commente ses propres propos. L'exemple (37) illustre une parenthèse évaluative / commentative.

(37) #2 (97) (Ginette Reno)

Premièrement c'est de proche, tu la vois bien, tu la vois: c'est: c'est niaiseux. Tu la vois suer: tu la vois les ar: les yeux vitrés (...)

(= (41) dans Laurin, 1989, p. 77)

Les parenthèses de contre-argumentation visent à prévenir une objection potentielle de l'interlocuteur. Le locuteur émet un contre-argument et le réfute. C'est, en rhétorique, la figure de prolepse. Une parenthèse de contre-argumentation est présentée en (38).

(38) #76 (10)

Vous savez il y a un maudit problème actuellement chez les jeunes d'après ch: ce que je peux voir, je suis pas au courant parce que: j'ai pas d'enfant, mais je vois ça un petit peu par les autres, la situation est dure pour vous autres. La situation est dure en maudit.

(= (46) dans Laurin, 1989, p. 84)

⁵³ Afin d'en améliorer la compréhension, Laurin (1989) ajoute parfois quelques précisions à certains de ses exemples.

Les parenthèses de précision / nuance ont pour but d'empêcher l'interlocuteur de mal interpréter les propos du locuteur. Ce dernier nuance, précise ses propos afin d'éliminer les ambiguïtés. L'exemple (39) illustre une parenthèse de précision / nuance.

(39) #85 (28) (comment elle a procuré de la drogue à une copine)

Puis moi ' me pensais bien bonne je savais qu'il y avait un gars qui était pusher puis je: j'étais pas une droguée du tout. je lui en avais procuré ça c'était au mois de septembre (...)

(= (49) dans Laurin, 1989, p. 86)

Les parenthèses de commentaires métadiscursifs sont des expressions figées. Elles portent généralement sur des termes que le locuteur estime trop connotés, des termes sur lesquels il a certaines réserves. Un commentaire métadiscursif est présenté en (40).

(40) #79 (17) (ses fils)

(...) ils sont pas misogynes, il faut bien dire le mot comme l'était mon mari.

(= (51) dans Laurin, 1989, p. 88)

Les parenthèses de justification visent à expliquer ou à justifier un terme ou un jugement que le locuteur a émis ou encore un fait qui le désavantage. En (41), on peut observer un exemple de parenthèse de justification.

(41) #123 (39)

Ma mère a de: a travaillé juste pour faire un: une chemise peu: une chemise puis un jacket, mais ils sont assez compliqués là, <hum> pendant deux jours juste pour: comprendre comment placer les m: les: les tissus.

(= (60) dans Laurin, 1989, p. 92)

Enfin, les parenthèses de renforcement servent à affermir les propos du locuteur. Il cherche à convaincre l'interlocuteur par sa conviction, sa sincérité ou en faisant appel à l'évidence. C'est en (42) qu'est illustrée la parenthèse de renforcement.

(42) #76 (22) (les jeunes enfants qu'on amène un peu partout)

Il aime pas ça. Puis c'est pas bon non plus, vous pouvez pas me dire le contraire,
 <hum> c'est parce que la mère elle a l'idée d'aller là puis a: elle va y aller écoute. Que
 le diable emporte l'enfant (...)

(= (62) dans Laurin, 1989, p. 94)

Le tableau 3.15 ci-dessous nous a permis de représenter de manière concise les 11 types de parenthèses discursives que distingue Laurin, ainsi que leurs fonctions.

Tableau 3.15
 Les types de parenthèses discursives et leurs fonctions selon Laurin (1989)

Type de parenthèse	Fonction	Description
anticipative	contre-carrer les oppositions	
	évaluative/commentative	évaluer, commenter ses propos pour prévenir un jugement
	de contre-argumentation	émettre et réfuter un contre-argument pour prévenir une objection potentielle
	de précision / nuance	nuancer, préciser ses propos pour éliminer les ambiguïtés, empêcher une mauvaise interprétation
	de commentaire métadiscursif	commenter des termes trop connotés, émettre certaines réserves
	de justification	expliquer, justifier un terme ou un jugement, un fait désavantageux
	de renforcement	affermir ses propos, convaincre par sa conviction, sa sincérité ou en faisant appel à l'évidence
informative	prévenir les interrogations	
interactive	maintenir le contact, interpeller, attirer l'attention	
de positionnement	donner son opinion, évaluer la situation	
de souci d'exactitude	corriger, nuancer, préciser ses propos	expression figée
de digression	apporter des informations gratuites	

En ce qui concerne les critères syntaxiques et distributionnels d'identification des parenthèses discursives, critères élaborés par Laurin (1989) et décrits plus haut, nous émettons une réserve face au critère selon lequel les parenthèses discursives peuvent être insérées entre le sujet et le verbe. Dans l'exemple que fournit ce chercheur pour illustrer ce type de contexte (exemple reproduit ici en (43) ci-dessous), la parenthèse discursive est, à notre avis, insérée entre le sujet et son élément redondant plutôt qu'entre le sujet et le verbe.

(43) #91 (53)

(...) c'est comique. C'est parce que la petite Jérémie, c'est la petite fille je te parlais, elle: elle a été élevée par sa mère avec un: parler assez pur, puis aussitôt qu'elle est allée à l'école, ben elle l'a complètement transformé (...)

(= (1) dans Laurin, 1989, p. 18)

Pour cette raison, nous rejetons le critère selon lequel les parenthèses discursives peuvent être insérées entre le sujet et le verbe, et ajoutons le critère selon lequel les parenthèses discursives peuvent être insérées entre le sujet et son élément redondant.

Par ailleurs, nous analysons les parenthèses discursives décrites par Laurin (1989) comme un type de marqueur d'interaction, tel que défini par Vincent (1983). La fonction interactive de ces marqueurs ainsi que le fait qu'ils soient associés à la fonction phatique concordent avec la fonction générale des parenthèses discursives. Nous classons les parenthèses discursives parmi les marqueurs d'interaction servant à maintenir le contact entre les locuteurs. Les marqueurs d'interaction atténuant les propos sont, à notre avis, un type de parenthèse discursive anticipative de commentaire métadiscursif; de même, les marqueurs d'interaction s'assurant de l'écoute correspondent à un type de parenthèse discursive interactive.

La classification des parenthèses discursives parmi les marqueurs d'interaction émis par le locuteur se trouve illustrée dans le tableau 3.16 ci-dessous. Nous avons tenté d'inclure dans ce tableau un exemple pour chaque type de marqueur. Cependant, parce qu'il est, dans plusieurs cas, impossible de saisir le rapport entre un exemple hors contexte et la catégorie de parenthèse à laquelle cet exemple appartient, certains types de parenthèse ne sont pas

accompagnés d'exemples (les parenthèses anticipatives de contre-argumentation, de précision/nuance et de justification; et les parenthèses informatives, de positionnement et de digression).

Tableau 3.16
Classification des marqueurs d'interaction émis par le locuteur

Type de marqueur			Exemple
formule d'ouverture			<i>comment ça va?</i>
	particule de prise de parole		<i>tiens</i>
formule de maintien du contact	parenthèse anticipative	évaluative / commentative	<i>c'est niais</i>
		de contre-argumentation	
		de précision / nuance	
		de commentaire métadiscursif	<i>comme on dit, il faut bien dire le mot</i>
		de justification	
		de renforcement	<i>vous pouvez pas me dire le contraire</i>
	parenthèse informative		
	parenthèse interactive		<i>m'écoutes-tu?</i>
			<i>comment on dit donc?</i>
	parenthèse de positionnement		
formule de fermeture	parenthèse de souci d'exactitude		<i>si je me trompe pas</i>
	parenthèse de digression		<i>ça fait que, alors, donc</i>
			<i>en tout cas</i>
			<i>pis / puis</i>
			énoncé généralisant: <i>(puis) tout (ça)</i>

3.2.3.11 Conclusion

Dans les paragraphes précédents (par. 3.2.3.1 à 3.2.3.10), nous avons rendu compte des travaux de recherche dont nous avons pris connaissance, travaux portant sur les diverses particules discursives que nous avons identifiées à l'intérieur de nos corpus. Afin d'exposer le point de vue général que nous adoptons face à ces travaux et afin de conclure l'article 3.2.3, nous présentons dans le tableau 3.17 ci-dessous la classification des particules discursives selon leurs propriétés structurelles. D'autre part, dans les chapitres 4 et 5 qui suivent, nous reviendrons sur les critères d'identification que nous avons retenus.

Tableau 3.17
Classification des particules discursives selon leurs propriétés structurales

Marqueur d'interaction			M. ⁵⁴ de structuration		Marqueur de prosodie	
Type de marqueur		Exemple	Type m.	Exemple	Type m.	Exemple ⁵⁵
d'ouverture		<i>comment ça va?</i>	de début du thème	<i>bien</i>	démarreur	<i>bien</i>
	p.p.p.	<i>tiens</i>				
de maintien du contact	p.a. évaluative/ commentative	<i>c'est niais</i>	de continuité	<i>ça fait que, alors, donc</i>	ponctuant	<i>là</i>
	p.a. de contre-argumentation			<i>pis / puis</i>		<i>tu sais/ vous savez</i>
	p.a. de précision /nuance			<i>parce que</i>		<i>vois-tu et vous comprenez</i>
	p.a. de commentaire métadiscursif	<i>comme on dit, il faut bien dire le mot</i>		<i>mais</i>		<i>hein</i>
	p.a. de justification			énoncé généralisant: (puis) tout (ça)		<i>n'est-ce pas</i>
	p.a. de renforcement	<i>vous pouvez pas me dire le contraire</i>				<i>je veux dire</i>
	p. informative					<i>osti</i>
	p. interactive	<i>m'écoutes-tu? comment on dit donc?</i>				<i>moi</i>
	p. de positionnement					<i>il dit/ je dis/ j'ai dit</i>
	p. de souci d'exactitude	<i>si je me trompe pas</i>				
	p. de digression					
de fermeture		<i>ça fait que, alors, donc</i>	de fin du thème	<i>ça fait que</i>		
		<i>en tout cas</i>				
		<i>pis / puis</i>				
		<i>(puis) tout(ça)</i>				

⁵⁴ Dans ce tableau, nous utilisons l'abréviation *m.* pour signifier «marqueur», le sigle *p.p.p.* pour signifier «particule de prise de parole», le sigle *p.a.* pour signifier «parenthèse anticipative» et l'abréviation *p.* pour signifier «parenthèse».

⁵⁵ Notons que tous les éléments mentionnés ici à titre d'exemples de marqueur de prosodie auraient également pu être cités à titre d'exemples de marqueur d'interaction.

CHAPITRE IV

MÉTHODOLOGIE

Pour réaliser la mise en corrélation des virgules avec les particules discursive, nous avons utilisé trois supports matériels distincts. Le premier support, notre corpus oral, est un disque compact constitué d'enregistrements de langue parlée. La section 4.1 ci-dessous est consacrée à la description de ce corpus. Le deuxième support, notre corpus écrit, contient les translittérations de ces enregistrements, translittérations composées de segments sur lesquels diverses opérations ont été effectuées dans le but d'obtenir des transcriptions qui soient conformes aux normes du français écrit. C'est à la section 4.2 que nous présentons ce corpus écrit. Dans cette section, nous décrivons les deux étapes préliminaires à la mise en corrélation des virgules avec les particules discursives: l'élaboration des transcriptions, et l'identification des sites de virgules sur les translittérations. Le troisième support est une grille de codification. À l'aide de cette grille, nous avons décrit chacune des virgules inscrites sur les transcriptions et chacun des sites de virgules identifiés sur les translittérations. Cette grille se présente sous la forme de feuilles de calcul du logiciel «Excel». À la section 4.3, nous décrivons et expliquons son élaboration ainsi que la façon dont nous avons analysé les données qu'elle révèle. Cette analyse mettra en corrélation les virgules avec les particules discursives.

4.1 Le corpus oral

Notre corpus oral est constitué d'extraits de deux interviews sociolinguistiques réalisées en 1971 dans le cadre du corpus de français montréalais Sankoff-Cedergren. Cet important corpus comprend 120 interviews sociolinguistiques ayant été préparées dans le but d'amener

les locuteurs à produire le type de discours dit «spontané»; ce que Labov (1976¹) définit comme étant «[...] ce type de discours que l'excitation ou l'émotion font apparaître et qui brise les contraintes d'une situation formelle». (Labov, 1976, p. 146) Chacune de ces 120 interviews est construite avec deux participants pour qui l'interaction consiste en une première rencontre. Les rôles interlocutifs et les tours de parole sont établis à l'avance. Ils sont répartis entre un intervieweur, qui initie la conversation, intervenant minimalement, et un interviewé auquel on demande de s'exprimer librement et longuement. Selon la typologie des corpus basée sur l'échelle d'authenticité développée par Kerbrat-Orecchioni (1990), le corpus Sankoff-Cedergren est constitué d'échanges semi-artificiels (plus communément appelés «semi-dirigés»). Dans les interviews composant ce corpus, nous sommes en présence de deux participants ratifiés directement et un participant ratifié indirectement (l'élément «micro»), selon le modèle de Goffman (1981). Soulignons également que, d'après Drescher (1996), le type de discours que produit l'interviewé est propice à l'élaboration de récits; ce chercheur affirme ce qui suit: «La répartition des rôles conversationnels au cours d'une narration coïncide en principe avec la répartition préétablie par la situation d'interview. » (Drescher, 1996, p. 139)

Bien que l'interview sociolinguistique soit un type de discours interactionnel globalement dialogique, des sections d'interview ont un caractère monologique. En cela notre choix de corpus nous paraît pertinent. Notre recherche fait intervenir deux systèmes langagiers; l'un, l'oral, a un caractère essentiellement dialogique, alors que l'autre, l'écrit, a un caractère résolument monologique. Comme notre objectif est de mettre en corrélation des éléments relevant de chacun de ces deux systèmes, nous avons essayé d'éviter les trop grands décalages occasionnés par cette divergence de caractère. En choisissant l'interview sociolinguistique comme type d'interaction, nous nous assurons du minimum de décalage relié au type de corpus puisque l'interview sociolinguistique se situe sur l'échelle des corpus de Kerbrat-Orecchioni (1990) à la limite des corpus de caractère dialogique. Cependant, d'importants décalages demeurent. En plus d'être de type monologal, alors que l'oral est de type

¹ Il s'agit de la traduction française de *Sociolinguistic Patterns* écrit par Labov et publié par l'*University of Pennsylvania Press* en 1973.

dialogual, l'écrit est un produit fini, alors que l'oral est un produit en construction. Notons également qu'à l'oral, la priorité va au contact, alors qu'à l'écrit, elle porte sur le message.

Les interviews desquelles nous avons tiré des extraits sont celles des locuteurs identifiés par les numéros 007 et 031 dans le corpus de français montréalais Sankoff-Cedergren (1971). Le locuteur identifié par le numéro 007 a 24 ans au moment de l'interview, est assembleur, a une 9^e année de scolarité et habite le quartier Rosemont à Montréal. Le locuteur identifié par le numéro 031 a 60 ans au moment de l'interview, ne travaille pas, a une 11^e année de scolarité et habite le quartier Outremont à Montréal. Ces deux interviews ont été choisies d'abord parce qu'un travail de segmentation sur les translittérations avait préalablement été fait à l'aide du logiciel «Multitrans»¹ dans le cadre d'un cours de sociolinguistique. Cette segmentation a facilité le repérage des éléments tout au long des diverses opérations effectuées lors de la transposition à l'écrit des énoncés oraux. Les interviews de ces deux locuteurs ont également été choisies parce que les locuteurs appartiennent à des classes sociales différentes. Notons de plus l'importante disparité d'âge entre les deux locuteurs. En ce qui concerne le genre, autre facteur explicatif externe généralement utilisé pour effectuer l'analyse de la variation, nous ne l'avons pas retenu comme critère. Nos locuteurs appartiennent tous deux au genre féminin, mais ce facteur n'est pas pertinent pour notre travail. Enfin, bien que nous utilisions des concepts développés dans le cadre de l'analyse de la variation, avec un échantillon de seulement deux locuteurs, notre travail n'est pas une étude des variables en tant que telle. Ce n'est qu'à titre d'indice révélant le type de différences pouvant être obtenues dans les résultats que les facteurs des classes sociales et de l'âge sont ici envisagés.

À l'intérieur des interviews des locuteurs 007 et 031, nous avons choisi des extraits dans lesquels les interventions de l'intervieweur étaient les moins fréquentes; ceci pour accentuer le caractère monologique des propos recueillis et donc ainsi réduire les décalages entre l'oral et l'écrit. Nous avons également sélectionné ces extraits sur une base thématique. Les extraits

¹ Le logiciel «Multitrans» a été créé par LDC, *Linguistic Data Consortium*, pour la transcription et l'annotation des conversations.

rapportant le discours du locuteur 007 représentent environ 11 minutes d'interview. Ils développent les thèmes du voyage de noces du locuteur, des changements ayant eu lieu à Montréal et des événements perçus comme dangereux par le locuteur. Les extraits rapportant le discours du locuteur 031 représentent environ 13 minutes d'interview. Ils portent sur les thèmes des voyages effectués par le locuteur, des changements ayant eu lieu à Montréal et de la crise de 1929. Nous avons choisi le thème des voyages parce qu'il nous a semblé favoriser un climat de détente. Nous avons retenu les thèmes de la crise de 1929 et des situations dangereuses parce que ce sont ceux favorisant le plus une atmosphère informelle. En effet, ces deux thèmes sont reliés au contexte du danger de mort, contexte décrit par Labov comme propice à l'émergence du discours spontané (Labov, 1976, p. 153).

Enfin, soulignons que, tout au long de notre travail, nous ferons référence à notre corpus en distinguant le corpus 1, qui comprend les extraits de l'interview du locuteur 007, et le corpus 2, qui comprend les extraits de l'interview du locuteur 031.

4.2 Le corpus écrit

Comme nous l'avons déjà mentionné, notre corpus écrit contient des translittérations et des transcriptions. Les translittérations³, bien que se présentant sous forme de textes écrits, ne sont pas des textes conformes aux règles de la grammaire du français écrit. Ce sont des outils de travail développés par les linguistes travaillant avec les corpus (les enregistrements) de langue parlée. Les translittérations comprennent non seulement chaque parole émise, tout ce qui a été prononcé par les locuteurs, mais également d'autres types d'informations telles des indications sur certains gestes produits par les locuteurs (ce peut être des rires, par exemple). Différents types de translittérations existent. Les translittérations du corpus

³ Voir l'appendice A où figure, à titre d'exemple, une page de translittération.

Sankoff-Cedergren (1971)⁴ avec lesquelles nous travaillons rapportent les propos du locuteur interviewé, mais non ceux de l'intervieweur, à l'exception des signaux de *back-channel* émis par ce dernier. En ne travaillant qu'avec les propos du locuteur interviewé, nous évitons le problème que représente l'intégration dans le texte écrit d'une deuxième voix. De plus, afin de réduire les décalages entre l'oral et l'écrit, il nous a paru judicieux de ne pas retenir des portions d'interview où les changements de tour de parole sont nombreux, des portions d'interview comprenant des dialogues.

Les «transcriptions»⁵ sont, quant à elles, des textes écrits conformes aux règles de la grammaire écrite telles qu'elles ont été énoncées par Grevisse et Goosse (2000); il s'agit d'une version écrite des énoncés oraux composant nos deux corpus oraux, version écrite selon les normes de l'écrit. Elles sont le résultat obtenu après l'exécution d'une série d'opérations effectuées sur les segments translittérés de nos corpus oraux. Il est important de comprendre que ces transcriptions que nous proposons ne sont pas les seules versions, écrites selon les normes de l'écrit, pouvant refléter nos énoncés oraux. Bien que nous ayons visé une réduction maximale des interventions et bien qu'à l'intérieur de ces interventions, nous ayons recherché le plus d'objectivité possible, il demeure qu'il ne s'agit que d'une interprétation. C'est donc en en reconnaissant la subjectivité que nous utilisons ces transcriptions comme outil de travail. De plus, nous sommes consciente que, malgré le fait qu'elles se veulent un reflet à la fois du langage oral et du langage écrit, ces transcriptions altèrent de façon majeure et l'un et l'autre de ces systèmes langagiers.

Passons maintenant à la description des deux étapes préliminaires à la mise en corrélation des virgules avec les particules discursives.

⁴ Les translittérations du corpus Sankoff-Cedergren (1971) ont été effectuées par des secrétaires et des assistants de recherche selon un protocole décrit dans l'article de Sankoff et collaborateurs (1976). Cet article expose de manière précise l'élaboration de ce corpus.

⁵ Voir l'appendice B où figure, à titre d'exemple, une page de transcription.

4.2.1 L'élaboration des transcriptions

À partir des translittérations de nos corpus oraux et en nous référant à l'écoute de ces derniers, nous avons effectué une série d'opérations dans le but de produire une transcription conforme aux règles de l'écrit reflétant les énoncés composant nos corpus oraux. Ces opérations sont les procédures d'édition nécessaires à la transformation des unités de l'oral dans une représentation textuelle des phrases conforme à la grammaire de l'écrit. Notre corpus écrit⁶ présente d'abord le premier segment translittéré de notre corpus oral⁷. Ensuite, ce segment est repris, et c'est à même cette reprise que nous exécutons la première des procédures d'édition s'appliquant spécifiquement à ce segment. Le résultat obtenu à la suite de cette première opération est de nouveau repris, et c'est à partir de cette nouvelle reprise que nous exécutons la seconde procédure d'édition pertinente au segment, et ainsi de suite. Enfin, de l'exécution de la dernière de ces procédures d'édition résulte une phrase; celle-ci constitue la première phrase de nos transcriptions. Soulignons le fait que notre corpus écrit se présente en deux volets: le corpus 1 contient les segments translittérés de notre corpus oral 1, les diverses reprises des segments sur lesquelles sont exécutées les différentes procédures d'édition et les phrases transcrites rattachés aux énoncés produits par le locuteur 007; et le corpus 2 contient les mêmes types d'éléments rattachés aux énoncés produits par le locuteur 031.

Pour élaborer les transcriptions, dans nos deux corpus écrits, nous avons donc premièrement repris un par un chaque segment tel qu'il se présentait dans les translittérations de nos deux corpus oraux. Nous avons écouté la portion de l'enregistrement correspondant à

⁶ Voir l'appendice C où figure, à titre d'exemple, trois pages de notre corpus écrit 1.

⁷ En fait, lorsqu'il y a lieu, le premier segment translittéré est précédé d'une reprise de ce même segment, reprise sur laquelle des sites de virgules ont été identifiés par un astérisque. Comme l'identification des sites de virgules sur les translittérations constitue la deuxième étape préliminaire à la mise en corrélation des virgules avec les particules discursives et comme elle a été exécutée après l'élaboration des transcriptions, nous en expliquons les détails plus bas à l'article 4.2.2.

chacun de ces segments translittérés à l'aide du logiciel «Multitrans»⁸. Ceci nous a permis d'abord d'identifier puis soit d'ajouter (en italique et en violet) à même la reprise du segment translittéré des éléments manquants, soit d'éliminer (en italique et en vert) des éléments inexistant sur la bande sonore. Par la suite, nous avons réalisé sur chacun des segments translittérés repris un maximum de six opérations. Ces opérations ont servi à transformer les énoncés oraux translittérés (c'est-à-dire les translittérations) en un texte conforme aux règles du français écrit (c'est-à-dire les transcriptions).

D'autre part, dans nos corpus écrits, un système de numérotation des segments permet d'identifier aisément laquelle des différentes opérations est effectuée; ce système permet de suivre les transformations opérées sur chaque segment étape par étape. Les numéros de segments constitués uniquement de chiffres (1, 2, 3, etc.) signalent des segments reprenant textuellement un segment des translittérations. En (44) ci-dessous, on peut observer un exemple de ce type; il s'agit du segment numéroté (68) dans notre corpus écrit 1 (souligné en (44) ci-dessous). Dans le présent document (et ce contrairement à la situation dans nos corpus écrits), les segments de ce type sont également reconnaissables au fait qu'ils sont les seuls à être accompagnés d'une référence au corpus Sankoff-Cedergren (1971). Cette référence suit immédiatement la fin du segment repris et est inscrite entre parenthèses en caractères gras en (44) ci-dessous. Elle est composée du numéro d'identification du locuteur (en (44), il s'agit du locuteur numéro 007), du numéro de la section⁹ de l'interview (en (44), il s'agit de la 2^e section), et de la durée de temps écoulé en secondes entre le début de cette section de l'interview et le début du segment repris (en (44), il s'agit de 379 secondes).

(44) Surtout là les nouveaux développements, on a peur de t ça qu'est-ce-qui est: arrivé à St-Jean-Vianney là. (**Loc007_2/379**)

(= (68) dans notre corpus 1)

⁸ Le logiciel «Multitrans» permet d'écouter une portion de bande sonore tout en visualisant le texte translittéré de cette portion.

⁹ Notons que de nos deux interviews seule l'interview du locuteur 007 est divisée en deux sections; les références à l'interview du locuteur 031 ne comprennent donc pas de numéro de section.

Lorsque nous effectuons une des six opérations sur un segment translittéré donné, au numéro de segments propre à celui-ci, nous ajoutons une lettre. Nous utilisons la lettre *a* pour signaler la première opération, soit celle des premiers ajustements. Nous utilisons la lettre *b* pour signaler la deuxième opération, soit celle de l'élimination des répétitions, des éléments laissés en suspens et des marqueurs de prosodie. Nous utilisons la lettre *c* pour signaler la troisième opération, soit celle de l'élimination des marqueurs de structuration et des marqueurs d'interaction. Nous utilisons la lettre *d* pour signaler la quatrième opération, soit celle de l'ajustement orthographique et de l'identification des items lexicaux non standards. Nous utilisons la lettre *e* pour signaler la cinquième opération, soit celle de l'ajustement de la ponctuation. Enfin, nous utilisons la lettre *f* pour signaler la sixième et dernière opération que nous effectuons, soit celle de la correction grammaticale. Plus bas (par. 4.2.1.1 à 4.2.1.6), nous reprendrons chacune de ces six opérations que nous expliciterons.

Pour chacune de ces six opérations, nous procédons en deux étapes: l'identification et l'élimination. À l'étape de l'identification, nous joignons aux numéros des segments une lettre simple, alors qu'à l'étape de l'élimination, nous joignons aux numéros des segments une lettre redoublée. Si une intervention sur un segment donné est requise, à la première étape (soit celle de l'identification), nous identifions l'élément (ou les éléments) sur lequel porte cette intervention en le colorant. Les couleurs servent principalement à identifier le type d'intervention (éliminer, ajouter ou déplacer) que nous effectuons et à repérer aisément le type d'élément (répétitions, marqueurs, etc.) sur lequel nous intervenons. Voici le code des couleurs et des fontes que nous utilisons.

l'italique	: pour les corrections apportées à même les translittérations;
le surligné	: pour les éléments moins visibles (un signe de ponctuation ou un caractère seul);
le vert	: pour les éléments à éliminer;
le violet	: pour les éléments à ajouter ou à déplacer;
le rouge	: pour les répétitions et les marqueurs d'interaction;
le bleu	: pour les marqueurs de prosodie et les marqueurs de structuration;
le vert olive	: pour les éléments laissés en suspens;
le brun	: pour les items lexicaux non standards;
le gras	: pour les phrases finales.

En (45) ci-dessous, nous reprenons le segment numéro (68) de notre corpus écrit 1, segment sur lequel nous effectuons la première étape de la deuxième opération; il s'agira donc du segment numéroté (68b) (souligné en (45)). La deuxième opération est celle de l'élimination des répétitions, des éléments laissés en suspens et des marqueurs de prosodie. En (45) ci-dessous, deux marqueurs de prosodie sont identifiés en caractères bleus; nous les avons soulignés.

(45) Surtout là les nouveaux développements, on a peur de ça qu'est-ce qui est arrivé à St-Jean-Vianney là.

(= (68b) dans notre corpus 1)

Comme nous venons de le mentionner, pour la deuxième étape de chacune des six opérations, nous utilisons les lettres redoublées (1aa, 1bb, 1cc, etc.) dans le but de signaler les segments présentant le résultat obtenu à la suite d'une intervention. En (46) ci-dessous, les deux marqueurs de prosodie /à (identifiés à la première étape en (45) ci-dessus) ont été éliminés; le segment de notre corpus écrit 1 numéroté (68bb) (souligné en (46)) présente donc le segment après cette élimination.

(46) Surtout les nouveaux développements, on a peur de ça qu'est-ce qui est arrivé à St-Jean-Vianney.

(= (68bb) dans notre corpus 1)

Enfin, les numéros des segments de nos corpus écrits constitués d'un chiffre précédé d'un 0 (01, 02, 03, etc.) signalent des segments reprenant des segments des translittérations sur lesquels nous avons identifié à l'aide d'astérisques les sites des virgules. Nous verrons en détail la phase d'identification des sites de virgules à l'article 4.2.2 plus bas. En (47) ci-dessous, ce type de segment est illustré; nous y avons souligné le numéro du segment de notre corpus écrit 1.

(47) Surtout là les nouveaux développements, on a peur de t ça * qu'est-ce-qui est: arrivé à St-Jean-Vianney là.

(= (068) dans notre corpus 1)

Ce système de numérotation permet entre autres de distinguer facilement sur les transcriptions un segment ayant subi une correction grammaticale d'un autre n'en ayant subi aucune. Si aucune correction grammaticale n'est nécessaire (comme en (48) ci-dessous), le segment de la transcription sera numéroté *f* (souligné en (49) dans la référence à notre corpus). Par contre, si une correction est nécessaire (comme en (50) ci-dessous), le segment de la transcription sera numéroté *ff* (souligné en (51) dans la référence à notre corpus). Rappelons que les phrases en caractères gras signalent les phrases finales, celles faisant partie des transcriptions de nos corpus.

- (48) J'ai passé deux ans là. (Loc031/1368) (= (6) dans notre corpus 2)
- (49) **J'ai passé deux ans là.** (= (6f) dans notre corpus 2)
- (50) C'est là ou ce-que tout' les jeunes mariés vont là. (Loc007_1/1075) (= (4) dans notre corpus 1)
- (51) **C'est là où tous les jeunes mariés vont.** (= (4ff) dans notre corpus 1)

Passons maintenant à la description détaillée des procédures d'édition.

4.2.1.1 Premiers ajustements

La première des six procédures d'édition nous a permis de mettre en place les éléments avec lesquels nous allons travailler. Nous avons éliminé d'emblée tous les éléments relevant de conventions spécifiques aux translittérations. Ce sont les éléments entre crochets ($\langle \rangle$) (utilisés pour les signaux de *back-channel*), les éléments entre parenthèses (utilisés pour les commentaires des transcripteurs), les tirets réunissant des items lexicaux sans que l'ensemble ainsi formé ne constitue un mot composé reconnu par la grammaire traditionnelle, les apostrophes marquant des particularités phonétiques et les deux-points (utilisés pour les arrêts, hésitations et allongements de syllabe). Ainsi, nous nous sommes assurée d'abord de ne conserver que les éléments représentant les propos de l'interviewé, et ensuite de restituer

au tiret, à l'apostrophe et au deux-points leur rôle conventionnel, c'est-à-dire celui qui leur a été attribué par la grammaire traditionnelle. Notons également que les fonctions que ces trois derniers signes remplissent dans les translittérations ne sont pas des fonctions pertinentes à une tâche telle l'élaboration d'une transcription conforme aux règles de l'écrit. Par ailleurs, l'élimination des propos émis par l'intervieweur fait paraître incohérentes certaines réponses émises par l'interviewé à la suite de questions posées par l'intervieweur. Ces réponses étant, dans les extraits que nous avons choisis, généralement courtes, nous avons décidé de les éliminer lorsque cette élimination n'affectait pas la compréhension du discours. Lorsque une telle élimination aurait affecté cette compréhension, les réponses de l'interviewé ont été conservées. Nous avons alors résumé dans une note de bas de page les questions de l'intervieweur auxquelles les réponses de l'interviewé répondaient. Enfin, c'est également à cette étape des premiers ajustements que nous avons précisé (aussi dans une note de bas de page) le sens de certains éléments coupés de leur contexte dont la compréhension était affectée par cette coupure.

Examinons notre manière de procéder à l'aide d'exemples. Dans un premier temps, nous avons effectué deux ajustements préliminaires. D'abord, nous avons mis en place la référence au numéro d'identification du locuteur, au numéro de la section de l'interview et à la seconde marquant le début du segment (ces éléments sont en caractères gras dans l'exemple (53) ci-dessous). Notons que nous avons simplifié cette référence en l'arrondissant à la seconde près (nous avons éliminé les fractions de secondes, soit les chiffres en caractères gras dans l'exemple (52) ci-dessous) et en ne retenant que la seconde marquant le début du segment (nous avons éliminé les chiffres représentant la seconde de la fin du segment, soit les chiffres soulignés dans l'exemple (52) ci-dessous). Nous avons aussi éliminé la lettre *A* majuscule (surlignée dans l'exemple (52) ci-dessous) qui suit immédiatement les chiffres représentant la seconde de la fin du segment. Cette lettre indique le côté de la bande sonore sur lequel l'interview a été initialement enregistré. En (52) ci-dessous, on peut observer le premier segment de notre corpus 1 tel qu'il apparaît dans les translittérations. En (53) ci-dessous se trouve illustrée notre mise en place de la référence au corpus Sankoff-Cedergren (1971).

(52) 1064.9000 1070.0500 A: J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il-y-en-a (in: na) pas un qui a: <ah non> qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion.

(53) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il-y-en-a (in: na) pas un qui a: <ah non> qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)
(= (1) dans notre corpus 1)

Ensuite, nous avons écouté les enregistrements de nos corpus oraux en vérifiant segment par segment s'il manquait des éléments sur les translittérations ou si des éléments inscrits sur les translittérations se révélaient inexistantes sur la bande sonore. Pour le segment représenté dans l'exemple (53) ci-dessus, aucun de ces ajustements n'a été nécessaire. Par contre, l'exemple (54) ci-dessous représentant le segment (2) de notre corpus 2 illustre l'identification de l'élément à éliminer *Et* (en caractères italiques verts) ainsi que celle de l'élément à ajouter *en* (en caractères italiques violets et surlignés). Lors de notre écoute de ce segment, nous avons constaté que le locuteur n'avait pas énoncé l'élément *Et*, et qu'il avait énoncé trois éléments *en* et non deux.

(54) Mais je suis allée en Europe plusieurs fois. *Et* j'ai fait même deux années d'études tiens en: en *en* Europe. A Paris même. (Loc031/1349)

(= (2) dans notre corpus 2)

À la suite de ces ajustements préliminaires, nous avons effectué l'opération dite des premiers ajustements, soit l'opération *a*. Il s'est agi d'identifier les éléments relevant de conventions spécifiques aux translittérations. Dans l'exemple (55) ci-dessous, des éléments réunis par des tirets, des éléments entre parenthèses, un deux-points (:) et des éléments entre crochets (<>) ont été identifiés. Nous les avons accentués à l'aide de caractères verts (soulignés en (55) ci-dessous) et à l'aide du surlignement vert. À cette étape, nous avons également précisé dans une note de bas de page le sens de certains éléments coupés de leur contexte (voir, dans l'exemple (55), la note 7). Enfin l'opération *aa* a consisté à éliminer les éléments identifiés lors de l'opération *a*; ce que nous avons illustré dans l'exemple (56).

(55) J'aime bien ça ¹⁰. Puis quand je me suis mariée bien il-y-en-a (in: na) pas un qui a: <ah non> qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion.

(= (1a) dans notre corpus 1)

(56) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il y en a pas un qui a qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion.

(= (1aa) dans notre corpus 1)

4.2.1.2 Élimination des répétitions, des éléments laissés en suspens et des marqueurs de prosodie

Puisque nous visons à transformer des énoncés oraux en leur correspondant écrit, nous avons cherché à identifier les formes linguistiques spécifiques au langage oral. Blanche-Benveniste et Jeanjean (1987) affirment au sujet de ces formes qu'on a souvent fondé l'opposition entre l'oral et l'écrit sur la présence à l'oral d'une série d'éléments qui seraient absents à l'écrit; des éléments comme les hésitations, les corrections, les incomplétudes, les redites, les reprises de phrase et les anticipations. Pour ces chercheurs, une telle comparaison est «[...] une supercherie; car cela revient à comparer de l'oral spontané à de l'écrit élaboré». (Blanche-Benveniste et Jeanjean, 1987, p. 154) La seule comparaison honnête, d'après ces chercheurs, consisterait à comparer l'oral spontané aux brouillons de l'écrit. Ce qui nous a amené à constater (comme nous l'avons déjà mentionné plus haut (sect. 4.1)) que les productions orales et écrites présentent généralement des degrés d'accomplissement distincts: les productions orales exposent un processus en construction et les productions écrites, un produit fini.

Pour Gadet (2003), c'est le type de procès impliqué par les conditions matérielles de réalisation qui engendre des spécificités au niveau des formes linguistiques présentes dans chacun des systèmes (oral et écrit).

¹⁰ Le pronom «ça» pronominalise le syntagme verbal «jouer des tours».

Les conditions matérielles de réalisation de l'oral et de l'écrit opposent un procès uniquement *temporel* à un procès à dominante *spatiale*. Cette observation a des conséquences sur les formes privilégiées de chacun de ces modes d'expression.

L'écrit autorise la réflexion, la rature, le retour en arrière. Rien de tel pour l'oral spontané, dont la caractéristique avant examen plus approfondi est le poids des répétitions, hésitations, corrections par cumul, amorces, faux départs, phrases inachevées, remplissages... (Gadet, 2003, p. 97)

Le contexte de production, impliquant un degré d'accomplissement et un type de procès, détermine donc la présence d'un certain nombre de formes linguistiques. Nous avons regroupé les formes linguistiques en question ici, formes que nous associons au contexte de production de l'oral, en deux catégories de phénomènes: sous l'appellation générale de «répétition», nous avons inclus les hésitations, remplissages, redites et reprises de phrase; et sous l'appellation générale d'«élément laissé en suspens», nous avons inclus les corrections, amorces, faux départs, incomplétudes, phrases inachevées, et anticipations.

Par ailleurs, les particules discursives constituent un second type de formes linguistiques spécifiques à l'oral. Ces particules sont associées au contexte de l'interaction; elles relèvent du système langagier dans lequel la priorité porte sur le contact entre les locuteurs. Rappelons qu'à l'écrit la priorité porte plutôt sur le message. Comme nous l'avons vu à la section 3.2, nous avons regroupé les particules discursives en trois catégories: les marqueurs de prosodie, de structuration et d'interaction.

Nous avons donc identifié deux types de formes linguistiques spécifiques au langage oral. Il s'agit des formes relevant du contexte de production: répétition et élément laissé en suspens; et de celles relevant du contexte d'interaction: marqueur de prosodie, de structuration et d'interaction¹¹. L'élimination de ces formes est requise pour transposer à l'écrit

¹¹ Soulignons le fait qu'à la fois les répétitions, les éléments laissés en suspens et les particules discursives peuvent à l'occasion se retrouver à l'écrit principalement lorsque le scripteur reproduit le contexte interactionnel caractérisant le langage oral, soit dans le discours rapporté.

des énoncés oraux. La deuxième (celle que nous décrivons présentement) et la troisième (par. 4.2.1.3) de nos procédures d'édition ont pour fonction d'éliminer ces formes.

Examinons les critères sur lesquels nous nous sommes basée pour identifier les éléments que nous avons éliminés lors de la deuxième procédure d'édition; soit les répétitions, les éléments laissés en suspens et les marqueurs de prosodie. Commençons d'abord par les répétitions que nous avons définies comme étant un (ou plusieurs) élément suivi immédiatement par un (ou plusieurs) élément identique. Cette définition nous a permis de constituer un premier groupe de répétitions identifiées à l'intérieur de nos corpus. Parmi celles-ci, nous avons ensuite pu distinguer les répétitions résultant d'erreurs de production des autres types de répétitions. Dans les translittérations de nos corpus oraux, les répétitions résultant d'erreurs de production étant environnées de signaux d'hésitation, pour les identifier, nous n'avons eu qu'à vérifier la présence de tels signaux (ces signaux sont représentés dans nos translittérations par le symbole (:)). C'est ce type de répétitions que nous avons éliminées. Comme répétitions ne résultant pas d'erreurs de production, mentionnons, à titre d'exemple, les répétitions stylistiques.

Par ailleurs, nous avons classé parmi les répétitions un type d'élément qui n'est ni suivi immédiatement par un élément identique ni une erreur de production. Il s'agit de la reprise suivant une parenthèse discursive. Notre classement repose en partie sur le fait que cette reprise apparaît à la suite d'un élément identique bien que ce ne soit pas immédiatement après: c'est entre les deux occurrences identiques que la parenthèse discursive est insérée. Ce classement est également motivé par le fait qu'à notre avis, ces reprises ne constituent pas des erreurs de production. Nous ne possédons pas d'argument décisif appuyant cette intuition, cependant, selon nous, il s'agit d'une particule discursive. C'est pourquoi pour l'instant nous considérons les reprises suivant des parenthèses discursives comme de simples répétitions. C'est donc en tant que répétition que nous les avons éliminées de nos transcriptions. Un peu plus bas (par. 5.1.1.1), nous reviendrons en détail sur cette question.

Les deux exemples qui suivent illustrent notre seconde procédure d'édition, l'opération *b*. L'exemple (57) présente l'étape de l'identification des éléments à éliminer, en l'occurrence une répétition (soulignée en (57) ci-dessous). L'exemple (58), quant à lui, présente le résultat obtenu après l'élimination.

(57) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il y en a pas un qui a qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion.

(= (1b) dans notre corpus 1)

(58) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion.

(= (1bb) dans notre corpus 1)

En ce qui concerne les éléments laissés en suspens, nous les avons définis comme étant un (ou plusieurs) élément que le locuteur a laissé dans un état inachevé. Nous les avons analysés comme des erreurs de production et, à ce titre, nous les avons éliminés. Voici en (59) un exemple d'identification d'éléments laissés en suspens (soulignés dans l'exemple).

(59) ça m'a beaucoup ça m'a donné beaucoup de maturité de rencontrer une autre mentalité tout à fait. PUIS

(= (14b) dans notre corpus 2)

La présence dans les translittérations de nos corpus oraux de signaux d'hésitation à la suite des éléments laissés en suspens, tout comme dans le cas des répétitions résultant d'erreurs de production, a confirmé notre identification de ces éléments. L'élimination des signaux d'hésitation s'étant effectuée lors de la première procédure d'édition (l'opération *a*), c'est sur le segment de la translittération (le segment (14) de notre corpus 2) qu'on peut remarquer le signal d'hésitation (surligné en gris en (60) ci-dessous).

(60) ça m'a beaucoup: ça m'a donné beaucoup de maturité de rencontrer une autre mentalité tout-à-fait. PUIS: (Loc031/1402)

(= (14) dans notre corpus 2)

Enfin, nous terminerons la description de cette seconde procédure d'édition en abordant la question des critères que nous avons utilisés pour identifier les marqueurs de prosodie. Voici comment s'est déroulée l'identification de ces marqueurs. Premièrement, nous avons repéré sur les translittérations de nos corpus toutes les occurrences des éléments *hein, tu sais / vous savez, vous comprenez, n'est-ce pas, là, vois-tu, je veux dire, osti, moi, il dit / je dis / j'ai dit, et eh bien et bien / ben*. Deuxièmement, nous avons déterminé pour chacune de ces occurrences si elle remplissait une fonction grammaticale (l'élément *là*, par exemple, dans un certain contexte, remplit la fonction d'adverbe de lieu). Troisièmement, nous avons écouté chacune des occurrences à laquelle nous n'avons pas attribué de fonction grammaticale, et nous l'avons décrite prosodiquement¹². Ces descriptions reposent sur six phénomènes prosodiques ou phonologiques: l'intensité, l'intonation, l'accent, la pause, la réduction phonologique et le débit. Quatrièmement, lorsqu'une occurrence présentait certains des traits prosodiques ou phonologiques que voici, nous l'avons identifiée comme un marqueur de prosodie¹³: 1- l'intensité, on doit entendre une baisse d'intensité (ou, si on préfère, une baisse du volume du son) au moment de l'énonciation de l'occurrence; 2- l'intonation, on ne doit pas entendre de coupure dans la courbe mélodique entre soit ce qui précède l'occurrence et son énonciation (l'intonation doit être la même que ce qui précède), soit ce qui suit l'occurrence et son énonciation (l'intonation doit être la même que ce qui suit); 3- l'accent, la voyelle (ou les voyelles) de l'occurrence doit être atone, il doit y avoir une absence d'accent tonique sur la voyelle; 4- la pause, il doit y avoir une absence de pause soit préposée, soit postposée; 5- la réduction phonologique, il doit manquer certains phonèmes à l'occurrence entendue (par exemple, les phonèmes [vu] lors d'une occurrence du ponctuant *vous savez*); et 6- le débit, il doit y avoir une fluctuation dans la vitesse de l'énonciation.

Par ailleurs, rappelons que, selon Vincent (1983), chacun des onze éléments énumérés ci-haut peut également remplir la fonction de marqueur d'interaction. Principalement, d'après ce

¹² Les descriptions prosodiques présentées dans notre mémoire s'appuient à la fois sur l'analyse acoustique produite par le logiciel «Multitrans» et sur notre audition des occurrences.

¹³ Notons que le nombre de traits varie en fonction de chaque ponctuant.

chercheur, ce qui permet de différencier un marqueur d'interaction d'un marqueur de prosodie sur le plan prosodique, c'est l'intonation: la présence d'une coupure dans la courbe mélodique entre ce qui précède l'occurrence et son énonciation caractérise le marqueur d'interaction.

Rappelons également que parmi les onze marqueurs de prosodie énumérés ci-dessus est inclus un démarreur (*bien / ben*). Celui-ci constitue la seule particule discursive marqueur de prosodie potentiel pouvant également remplir la fonction de marqueur de structuration. Il nous faudra donc tenter de définir des critères précis permettant de distinguer d'une part les marqueurs de prosodie des marqueurs d'interaction, et d'autre part le marqueur de prosodie *bien / ben*, plus précisément le démarreur, du marqueur de structuration *bien / ben*.

4.2.1.3 Élimination des marqueurs de structuration et des marqueurs d'interaction

Lors de cette troisième procédure d'édition, nous avons identifié les marqueurs de structuration et d'interaction dans le but de les éliminer. Pour identifier les marqueurs de structuration, nous avons commencé par repérer sur les translittérations de nos corpus toutes les occurrences des éléments pouvant s'avérer être des marqueurs de ce type; c'est à dire toutes les occurrences de (*ça*) *fait que* et *d'alors*, de *en tout cas*¹⁴, de *pis / puis* (et *et pis / et puis*), de *parce que*, de *mais* et des énoncés généralisants¹⁵. Ensuite, notre façon de procéder a divergé en fonction de chaque élément. Nous examinerons donc ces éléments individuellement afin de décrire précisément la méthode propre à chacun d'eux.

¹⁴ L'élément *en tout cas* n'a pas fait l'objet au chapitre précédent (sect. 3.2) d'une description au même titre que les autres éléments que nous avons étudiés. Ceci en partie parce que nos corpus en comprennent peu d'occurrences, mais également parce que nous avons dû, à un moment donné, limiter nos recherches étant donné l'ampleur que prenait notre travail. Nous nous sommes basée sur les observations de Vincent (1983), qui traite la particule discursive *en tout cas* comme un marqueur d'interaction analogue au marqueur d'interaction (*ça*) *fait que*.

¹⁵ L'absence dans cette liste des éléments *eh bien* et *bien / ben*, marqueurs de structuration potentiels, s'explique par le fait que nous les avons traités avec les marqueurs de prosodie.

Voyons d'abord les éléments (*ça*) *fait que* et *alors* ensemble, puisqu'il s'agit de variantes d'une même variable et puisque nous utilisons les mêmes critères d'identification pour ces deux éléments. À l'aide de notre représentation du procédé d'inversion de Dessureault-Dober (1974) déterminant la présence d'un rapport de conséquence entre deux propositions, nous avons distingué la conjonction de la particule discursive. Notre représentation de ce procédé d'inversion est illustrée en (61)¹⁶ ci-dessous. Chaque occurrence des éléments (*ça*) *fait que* et *alors* repérée dans nos corpus a été vérifiée à l'aide de ce procédé. Lorsque, pour une occurrence donnée, l'équation en (61) ci-dessous s'est vérifiée, nous avons établi qu'il s'agissait d'une conjonction; lorsqu'elle s'est infirmée, nous avons établi qu'il s'agissait d'une particule discursive.

(61) \dot{E}^1 (*ça*) *fait que* $\dot{E}^2 = \dot{E}^2$ *parce que* \dot{E}^1

Ce procédé d'inversion nous a permis d'identifier le sous-groupe des particules discursives parmi toutes les occurrences de (*ça*) *fait que* et de *alors* repérées dans nos corpus. À l'intérieur du sous-groupe des particules discursives (*ça*) *fait que* et *alors*, nous avons ensuite déterminé la fonction discursive spécifique de chaque marqueur. Par la suite, nous avons décrit les contextes prosodiques de chacune des occurrences de (*ça*) *fait que* et de *alors* repérées sur nos translittérations. Puis nous avons établi quels étaient les traits prosodiques caractérisant le marqueur de structuration et ceux caractérisant le marqueur d'interaction. Notons qu'en ce qui concerne l'élément *en tout cas*, nous avons procédé également de cette façon.

¹⁶ Dans cet exemple, le symbole « \dot{E} » signifie «énoncé».

Dans le cas de l'élément *pis / puis* (et *et pis / et puis*), nous avons d'abord utilisé des critères prosodiques pour distinguer le coordonnant¹⁷ de la particule discursive: le coordonnant est attaché prosodiquement à ce qui le suit, alors que la particule discursive ne l'est pas. Le détachement prosodique prend la forme d'un [e] préposé, d'un [ə] postposé, d'un allongement de la voyelle finale [i] ou d'une pause postposée. Puis, pour déterminer le type précis de marqueur de structuration (de début, de milieu ou de fin), nous nous sommes basée sur d'autres critères prosodiques: si le marqueur suit une coupure dans la courbe mélodique, il s'agit d'un marqueur de structuration de début; si le marqueur est suivi par une coupure dans la courbe mélodique, il s'agit d'un marqueur de structuration de fin; si la courbe mélodique est continue, il s'agit d'un marqueur de structuration de milieu.

En ce qui concerne l'élément *parce que*, nous avons classé parmi les conjonctions les occurrences introduisant des propositions causales. Les occurrences ne remplissant pas cette fonction ont été classées parmi les marqueurs de structuration. Ensuite, nous avons écouté toutes les occurrences de cet élément retrouvées dans nos corpus afin de décrire le contexte prosodique propre à chacune d'elles. À partir de ces descriptions, nous avons identifié les contextes prosodiques caractéristiques du marqueur de structuration. Enfin nous avons déterminé la fonction discursive de chacun des marqueurs de structuration.

Du côté de l'élément *mais*, afin d'identifier parmi les occurrences de cet élément celles pouvant remplir une fonction discursive, nous avons utilisé la classification proposée par Ducrot et collaborateurs (1980) comprenant trois différents types d'éléments *mais*. Nous avons représenté cette classification de la façon suivante:

¹⁷ Nous employons le terme de «coordonnant» afin de faire référence à des éléments de catégories diverses, mais dont la fonction dans la phrase est la coordination (conjonction, adverbe, connecteur, terme corrélatif, etc.). Nous l'employons comme un générique.

(62) *mais* 1 = *P mais Q*¹⁸

mais 2 = *Mais Q* (l'élément *mais* est en tête de réplique)

mais 3 = *Mais...* (l'élément *mais* en tête de réplique n'est suivi d'aucun *Q*)

Comme nous ne travaillons pas sur un corpus écrit de pièce de théâtre, nous avons modifié le critère selon lequel les éléments *mais* catégorisés II et III sont en tête de réplique; pour nous, ils sont en tête d'énoncé. Rappelons que ces deux dernières catégories reposent sur le fait qu'on ne peut pas identifier un *P* précédant l'élément *mais*; ce qui précède l'élément *mais* n'est pas un *P* auquel s'oppose l'élément *mais*. De plus, spécifions à propos de l'élément *mais* catégorisée II que, dans nos corpus, nous avons surtout identifié le type «II B. c. »; c'est-à-dire l'élément *mais* qui enchaîne avec du non-verbal et marque l'opposition du locuteur à ses propres réactions.

À la suite de l'écoute des différentes occurrences de l'élément *mais* repérées dans nos corpus, nous avons décrit prosodiquement leur contexte. À partir de ces descriptions et de la catégorisation proposée par Ducrot et collaborateurs (1980), nous avons identifié le marqueur de structuration comme étant l'élément *mais* catégorisé 3, c'est-à-dire celui en tête d'énoncé, qui n'introduit pas de *Q* explicite. Enfin, nous avons décrit les fonctions discursives des éléments identifiés marqueurs de structuration.

En ce qui a trait à notre identification des énoncés généralisants, elle repose essentiellement sur des critères sémantiques. D'abord nous avons cherché dans nos corpus des éléments dont la forme lexicale était semblable à celle des énoncés généralisants identifiés par Lemieux, Fontaine et Sankoff (1986), et par Drescher (1996); soit des formes semblables à *des affaires de même*, *toutes sortes d'affaires de même* et *(pi)*¹⁹ *tout (ça)*. Nous avons également cherché des éléments dont la forme lexicale était semblable aux traductions que

¹⁸ Rappelons que *P* correspond à une proposition amenant un argument, que *r* correspond à une conclusion pouvant être tirée de l'argument *P* et que *Q* correspond à un argument annulant *r*.

¹⁹ Les parenthèses signalent le caractère facultatif d'un élément. Autrement dit, les formes *pi tout*, *tout ça*, *tout* et *pi tout ça* sont toutes des formes attestées.

nous avons faites des *set-marking tag* décrits par Dines (1980); soit des formes semblables à *et des choses comme ça, et ça, et toutes les choses, et tout (ça), et des choses comme ça, et des affaires de même, et des choses, ou quelque chose (comme ça)*. Puis, nous nous sommes assurée que le sens en contexte des éléments retenus correspondait bien à la définition de Drescher: «[...] passages discursifs d'un niveau particulier à un niveau plus général». (Drescher, 1996, p. 135) Ensuite, nous avons décrit les contextes des éléments retenus afin d'établir des critères prosodiques d'identification. Enfin, nous avons classé parmi les marqueurs de structuration les énoncés généralisants faisant partie d'une énumération ou s'analysant comme une partie d'un tout; et nous avons classé parmi les marqueurs d'interaction les énoncés généralisants indiquant la fin d'un discours ou pouvant être paraphrasés par *tout ce que cela implique*.

Ceci clôt la description de nos méthodes d'identification des marqueurs de structuration. Avant de passer aux descriptions relatives aux marqueurs d'interaction, voici deux exemples illustrant notre troisième procédure d'édition, l'opération *c*. Toujours à partir du premier segment de notre corpus 1, nous avons identifié un marqueur de structuration introduisant un thème (souligné en (63) ci-dessous). Puis, en (64) ci-dessous, nous l'avons éliminé.

(63) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (= (1c) dans notre corpus 1)

(64) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (= (1cc) dans notre corpus 1)

Abordons maintenant le dernier volet de la troisième procédure d'édition, volet traitant de l'élimination des marqueurs d'interaction. Nous avons identifié quatre différents types de marqueurs d'interaction. Le premier type, soit les formules servant à ouvrir la conversation, et le deuxième type, soit les particules de prise de parole, sont tous les deux des marqueurs d'interaction d'ouverture. Le troisième type, les énoncés généralisants et les parenthèses discursives, sont des marqueurs d'interaction de maintien du contact. Enfin, le quatrième type sont des marqueurs d'interaction de fermeture.

Débutons par les marqueurs d'interaction d'ouverture. Étant donné le type de discours et le petit nombre de conversations avec lesquels nous travaillons, deux interviews sociolinguistiques, nos corpus ne contiennent pour ainsi dire pas de marqueur d'interaction d'ouverture. L'absence de formule servant à ouvrir la conversation (premier type de marqueur d'interaction d'ouverture) s'explique par le fait que les débuts d'interview ne font pas partie des extraits que nous avons choisis. Du côté des particules de prise de parole (deuxième type de marqueur d'interaction d'ouverture), la nature de nos corpus rend peu probable leur identification. En effet, à l'intérieur d'une interview sociolinguistique, l'interviewé (le principal locuteur) n'a généralement pas à signaler son désir de prendre la parole puisque l'intervieweur intervient peu, et puisque qu'en principe l'interviewé s'exprime aussi longtemps qu'il le désire. Ceci réduit le nombre de contextes propices à l'utilisation des particules de prise de parole. De plus, dans les échanges du type question / réponse caractéristiques de l'interview, les tours de parole sont établis à l'avance, les locuteurs n'ont donc pas à réclamer leur tour de parole.

Pour identifier les particules de prise de parole, nous avons retenu les critères d'identification élaborés par Boutin (1997). Toutefois, nous avons constaté qu'il peut parfois être difficile de distinguer une particule de prise de parole d'un marqueur de structuration. En effet, à l'exception des énoncés généralisants, tous les items lexicaux qui selon nous peuvent constituer des marqueurs de structuration font partie des listes de particules de prise de parole recensées par Vicher et Sankoff (1989), et par Boutin (1997). C'est-à-dire que les éléments *(ça) fait que, alors, en tout cas, eh bien et bien / ben, pis / puis (et et pis / et puis), parce que* et *mais* peuvent tous être dans certains contextes des particules de prise de parole et dans d'autres des marqueurs de structuration. En prenant en compte les deux genres discursifs que sont le récit (ou l'exposé) et la conversation, nous avons observé que des items lexicaux utilisés comme marqueurs de structuration dans un contexte narratif ou descriptif sont utilisés comme particules de prise de parole dans un contexte conversationnel (ou interactionnel). Nos corpus étant construits principalement de récits et de descriptions, le très petit nombre de

particules de prise de parole recensées dans nos corpus²⁰ corrobore cette observation. De plus, la seule particule de prise de parole que nous ayons découverte constitue une portion de discours rapporté; ce qui confirme également la correspondance que nous établissons entre particule de prise de parole et contexte interactionnel, le discours rapporté étant une reproduction de ce type de contexte.

Notre méthode d'identification des particules de prise de parole a consisté d'abord à écouter l'ensemble de nos corpus oraux afin d'identifier les éléments qui, tout en étant émis au début d'un tour de parole, se détachaient syntaxiquement, et dont l'élimination n'affectait pas la valeur référentielle et syntaxique de l'énoncé. Ceci étant trois critères d'identification des particules de prise de parole de Boutin (1997). Nous avons également tenu compte du fait qu'il pouvait s'agir d'un élément répétitif préposé. Puis, lorsqu'un élément répondait à ces trois critères, nous avons décrit son contexte prosodique. Le contexte prosodique caractérisant les particules de prise de parole est le suivant: la particule de prise de parole est suivie d'une pause, présente une courbe mélodique distincte de ce qui la suit (c'est-à-dire qu'il y a une coupure dans la courbe mélodique entre l'énonciation de la particule et ce qui la suit), est prononcée d'une voix plus forte ou moins forte que ce qui la suit et est prononcée avec un débit plus lent ou plus rapide que ce qui la suit. Enfin, nous avons vérifié si l'élément ainsi identifié comme une particule de prise de parole figurait sur les listes de Vicher et Sankoff (1989), et de Boutin (1997).

Ceci complète nos explications concernant les marqueurs d'interaction d'ouverture. Pour leur part, les marqueurs d'interaction de maintien du contact (le troisième type de marqueurs d'interaction) relèvent de la catégorie soit des énoncés généralisants, soit des parenthèses discursives. Pour les énoncés généralisants, c'est en identifiant les énoncés généralisants marqueurs de structuration que nous avons effectué l'identification des énoncés généralisants

²⁰ Soulignons à ce propos que le fait d'avoir éliminé un certain nombre de courtes réponses de l'interviewé à des questions de l'intervieweur a également influencé ce faible résultat. Bien que, dans les échanges du type question / réponse, les locuteurs n'ont pas à réclamer leur tour de parole, ce type d'échanges demeure malgré tout un contexte particulièrement interactionnel. Ces réponses sont donc un contexte propice à l'utilisation des particules de prise de parole.

marqueurs d'interaction de maintien du contact. Pour identifier les parenthèses discursives, un premier repérage dans nos corpus a été effectué à partir de critères sémantiques, syntaxiques et fonctionnels. Nous avons cherché des formules rituelles en incise, des éléments syntaxiquement autonomes du reste de l'énoncé, des éléments ayant un caractère désémantisé (une charge référentielle diminuée), et des éléments dont les fonctions consistaient à maintenir le contact entre les locuteurs, à atténuer les propos du locuteur ou à s'assurer de l'écoute de l'allocutaire. Ensuite, nous avons écouté chacune des occurrences retenues et nous avons décrit leur contexte prosodique. Nous avons identifié une parenthèse discursive lorsque nous avons entendu entre ce qui précède l'occurrence et son énonciation une coupure dans la courbe mélodique, et des fluctuations d'intensité et de débit. Puis, nous avons noté la présence ou l'absence de pause entre les occurrences et le reste de l'énoncé dans lequel elles s'insèrent.

D'autre part, au sujet des contextes d'apparition des parenthèses discursives, rappelons que, selon Laurin (1989), elles sont situées entre un sujet et un verbe, entre un verbe et son complément, entre un nom et sa relative, entre une principale et sa subordonnée, entre une indépendante et sa coordonnée ou entre deux juxtaposées. Pour notre part, comme nous l'avons expliqué au paragraphe 3.2.3.10 (la parenthèse discursive), nous rejetons le critère selon lequel les parenthèses discursives peuvent être insérées entre le sujet et le verbe, et le remplaçons par celui selon lequel les parenthèses discursives peuvent être insérées entre le sujet et son élément redondant. De plus, ce chercheur fait une distinction entre les trois contextes suivants: entre une principale et sa subordonnée, entre une indépendante et sa coordonnée, et entre deux juxtaposées. De notre côté, l'analyse de nos corpus nous a montré que ces catégories propositionnelles, bien que très distinctes lorsqu'on analyse le langage écrit, peuvent difficilement être appliquées à l'analyse du langage oral. Nous ne retiendrons donc qu'un seul contexte: celui entre propositions. Nous reviendrons plus en détail sur cette question dans le chapitre suivant (par. 5.1.1.4).

Par ailleurs, la présence d'une reprise à la suite de la parenthèse discursive (c'est-à-dire lorsqu'un énoncé est interrompu et qu'une partie de cet énoncé est repris après l'interruption) ou la présence d'un changement de sujet, de temps du verbe ou de type de verbe pouvant être

accompagné d'un retour au sujet, au temps de verbe ou au type de verbe préalablement utilisés constituent des indices facilitant l'identification des parenthèses discursives. Enfin, pour déterminer le type de chacune des parenthèses identifiées, nous avons utilisé les critères fonctionnels et sémantiques également élaborés par Laurin (1989) (voir à la sect. 3.2.3.10 le tabl. 3.15).

Enfin, en ce qui concerne les marqueurs d'interaction de fermeture (quatrième et dernier type de marqueurs d'interaction), leur identification a reposé principalement sur le critère fonctionnel consistant à signaler la fin d'un discours. Cette identification s'est effectuée en parallèle à l'identification des marqueurs de structuration puisque le groupe des marqueurs d'interaction de fermeture est composé d'items lexicaux remplissant également le rôle de marqueur de structuration (c'est-à-dire les éléments (*ça*) *fait que*, *alors* et *en tout cas*). Lors de l'identification des marqueurs de structuration potentiels, nous avons par le fait même repéré les marqueurs d'interaction de fermeture potentiels. Puis, en vérifiant si les marqueurs servaient à céder la parole, nous avons identifié les marqueurs d'interaction de fermeture.

4.2.1.4 Ajustement orthographique et identification des items lexicaux non standards²¹

Cette quatrième procédure d'édition comprend deux parties: l'ajustement orthographique et l'identification des items lexicaux non standards. En ce qui concerne la première partie, nous avons effectué deux différents types d'ajustement orthographique. Le premier type d'ajustement vise les erreurs typographiques s'étant glissées à l'intérieur des translittérations de nos corpus. Le deuxième vise les mots écrits de manière à rendre compte de certaines particularités phonétiques. Les exemples (65) et (66) ci-dessous illustrent ces deux types d'ajustement. Conformément à notre manière de procéder dans nos corpus écrits, en (65), nous avons d'abord surligné en vert l'erreur typographique (le *u* sans accent, première lettre

²¹ Nous remercions ici Juliane Bertrand de nous avoir fait remarquer que les items lexicaux que nous nommions alors des «items lexicaux québécois» n'étaient pas uniquement employés au Québec. À partir de cette remarque, nous les avons renommés des «items lexicaux non standards».

surlignée dans l'exemple). Puis, nous avons surligné en violet l'ajustement que nous proposons (le *ù* avec un accent, deuxième lettre surlignée dans l'exemple, également soulignée). Plus loin dans ce même exemple (65), un mot est écrit de manière à rendre compte de la particularité phonétique que constitue la prononciation de l'occlusive *t* en final du mot *tous*. Nous avons d'abord surligné en vert la consonne servant à rendre compte de cette prononciation (le *t*, troisième lettre surlignée dans l'exemple). Puis, nous avons surligné en violet la lettre que nous proposons afin d'ajuster le mot à son orthographe standard (le *s*, quatrième lettre surlignée dans l'exemple, également soulignée). Enfin, en (66), le résultat obtenu après l'ajustement peut être observé.

(65) C'est là où *ù* ce que tout *s* les jeunes mariés vont.

(= (4d) dans notre corpus 1)

(66) C'est là où ce que tous les jeunes mariés vont.

(= (4dd) dans notre corpus 1)

La deuxième partie de la quatrième procédure d'édition a consisté à identifier les items lexicaux ne faisant pas partie du lexique du français dit «standard». Par «français dit standard», nous entendons la langue française écrite qui est également la langue enseignée au Québec. Soulignons le fait qu'il ne s'agit que d'une langue écrite, qu'elle ne constitue la langue parlée d'aucune communauté linguistique. Notre but étant de transformer des énoncés oraux en textes écrits conformes aux règles de la grammaire écrite, nous avons donc dû remplacer les éléments propres à la langue vernaculaire du Québec. À cette étape-ci de nos procédures d'édition, l'opération *d*, nous n'avons fait qu'identifier ces éléments. Voici un exemple illustrant notre identification d'un item lexical non standard; il s'agit d'un anglicisme (souligné en (67) ci-dessous).

(67) alors j'ai été finir, grader

(= (10d) dans notre corpus 2)

Pour identifier les items lexicaux non standards, nous avons eu recours à deux dictionnaires: le *Multidictionnaire de la langue française* (de Villers, 1997) et

Le Petit Larousse illustré (Larousse, 1998). Nous avons catégorisé un élément comme faisant partie des éléments propres à la langue vernaculaire du Québec lorsque, dans ces dictionnaires, cet élément portait la mention «archaïsme», «anglicisme» ou «forme fautive»; lorsqu'il était répertorié comme appartenant à un genre autre que celui employé par le locuteur; ou lorsqu'aucune mention n'en était faite. Nous avons également retenu des items dont l'emploi dans nos corpus fait référence à une acception particulière non répertoriée dans ces dictionnaires, acception que nous savons être spécifique au vernaculaire du Québec (par exemple, «barrer» utilisé dans le sens de «rayer»). De plus, nous avons retenu des items employés dans des constructions propres au vernaculaire du Québec (par exemple, «se trouve à être»).

4.2.1.5 Ajustement de la ponctuation

La plupart des signes de ponctuation inscrits dans les translittérations de nos corpus ne remplissent pas les fonctions qui leur sont attribuées par la grammaire traditionnelle. Nous avons vu un peu plus haut (par 4.2.1.1) les fonctions qu'y acquièrent les crochets, les parenthèses, certains tirets, certaines apostrophes et les deux-points. À ces signes s'ajoutent le point, qui, toujours dans nos translittérations, marque l'intonème terminal, la virgule, qui signale un intonème mineur (comme une parenthèse, une opposition ou une mise en relief) et le point d'interrogation, qui est employé dans les cas d'intonation interrogative. Par contre, les guillemets gardent les fonctions que la grammaire traditionnelle leur attribue puisque, dans nos translittérations, ils marquent les citations et les commentaires métalinguistiques.

Le travail que nous avons effectué à cette étape a donc consisté à ajuster la ponctuation de sorte que son utilisation soit conforme aux prescriptions de la grammaire traditionnelle. Il nous a fallu d'abord segmenter le discours en phrases. Comme nous l'avons vu à la section 1.1, le concept de phrase pose d'importants problèmes. Face à l'analyse de la langue parlée, ce concept est inefficace. En effet, nous avons observé que de nombreuses occurrences propres à ce système langagier ne peuvent être définies comme des unités syntaxiques composées de syntagmes nominaux joints à des syntagmes verbaux (SN+SV), définition à notre avis la plus

opérationnelle de la phrase. C'est pourquoi nous rejetons cette notion pour analyser le langage oral. Un extrait de notre corpus 1 ne pouvant être défini en terme de SN joint à un SV est illustré en (68) ci-dessous.

(68) Pas de risques d'accident. Bien il-y-en-a: il-y-en-a mais:(rire) (Loc007_1/1109)
Parce-que la semaine d'après quand qu'on est revenu l'avion qui est tombé là.
(Loc007_1/1112)

(= (14-15) dans notre corpus 1)

Pour l'analyse du langage oral, nous optons pour la notion d'énoncé développée d'abord par Ducrot et collaborateurs (1980). Cette notion présente l'avantage de rendre compte des occurrences que nous avons observées se trouvant exclues par de la définition syntaxique (SN+SV). Un autre des intérêts majeurs de cette notion est le fait qu'elle prend en compte le contexte dans lequel les occurrences sont produites. Contrairement à la phrase, un énoncé n'est jamais envisagé hors de son contexte. Le sens d'un énoncé est toujours à interpréter selon le contexte dans lequel il apparaît. Toutefois, cette notion comporte également des lacunes; parmi celles-ci signalons le fait qu'elle demeure mal définie. Malgré nos recherches sur le sujet, nous ne savons pas comment la circonscrire, nous ne savons pas quelles en sont les limites.

Par contre, pour analyser le discours écrit, nous avons conservé la notion de phrase. Nous avons retenu l'approche de Riegel et collaborateurs (1994). À l'instar de ces chercheurs, nous définissons la phrase simple comme une séquence composée d'un syntagme nominal joint à un syntagme verbal (SN+SV), séquence dont les syntagmes apparaissent dans cet ordre. Nous distinguons la phrase complexe de la phrase simple, la phrase complexe étant composée de plusieurs phrases constituantes²². Les phrases constituantes (ou propositions) peuvent être coordonnées ou juxtaposées entre elles, subordonnées l'une à l'autre ou insérées l'une dans

²² Grevisse et Goosse (2000) utilisent la notion de «proposition» pour identifier ce que Riegel et collaborateurs (1994) nomment des «phrases constituantes». Comme nous travaillons surtout avec les règles développées par Grevisse et Goosse, nous utilisons plutôt ce terme de «proposition» lorsque nous faisons référence aux phrases constituantes.

l'autre. À l'aide d'exemples, nous présentons ci-dessous chacun des quatre types de phrases complexes. Reproduisant des phrases tirées des transcriptions de nos corpus, ces exemples sont en caractères gras. Les phrases constituantes (ou propositions) ont été jugées coordonnées lorsqu'il y avait présence entre elles d'une conjonction (soulignée dans l'exemple (69) ci-dessous).

(69) **Pour une semaine, c'est assez dispendieux, mais ça vaut le coup.**

(= (11f) dans notre corpus 1)

Les phrases constituantes (ou propositions) ont été jugées juxtaposées (coordonnées sans conjonction selon l'analyse de Grevisse et Goosse (2000)) lorsqu'elles impliquaient une succession rapide d'actions, une ellipse, un lien logique (temporel, causal, concessif ou conditionnel), des termes corrélatifs²³ ou une répétition. L'exemple (70) ci-dessous illustre des phrases constituantes (ou propositions) juxtaposées (soulignées en (70)) impliquant un lien causal.

(70) **On se promenait plus, j'avais assez peur. Moi, je suis peureuse d'avance.**

(= (139f) dans notre corpus 1)

Les phrases constituantes (ou propositions) ont été jugées subordonnées l'une à l'autre lorsque nous avons noté la présence d'un rapport de dépendance entre les deux: c'est-à-dire qu'une des propositions n'était pas autonome. Ce type de phrase complexe est illustré en (71) ci-dessous.

(71) **Quand je suis revenue, j'avais pas tout à fait fini.**

(= (9f) dans notre corpus2)

²³ Il peut sembler étonnant de classer dans la coordination sans conjonction une structure telle que celle construite avec des termes corrélatifs, car ce sont des mots jouant le rôle des conjonctions. Cependant, les termes corrélatifs auxquels font référence Grevisse et Goosse (2000) (des syntagmes nominaux divers, *tel, de même, plus, moins, autant* et *meilleur*) ne sont pas des conjonctions au sens strict du terme (comme par exemple: *et, car, mais*, etc.). C'est probablement ce qui justifie leur classement.

Les phrases constituantes (ou propositions) ont été jugées insérées l'une dans l'autre lorsqu'une des deux propositions était placée à l'intérieur ou à la fin de l'autre. Les exemples (72) et (73) ci-dessous illustrent ce type de phrase complexe; la proposition insérée y est soulignée.

(72) **pas confiance. Mais on a**

(= (44f) dans notre corpus I)

(73) **eu assez de plaisir là, ça se dit pas. Quand on rentrait dans**

(= (45ff) dans notre corpus I)

La majorité des difficultés que nous avons rencontrées lors de la segmentation en phrases étaient associées à la présence de l'élément *puis*. Cet élément remplit le même type de fonction que les conjonctions; il peut coordonner à la fois des syntagmes, des phrases et des phrases constituantes (ou propositions). Faire la distinction entre une phrase et une phrase constituante est ce qui nous a posé le plus de problèmes. L'analyse de *puis* qui nous a semblé rendre le mieux compte de nos données est celle de Riegel et collaborateurs (1994). Selon leur approche, l'élément *puis* peut-être soit un adverbe conjonctif, soit un connecteur. Nous l'avons analysé comme un adverbe conjonctif lorsqu'il coordonnait des unités plus petites que la phrase ou des unités ayant une fonction dans une proposition. Nous avons analysé l'élément *puis* comme un connecteur lorsqu'il coordonnait des phrases. Deux phrases de notre transcription ont présenté des particularités sur cette question: les phrases numérotées (147f) et (166ff) de la transcription de l'interview du locuteur 007 (corpus I), soit les exemples (74) et (75) ci-dessous. En effet, dans ces deux phrases, la fonction que remplit une proposition (soulignée en (74) et en (75)) dans l'autre n'est pas évidente à prime abord.

(74) Des fois, on arrivait, puis je disais: «Va voir dans le porte-manteaux, va voir en dessous du lit, va voir ici, va voir là. »

(= (147f) dans notre corpus 1)

(75) Mais on aurait pu aussi bien arriver puis aller poster une lettre, puis que ça nous saute dans le visage.

(= (166ff) dans notre corpus 1)

Nous avons analysé l'élément *puis* de l'exemple (74) (surligné en gris) comme un adverbe conjonctif parce que les unités soulignées dans cet exemple, soit *Des fois, on arrivait*, remplissent la fonction de proposition adverbiale de temps dans la proposition *je disais*: "*Va voir dans le porte-manteaux, va voir en dessous du lit, va voir ici, va voir là.*" (voir Grevisse et Goosse, 2000, p. 1629, § 1079 d) 3°); les deux propositions que l'élément *puis* coordonne sont liées par une relation temporelle implicite (voir Grevisse et Goosse, 2000, p. 1640, § 1082 bis). De même le second élément *puis* de l'exemple (75) (surligné en gris) a été analysé comme un adverbe conjonctif parce que les unités *Mais on aurait pu aussi bien arriver puis aller poster une lettre* remplissent la fonction de proposition adverbiale de temps de la pseudo-proposition *que ça nous saute dans le visage*. C'est la présence de la conjonction *que* qui justifie l'emploi du terme «pseudo-proposition» (voir Grevisse et Goosse, 2000, p. 1594, § 1067 a)). Dans ce cas-ci également, il s'agit d'une relation temporelle implicite.

En ce qui concerne les règles d'emploi de la virgule, nous avons travaillé avec celles émises par Grevisse et Goosse (2000, p. 156 à 163, § 123 à 127) parce que leur description nous est apparue la plus détaillée. Le tableau ci-dessous (tabl. 4.1) expose de manière synthétisée ces règles d'emploi.

Tableau 4.1
Les règles d'emploi de la virgule selon Grevisse et Goosse (2000)

Contexte d'emploi	Type de structure	Détails des structures	
dans la coordination	sans conjonction	mot ou syntagme	répétition (insistance)
		proposition	succession rapide d'actions
			termes corrélatifs
			ellipse
			lien logique (causal, temporel, concessif ou conditionnel)
			répétition (insistance)
	avec une conjonction autre que <i>et, ou, ni</i>	<i>car, mais, voire, c'est-à-dire et or</i>	
	avec les conjonctions <i>et, ou, ni</i>	conjonctions <i>et, ou</i>	constructions dissemblables (ex. sujets différents)
			dernier élément contient un terme qui lui est propre
			coordinations distinctes
			élément en évidence
		conjonction <i>ni</i>	terme long
		trois éléments ou plus	
	avec <i>etc.</i>		
	coordination différée		
dans la subordination	élément à valeur explicative	apposition, et épithète détachée	
		relative non déterminative	
		certaines propositions adverbiales	avec <i>puisque</i> non essentielles
		entre la date et le lieu	
	terme non rattaché à celui qui le précède		
	complément adverbial placé en tête de phrase ou de proposition		
	proposition absolue		
entre les termes libres	apostrophe		
	incident		
	incise		
	redondant		

Comme ces règles ne font aucune mention de l'élément *puis*, en nous référant à la description générale de Grevisse et Goosse (2000), deux alternatives nous ont semblé possibles: analyser l'élément *puis* comme un équivalent de la conjonction de coordination *et* ou l'analyser comme une conjonction autre que *et*, *ou* et *ni*. Nous avons opté pour la première alternative en nous référant à Riegel et collaborateurs (1994, p. 525). Selon ces chercheurs, les grammaires traditionnelles attribuent un caractère uniquement copulatif²⁴ à l'élément *puis*, caractère que cet élément partage avec la conjonction *et*. Par contre, toujours selon les mêmes chercheurs, les grammaires traditionnelles attribuent à la conjonction *car*²⁵ un caractère causal et à la conjonction *mais* un caractère adversatif, deux caractères que ne posséderait²⁶ pas l'élément *puis*.

Précisons également qu'au sujet des compléments adverbiaux placés en tête de phrase ou de proposition, Grevisse et Goosse (2000) spécifient que, lorsque le complément est très court ou lorsqu'il y a inversion du sujet, l'emploi de la virgule est facultatif. Pour notre part, dans les cas de compléments courts, nous avons privilégié l'insertion de la virgule. Cette décision a été motivée par la difficulté que nous avons éprouvée à fixer de manière objective la limite entre ce qui est court et ce qui ne l'est pas. Voici en (76) un exemple illustrant l'insertion d'une virgule servant à détacher un complément adverbial très court (souligné en (76)) placé en tête de phrase.

²⁴ Voici la définition de l'adjectif «copulatif» que donne le Larousse: «Qui établit une liaison entre des termes.» (Larousse, 1998, p. 261)

²⁵ Nous nous servons pour notre argumentation des conjonctions *car* et *mais* à titre de membres du groupe des conjonctions autre que *et*, *ou* et *ni*.

²⁶ Rappelons que Laurendeau (1982) a attribué un caractère causal à l'élément *puis*; ce avec quoi nous sommes en accord. Ce fait accentue la difficulté de trancher entre analyser l'élément *puis* comme un équivalent de la conjonction *et* ou l'analyser comme un équivalent de la conjonction *car*. Pour notre part, malgré tout, nous l'avons analysé comme un équivalent de la conjonction *et* parce que contrairement à la conjonction *car*, qui semble n'avoir qu'un caractère causal, l'élément *puis*, comme la conjonction *et*, possède en plus un caractère copulatif.

(76) Le Gouvernement était au courant. Là, les gens du Gouvernement se lancent la balle.

(= (120ff) dans notre corpus 1)

D'autre part, Grevisse et Goosse (2000) signalent que l'adverbe se détachant du syntagme verbal en se plaçant en fin de phrase occasionne l'insertion d'une virgule (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1384, § 935 b)) sans toutefois spécifier la règle commandant cette insertion. En se référant à ces chercheurs, l'adverbe placé après les autres compléments du verbe peut s'analyser soit comme un terme non rattaché à celui qui le précède (Grevisse et Goosse, 2000, p. 698, § 448) ou soit comme un élément incident (Grevisse et Goosse, 2000, p. 569, § 372 b) et p. 478, § 307 b) 5^e paragraphe). Il est également possible de modifier légèrement la règle des «compléments adverbiaux placés en tête de phrase ou de proposition» pour y inclure ceux placés après les autres compléments du verbe. La règle deviendrait alors celle des «compléments adverbiaux déplacés». En ce qui nous concerne, nous avons privilégié l'analyse de ces adverbes comme des éléments incidents. Nous justifions ce choix par le fait que le placement de l'adverbe en fin de phrase nous semble généralement produire sur le plan sémantique une certaine emphase. Analyser les adverbes placés en fin de phrase comme des éléments incidents, à notre avis, reflète le mieux cet impact sémantique. En effet, les analyses selon lesquelles il s'agirait d'un terme non rattaché à celui qui le précède ou d'un complément adverbial déplacé abordent la structure de l'adverbe placé après les autres compléments du verbe d'un point de vue plutôt uniquement syntaxique.

Au sujet des propositions coordonnées sans conjonction reliées par un lien logique causal, précisons enfin que, d'après Grevisse et Goosse (2000), le deux-points est également possible dans un tel contexte. Étant donné l'absence de critère proposé par ces chercheurs pour justifier l'emploi de l'un ou de l'autre signe, nous avons privilégié l'insertion de la virgule. En (77) ci-dessous se trouve illustré un cas d'insertion de virgule entre deux propositions coordonnées sans conjonction reliées par un lien logique causal.

(77) Il y a deux caves, il y a trop d'eau.

(= (94f) dans notre corpus 1)

Pour terminer et dans le but d'exemplifier la cinquième procédure d'édition, voici en (78) et en (79) un cas d'ajustement de la ponctuation. Dans le premier segment de notre corpus 1, nous avons conservé la première et la deuxième majuscules (en caractères gras dans l'exemple (78)) ainsi que les deux points finaux (en caractères gras et soulignés dans l'exemple (78)) inscrits sur la translittération de notre corpus oral 1 parce qu'ils établissent une segmentation phrastique conforme à la norme. Nous avons conservé l'unique virgule (surlignée et soulignée dans l'exemple (78)) inscrite sur la translittération parce qu'elle coordonne deux propositions, et que la deuxième de ces propositions est la cause de la première. Enfin, nous avons ajouté une virgule double (les deux signes sont surlignés dans l'exemple (78)) afin de détacher le complément adverbial placé en tête de la proposition. En (79) se trouve illustré le résultat obtenu après l'ajustement. Lorsqu'un ajustement de la ponctuation a lieu, comme c'est le cas en (79) ci-dessous, le résultat est suivi de la description du type de virgule (en caractères majuscules) et du type de structure impliquées dans le segment²⁷.

(78) J'aime bien ça. Puis, quand je me suis mariée, il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours. On était parti en avion.

(= (1e) dans notre corpus 1)

(79) J'aime bien ça. Puis, quand je me suis mariée, il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion.

VIRGULE DOUBLE = complément adverbial placé en tête de proposition

VIRGULE SIMPLE = éléments coordonnés sans conjonction (lien causal)

(= (1ee) dans notre corpus 1)

4.2.1.6 Correction grammaticale

La sixième et dernière procédure d'édition a consisté en une correction grammaticale. Nous avons effectué cette correction uniquement sur les segments demeurant agrammaticaux après l'exécution des cinq opérations que nous venons de décrire. De plus, nous avons limité le plus

²⁷ La description complète des types de virgules et de structures rencontrées dans nos corpus se trouve au paragraphe 4.3.1.1 ci-dessous.

possible le nombre de nos interventions. Ces interventions sont de trois types: insertion, élimination ou remplacement d'items lexicaux. En ce qui a trait aux remplacements d'items lexicaux, il a pu s'agir de remplacer un élément par un autre appartenant à la même catégorie syntaxique (par exemple, remplacer une préposition par une autre) ou encore de remplacer un item lexical relevant du français vernaculaire du Québec par un item appartenant au lexique du français dit «standard»²⁸. La norme que nous avons retenue est celle décrite par Grevisse et Goosse (2000). Pour l'identification des items ne relevant pas du lexique dit «standard», nous avons eu recours au *Multidictionnaire de la langue française* (de Villers, 1997) et au *Petit Larousse illustré* (Larousse, 1998).

Les deux exemples ci-dessous illustrent notre manière de procéder à cette correction grammaticale. L'exemple (80) expose un cas d'insertion de la conjonction *que* (soulignée dans cet exemple), insertion sans laquelle le segment demeurerait agrammatical. L'exemple (81)²⁹ présente le résultat obtenu à la suite de l'intervention. Ce résultat est suivi d'une description abrégée, en lettres majuscules, de l'intervention effectuée.

(80) Je suis allée jusqu'à Vancouver. J'ai trouvé mon pays. C'est là que j'ai quasiment découvert mon pays, rendue là.

(= (30f) dans notre corpus 2)

(81) Je suis allée jusqu'à Vancouver. J'ai trouvé mon pays. C'est là que j'ai quasiment découvert mon pays, rendue là.
+ CONJUNCTION

(= (30ff) dans notre corpus 2)

²⁸ Nous avons tenté, autant que faire se peut, de trouver des items lexicaux synonymes.

²⁹ Rappelons que le segment illustré dans l'exemple (81) est en caractères gras parce qu'il s'agit d'une phrase finale, une phrase faisant partie des transcriptions de nos corpus.

4.2.2 L'identification des sites de virgules sur les translittérations

Deuxième et dernière étape préliminaire à la mise en corrélation des virgules avec les particules discursives, l'identification des sites de virgules sur les translittérations a constitué à repérer sur les translittérations les sites correspondant aux endroits où, sur les transcriptions que nous avons élaborées, nous avons inséré des virgules. Examinons notre manière de procéder. L'exemple (82) ci-dessous reproduit les phrases finales (donc en caractères gras) résultant des six opérations effectuées sur le premier segment des translittérations du corpus 1, phrases dans lesquelles des virgules ont été insérées.

(82) J'aime bien ça. Puis, quand je me suis mariée, il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion.

(= (1f) dans notre corpus 1)

Comme on peut l'observer, nous avons inséré trois virgules (soulignées en (82) ci-dessus) dans ces deux phrases relevant de nos transcriptions. Afin de détacher le complément adverbial placé en tête de la proposition, nous avons inséré une première virgule entre l'élément *Puis* et l'élément *quand*, et une deuxième virgule entre l'élément *mariée* et l'élément *il*. De plus, nous avons conservé la virgule située entre l'élément *tours* et l'élément *on* (la troisième virgule) afin de coordonner deux propositions dont la deuxième est la cause de la première. Notre travail consiste maintenant à repérer sur le premier segment des translittérations du corpus 1 les trois sites de virgules correspondant. C'est-à-dire identifier sur le segment numéro (1) des translittérations de notre corpus 1 le site de la première virgule, celle suivant l'élément *Puis*; le site de la deuxième virgule, celle suivant l'élément *mariée*; et le site de la troisième virgule, celle suivant l'élément *tours*. Pour illustrer ceci, nous reproduisons en (83) ci-dessous le segment numéro (1) des translittérations de notre corpus 1 sur lequel ces trois sites de virgules ont été repérés à l'aide d'astérisques. Parce qu'il s'agit d'un segment reprenant un segment de translittération sur lequel nous avons identifié à l'aide d'astérisques des sites de virgules, le numéro du segment est précédé du chiffre 0 (en caractères gras en (83)).

(83) J'aime bien ça. Puis * quand je me suis mariée * bien il-y-en-a (in: na) pas un qui a: <ah non> qui a été capable de jouer des tours, * on était parti en avion.
(= (01) dans notre corpus 1)

D'autre part, notons qu'il arrive qu'une même virgule inscrite sur nos transcriptions ait deux fonctions, ou, si on préfère, intervienne dans deux structures. Dans les exemples (84) et (85) ci-dessous, exemples reproduisant deux phrases faisant partie des transcriptions de notre corpus 1, la deuxième virgule de l'exemple (84) (soulignée dans cet exemple) détache d'une part l'élément redondant *la femme* (avec l'aide de la première virgule de l'exemple (84)) et d'autre part l'élément à valeur explicative *son épouse* (avec l'aide de la première virgule de l'exemple (85)). Cette virgule intervient donc à la fois dans l'une et l'autre structures.

(84) Puis, la femme, son
(= (53f) dans notre corpus 1)

(85) épouse, elle lui disait: «À gauche, à droite, à gauche, par là». C'était comique.
(= (54f) dans notre corpus 1)

Dans de tel cas, il peut arriver que, pour une seule et même virgule inscrite sur les transcriptions de nos corpus, nous identifions deux sites de virgules sur nos translittérations. Des parenthèses marqueront alors les astérisques, parenthèses signalant que le site de virgule varie en fonction de la structure analysée. L'exemple (86) ci-dessous présente les deux sites de virgules identifiés sur nos translittérations pour la deuxième virgule de l'exemple (84) ci-dessus (soulignée en (84)). Le premier astérisque entre parenthèses (souligné en (86)) signale le site de la deuxième virgule de l'exemple (84) lorsque nous analysons l'élément redondant *la femme*. Le deuxième astérisque entre parenthèses (surligné en gris en (86)) signale le site de la deuxième virgule de l'exemple (84), mais lorsque nous analysons l'élément à valeur explicative *son épouse*.

(86) Puis * la femme (*) là (*) sa: sa: son
(= (053) dans notre corpus 1)

(87) épouse * elle lui (y) disait "A gauche, * à droite, * à gauche * par là puis c'était comique
(= (054) dans notre corpus 1)

4.3 La grille de codification

Pour analyser l'ensemble des occurrences de virgules et de sites de virgules que nous avons identifiées, nous avons eu recours au logiciel «Excel». Nous avons choisi ce logiciel parce qu'il nous a permis d'effectuer facilement un certain nombre de calculs ainsi que des regroupements entre nos données. Dans cette section, nous expliquerons d'abord en 4.3.1 la manière dont a été construite notre grille de codification. Ensuite, nous expliquerons en 4.3.2 comment nous avons analysé nos données et comment nous avons procédé à la mise en corrélation des virgules avec les particules discursives.

4.3.1 L'élaboration de la grille de codification

Dans la grille de codification, on retrouve décrit d'une part chaque occurrence de virgule insérée sur les transcriptions de nos corpus et d'autre part chaque occurrence de site de virgule identifiée par un astérisque sur les translittérations de nos corpus. Ces descriptions vont nous permettre de créer des regroupements à travers l'ensemble à la fois des occurrences de virgules et des occurrences de sites de virgules. Ces regroupements nous serviront par la suite à établir des corrélations entre type de virgules et type de sites de virgules.

4.3.1.1 La description des virgules

Les virgules ont été décrites selon le type de virgule, et selon le type de structure dans laquelle intervient chaque occurrence de virgule. Nous avons identifié trois types de virgules que nous avons nommés virgule double aux extrémités, virgule double à l'interne et virgule simple. La virgule simple a pour fonction de coordonner des structures, et les deux types de virgule double ont pour fonction de détacher une structure. Les exemples (88) et (89) ci-dessous présentent une phrase contenant ces trois types de virgules. La première occurrence de virgule (soulignée dans l'exemple (88)) a été identifiée comme une virgule du type double

aux extrémités³⁰ (ici en début de phrase) servant à détacher l'élément incident *Pour moi* du reste de la phrase. Cette même première occurrence de virgule³¹ (soulignée dans l'exemple (88)) ainsi que la deuxième occurrence de virgule (surlignée en gris dans l'exemple (88)) forment ensemble une virgule du type double à l'interne détachant le complément adverbial *avant* placé en tête de proposition. Enfin, la troisième occurrence de virgule (également soulignée dans l'exemple (88)) correspond à une virgule du type simple coordonnant des éléments coordonnés sans conjonction, soit ici deux syntagmes nominaux: *Friendly Montréal* et *une ville amicale*.

(88) Pour moi, avant, on disait: «*Friendly Montréal*,

(= (69f) dans notre corpus 2)

(89) une ville amicale. »

(= (70f) dans notre corpus 2)

Les types de structures que nous avons identifiés sont au nombre de huit: les structures redondante, explicative et incidente; la structure du complément adverbial placé en tête de phrase ou de proposition; la structure de coordination différée; la structure de coordination entre éléments coordonnés avec une autre conjonction que *et*, *ou* et *ni*; la structure de coordination entre éléments coordonnés avec *et*, *ou*, et *ni*; et la structure de coordination entre éléments coordonnés sans conjonction.

Exemplifions maintenant chacune de ces structures. Le syntagme nominal *Les étés* qu'on trouve souligné dans l'exemple (90) ci-dessous constitue un exemple de structure redondante.

³⁰ Les virgules de ce type, bien que dites doubles, sont toujours représentées à l'aide d'un symbole unique. Ceci parce qu'étant situé aux extrémités de la phrase, le point qui se trouve juste devant ou juste après la structure que cette virgule détache a préséance sur le deuxième symbole composant ce type de virgule (le point devant, lorsque la structure est située en début de phrase et le point après, lorsque la structure est située en fin de phrase).

³¹ Il s'agit ici d'un cas où une même virgule remplit deux fonctions, intervient dans deux structures différentes. Ce type de cas est expliqué en détail un peu plus haut (art. 4.2.2).

- (90) Les étés, je les ai passés chez ces religieuses-là en Suisse et puis en Angleterre:
(= (20ff) dans notre corpus 2)

Le syntagme prépositionnel *en vingt-six et vingt-sept* qu'on trouve souligné en (91) ci-dessous constitue un exemple de structure explicative.

- (91) C'était chez les dames de Ste-Clothilde que je suis allée. Elles étaient sécularisées à ce moment-là, en vingt-six et vingt-sept.
(= (5f) dans notre corpus 2)

Comme nous venons de le voir, le syntagme prépositionnel *Pour moi* qu'on trouve dans l'exemple (88) ci-dessus illustre une structure incidente, et l'adverbe *avant* de ce même exemple illustre une structure de complément adverbial placé en tête de proposition. D'autre part, le syntagme adverbial *puis là-bas aussi* (souligné en (92) ci-dessous) exemplifie une structure de coordination différée. Le syntagme prépositionnel *dans l'avion* est ici coordonné au syntagme adverbial *là-bas aussi* (à l'aide de l'adverbe conjonctif *puis*). Il s'agit d'une coordination différée, car ces termes ne se suivent pas; ils «[...] sont séparés par d'autres termes étrangers à la coordination». (Grevisse et Goosse, 2000, p. 382, § 267)

- (92) Puis, dans l'avion, on avait bien mangé, puis là-bas aussi.
(= (60f) dans notre corpus 1)

Une structure de coordination entre éléments coordonnés avec une autre conjonction que *et*, *ou* et *ni* se trouve illustrée dans l'exemple (93) ci-dessous. La proposition *mais ça vaut le coup* (soulignée dans cet exemple) est coordonnée à la proposition *Pour une semaine, c'est assez dispendieux* à l'aide de la conjonction *mais*, soit une autre conjonction que *et*, *ou* et *ni*.

- (93) Pour une semaine, c'est assez dispendieux, mais ça vaut le coup.
(= (11f) dans notre corpus 1)

Une structure de coordination entre éléments coordonnés avec *et*, *ou*, et *ni* est illustrée par les exemples (94) et (95) ci-dessous. Dans la phrase que reproduit ces deux exemples, la

troisième virgule (surlignée en (94)) est requise du fait qu'un des éléments coordonnés à l'aide de la deuxième occurrence de la conjonction *et* (surlignée en gris en (95)) contient lui-même une autre coordination (*un petit garçon et une femme*; cette première occurrence de la conjonction *et* est en caractères maigres en (94)). Parmi les types de structures de coordination entre éléments coordonnés avec *et*, *ou*, et *ni*, ce type-ci est dit de «coordinations distinctes» dans notre tableau 4.1. Notons qu'en ce qui concerne cette virgule une autre analyse est également possible: en effet, la virgule peut également être requise du fait que les propositions coordonnées à l'aide de la deuxième occurrence de la conjonction *et* (surlignée en gris en (95)) sont de sujets différents (*il* et *le petit garçon*, soulignés en (94) et en (95)).

(94) Puis il paraît que les gens le savaient parce que, l'année précédente, il y avait un petit garçon et une femme,

(= (108ff) dans notre corpus 1)

(95) et le petit garçon disparaissait devant elle.

(= (109ff) dans notre corpus 1)

Enfin, les deux syntagmes nominaux *Friendly Montréal* et *une ville amicale* des exemples (88) et (89) ci-dessus illustrent une structure de coordination entre éléments coordonnés sans conjonction.

4.3.1.2 La description des sites de virgules

Les sites de virgules ont été décrit en fonction des contextes précédant et suivant le site. En considération des besoins de notre analyse, nous ne décrivons que les contextes précédant et suivant les sites de virgules consistant en des particules discursives; il ne nous est d'aucune utilité de décrire les contextes consistant en d'autres types d'éléments. Lorsqu'il s'est agi d'une particule discursive, nous en avons spécifié la catégorie. Pour ce faire, nous nous sommes servie de la classification des particules discursives identifiées dans nos corpus décrite plus bas (voir tabl. 5.37). Examinons notre manière de procéder. En (96) ci-dessous, à l'aide

d'astérisques, trois sites de virgules ont été identifiés sur la translittération du premier segment de notre corpus 1.

(96) J'aime bien ça. Puis * quand je me suis mariée * bien il-y-en-a (in: na) pas un qui a: <ah non> qui a été capable de jouer des tours, * on était parti en avion.

(= (01) dans notre corpus 1)

Le premier et le deuxième astérisques marquent les sites de deux signes de virgules composant une virgule de type double à l'interne. Dans le cas de site de virgule double, les contextes qui nous intéressent sont ceux entourant la structure détachée par cette virgule. Donc, pour notre exemple (96), nous considérons ce qui précède le premier astérisque et ce qui suit le deuxième astérisque. Comme ce qui précède le premier astérisque est le connecteur *Puis* (c'est-à-dire un élément qui n'est pas une particule discursive), nous ne le mentionnons pas dans notre grille de codification. Par contre, comme ce qui suit le deuxième astérisque est la particule discursive *bien*, nous la mentionnons dans notre grille de codification et nous spécifions sa catégorie, soit celle de marqueur de structuration. Dans le tableau 4.2 ci-dessous représentant une portion de notre grille de codification, nous décrivons les contextes des sites de la virgule de type double à l'interne de l'exemple (96) ci-haut. Par l'absence de mention concernant le contexte précédant le site de la virgule, nous indiquons qu'aucune particule discursive n'apparaît dans ce contexte. Par contre, dans le contexte suivant, la particule discursive *bien* apparaît; nous en spécifions donc la catégorie.

Tableau 4.2
Les contextes des sites de la virgule double à l'interne de l'exemple (96)

Précédant	Catégorie	Suivant	Catégorie
		<i>bien</i>	m. s. ³²

Dans le cas de site marquant une virgule simple, les contextes qui nous intéressent sont ceux entourant le signe en tant que tel. Le troisième astérisque de l'exemple (96) ci-dessus marque le site d'une virgule de type simple. Nous considérerons donc ce qui précède cet astérisque et

³² Nous utilisons le sigle *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration».

ce qui le suit; c'est-à-dire le nom *tours* et le pronom *on*. Dans le tableau 4.3 ci-dessous, nous décrivons les deux contextes entourant le site de la virgule de type simple de l'exemple (96) ci-haut dans la mesure où, par l'absence de mention, nous indiquons que les deux contextes précédant et suivant le site de la virgule ne sont pas des particules discursives.

Tableau 4.3
Les contextes du site de la virgule simple de l'exemple (96)

Précédant	Catégorie	Suivant	Catégorie

Nous terminerons en explicitant la composition d'une portion de notre grille de codification, portion reproduite dans le tableau 4.4 ci-dessous.

Tableau 4.4
Exemple de la grille de codification (construite à partir du corpus 1)

Segment	Type de virgule	Type de structure	Précédent	Catégorie	Suivant	Catégorie
1	d. ³³ interne	compl. tête			<i>bien</i>	m.s.
1	simple	c.sans conj.				
6	simple	c.sans conj.				
10	d.extrémité	redondant				
11	d.extrémité	compl. tête	<i>parce que</i>	m.s.		

Dans la première colonne du tableau 4.4 ci-dessus est inscrit le numéro du segment dans lequel se trouve la virgule décrite. Dans la deuxième colonne est inscrit le type de cette virgule. Dans la troisième colonne est inscrit le type de structure dans laquelle intervient cette virgule. Dans la quatrième colonne est inscrit la particule discursive apparaissant dans le contexte précédant le site de la virgule. Si dans ce contexte aucune particule discursive n'apparaît, aucune inscription ne figurera dans la quatrième colonne. Lorsqu'une particule discursive est inscrite dans la quatrième colonne, dans la cinquième colonne sera inscrite la

³³ Nous utilisons l'abréviation *d.* pour signifier «double», l'expression *compl. tête* pour signifier «le complément adverbial placé en tête de phrase ou de proposition», le sigle *m. s.* pour signifier «marqueur de structuration» et l'expression *c. sans conj.* pour signifier «la coordination entre éléments coordonnés sans conjonction».

catégorie de cette particule discursive; sinon aucune mention ne figurera dans la cinquième colonne. Dans la sixième colonne, est inscrite la particule discursive apparaissant dans le contexte suivant le site de la virgule. Si dans ce contexte aucune particule discursive n'apparaît, aucune inscription ne figurera dans la sixième colonne. Lorsqu'une particule discursive est inscrite dans la sixième colonne, dans la septième colonne sera inscrite la catégorie de cette particule discursive; sinon aucune mention ne figurera dans la septième colonne.

4.3.2 L'analyse des données

Les données révélées par notre grille de codification mettent en évidence deux variantes: le site de virgule entouré d'aucune particule discursive (site sans particule) et le site de virgule entouré d'une ou de plusieurs particules discursives (site avec particule). Comme on peut l'observer dans le tableau 4.2 ci-dessus, le contexte suivant le site de virgule constitue un site de type «site avec particule». Tous les autres sites de virgules décrits dans les tableaux 4.2 et 4.3 sont de type «site sans particule». À l'aide de ces deux variantes, nous effectuerons une analyse distributionnelle pour déterminer les facteurs conditionnant ces variantes. À partir de cette analyse, nous pourrons établir dans quelle mesure les virgules sont en corrélation avec les particules discursives.

CHAPITRE V

RÉSULTATS ET ANALYSES

Dans ce cinquième et dernier chapitre, nous ferons d'abord état des résultats que nous avons obtenus lors de l'élaboration des transcriptions; c'est-à-dire les résultats des diverses procédures d'édition effectuées. Ensuite, nous analyserons les données relatives à la distribution des sites de virgules. Enfin, nous terminerons ce chapitre en abordant la corrélation entre les virgules et les particules discursives.

5.1 Les procédures d'édition

Comme nous l'avons vu dans le chapitre 4, certaines des procédures d'édition que nous avons effectuées ont comporté l'identification de formes linguistiques spécifiques à l'oral présentes dans nos corpus oraux (des répétitions, des éléments laissés en suspens, des marqueurs de prosodie, des marqueurs de structuration, des marqueurs d'interaction et des items lexicaux non standards). D'autres de ces procédures ont comporté l'identification de formes linguistiques spécifiques à l'écrit. En ce qui concerne les formes linguistiques spécifiques à l'oral, rappelons qu'après les avoir identifiées, nous les avons éliminées dans le but de produire une transcription conforme aux règles du français écrit. Dans l'article 5.1.1 ci-dessous, nous décrivons et analysons nos résultats concernant l'identification des formes linguistiques spécifiques à l'oral et les critères qui sous-tendent cette identification. En ce qui concerne les formes linguistiques spécifiques à l'écrit, l'article 5.1.2 plus bas est consacré aux descriptions et aux analyses des résultats relatifs à ces formes.

5.1.1 Les formes linguistiques spécifiques à l'oral

Dans nos corpus, nous avons identifié six différents types de formes linguistiques spécifiques à l'oral, formes que nous avons regroupées en deux catégories: les formes relevant du contexte de production (comprenant les répétitions et les éléments laissés en suspens) et les formes relevant du contexte de l'interaction (comprenant les marqueurs de prosodie, de structuration et d'interaction ainsi que les éléments propres à la langue vernaculaire, soit les items lexicaux non standards). Le paragraphe 5.1.1.1 ci-dessous expose les résultats et les analyses des formes identifiées dans nos corpus relevant du contexte de production. En ce qui concerne les formes identifiées dans nos corpus relevant du contexte de l'interaction, nous traitons de chacun des quatre différents types d'éléments dans des paragraphes séparés. Ce sont les paragraphes 5.1.1.2 à 5.1.1.5 qui leur sont consacrés.

Afin de présenter et de décrire de manière concise les éléments identifiés dans nos corpus, nous avons élaboré des tableaux. Ceux-ci sont généralement construits de la manière suivante: dans la première colonne se trouve le numéro du segment dans lequel est situé l'occurrence identifiée; dans la deuxième colonne se trouve soit l'occurrence en tant que telle, soit une description permettant d'identifier la catégorie grammaticale de laquelle relève l'occurrence (cette description peut être sémantique, syntaxique, distributionnelle ou fonctionnelle); dans la troisième colonne, lorsque cela est approprié, se trouve la catégorie grammaticale de laquelle relève l'occurrence; dans les colonnes subséquentes se trouvent décrits les phénomènes prosodiques ou phonologiques potentiellement pertinents à l'identification de l'occurrence; et finalement, dans la dernière colonne, encore une fois lorsque cela est approprié, se trouve la catégorie discursive de laquelle relève l'occurrence. Nos descriptions portent sur six phénomènes prosodiques ou phonologiques: 1- la réduction phonologique, 2- l'intensité, 3- l'intonation, 4- l'accent, 5- la pause et 6- le débit. Afin de simplifier nos descriptions, nous nous sommes servie de la représentation élaborée par Dessureault-Dober (1974). À cette représentation, nous avons ajouté quelques symboles. Nous utilisons le symbole \dot{E} pour représenter l'énoncé, le symbole (.) pour représenter la pause, le symbole □ pour représenter l'occurrence analysée, le symbole ↑ pour représenter

une hausse, le symbole ↓ pour représenter une baisse, le symbole = pour représenter la similitude et le symbole ≠ pour représenter la différence.

5.1.1.1 Les répétitions et les éléments laissés en suspens

Pour présenter nos résultats relatifs aux répétitions, nous avons eu recours à des tableaux comportant trois colonnes. Le numéro du segment dans lequel est située l'occurrence de la répétition se trouve inscrit dans la première colonne. Les occurrences comme telles se trouvent inscrites dans la deuxième colonne. Afin d'éviter les ambiguïtés sur la nature de l'élément répété, lorsque celui-ci ne forme pas un mot complet, les phonèmes manquants à la formation du mot sont inscrits entre parenthèses. Enfin, le nombre de syllabes¹ que comprend l'occurrence se trouve inscrit dans la troisième colonne. Dans le tableau 5.1 ci-dessous sont exposées les occurrences de répétitions identifiées dans le corpus I. Notons que nous avons utilisé l'astérisque pour marquer les reprises suivant des parenthèses discursives, type particulier de répétition sur lequel nous reviendrons. Nous reviendrons également sur le cas particulier que constitue le segment numéro (70).

¹ Soulignons le fait que le nombre de syllabes d'un mot est sujet à controverse. Bien que le nombre de syllabes attribué aux éléments répétés des tableaux 5.1 et 5.2 varie selon les points de vue, l'impact de ces divergences sur la démonstration que nous voulons faire n'est pas majeur.

Tableau 5.1
Les répétitions identifiées dans le corpus 1

Segment	Élément répété	Nombre d'unités
(1)	<i>qui a</i>	2 syllabes
(12)	<i>l'a</i> (vion)	1 syllabe
(12)	<i>ça</i>	1 syllabe
(13)	<i>c'est pas</i>	2 syllabes
(14)	<i>il y en a</i>	2 syllabes
(17)	<i>nos</i>	1 syllabe
(70)	<i>on se dit à Montréal au moins</i>	8 syllabes
(81)	<i>il</i>	1 syllabe
(83)	<i>il</i>	1 syllabe
(85)	<i>il y a une église*</i>	4 syllabes
(103)	<i>on pouvait</i>	3 syllabes
(110)	<i>un</i>	1 syllabe
(115)	<i>il</i>	1 syllabe
(119)	<i>pour</i>	1 syllabe
(123)	<i>le</i>	1 syllabe
(130)	<i>Quand même qu'on le saurait*</i>	6 syllabes
(131)	<i>la</i>	1 syllabe
(134)	<i>ils</i>	1 syllabe
(135)	<i>à</i>	1 syllabe
(136)	<i>on</i>	1 syllabe
(139)	<i>on</i>	1 syllabe
(139)	<i>m</i> (oi)	1 segment syllabique
(151)	<i>il est</i>	1 syllabe

Dans le tableau 5.2 ci-dessous sont exposées les occurrences de répétitions identifiées dans le corpus 2.

Tableau 5.2
Les répétitions identifiées dans le corpus 2

Segment	Élément répété	Nombre d'unités
(2)	<i>en</i>	1 syllabe
(2)	<i>en</i>	1 syllabe
(7)	<i>de m'en</i> (voyer)	2 syllabes
(29)	<i>de</i>	1 syllabe
(31)	<i>ces</i>	1 syllabe
(36)	<i>comme</i>	1 syllabe
(37)	<i>en</i>	1 syllabe
(71)	<i>se</i>	1 syllabe
(77)	<i>en</i> (voyez)	1 syllabe
(77)	<i>une</i>	1 syllabe
(79)	<i>é</i> (trangers)	1 syllabe
(90)	<i>je flirte*</i>	2 syllabes
(93)	<i>on</i>	1 syllabe
(124)	<i>en*</i>	1 syllabe
(124)	<i>en pleine</i>	2 syllabes
(132)	<i>plus</i>	1 syllabe
(161)	<i>c'</i> (était)	1 segment syllabique
(164)	(éco) <i>n</i> (omisaient)	1 segment syllabique
(182)	<i>une heure</i>	2 syllabes
(189)	<i>qui est</i>	2 syllabes

L'examen de ces deux tableaux (tabl. 5.1 et 5.2) révèle que les éléments répétés identifiés dans nos corpus appartiennent à diverses catégories syntaxiques. La seule généralisation que nous avons pu observer est le fait que la majorité d'entre eux sont composés d'une seule syllabe (ou segment syllabique), et que leur nombre d'unités n'excède jamais trois syllabes. Un nombre réduit des éléments répétés que nous avons identifiés sont composés de deux syllabes et, en nombre plus réduit encore, de trois syllabes. Mis à part l'occurrence du segment (70) du corpus 1 (en caractères gras dans le tableau 5.1 ci-dessus), les éléments répétés de plus de trois syllabes identifiés dans nos corpus constituent des reprises suivant des parenthèses discursives (signalées par des astérisques dans les tableaux 5.1 et 5.2). Au sujet du segment (70), nous avons décelé entre les deux occurrences des éléments *on se dit à Montréal au moins* une coupure sur l'onde sonore. Nous en avons déduit qu'après un arrêt de l'enregistrement, le locuteur reprend les derniers mots qu'il a prononcés juste avant cet arrêt. Il s'agit d'une reprise provoquée par une interruption d'ordre technique, et, à ce titre, elle ne sera pas intégrée à notre transcription.

À propos des reprises suivant des parenthèses discursives (signalées par des astérisques dans les tableaux 5.1 et 5.2), nous observons qu'il s'agit de propositions composées de deux, six et huit syllabes et d'une préposition composée d'une syllabe. Étant donné leur rareté, nous présentons dans un seul tableau, le tableau 5.3 ci-dessous, les contextes prosodiques de toutes les reprises suivant des parenthèses discursives repérées dans nos corpus.

Tableau 5.3
Les contextes prosodiques des reprises identifiées dans les corpus 1 et 2

Segment	Reprise	Intensité	Intonation	Pause	Débit
corpus 1 (85)	<i>il y a une église</i>	↑	≠	.□	↑
corpus 1 (130)	<i>Quand même qu'on le saurait</i>	↑	≠	.□.	↑
corpus 2 (90)	<i>je flirte</i>	↓	≠	□	↑
corpus 2 (124)	<i>en</i>	↑	≠	□	↓

Nous avons observé un cas de baisse et trois cas de hausse d'intensité; une coupure dans la courbe mélodique entre la parenthèse discursive et la reprise dans les quatre cas; un cas de reprise précédée par une pause, un cas précédée et suivie par une pause, et deux cas sans pause; enfin, un cas de débit plus lent et trois cas de débit plus rapide.

Cependant, comme nous n'avons observé que quatre cas, nous n'envisageons les caractéristiques prosodiques suivantes qu'à titre d'hypothèse: l'intonation de la reprise suivant une parenthèse discursive serait distincte de l'intonation de la parenthèse discursive (c'est-à-dire qu'il y aurait une coupure dans la courbe mélodique entre la parenthèse discursive et la reprise); la pause ne serait pas un critère d'identification pertinent à la reprise suivant une parenthèse discursive; et il y aurait une fluctuation dans l'intensité et dans le débit entre la parenthèse discursive et la reprise. Nous émettons une seconde hypothèse relative à la catégorisation de ces reprises: à notre avis, la fonction de la reprise se situe au niveau du discours; elle constitue un «marqueur de parenthèse discursive». En tant que tel, nous pourrions l'analyser soit comme un marqueur d'interaction situé à la suite de la parenthèse discursive, soit comme un marqueur de structuration. Selon nous, il s'agit d'un marqueur de

structuration de continuité annonçant un retour au thème. Soulignons le fait que nous avons rejeté l'analyse consistant à l'inclure au marqueur d'interaction qu'est la parenthèse discursive, et ce parce que les reprises que nous avons identifiées dans nos corpus ont toutes présenté une coupure dans la courbe mélodique entre la parenthèse et la reprise. C'est sur la base d'un critère fonctionnel que nous tranchons en faveur du marqueur de structuration: la reprise en tant que «marqueur de parenthèse discursive» intervient dans le rapport séquentiel entre les énoncés plutôt que dans celui entre les interlocuteurs.

En résumé, nous concluons que les répétitions résultant d'erreurs de production impliquent des éléments totalisant un maximum de trois syllabes et relevant d'une diversité de catégories syntaxiques. De plus, nous émettons les hypothèses selon lesquelles la reprise suivant une parenthèse discursive serait un marqueur de structuration de continuité annonçant un retour au thème, et elle serait caractérisée prosodiquement par une coupure dans la courbe mélodique ainsi que des fluctuations dans l'intensité et dans le débit entre l'énonciation de la parenthèse discursive et l'énonciation de la reprise.

Abordons maintenant la question des éléments laissés en suspens. Sous forme de tableaux similaires à ceux utilisés pour les répétitions, nous présentons les occurrences des éléments laissés en suspens identifiés dans notre corpus 1 (tableau 5.4 ci-dessous) et ceux identifiés dans notre corpus 2 (tableau 5.5 ci-dessous). Notons qu'afin d'éviter que le tableau 5.5 ne s'étende sur deux pages, nous avons inséré dans une même cellule tous les groupes d'éléments laissés en suspens émis à l'intérieur d'un même segment. Le premier groupe est aligné à la gauche de la cellule et le second à la droite. Enfin, nous avons marqué d'un astérisque les occurrences d'éléments laissés en suspens qui sur les translittérations n'étaient pas accompagnées de signal d'hésitation.

Tableau 5.4
Les éléments laissés en suspens identifiés dans le corpus 1

Segment	Élément laissé en suspens	Nombre d'unités
(29)	<i>Quand qu'on on marche on</i>	5 syllabes
(30)	<i>un</i>	1 syllabe
(42)	<i>je sé</i>	2 syllabes
(42)	<i>à</i>	1 syllabe
(51)	<i>une poche à</i>	4 syllabes
(53)	<i>sa sa</i>	2 syllabes
(58)	<i>On a eu du</i>	4 syllabes
(76)	<i>il</i>	1 syllabe
(100)	<i>une journée</i>	4 syllabes
(103)	<i>la on</i>	2 syllabes
(107)	<i>pis il a dit *</i>	3 syllabes
(108)	<i>qui</i>	1 syllabe
(109)	<i>qui avait</i>	3 syllabes
(112)	<i>Il était</i>	2 syllabes
(116)	<i>le te son son le</i>	5 syllabes
(131)	<i>c'est</i>	1 syllabe
(139)	<i>pour</i>	1 syllabe
(142)	<i>Tu es</i>	1 syllabe
(151)	<i>c'est c'est</i>	2 syllabes
(160)	<i>m on</i>	1 segment syllabique et 1 syllabe
(160)	<i>des</i>	1 syllabe

Tableau 5.5
Les éléments laissés en suspens identifiés dans le corpus 2

Segment	Élément laissé en suspens	Nombre d'unités
(3)	<i>Je suis allée</i>	4 syllabes
(9)	<i>j'ai été un an encore au so</i>	9 syllabes
(14)	<i>ça m'a beaucoup</i>	4 syllabes
(15)	<i>Je elle était</i>	4 syllabes
(17)	<i>C'est</i>	1 syllabe
(23)	<i>C'était une</i>	4 syllabes
(24)	<i>Ah j'ai bien bien</i>	4 syllabes
(26)	<i>je suis re</i>	3 syllabes
(31)	<i>j'ai trou</i>	2 syllabes
(37)	<i>si</i>	1 syllabe
(38)	<i>c'est</i>	1 syllabe
(41)	<i>j'ai</i>	1 syllabe
(42)	<i>poé poétique</i>	6 syllabes
(44)	<i>la</i>	1 syllabe
(45)	<i>C'est</i> <i>c'est pas trop</i>	1 syllabe 3 syllabes
(48)	<i>de venir</i>	3 syllabes
(49)	<i>le</i>	1 syllabe
(57)	<i>J'ai habité</i>	3 syllabes
(65)	<i>le</i>	1 syllabe
(69)	<i>on av</i> <i>Moun</i>	2 syllabes 1 syllabe
(77)	<i>je</i> <i>étranger</i>	1 syllabe 3 syllabes
(79)	<i>je pense que les même les</i>	6 syllabes
(81)	<i>Ca je trouve que ça a beaucoup *</i>	8 syllabes
(85)	<i>j'ai beaucoup de</i>	4 syllabes
(87)	<i>qu'ils ont</i>	2 syllabes
(92)	<i>des</i>	1 syllabe
(97)	<i>Il y a</i>	1 syllabe
(99)	<i>Mais je je</i>	3 syllabes
(105)	<i>La dépression de</i>	5 syllabes
(108)	<i>de sa</i>	2 syllabes
(111)	<i>t</i>	1 segment syllabique
(113)	<i>Ca a beaucoup affecté le moral de</i>	11 syllabes
(114)	<i>ça</i>	1 syllabe
(116)	<i>Se</i> <i>de</i>	1 syllabe 1 syllabe
(120)	<i>pour que</i>	2 syllabes
(123)	<i>mon environ</i>	4 syllabes
(151)	<i>puis ils ont jamais</i>	4 syllabes
(152)	<i>de</i>	1 syllabe
(154)	<i>Puis Mes frères</i>	3 syllabes
(175)	<i>de</i>	1 syllabe
(185)	<i>C'est</i>	1 syllabe
(190)	<i>mettre un peu de dessert</i>	6 syllabes

L'examen de ces deux tableaux (tabl. 5.4 et 5.5) révèle que les éléments laissés en suspens relèvent de diverses catégories syntaxiques. En ce qui concerne le nombre de syllabes composant ces éléments, contrairement à ce que nous avons observé avec les répétitions, aucune généralisation ne peut être formulée: ce nombre varie d'une à onze syllabes sans présenter de régularité. De plus, nous avons remarqué des occurrences d'éléments laissés en suspens non accompagnées de signal d'hésitation. Il s'agit des segments (107) de notre corpus 1 et (81) de notre corpus 2. Nous avons constaté dans le premier cas que le locuteur numéro 007 est interrompu par l'intervieweur et dans le second que le locuteur numéro 031 s'interrompt lui-même pour répondre à une question de l'intervieweur. Nous discernons donc deux types d'éléments laissés en suspens: ceux causés par une interruption extérieure au locuteur et ceux causés par une hésitation du locuteur.

5.1.1.2 Les marqueurs de prosodie

À l'intérieur de nos corpus, nous avons identifié six marqueurs prosodiques parmi les onze recensés par Vincent (1983). Il s'agit de *là*, *hein*, *moi*, *vous savez*, *j'ai dit* et *(eh, ah) bien/ben*². Les cinq formes *vous comprenez*, *n'est-ce pas*, *vois-tu*, *je veux dire* et *osti* n'ont pas été observées dans nos corpus. Parmi les six marqueurs prosodiques identifiés dans nos corpus, cinq sont présents dans le corpus 1: *là*, *hein*, *moi*, *j'ai dit* et *(ah) bien / ben*; et trois sont présents dans le corpus 2: *là*, *vous savez* et *(eh) bien / ben*.

Les tableaux présentant les résultats relatifs à l'identification des marqueurs prosodiques (ainsi que des marqueurs de structuration) de nos corpus exposent toutes les occurrences repérées de l'élément analysé et non uniquement les particules discursives. C'est à partir des descriptions présentées dans ces tableaux que nous discernons l'élément remplissant une fonction grammaticale de celui remplissant une fonction discursive, soit la particule

² Nos résultats nous amènent à traiter les voyelles [e] et [a] précédant facultativement l'élément *bien/ben* comme une partie intégrante de cet élément: c'est pourquoi nous adoptons désormais l'orthographe *(eh, ah) bien / ben*.

discursive. Notons d'autre part que, pour décrire les marqueurs prosodiques, le phénomène prosodique du débit n'a été retenu que dans le cas du ponctuant *vous savez*, seul marqueur prosodique comprenant suffisamment de phonèmes pour qu'une fluctuation dans le débit nous soit perceptible.

Nous commencerons par présenter les résultats relatifs aux marqueurs prosodiques présents à la fois dans nos corpus 1 et 2. Nous verrons quatre tableaux, soit deux pour l'élément *là* et deux pour l'élément (*eh, ah*) *bien / ben*. Ensuite, nous verrons les résultats relatifs aux marqueurs prosodiques présents uniquement dans notre corpus 1. Ces résultats s'étendent sur trois tableaux: un pour l'élément *hein*, un pour l'élément *moi* et un pour l'élément *il dit / je dis / j'ai dit*. Enfin, nous verrons un dernier tableau, celui pour l'élément *vous savez*, seul marqueur prosodique présent uniquement dans notre corpus 2.

Les deux tableaux de l'élément *là* comprennent chacun huit colonnes. Le numéro du segment dans lequel est située l'occurrence analysée se trouve dans la première colonne. Lorsque l'occurrence remplit une fonction grammaticale, une brève description sémantique ou syntaxique se trouve dans la deuxième colonne, et la catégorie grammaticale de laquelle relève l'occurrence se trouve dans la troisième colonne. Lorsque l'occurrence ne remplit pas de fonction grammaticale, quatre de ses traits prosodiques sont décrits: l'intensité se trouve dans la quatrième colonne, l'intonation dans la cinquième colonne, l'accent dans la sixième colonne et la pause³ dans la septième colonne; enfin, la catégorie discursive de laquelle relève l'occurrence se trouve dans la huitième colonne. Le tableau 5.6 ci-dessous expose la catégorisation des occurrences de l'élément *là* identifiées dans le corpus 1. Il est suivi immédiatement du tableau 5.7 exposant la catégorisation des occurrences de l'élément *là* identifiées dans le corpus 2.

³ Rappelons que nous utilisons une représentation dans laquelle le symbole (.) représente la pause et le symbole (□) représente l'occurrence analysée.

Tableau 5.6
La catégorisation des occurrences de l'élément *là* identifiées dans le corpus I

Segment	Description	Catégorie grammaticale	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Catégorie discursive
(4)	indique un lieu	adv. de lieu					
(4)			↓	= □	atone	□.	ponctuant
(6,9,10)	indique un lieu	adv. de lieu					
(15)	s'applique au temps	adv. de lieu					
(20)	dém. composé	adv. de lieu					
(22)	dém. composé	adv. de lieu					
(25)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(39)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(43)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(45)	indique un lieu	adv. de lieu					
(52)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(53)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(54)	indique un lieu	adv. de lieu					
(56)	s'applique au temps						
(58)			↓	= □	atone	□.	ponctuant
(62)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(67)	dém. composé	adv. de lieu					
(68)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(68)			↓	= □	atone	□.	ponctuant
(79)	indique un lieu	adv. de lieu					
(92)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(99)	dém. composé	adv. de lieu					
(102)			↓	= □	atone	□.	ponctuant
(103)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(110)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(111)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(111)	indique un lieu	adv. de lieu					
(113)	dém. composé	adv. de lieu					
(120)	s'applique au temps	adv. de lieu					
(122)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(134)	dém. composé	adv. de lieu					
(134)	indique un lieu	adv. de lieu					
(140)	dém. composé	adv. de lieu					
(141)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(142)	dém. composé	adv. de lieu					
(144)	indique un lieu	adv. de lieu					
(147)	indique un lieu	adv. de lieu					
(150)	dém. composé	adv. de lieu					
(160)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(160)	indique un lieu	adv. de lieu					
(168)			↓	= □	atone	□.	ponctuant

Tableau 5.7
La catégorisation des occurrences de l'élément *là* identifiées dans le corpus 2

Segment	Description	Catégorie grammaticale	Inten- sité	Intona- tion	Accent	Pause	Catégorie discursive
(5)	dém. ⁴ composé	adv. de lieu					
(6)	indique un lieu	adv. de lieu					
(7)	indique un lieu	adv. de lieu					
(15)	indique un lieu	adv. de lieu					
(16)	dém. composé	adv. de lieu					
(20)	dém. composé	adv. de lieu					
(22)	indique un lieu	adv. de lieu					
(24)	dém. composé	adv. de lieu					
(29)			↓	= □	atone	□.	ponctuant
(30)	indique un lieu	adv. de lieu					
(30)	indique un lieu	adv. de lieu					
(31)	dém. composé	adv. de lieu					
(37)	dém. composé	adv. de lieu					
(41)	indique un lieu	adv. de lieu					
(48)	indique un lieu	adv. de lieu					
(49)	s'applique au temps	adv. de lieu					
(49)	indique un lieu	adv. de lieu					
(49)			↓	= □	atone	□.	ponctuant
(65)	indique un lieu	adv. de lieu					
(66)	indique un lieu	adv. de lieu					
(69)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(80)	dém. composé	adv. de lieu					
(83)	dém. composé	adv. de lieu					
(97)			↓	= □	atone	□.	ponctuant
(101)	dém. composé	adv. de lieu					
(114)	dém. composé	adv. de lieu					
(114)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(124)	dém. composé	adv. de lieu					
(129)	s'applique au temps	adv. de lieu					
(129)	s'applique au temps	adv. de lieu					
(165)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(173)			↓	= □	atone	□	ponctuant
(191)			↓	= □	atone	□	ponctuant

⁴ Nous utilisons les abréviations *dém.* pour signifier «démonstratif» et *adv.* pour signifier «adverbe».

Ces deux tableaux (tabl. 5.6 et 5.7) font état de quatre différents types d'éléments *là*. Parmi toutes les occurrences de l'élément *là* recensées dans nos corpus, certaines ont été décrites sémantiquement comme indiquant un lieu, d'autres comme s'appliquant au temps, et d'autres ont été décrites syntaxiquement comme formant un démonstratif composé. Ces trois descriptions correspondent à trois définitions de l'adverbe de lieu *là* développées par Grevisse et Goosse (2000). Les occurrences de l'élément *là* indiquant un lieu (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1442, § 969 a)), celles s'appliquant au temps (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1433, § 965 Rem.) et celles formant un démonstratif composé (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1443, § 969 c) et p. 918, § 597 b)) relèvent toutes de la catégorie grammaticale de l'adverbe de lieu et ont donc toutes une fonction grammaticale. Un dernier groupe d'occurrences de l'élément *là* recensées dans nos corpus est formé des occurrences ne pouvant être décrites ni par ces trois définitions ni par les trois autres définitions que présentent Grevisse et Goosse (2000). Il s'agit de la définition dans laquelle l'adverbe de lieu *là* forme une locution (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1442, § 969 b)), celle dans laquelle l'adverbe explétif *là* «[...] est un renvoi vague à la situation» (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1349, § 920 c)), et enfin celle dans laquelle l'adverbe *là* est un substitut de cela (Grevisse et Goosse, 2000, p. 292, § 219 k)). En fait, nous ne pouvons attribuer de catégorie grammaticale à ces occurrences. Sur la base de ce critère, nous avons identifié ces occurrences comme des particules discursives.

Sur le plan prosodique, les occurrences de l'élément *là* identifiées comme des particules discursives ont toutes présenté une baisse d'intensité, une intonation identique à celle de l'élément précédant l'occurrence (c'est-à-dire une absence de coupure dans la courbe mélodique entre ce qui précède l'occurrence et son énonciation), une voyelle ne portant pas l'accent tonique (c'est-à-dire une voyelle atone) et une absence de pause préposée. Sur la base de ces quatre critères prosodiques, nous avons identifié ces particules discursives comme des ponctuants. Étant donné que toutes les occurrences identifiées comme des particules discursives ont présenté une intonation identique à celle de l'élément les précédant, nous n'avons identifié aucun marqueur d'interaction. Enfin, notons que les critères de la pause postposée et de la réduction phonologique se sont révélés non pertinents.

Passons au deuxième marqueur prosodique présent à la fois dans nos corpus 1 et 2, soit l'élément (*eh, ah*) *bien / ben*. Les tableaux présentant les résultats relatifs à cet élément comprennent neuf colonnes, soit une colonne de plus que ceux concernant l'élément *là*: nous avons ajouté une description phonétique des occurrences. Comme dans les tableaux concernant l'élément *là*, dans la première colonne se trouve le numéro du segment dans lequel est situé l'occurrence analysée, dans la deuxième se trouve une description sémantique ou syntaxique des occurrences remplissant une fonction grammaticale et dans la troisième se trouve la catégorie grammaticale de laquelle relève l'occurrence. Par contre, dans la quatrième colonne se trouve décrite à l'aide de l'alphabet phonétique international (entre crochets) la prononciation de chacune des occurrences de l'élément (*eh, ah*) *bien / ben*. Nous avons procédé à cette description dans le but d'expliquer la réduction phonologique à l'origine de la variation observée dans la prononciation de cet élément, soit [bjẽ] et [bẽ], réduction impliquant la semi-consonne [j]. Dans les cinquième, sixième, septième et huitième colonnes suivantes se trouvent décrits les traits prosodiques des occurrences ne remplissant pas de fonction grammaticale, soit l'intensité, l'intonation, l'accent et la pause. Dans la neuvième colonne se trouve la catégorie discursive de laquelle relève l'occurrence. Les tableaux 5.8 et 5.9 ci-dessous exposent la catégorisation des occurrences de l'élément (*eh, ah*) *bien / ben* identifiées dans les corpus 1 et 2.

Tableau 5.8

La catégorisation des occurrences de l'élément (*eh, ah*) *bien / ben* identifiées dans le corpus 1

Segment	Description	Catégorie grammaticale	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Catégorie discursive
(1)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bẽ]					
(1)			[bẽ]	=	≠ □	tonique	□	m.s. ⁵
(6)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bẽ]					
(6)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bẽ]					
(9)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bẽ]					
(12)			[bẽ]	↓	≠ □ =	atone	.□	démarreur
(14)			[bẽ]	=	≠ □	tonique	□	m.s.
(23)			[bã]	=	≠ □	tonique	.□	m.s.
(49)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bẽ]					
(55)			[bẽ]	=	≠ □	tonique	□	m.s.
(56)			[bẽ]	=	≠ □	tonique	□	m.s.
(61)			[bẽ]	=	≠ □	tonique	.□	m.s.
(65)			[bẽ]	=	≠ □	tonique	.□	m.s.
(73)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bẽ]					
(88)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bẽ]					
(134)	avec conj. <i>ou</i> et adv. <i>donc</i>	adverbe	[bə]					
(152)	avec conj. <i>ou</i>	adverbe	[bẽ]					
(153)			[abẽ]	↓	≠ □ =	atones	.□	démarreur
(166)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bẽ]					

⁵ Nous utilisons le sigle *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration», et les abréviations *conj.* pour signifier «conjonction» et *adv.* pour signifier «adverbe».

Tableau 5.9

La catégorisation des occurrences de l'élément (*eh, ah*) *bien / ben* identifiées dans le corpus 2

Segment	Description	Catégorie grammaticale	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Catégorie discursive
(23)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bjɛ̃]					
(57)	indique l'intensité	adverbe de degré	[bjɛ̃]					
(63)	renforce l'expression	adverbe explétif	[bjɛ̃]					
(77)			[bɛ̃]	=	≠ □	tonique	□	m.s. ⁶
(98)			[bɛ̃]	=	≠ □	tonique	□	m.s.
(104)	indique la manière	adverbe de manière	[bjɛ̃]					
(108)	indique la manière	adverbe de manière	[bjɛ̃]					
(164)			[bɛ̃]	↓	= □	atone	□.	ponctuant
(192)			[ebɛ̃]	↓	= □	atones	□.	ponctuant

Mis à part les contextes où il remplit la fonction de nom, contextes aisément repérable puisqu'il est alors accompagné d'un déterminant, selon Grevisse et Goosse (2000), l'élément *bien* est un adverbe. C'est-à-dire qu'il s'agit d'un mot invariable qui peut servir de complément à un verbe, à un adjectif, à un adverbe, à une préposition, à une conjonction de subordination, à un introducteur ou à un mot-phrase; et peut également, dans certain cas, être employé avec un nom (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1346, § 917). Ces chercheurs identifient six différents types d'adverbe *bien*: l'adverbe de manière (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1347, § 919 a) et p. 1390 § 939); l'adverbe de degré, qui marque «[...] l'intensité d'une action exprimée par un verbe, d'une qualité ou d'une caractéristique exprimées par un adjectif ou un adverbe» (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1393, § 943) (pour l'adverbe de degré relatif voir aussi Grevisse et Goosse, 2000, p. 1396, § 947); l'adverbe explétif, qui sert à renforcer l'expression (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1348, § 920 b)); l'adverbe employé dans l'interrogation (Grevisse et Goosse, 2000, p. 585, § 381 bis b)) et dans l'interrogation partielle (Grevisse et Goosse, 2000, p. 591, § 383 bis c)); l'adverbe employé adjectivement

⁶ Nous utilisons le sigle *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration».

(Grevisse et Goosse, 2000, p. 337, § 245 b) 3° et p. 844, § 545 a)); et l'adverbe employé avec la conjonction de coordination *ou* (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1545-1546, §1033 a) et p. 1552, §1036 Rem.1).

Parmi les occurrences de l'élément (*eh, ah*) *bien / ben* recensées dans nos corpus, nous n'en avons identifié aucune relevant de la catégorie des noms. Cependant, nous avons identifié des occurrences relevant de quatre des six types d'adverbe *bien* définis par Grevisse et Goosse (2000): l'adverbe de degré (qui indique l'intensité), l'adverbe employé avec la conjonction de coordination *ou*, l'adverbe de manière (qui indique la manière) et l'adverbe explétif (qui renforce l'expression). Quant aux deux autres types d'adverbe décrits par ces chercheurs, soit l'adverbe employé dans l'interrogation et l'adverbe employé adjectivement, aucune des occurrences de l'élément (*eh, ah*) *bien / ben* identifiées dans nos corpus ne correspond à ces types d'adverbe. Aux occurrences recensées ne correspondant à aucun des six types d'adverbe *bien* définis par Grevisse et Goosse (2000), nous n'avons donc pu attribuer de catégorie grammaticale. Nous les avons identifiées comme des particules discursives et nous les avons décrites prosodiquement.

Cinq traits prosodiques et phonologiques se sont révélés pertinents à la catégorisation de la particule discursive (*eh, ah*) *bien / ben*, soit la réduction phonologique, l'intensité, l'intonation, l'accent et la pause. Une baisse d'intensité et une voyelle atone sont les traits caractérisant tous les marqueurs de prosodie (*eh, ah*) *bien / ben*. Une intonation identique à celle de l'élément qui précède le marqueur de prosodie et une absence de pause préposée sont caractéristiques des ponctuels (*eh, ah*) *bien / ben*. Par contre, une intonation identique à celle de l'élément qui suit le marqueur de prosodie et une absence de pause postposée caractérisent les démarreurs (*eh, ah*) *bien / ben*. La distinction entre le ponctuel et le démarreur repose donc sur la position de l'élément ayant une intonation identique au marqueur de prosodie: si cet élément est situé avant le marqueur, il s'agit d'un ponctuel, s'il est situé après, il s'agit d'un démarreur. Par ailleurs, une absence de fluctuation dans l'intensité, une voyelle portant un accent tonique, une absence de pause postposée et une intonation distincte de celle de l'élément qui le précède caractérisent les marqueurs de structuration (*eh, ah*) *bien / ben*.

En ce qui concerne la réduction phonologique, nos résultats diffèrent selon les locuteurs. Le locuteur 007, pour sa part, ne prononce pas la semi-consonne [j], et les variantes que nous avons constatées chez ce locuteur sont [bẽ], [bã], [bə] et [abẽ]. L'occurrence présentant une voyelle devant l'élément *bien / ben* ([abẽ]) correspond à un marqueur de prosodie comme d'ailleurs l'occurrence présentant une voyelle devant l'élément *bien / ben* dans le corpus 2 ([ebẽ]). Toutefois celle du corpus 1 est un démarreur et celle du corpus 2 un ponctuant. L'occurrence prononcée [bə] remplit la fonction d'adverbe. Il s'agit du type d'adverbe *bien* employé avec la conjonction de coordination *ou*. Nous avons également noté la présence de l'adverbe *donc* à sa suite. L'occurrence prononcée [bã], quant à elle, nous semble relever de la variation inhérente. Le locuteur 031, de son côté, prononce la semi-consonne [j] et les variantes observées chez ce deuxième locuteur sont [bjẽ], [bẽ] et [ebẽ]. Nos résultats révèlent une systématicité: les occurrences prononcées [bjẽ] sont des adverbes et celles prononcées [bẽ] ou [ebẽ] sont soit des marqueurs de structuration, soit des ponctuels. La réduction de la semi-consonne [j] chez les locuteurs de la classe moyenne pourrait donc être conditionnée par l'appartenance à la catégorie des particules discursives, marqueurs de structuration ou ponctuels. Nous formulons cette hypothèse comme ceci: la particule discursive serait définie comme étant (*eh, ah*) *ben*, et l'adverbe *bien* serait une variante utilisée par la classe moyenne.

Enfin, l'occurrence de l'élément *eh bien* trouvée dans nos corpus, l'occurrence prononcée [ebẽ] (segment (192) du corpus 2) correspond, selon nous, au premier contexte de *eh bien* décrit par Sirdar-Iskandar (1980), c'est-à-dire un contexte où *Q* est un fait. Rappelons que selon cette analyse, *Q* représente une suite inattendue de la situation *S*, cette situation étant celle précédant l'élément *eh bien*. Dans le cas du segment (192), la situation *S* précédant l'élément *eh bien* est la situation décrite par le locuteur 031 dans laquelle, au moment de la crise de 1929, un de ses frères devant payer sept sous pour se rendre en tramway à son collège préférait économiser ces sept sous pour pouvoir s'acheter un dessert. La suite inattendue de la situation *S* (c'est-à-dire *Q*) étant le fait que son frère choisissait de marcher plutôt que de prendre le tramway. Donc, dans ce segment, *Q*, la suite inattendue de la situation *S*, soit *il choisissait de marcher puis d'avoir un peu de dessert*, est un fait, premier contexte de *eh bien* décrit par Sirdar-Iskandar (1980). Dans l'exemple (97) ci-dessous, nous avons reproduit les cinq segments de notre translittération du corpus 2 (identifiés par les

numéros 190 à 194) constituant le contexte immédiat de l'occurrence de l'élément *eh bien* que nous analysons.

- (97) C'est-à-dire qu'il pouvait mettre un peu de dessert: (Loc031/2779)
 prendre un dessert au lieu de pas prendre *un de* dessert, là (Loc031/2782)
 Pour lui, eh bien, (Loc031/2784)
 il choisissait de marcher puis: (Loc031/2785)
 d'avoir un peu de dessert. (Loc031/2787)
 (= (190 à 194) dans notre corpus 2)

Analyser cette occurrence de l'élément *eh bien* conformément à l'analyse sémantico-pragmatique de Sirdar-Iskandar (1980) équivaut à lui attribuer une définition sémantique. Ayant identifié cette occurrence comme un ponctuant sur la base de quatre traits prosodiques (l'intensité, l'intonation, l'accent et la pause) ainsi que sur la base de l'absence de fonction grammaticale, nous devons rejeter l'absence de définition sémantique comme critère d'identification des particules discursives. Ce dernier constat confirme l'importance des deux précisions que nous avons émises dans notre définition des particules discursives. En effet, définir le sémantisme des particules discursives comme étant vague (Auchlin, 1981, p. 147), et comme étant associé à la structure du discours et à la fonction phatique (Schiffrin, 1987) rend compte du type de sémantisme observé dans le segment (192) du corpus 2.

Passons à l'élément *hein*, identifié uniquement dans notre corpus 1. Tout d'abord, sur le plan de la grammaire, pour Grevisse et Goosse, cet élément relève de la catégorie des mots-phrases objectifs (destinés à un interlocuteur) ou subjectifs (rejoignant les interjections et équivalant à des phrases exclamatives) (2000, p. 1566 à 1568, § 1050 a) et b)). Une telle catégorie est particulière dans la mesure où la fonction que l'élément *hein* remplit dans la phrase ne s'établit pas en rapport avec les autres catégories de la phrase, l'élément est autonome. Le mot-phrase est en soi une phrase. De ce fait, la distinction objective entre les occurrences de l'élément *hein* remplissant des fonctions sur le plan de la phrase et celles remplissant des fonctions sur le plan du discours devient impossible. Néanmoins, si la fonction grammaticale d'une occurrence donnée de l'élément *hein* énoncée dans le cadre d'une interaction réelle ne peut être démontrée, le rôle de cet élément dans l'interaction, sa fonction

sur le plan du discours, peut être établi. Déjà le fait que l'élément *hein* soit classé par Grevisse et Goosse (2000) parmi les mots-phrases dont la fonction est d'être destiné à un interlocuteur ou dont la catégorie est celle des interjections nous indique que c'est surtout dans un contexte interactif qu'ils interviennent.

Nos résultats relatifs à l'élément *hein* sont présentés sous forme d'un tableau comprenant six colonnes. La première colonne expose les numéros des segments dans lesquels sont situés les occurrences de l'élément *hein* identifiées. La deuxième, la troisième, la quatrième et la cinquième colonnes exposent la description de quatre traits prosodiques des occurrences soit l'intensité, l'intonation, l'accent et la pause. Enfin, la sixième colonne expose la catégorie discursive attribuée à chacune des occurrences. La catégorisation des occurrences de l'élément *hein* identifiées dans le corpus 1 est donc représentée dans le tableau 5.10 ci-dessous.

Tableau 5.10
La catégorisation des occurrences de l'élément *hein* identifiées dans le corpus 1

Segment	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Catégorie discursive
(26)	↓	= □	atone	□.	ponctuant
(33)	↓	= □	atone	□	ponctuant
(34)	↓	= □	atone	□	ponctuant
(35)	↓	= □	atone	□	ponctuant
(36)	↓	= □	atone	□	ponctuant
(43)	↓	= □	atone	□.	ponctuant
(48)	↓	= □	atone	□	ponctuant
(71)	↓	= □	atone	□	ponctuant
(129)	↓	≠ □ =	atone	.□	démarreur
(134)	↓	= □	atone	□	ponctuant
(139)	↓	= □	atone	□	ponctuant
(149)	=	= □	tonique	□.	ponctuant
(150)	=	= □	tonique	□.	ponctuant
(158)	↓	= □	atone	□	ponctuant

Voyons les résultats que présente ce tableau. Notons d'abord que, pour les segments (149) et (150), nous avons associé la particularité des traits prosodiques qu'on observe, soit l'absence de fluctuation dans l'intensité et l'accent tonique sur la voyelle, au fait que les deux

occurrences ont été énoncées à l'intérieur de discours rapporté. Toutes les autres occurrences présentent une baisse d'intensité et une voyelle atone; c'est ce qui caractérise le marqueur de prosodie *hein*. Une intonation identique à celle de l'élément le précédant et une absence de pause préposée caractérisent le ponctuant *hein*. Une intonation distincte de celle de l'élément qui le précède, une intonation identique à celle de l'élément qui le suit et une absence de pause postposée caractérisent le démarreur *hein*. Soulignons pour finir que, dans le cas de l'élément *hein*, nous avons considéré comme non pertinent le critère de la réduction phonologique.

Passons à l'élément *moi*, marqueur prosodique identifié uniquement dans notre corpus 1. Le tableau 5.11 ci-dessous expose nos résultats relatifs à cet élément.

Tableau 5.11
La catégorisation des occurrences de l'élément *moi* identifiées dans le corpus 1

Segment	Description distributionnelle	Catégorie grammaticale	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Catégorie discursive
(10)	suivi de <i>je</i>	pronom					
(36)	suivi de <i>je</i>	pronom					
(55)	coordonné à <i>mon mari</i> et suivi de <i>on</i>	pronom					
(55)	suivi de <i>je</i>	pronom					
(100)			↓	= □	atone	□.	ponctuant
(139)	suivi de <i>je</i>	pronom					
(155)	placé à la fin d'une phrase débutant par <i>Je</i>	pronom					
(169)	suivi de <i>je</i>	pronom					

À l'intérieur de notre corpus 1, le pronom *moi* est généralement employé dans la redondance expressive (Grevisse et Goosse, 2000, p. 564-565, §367 b)). Il est alors soit suivi du pronom personnel sujet (c'est-à-dire *je* ou encore, lorsqu'il est employé en coordination

avec un autre sujet, *nous* ou *on*⁷), soit placé à la fin de la phrase. L'occurrence du segment (100) fait exception: elle ne présente aucune de ces caractéristiques distributionnelles, elle ne fait partie d'aucun constituant syntaxique et elle ne remplit aucune fonction grammaticale. Sur le plan prosodique, comme les autres ponctuants identifiés dans nos corpus, cette occurrence présente une baisse d'intensité, une intonation identique à celle de l'élément qui la précède, une voyelle atone et une absence de pause préposée. C'est sur cette base que nous l'avons catégorisée comme un ponctuant. Par ailleurs, le critère de la réduction phonologique a été considéré non pertinent pour décrire l'élément *moi*.

Passons à l'élément *il dit / je dis / j'ai dit*, dernier marqueur prosodique identifié uniquement dans notre corpus 1. Dans le tableau 5.12 ci-dessous, les occurrences de cet élément identifiées dans notre corpus 1 sont décrites.

Tableau 5.12
La catégorisation des occurrences de l'élément *il dit/je dis/j'ai dit* identifiées dans le corpus 1

Segment	Description	Catégorie grammaticale	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Catégorie discursive
(23)	<i>Ils ont dit</i>	formule introduisant un discours rapporté	=	= □	tonique	□	
(55)	<i>Je disais</i>	formule introduisant un discours rapporté	=	= □	tonique	□	
(147)	<i>Je disais</i>	formule introduisant un discours rapporté	=	= □	tonique	□	
(153)	<i>J'ai dit</i>		↓	= □	atones	□	ponctuant

Pour Grevisse et Goosse, un élément comme *il dit, je dis* ou *j'ai dit* est parfois une formule explicite introduisant un discours rapporté (2000, p. 630, § 407). Selon ces

⁷ À propos du pronom *on* employé en concurrence avec *nous*, voir Grevisse et Goosse, 2000, p. 1101, § 724 b) 2°.

chercheurs, le discours direct suivant ce type de formule, constitue un équivalent du complément d'objet direct nécessaire au syntagme verbal construit avec un verbe transitif (tel *dire*). C'est-à-dire que l'élément *il dit / je dis / j'ai dit* suivi d'un segment de discours direct constitue en soi une phrase, remplit donc toujours une fonction grammaticale. Comme c'était le cas avec le mot-phrase *hein*, nous ne pouvons établir de distinction entre un élément *il dit / je dis / j'ai dit* remplissant une fonction dans la phrase et un autre n'en remplissant pas. Pour tenter d'établir ce type de distinction sur une base prosodique, nous avons donc décrit les contextes prosodiques de toutes les occurrences de cet élément que nous avons repérées. Nos corpus ne comprenant qu'une seule occurrence de la forme *j'ai dit* parmi les formes de ce type recensées comme ponctuant par Vincent (1983), afin d'établir une comparaison avec d'autres formes semblables, nous avons ajouté aux formes *il dit / je dis / j'ai dit* la forme de la 3^e personne pluriel du passé composé (*ils ont dit*) ainsi que celle de la 1^{re} personne singulier de l'imparfait (*je disais*). Nos résultats démontrent que la seule occurrence présentant les caractéristiques prosodiques des ponctuant, soit (conformément aux résultats obtenus lors de l'analyse des autres ponctuant) une baisse d'intensité, une intonation identique à celle de l'élément qui la précède, des voyelles atones et une absence de pause préposée, est celle du segment (153). C'est donc la seule occurrence que nous avons identifiée comme un ponctuant. Signalons que, pour décrire l'élément *j'ai dit*, le critère de la réduction phonologique a été considéré non pertinent.

Enfin, passons au dernier marqueur prosodique repéré dans nos corpus, soit l'élément *vous savez*, présent uniquement dans notre corpus 2. Étant donné que cet élément relève de la catégorie de la phrase et est donc syntaxiquement autonome (comme l'élément *hein*), décrire les caractéristiques permettant de lui attribuer une catégorie grammaticale devient non pertinent. Nous avons donc décrit seulement les traits phonologiques et prosodiques des occurrences recensées dans notre corpus 2. Ce que nous trouvons dans le tableau 5.13 ci-dessous.

Tableau 5.13
La catégorisation des occurrences de l'élément *vous savez* identifiées dans le corpus 2

Segment	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Débit	Catégorie discursive
(7)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(16)	[vusave]	↓	= □	atones	□.	↑	ponctuant
(27)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(32)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(35)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(37)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(45)	[save]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(66)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(73)	[save]	↓	= □	atones	□.	↑	ponctuant
(78)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(81)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(87)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(95)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(123)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(129)	[vusave]	↓	= □	atones	□.	↑	ponctuant
(132)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(153)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(173)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(184)	[vusave]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant
(188)	[save]	↓	= □	atones	□	↑	ponctuant

À l'examen de nos résultats exposés dans le tableau 5.13 ci-dessus, nous constatons que toutes les occurrences de l'élément *vous savez* ont présenté les caractéristiques prosodiques communes aux ponctuels, soit la baisse d'intensité, l'intonation identique à celle de l'élément qui précède l'occurrence, les voyelles atones et l'absence de pause préposée. À ces traits prosodiques s'ajoutent la réduction phonologique des phonèmes [vu] dans trois cas sur vingt, et l'augmentation du débit. Nous identifions donc le ponctuel *vous savez* sur la base de cinq critères: l'intensité, l'intonation, l'accent, la pause et le débit. En ce qui concerne la réduction phonologique observée, étant donné qu'elle n'est pas constante, nous ne pouvons la retenir comme critère.

Afin de synthétiser les résultats analysés jusqu'à maintenant, nous présentons deux tableaux. Le tableau 5.14 expose les critères propres à chacun des marqueurs étudiés et le tableau 5.15 expose les critères sur lesquels repose l'identification des catégories de

marqueurs. Dans le tableau 5.14, la présence de cellule vide s'explique par le fait que quelques critères d'identification ne sont pertinents qu'à certains marqueurs précis.

Tableau 5.14
Les critères d'identification propres à chacun des marqueurs analysés jusqu'à maintenant

catégorie discursive		Éléments	Catégorie grammaticale	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Débit
marqueur de prosodie	ponctuant	<i>là</i>	n'est pas un adverbe		↓	= □	atone	□ (.)	
		<i>(eh, ah) bien / ben</i>	n'est ni un adverbe ni un nom	[bē], [ebē]	↓	= □	atone	□ (.)	
		<i>hein</i>			↓	= □	atone	□ (.)	
		<i>moi</i>	n'est ni un pronom ni un nom		↓	= □	atone	□ (.)	
		<i>j'ai dit</i>			↓	= □	atones	□ (.)	
		<i>vous savez</i>		[vusave] [save]	↓	= □	atones	□ (.)	↑
	démarreur	<i>(eh, ah) bien / ben</i>	n'est ni un adverbe ni un nom	[bē], [abē]	↓	≠ □ =	atone	(.) □	
		<i>hein</i>			↓	≠ □ =	atone	(.) □	
marqueur de structuration		<i>(eh, ah) bien / ben</i>	n'est ni un adverbe ni un nom	[bē]	=	≠ □	tonique	(.) □	

Tableau 5.15
Les critères d'identification des catégories de marqueurs analysés jusqu'à maintenant

Catégorie discursive	Éléments	Intensité	Intonation	Accent	Pause
marqueur de prosodie	<i>là, (eh, ah) bien/ben, hein, moi, j'ai dit et vous savez</i>	↓		atone	
	punctuant <i>là, (eh, ah) bien/ben, hein, moi, j'ai dit et vous savez</i>	↓	= □	atone	□ (.)
	démarreur <i>(eh, ah) bien / ben et hein</i>	↓	≠ □ =	atone	(.) □
marqueur de structuration	<i>(eh, ah) bien / ben</i>	=	≠ □	tonique	(.) □

C'est donc dire que nous identifions un marqueur de prosodie à partir de la présence d'une baisse d'intensité jointe à une absence d'accent tonique sur les voyelles. Nous identifions un punctuant en ajoutant à ces deux critères la présence d'une intonation identique à celle de l'élément précédant l'occurrence (absence de coupure dans la courbe mélodique) et une absence de pause préposée. Nous identifions un démarreur en remplaçant ces deux derniers critères par la présence d'une intonation distincte de celle de l'élément précédant l'occurrence (présence d'une coupure dans la courbe mélodique) jointe à la présence d'une intonation identique à celle de l'élément suivant l'occurrence (absence de coupure dans la courbe mélodique), et une absence de pause postposée. Enfin, nous identifions le marqueur de structuration *(eh, ah) bien / ben* à partir de l'absence de fluctuation dans l'intensité, de la présence d'une intonation distincte de celle de l'élément précédant l'occurrence (présence d'une coupure dans la courbe mélodique), de la présence d'un accent tonique sur la voyelle et d'une absence de pause postposée. De plus, en rapport à l'élément *(eh, ah) bien / ben*, nous émettons l'hypothèse selon laquelle la particule discursive serait définie comme étant *(eh, ah) ben*, et l'adverbe *bien* serait une variante utilisée par la classe moyenne.

Soulignons le fait que nous n'avons pas retenu comme critère d'identification des catégories de marqueurs ni l'absence de fonction grammaticale, ni la réduction phonologique, ni le débit. Ceci parce que ces critères ne sont pertinents ni à l'ensemble des marqueurs ni même à une catégorie particulière de marqueurs. Ils ne sont pertinents qu'à certains marqueurs particuliers.

Notons enfin que nous rejetons l'absence de définition sémantique comme critère d'identification. Nous la rejetons en partie parce que nous avons pu démontrer le sens du ponctuant *eh bien*. Nous la rejetons également parce que, bien que nous ayons noté une diminution de charge référentielle entre un marqueur de prosodie et son équivalent grammatical, la charge référentielle d'un élément n'est pas objectivement mesurable. À titre d'indice, toutefois, cette diminution de charge référentielle demeure utile.

5.1.1.3 Les marqueurs de structuration

Ce paragraphe 5.1.1.3 est consacré à l'examen des résultats obtenus lors de l'identification dans nos corpus des marqueurs de structuration (*ça*) *fait que*, *alors*, *en tout cas*, (*et*) *pis/puis*⁸, *parce que*, *mais* et les énoncés généralisants⁹.

Nous débuterons par les éléments (*ça*) *fait que* et *alors*. Rappelons que, selon Dessureault-Dober (1974), à ces deux variantes s'ajoute une troisième, l'élément *donc*. Nos corpus ne comportant aucune particule discursive *donc*, nous n'avons pas de résultat propre à cet élément. Précisons toutefois que, dans notre corpus 1 (segments (134) et (148)), nous avons repéré et identifié comme des adverbes explétifs (Grevisse et Goosse, 2000, p. 1348-1349, § 920 b)) deux occurrences de l'élément *donc*; dans notre corpus 2, par contre, aucune occurrence n'a été repérée. Pour ce qui est des deux variantes que nous analysons ici ((*ça*) *fait que* et *alors*), ce n'est que dans le corpus 1 que nous avons repéré des occurrences de la variante (*ça*) *fait que* et seulement dans le corpus 2 que nous avons repéré des occurrences de la variante *alors*. Le corpus 1 rapporte l'interview du locuteur 007, membre de la classe populaire, et le corpus 2 rapporte l'interview du locuteur 031, membre de la classe moyenne.

⁸ Nos résultats nous amènent à traiter la voyelle [e] précédant facultativement l'élément *pis / puis* comme une partie intégrante de cet élément: c'est pourquoi nous adopterons désormais l'orthographe (*et*) *pis / puis*.

⁹ Soulignons que, dans le cadre de notre analyse des marqueurs de prosodie, nous avons déjà traité de l'élément (*eh, ah*) *bien / ben*.

Nos premiers résultats portent sur la présence d'un rapport de conséquence entre les deux énoncés entourant chaque occurrence de l'élément *(ça) fait que*. Pour chacune des occurrences, à l'aide du procédé d'inversion de Dessureault-Dober (1974), nous avons vérifié si ce rapport était présent. Le tableau 5.16 ci-dessous rend compte de cette vérification. Rappelons que, si l'équation se vérifie, l'élément *(ça) fait que* constitue une conjonction, sinon il s'agit d'une particule discursive.

Tableau 5.16

Le procédé d'inversion appliqué aux occurrences de l'élément (*ça*) *fait que* de notre corpus 1

Segment	Énoncé	Conjonction ou marqueur	Énoncé	Équation	Catégorie
(22)	É ¹ : <i>l'homme était pressé tout' ça.</i>	<i>Fait-qu'</i>	É ² : <i>eux autres c'était des jeunes mariés</i>	≠	particule discursive
	É ² : <i>eux-autres c'était des jeunes mariés</i>	parce que	É ¹ : <i>l'homme était pressé tout' ça.</i>		
(39)	É ¹ : <i>c'était juste des Américains pour dire.</i>	<i>Fait-que</i>	É ² : <i>il-y-en-a quatre cinq qui se sont jetés à l'eau avec des trippes</i>	≠	particule discursive
	É ² : <i>il-y-en-a quatre cinq qui se sont jetés à l'eau avec des trippes</i>	parce que	É ¹ : <i>c'était juste des Américains pour dire.</i>		
(55)	É ¹ : <i>moi je disais "Ta bague ta montre</i>	<i>fait-qu'</i>	É ² : <i>il savait dans quelle main était sa bague dans quelle main était sa montre</i>	≠	particule discursive
	É ² : <i>il savait dans quelle main était sa bague dans quelle main était sa montre</i>	parce que	É ¹ : <i>moi je disais "Ta bague ta montre</i>		
(57)	É ¹ : <i>quand il ramait il ramait sur le bon bord.</i>	<i>Ca-fait-qu'</i>	É ² : <i>on a gagné la course.</i>	≠	particule discursive
	É ² : <i>on a gagné la course.</i>	parce que	É ¹ : <i>quand il ramait il ramait sur le bon bord.</i>		
(120)	É ¹ : <i>le Gouvernement ça a l'air qu'ils l'ont payé pour: pour qu'il se taise.</i>	<i>Fait-que</i>	É ² : <i>le Gouvernement était au courant.</i>	≠	particule discursive
	É ² : <i>le Gouvernement était au courant.</i>	parce que	É ¹ : <i>le Gouvernement ça a l'air qu'ils l'ont payé pour: pour qu'il se taise.</i>		
(136)	É ¹ : <i>c'est: des édifices à: à profit.</i>	<i>Fait-que:</i>	É ² : <i>quand même qu'on le saurait</i>	≠	particule discursive
	É ² : <i>quand même qu'on le saurait</i>	parce que	É ¹ : <i>c'est: des édifices à: à profit.</i>		
(161)	É ¹ : <i>C'est pas loin d'ici ça</i>	<i>fait-que:</i>	É ² : <i>Ca faisait peur quand même.</i>	≠	particule discursive
	É ² : <i>Ca faisait peur quand même.</i>	parce que	É ¹ : <i>C'est pas loin d'ici ça</i>		

Examinons d'abord les segments (57) et (120). Les éléments *Ca-fait-qu'* et *Fait-que* de ces deux segments ne sont pas, selon nous, des conjonctions malgré le fait que leur résultat au test d'inversion soit interprétable. En fait, s'il y a présence d'un rapport de conséquence entre les deux énoncés, nous constatons que ce rapport est d'une autre envergure que celui observé jusqu'à maintenant. Selon les propos du locuteur, les énoncés¹ de ces deux segments ne constituent qu'une portion de la cause des énoncés²; les éléments *Ca-fait-qu'* du segment (57) et *Fait-que* du segment (120) interviennent sur un plan plus grand que celui de la phrase, soit sur celui du paragraphe. S'il y a bien un rapport de conséquence, ce rapport est établi entre plusieurs énoncés précédant les énoncés¹ et les énoncés², et non uniquement entre les énoncés¹ et les énoncés².

Dans un premier temps, nous avons intégré les résultats du tableau 5.16 ci-dessus au tableau 5.17 ci-dessous. Dans ce dernier tableau, nous avons décrit les contextes prosodiques et phonologiques de chacune des occurrences de l'élément (*ça*) *fait que* de notre corpus 1. Notons que nous n'avons pas retenu le débit pour cette description. En ce qui concerne les marqueurs de structuration, ce trait prosodique n'a été retenu que dans le cas des énoncés généralisants, seuls éléments composés de suffisamment de syllabes pour permettre de saisir d'éventuels changements de débit. De plus, malgré le fait que les trois traits prosodiques de l'intensité, de l'intonation et de l'accent se soient révélés généralement non pertinents à l'identification des marqueurs de structuration, nous les avons décrits. Ces traits s'étant révélés pertinents à l'analyse des marqueurs de prosodie et d'interaction, nous avons jugé important de les inclure dans notre description des marqueurs de structuration.

Tableau 5.17
La catégorisation des occurrences de l'élément (*ça*) *fait que* identifiées dans le corpus 1

Segment	Résultat au test d'inversion	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Description sémantico-fonctionnelle	Catégorie discursive
(22)	particule discursive	[fekø]	=	≠ □	tonique	.□	marque un retour au thème	m.s. ¹⁰ de rupture
(39)	particule discursive	[fekø]	=	≠ □	tonique	.□	marque un retour au thème	m.s. de rupture
(55)	particule discursive	[feki]	=	≠ □	tonique	□	marque la continuité	m.s. de continuité
(57)	particule discursive	[fekø]	=	≠ □	tonique	.□	introduit une conclusion	m.s. de rupture
(120)	particule discursive	[fekø]	=	≠ □	tonique	.□	introduit une conclusion	m.s. de rupture
(136)	particule discursive	[fekø]	=	≠ □	tonique	.□	introduit une conclusion	m.s. de rupture
(161)	particule discursive	[fekø]	=	≠ □	tonique	□.	signale le désir de céder la parole	m.i. de fermeture

Passons à nos résultats concernant la deuxième variable, soit l'élément *alors*, variable identifiée seulement dans le corpus 2. Le tableau 5.18 ci-dessous rend compte de l'application du procédé d'inversion aux occurrences de l'élément *alors* de notre corpus 2.

¹⁰ Nous utilisons les sigles *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration» et *m.i.* pour signifier «marqueur d'interaction».

Tableau 5.18
Le procédé d'inversion appliqué aux occurrences de l'élément *alors* de notre corpus 2

Segment	Énoncé	Conjonction ou marqueur	Énoncé	Équation	Catégorie
(10)	É ¹ : <i>j'avais pas tout à fait fini.</i>	<i>alors</i>	É ² : <i>j'ai été finir, graduer comme on disait: Au couvent</i>	=	conjonction
	É ² : <i>j'ai été finir, graduer comme on disait: Au couvent</i>	<i>parce que</i>	É ¹ : <i>j'avais pas tout à fait fini.</i>		
(24)	É ¹ : <i>j'avais quinze ans à ce moment là voyez-vous.</i>	<i>Alors:</i>	É ² : <i>je pouvais et l'apprécier et en profiter.</i>	=	particule discursive
	É ² : <i>je pouvais et l'apprécier et en profiter.</i>	<i>parce que</i>	É ¹ : <i>j'avais quinze ans à ce moment là voyez-vous.</i>		
(67)	É ¹ : <i>j'ai tout vu construire ça.</i>	<i>Alors</i>	É ² : <i>je le connais pas mal le quartier.</i>	=	conjonction
	É ² : <i>je le connais pas mal le quartier.</i>	<i>parce que</i>	É ¹ : <i>j'ai tout vu construire ça.</i>		
(94)	É ¹ : <i>On fait des sorties: de théâtre et puis des choses comme ça.</i>	<i>Alors</i>	É ² : <i>je: me demande si je vais manquer ça.</i>	=	conjonction
	É ² : <i>je: me demande si je vais manquer ça.</i>	<i>parce que</i>	É ¹ : <i>On fait des sorties: de théâtre et puis des choses comme ça.</i>		
(108)	É ¹ : <i>Puis on avait annoncé qu'il-y-aurait peut-être une bombe au Windsor, à l'hôtel Windsor. Non. Merci beaucoup.</i>	<i>Alors</i>	É ² : <i>je me souviens très très bien.</i>	=	conjonction
	É ² : <i>je me souviens très très bien.</i>	<i>parce que</i>	É ¹ : <i>Puis on avait annoncé qu'il-y-aurait peut-être une bombe au Windsor, à l'hôtel Windsor. Non. Merci beaucoup.</i>		
(129)	É ¹ : <i>Puis le salaire augmentait pas en proportion. Aussi vite.</i>	<i>Alors</i>	É ² : <i>là aussi on a connu des privations.</i>	≠	particule discursive
	É ² : <i>là aussi on a connu des privations.</i>	<i>parce que</i>	É ¹ : <i>Puis le salaire augmentait pas en proportion. Aussi vite.</i>		

Examinons d'abord le segment (24). Malgré le fait que l'équation s'est vérifiée lors du test d'inversion, nous n'avons pas attribué la catégorie de conjonction à l'élément *Alors* de ce segment, mais bien celle de particule discursive. Cette catégorisation est fondée sur le fait que l'élément *voyez-vous* qui précède l'élément *Alors* forme avec ce dernier un ensemble, une unité prosodique que nous jugeons indissociable. Comme nous le verrons en détail au paragraphe 5.1.1.4, selon notre analyse, l'élément *voyez-vous* constitue un marqueur d'interaction de maintien du contact, et nous avons analysé l'élément *Alors* comme une partie intégrante de ce marqueur d'interaction. Notons également la particularité du segment (129) du tableau 5.18 ci-dessus. Comme dans le cas des segments (57) et (120) du tableau 5.16 plus haut, nous avons conclu que l'élément *Alors* du segment (129) ne constituait pas une conjonction parce que l'énoncé¹ de ce segment n'est qu'une portion de la cause de l'énoncé².

Ensuite, nous avons reporté les résultats exposés dans le tableau 5.18 ci-dessus à l'intérieur d'un second tableau, le tableau 5.19 ci-dessous, dans lequel nous avons décrit les contextes prosodiques de chacune des occurrences de l'élément *alors* de notre corpus 2.

Tableau 5.19
La catégorisation des occurrences de l'élément *alors* identifiées dans le corpus 2

Segment	Résultat au test d'inversion	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Description sémantico-fonctionnelle	Catégorie discursive
(10)	conjonction	[alor]	=	≠ □	tonique	. □		
(24)	particule discursive	[alorə]	↓	≠ □	tonique	□ .		m.i. ¹¹ de maintien du contact
(67)	conjonction	[alor]	=	≠ □	tonique	. □		
(94)	conjonction	[alor]	=	≠ □	tonique	□		
(108)	conjonction	[alorə]	=	≠ □	tonique	. □		
(129)	particule discursive	[alor]	=	≠ □	tonique	. □	introduit une conclusion	m.s. de rupture

¹¹ Nous utilisons les sigles *m.i.* pour signifier «marqueur d'interaction» et *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration».

Passons à nos résultats portant sur l'élément *en tout cas*, puisque ceux-ci seront analysés conjointement à ceux portant sur les éléments (*ça*) *fait que* et *alors*. Cette décision repose sur l'analyse de Vincent (1983), seule analyse de l'élément *en tout cas* remplissant une fonction sur le plan discursif que nous avons trouvé dans la littérature, qui catégorise l'élément *en tout cas* comme un marqueur d'interaction du même type que le marqueur d'interaction (*ça*) *fait que*.

Sur le plan de la grammaire traditionnelle, nous n'avons trouvé aucune mention de l'élément *en tout cas* dans Grevisse et Goosse (2000). Nous basant sur sa catégorisation comme locution adverbiale établie par de Villers (1997, le *Multidictionnaire de la langue française*, p. 245), nous lui attribuons la fonction d'élément incident telle que définie par Grevisse et Goosse, 2000, p. 569, § 372 b). Comme pour le mot-phrase *hein*, pour la formule explicite introduisant le discours rapporté *il dit / je dis / j'ai dit* suivi d'un segment de discours direct et pour la phrase *vous savez*, en tant qu'élément incident, la locution adverbiale *en tout cas* remplit une fonction grammaticale qui présente la particularité d'être autonome par rapport au reste de la phrase. Cette autonomie empêchant la distinction entre une occurrence de l'élément *en tout cas* remplissant une fonction grammaticale d'une autre remplissant une fonction discursive, nous avons limité nos descriptions aux traits phonologiques et prosodiques des occurrences de cet élément repérées dans nos corpus. Étant donné leur rareté, nous présentons dans un seul tableau, le tableau 5.20 ci-dessous, à la fois les occurrences de l'élément *en tout cas* repérées dans le corpus 1 et celles repérées dans le corpus 2.

Tableau 5.20

La catégorisation des occurrences de l'élément *en tout cas* identifiées dans les corpus 1 et 2

Segment	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Description sémantico-fonctionnelle	Catégorie discursive
corpus 1 (98)	[ātukaə]	=	≠ □	tonique	.□.	signale le désir de céder la parole	m.i. ¹² de fermeture
corpus 2 (43)	[ātuka]	=	≠ □	tonique	.□	introduit une conclusion	m.s. de rupture

Examinons nos résultats rapportés dans les tableaux 5.17, 5.19 et 5.20, c'est-à-dire ceux concernant les éléments (*ça*) *fait que*, *alors* et *en tout cas*. Pour ce qui est de la forme phonétique, nous analysons certaines des voyelles finales [ə] comme relevant de la transition segmentale entre deux consonnes (les segments (39), (120) et (136) de notre corpus 1 et le segment (108) de notre corpus 2) et d'autres comme liées à la pause qui les suit (les segments (161) de notre corpus 1, (24) de notre corpus 2 et (98) de notre corpus 1).

Nos résultats démontrent ensuite que ni l'intensité, ni l'intonation, ni l'accent ne sont des critères pertinents à la catégorisation des éléments (*ça*) *fait que*, *alors* et *en tout cas*. À l'exception de l'occurrence du segment (24) du corpus 2, toutes les occurrences de ces trois éléments que nous avons analysées ont présenté une intensité similaire à celle de l'élément les précédant, une coupure dans la courbe mélodique entre ce qui les précède et leur énonciation, et un accent tonique. Pour ce qui est du segment (24), comme nous l'avons précisé un peu plus haut, l'élément *alors* forme un ensemble indissociable avec l'élément *voyez-vous* qui le précède, cet ensemble constituant un marqueur d'interaction de maintien du contact¹³. C'est donc au marqueur d'interaction de maintien du contact que nous attribuons la baisse d'intensité enregistrée et non au marqueur de structuration.

¹² Nous utilisons les sigles *m.i.* pour signifier «marqueur d'interaction» et *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration».

¹³ Nous reviendrons sur ce type de marqueur d'interaction dans le paragraphe 5.1.1.4 ci-dessous.

Le seul critère prosodique pertinent à la catégorisation des particules discursives (*ça*) *fait que*, *alors* et *en tout cas* est la pause. En ne tenant compte que des occurrences de l'élément *en tout cas*, et de celles des éléments (*ça*) *fait que* et *alors* catégorisées particules discursives à la suite du test d'inversion, quatre contextes prosodiques distincts ont été identifiés du point de vue de la pause. Il s'agit du contexte où une pause précède l'élément (la pause préposée), du contexte où une pause suit l'élément (la pause postposée), du contexte où deux pauses entourent l'élément, et du contexte où il y a une absence de pause. Sur le plan fonctionnel, les occurrences dont le contexte prosodique est celui d'une seule pause préposée sont suivies d'une rupture dans le thème; celles dont le contexte prosodique est celui d'une pause postposée ou de deux pauses signalent le désir de céder la parole; et l'occurrence dont le contexte prosodique est celui d'une absence de pause présente une continuité thématique. Sur la base de ces caractéristiques fonctionnelles, nous avons distingué: les marqueurs de structuration de rupture, marquant une rupture thématique (qu'il s'agisse d'un retour au thème ou de l'introduction d'une conclusion); les marqueurs de structuration de continuité, marquant la continuité thématique; et les marqueurs d'interaction de fermeture, signalant le désir de céder la parole. À propos de ce dernier marqueur, soulignons que, lorsqu'un locuteur le produit, un changement de tour de parole ne suit pas obligatoirement le marqueur. En effet, le locuteur peut signaler son désir de céder la parole, offrir le tour de parole à l'interlocuteur, sans que ce dernier prenne le tour. Dans de tels cas, lorsque le tour offert n'est pas pris par l'interlocuteur, le locuteur poursuit son discours en introduisant un nouveau thème.

En résumé, nous identifions trois types d'éléments (*ça*) *fait que* et *alors*: la conjonction, le marqueur de structuration et le marqueur d'interaction de fermeture. L'identification de la conjonction repose sur le succès au test d'inversion. L'identification du marqueur de structuration repose sur l'échec au test d'inversion, sur des critères prosodiques et sur des critères sémantico-fonctionnels. Le marqueur de structuration n'est accompagné d'aucune pause ou il est accompagné d'une pause préposée. Il marque une rupture ou une continuité thématique; il relève de la catégorie des marqueurs de structuration de rupture lorsqu'il marque une rupture thématique, et il relève de la catégorie des marqueurs de structuration de continuité lorsqu'il marque une continuité thématique. L'identification du marqueur d'interaction de fermeture repose sur l'échec au test d'inversion, sur des critères prosodiques

et sur un critère fonctionnel: le marqueur d'interaction de fermeture est accompagné d'une pause postposée, sa forme phonétique comprend la voyelle finale [ə], et il signale le désir de céder la parole.

Du côté de l'élément *en tout cas*, bien que nous admettions théoriquement sa catégorisation comme locution adverbiale, nos corpus n'ont pas révélé de tel cas. Toutefois, avec seulement deux occurrences, nos résultats ne sont pas significatifs. C'est à partir des critères d'identification des marqueurs de structuration et des marqueurs d'interaction de fermeture (*ça*) *fait que* et *alors*, mis à part le test d'inversion, que nous avons catégorisé les deux éléments *en tout cas* recensés dans nos corpus. De plus, nous avons observé dans le cas du marqueur d'interaction de fermeture *en tout cas* une pause préposée jointe à la pause postposée.

Passons à l'élément (*et*) *pis / puis*. Sur les plans prosodique et phonologique, pour décrire les occurrences de cet élément, nous avons retenu les traits du détachement prosodique, de la forme phonétique, de la pause et de la fonction prosodique. Spécifions que la distinction que nous établissons entre le détachement syllabique et le détachement acoustique relève du type de phénomène impliqué dans ce détachement: le détachement syllabique implique des particularités de forme phonétique et le détachement acoustique implique la présence d'une pause. À propos de la fonction prosodique, précisons qu'une occurrence de (*et*) *pis / puis* commençant après la fin de l'unité mélodique précédente «marque le début», une occurrence dont la courbe mélodique est continue «marque le milieu» et une occurrence suivie par une descente dans la courbe mélodique «marque la fin». La description des occurrences de l'élément (*et*) *pis / puis* comprend également une description sémantique ou syntaxique et la catégorisation grammaticale ou discursive. Pour des raisons d'ordre pratique, les traits prosodiques de l'intensité, de l'intonation et de l'accent n'ont pas été retenus. Dans le tableau 5.21 ci-dessous se trouvent donc exposées nos descriptions des occurrences de l'élément (*et*) *pis / puis* repérées dans notre corpus 1. Ce tableau est immédiatement suivi du tableau 5.22 exposant les descriptions des occurrences du même élément identifiées dans le corpus 2.

Tableau 5.21

La catégorisation des occurrences de l'élément (*et*) *pis* / *puis* identifiées dans le corpus 1

Segment	Détachement prosodique	Forme phonétique	Pause	Description prosodico-fonctionnelle	Description sémantique, syntaxique	Catégorie grammaticale	Catégorie discursive
(1)	attachement	[pi]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(6)	attachement	[pi]	□		entre sn	adv. conj.	
(17)	attachement	[põ]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(17)	attachement	[pi]	□		succ. chron.	conn.temp.	
(18)	attachement	[pi]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(20)	détachement acoustique	[piə]	□.	marque le milieu			m.s. de continuité
(24)	détachement syllabique	[piə]	.□	marque le début			m.s. de continuité
(26)	attachement	[pi]	□		entre sn	adv. conj.	
(26)	détachement syllabique	[piə]	□	marque le milieu			m.s. de continuité
(27)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(28)	attachement	[pi]	□		entre adj.	adv. conj.	
(30)	attachement	[pi]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(31)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(35)	attachement	[pi]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(37)	attachement	[põ]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(40)	attachement	[pi]	□		succ. chron.	conn.temp.	
(47)	attachement	[pi]	.□		succ. chron.	conn.temp.	
(53)	attachement	[pi]	.□		succ. chron.	conn.temp.	
(54)	détachement acoustique	[pi]	□.	marque le milieu			m.s. de continuité
(55)	attachement	[pi]	□		entre sn	adv. conj.	
(56)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(60)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(60)	attachement	[pi]	.□		entre compl. lieu (sp/adv)	adv. conj.	
(63)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(63)	attachement	[pi]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(75)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(76)	détachement syllabique	[pi:]	.□	marque le début			m.s. de continuité
(80)	détachement syllabique	[pi:]	.□	marque le milieu			m.s. de continuité
(84)	détachement acoustique	[piə]	□.	marque la fin			m.s. de continuité
(88)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(102)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(108)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	

Segment	Détachement prosodique	Forme phonétique	Pause	Description prosodico-fonctionnelle	Description sémantique, syntaxique	Catégorie grammaticale	Catégorie discursive
(111)	détachement syllabique	[epi]	.□	marque le milieu			m.s. de continuité
(111)	attachement	[pi]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(111)	attachement	[pd]	□		succ. chron.	conn.temp.	
(113)	détachement syllabique	[epʰi]	.□	marque le milieu			m.s. de continuité
(114)	détachement syllabique	[piə]	.□	marque le milieu			m.s. de continuité
(139)	détachement acoustique	[piə]	□.	marque la fin			m.s. de continuité
(140)	attachement	[pi]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(141)	détachement syllabique	[piə]	.□	marque le milieu			m.s. de continuité
(141)	attachement	[pi]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(144)	détachement syllabique	[piə]	□	marque le milieu			m.s. de continuité
(144)	détachement acoustique	[pi]	□.	marque le milieu			m.s. de continuité
(147)	attachement	[pi]	□		prop. temp.	adv. conj.	
(149)	détachement syllabique	[pi:]	.□	marque le début			m.s. de continuité
(151)	attachement	[pi]	.□		succ. linéaire	conn.temp.	
(152)	détachement syllabique	[piə]	.□	marque le début			m.s. de continuité
(164)	attachement	[pi]	□		succ. linéaire	conn.temp.	
(166)	attachement	[pa]	□		entre sv	adv.conj.	
(166)	attachement	[pi]	□		prop. temp.	adv.conj.	
(167)	attachement	[pi]	□		entre compl. lieu (sp/adv)	adv. conj.	
(168)	détachement syllabique	[epi]	.□	marque le début			m.s. de continuité
(170)	détachement acoustique	[piə]	□.	marque le milieu			m.s. de continuité
(171)	attachement	[pi]	□		entre sv	adv. conj.	
(171)	attachement	[pi]	□		entre sv	adv. conj.	
(171)	attachement	[pl]	□		entre sv	adv.conj.	

Tableau 5.22
La catégorisation des occurrences de l'élément (*et*) *pis* / *puis* identifiées dans le corpus 2

Segment	Détachement prosodique	Forme phonétique	Pause	Description prosodico-fonctionnelle	Description sémantique, syntaxique	Catégorie grammaticale	Catégorie discursive
(7)	attachement	[pm]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(8)	détachement syllabique	[ep ⁴ i]	.□	marque le début			m.s. de continuité
(14)	détachement acoustique	[p ⁴ iə]	□.	marque la fin			m.s. de continuité
(16)	attachement	[py]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(16)	détachement acoustique	[p ⁴ i]	□.	marque la fin			m.s. de continuité
(19)	attachement	[py]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(20)	détachement syllabique	[ep ⁴ i]	.□		entre sp	adv.conj.	
(21)	attachement	[pi]	□		entre sp	adv. conj.	
(22)	détachement syllabique	[p ⁴ i:]	□	marque le début			m.s. de continuité
(26)	détachement syllabique	[ep ⁴ i]	.□		entre sn	adv.conj.	
(27)	attachement	[pō]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(27)	attachement	[pō]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(32)	attachement	[pi]	□		entre compl. d'objet direct	adv.conj.	
(37)	attachement	[py]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(41)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(43)	détachement syllabique	[p ⁴ iə:]	□	marque le milieu			m.s. de continuité
(46)	détachement syllabique	[ep ⁴ iə]	□	marque le milieu			m.s. de continuité
(49)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(52)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(76)	détachement acoustique	[p ⁴ i]	□.	marque la fin			m.s. de continuité
(78)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(85)	attachement	[py]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(86)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(87)	attachement	[py]	.□		succ.linéaire	conn.temp.	
(87)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(89)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(92)	attachement	[p ⁴ i]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(105)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(106)	attachement	[p ⁴ i]	.□		succ.linéaire	conn.temp.	

Segment	Détachement prosodique	Forme phonétique	Pause	Description prosodico-fonctionnelle	Description sémantique, syntaxique	Catégorie grammaticale	Catégorie discursive
(108)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(118)	attachement	[py]	□		entre sn	adv.conj.	
(119)	détachement syllabique	[ep ⁴ i]	□	marque le milieu			m.s. de continuité
(126)	attachement	[põ]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(128)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(128)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(131)	détachement syllabique	[p ⁴ iə:]	□	marque le milieu			m.s. de continuité
(148)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(160)	détachement syllabique	[ep ⁴ i]	.□	marque le milieu			m.s. de continuité
(163)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(164)	attachement	[pi]	□		succ.linéaire	conn.temp.	
(193)	détachement acoustique	[pi]	□.	marque le milieu			m.s. de continuité

Dans les tableaux 5.21 et 5.22 ci-dessus, les abréviations *succ.* signifie «succession», *conn.* signifie «connecteur», *temp.* signifie «temporel», *adv.* signifie «adverbe», *conj.* signifie «conjonctif», *chron.* signifie «chronologique», *adj.* signifie «adjectif», *compl.* signifie «compléments» et *prop.* signifie «proposition»; les sigles *sn* signifie «syntagmes nominaux», *sp* signifie «syntagmes prépositionnels», *sv* signifie «syntagmes verbaux» et *m.s.* signifie «marqueur de structuration».

Analysons nos résultats rapportés dans ces tableaux (tabl. 5.21 et 5.22). Sur la base du critère du détachement prosodique, nous avons d'abord identifié deux types d'occurrences de l'élément (*et*) *pis* / *puis*: les occurrences attachées prosodiquement à ce qui les suit, qui remplissent une fonction grammaticale, et celles détachées prosodiquement de ce qui les suit, les particules discursives. Nous avons observé ensuite deux types de détachement prosodique: le détachement acoustique, lorsque l'occurrence est suivie d'une pause, et le détachement syllabique, lorsque l'occurrence est soit suivie par la voyelle [ə] ou par un allongement de la voyelle finale [i], soit précédée par la voyelle [e]. Soulignons deux

exceptions: bien que remplissant la fonction d'adverbe conjonctif, les occurrences des segments (20) et (26) du corpus 2 sont précédées de la voyelle [e].

Sur la base des descriptions sémantiques ou syntaxiques, nous avons identifié deux types d'occurrences de l'élément *(et) pis / puis* attachées prosodiquement, donc remplissant une fonction grammaticale. Les occurrences marquant une succession linéaire ou chronologique, relevant de la catégorie des connecteurs temporels, et celles coordonnant des constituants internes à la proposition ou ayant une fonction dans une proposition, relevant de la catégorie des adverbes conjonctifs. Les occurrences identifiées comme des adverbes conjonctifs coordonnent des syntagmes nominaux, adjectivaux, prépositionnels ou verbaux; elles coordonnent des compléments de lieu ou d'objet direct; et elles coordonnent des propositions temporelles à une autre proposition.

Sur la base de leur fonction discursive nous avons catégorisé toutes les particules discursives *(et) pis / puis* comme des marqueurs de structuration de continuité. Sur la base de leur fonction prosodique, nous en avons identifié trois types: ceux marquant le début d'une unité mélodique, ceux marquant le milieu, c'est-à-dire la continuité de la courbe mélodique, et ceux marquant la fin d'une unité mélodique.

En résumé, nous identifions trois types d'élément *(et) pis / puis*: le connecteur temporel, l'adverbe conjonctif et le marqueur de structuration de continuité. L'identification du connecteur temporel repose sur le critère d'attachement prosodique à ce qui le suit, sur le critère syntaxique de coordination de phrases et sur le critère sémantique de succession linéaire ou chronologique. L'identification de l'adverbe conjonctif repose sur le critère d'attachement prosodique à ce qui le suit et sur le critère syntaxique de coordination de constituants internes à la proposition ou ayant une fonction dans la proposition. En ce qui concerne l'identification du marqueur de structuration de continuité, un ordre d'application des critères est à respecter. Cette identification repose d'abord sur le critère syntaxique de non coordination de constituants internes à la proposition ou ayant une fonction dans une proposition. Ensuite, elle repose sur le critère de détachement prosodique, ce détachement

pouvant prendre quatre formes: le [e] préposé, le [ə] postposé, l'allongement du [i] final et la pause postposée. Nous identifions trois types de marqueur de structuration de continuité (*et*) *pis* / *puis*: celui de début d'unité mélodique, celui de milieu, marquant la continuité de la courbe mélodique, et celui de fin d'unité mélodique.

Passons à l'élément *parce que*. Voyons d'abord le tableau 5.23 qui expose les résultats relatifs aux occurrences de l'élément *parce que* identifiées dans le corpus 1.

Tableau 5.23
La catégorisation des occurrences de l'élément *parce que* identifiées dans le corpus 1

Segment	Description sémantico-syntaxique	Catégorie grammaticale	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Fonction discursive	Catégorie discursive
(11)	n'introduit pas de proposition causale		[paskə]	=	≠ □	tonique	□.	justifie l'activité linguistique	m.s. ¹⁴ de rupture
(15)	proposition causale	conjonction	[paskə]	=	≠ □	tonique	.□		
(21)	proposition causale	conjonction	[pas]	=	≠ □	tonique	.□		
(33)	proposition causale	conjonction	[paskə]	=	≠ □	tonique	□		
(38)	proposition causale	conjonction	[pas]	=	≠ □	tonique	□		
(55)	proposition causale	conjonction	[paskə]	=	≠ □	tonique	□		
(66)	proposition causale	conjonction	[paskə]	=	≠ □	tonique	□		
(82)	proposition causale	conjonction	[paskə]	=	≠ □	tonique	□		
(99)	n'introduit pas de proposition causale		[paskə]	=	≠ □	tonique	□.	justifie l'activité linguistique	m.s. de rupture
(108)	proposition causale	conjonction	[paskə]	=	≠ □	tonique	□		
(124)	prop.causale	conj.	[pas]	=	≠ □	tonique	.□		

¹⁴ Nous utilisons le sigle *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration».

Voyons ensuite le tableau 5.24 qui expose les résultats relatifs aux occurrences de l'élément *parce que* identifiées dans le corpus 2.

Tableau 5.24
La catégorisation des occurrences de l'élément *parce que* identifiées dans le corpus 2

Segment	Description sémantico-syntaxique	Catégorie grammaticale	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Fonction discursive	Catégorie discursive
(41)	n'introduit pas de proposition causale		[paskə]	=	≠ □	tonique	.□	justifie l'activité conversationnelle	m.s. ¹⁵ de rupture
(49)	proposition causale	conjonction	[paskə]	=	≠ □	tonique	□		
(91)	proposition causale	conjonction	[paskə]	=	≠ □	tonique	□		

Comme on peut l'observer dans les deux tableaux ci-dessus (tabl. 5.23 et 5.24), nos résultats démontrent que ni l'intensité, ni l'intonation, ni l'accent ne sont des traits prosodiques pouvant être utilisés comme critère d'identification des particules discursives *parce que*. En effet, autant les conjonctions que les marqueurs de structuration *parce que* présentent une intensité similaire à l'élément les précédant, une coupure dans la courbe mélodique entre ce qui les précède et leur énonciation, et un accent tonique. En ce qui concerne la forme phonétique et la pause, étant donné que nous avons identifié seulement trois marqueurs de structuration dans nos corpus, aucune conclusion significative ne peut être tirée de ces résultats. Ce qui nous amène à conclure que seule la description sémantico-syntaxique est un critère pertinent à la distinction entre la conjonction et le marqueur de structuration *parce que*. La conjonction introduit une proposition causale et le marqueur de structuration n'en introduit pas.

D'autre part, en nous basant à la fois sur Vincent (1983) et sur Moeschler (1987), nous avons attribué des fonctions discursives aux trois occurrences de marqueur de structuration

¹⁵ Nous utilisons le sigle *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration».

parce que que nous avons repérées. Les deux occurrences des marqueurs de structuration *parce que* des segments (11) et (99) du corpus 1 interrompent le discours afin d'introduire une justification de l'activité linguistique. Dans le cas du segment (11), conseiller aux jeunes mariés d'aller au Mont-Pocola est l'activité linguistique justifiée; dans le cas du segment (99), juger les victimes du glissement de terrain de St-Jean-Vianney comme des gens «pas chanceux» est l'activité linguistique justifiée. L'occurrence du marqueur de structuration *parce que* du segment (41) du corpus 2 interrompt le discours pour introduire une justification de l'activité conversationnelle. Poser la question: «*Les maisons si vous-voulez?*» (question précédant le marqueur de structuration *parce que*), est l'activité conversationnelle justifiée.

En résumé, nous identifions deux types d'éléments *parce que*: la conjonction et le marqueur de structuration de rupture. L'identification de la conjonction repose sur le critère sémantico-syntaxique d'introduction d'une proposition causale. L'identification du marqueur de structuration de rupture repose sur le critère sémantico-syntaxique de non introduction d'une proposition causale et sur le critère sémantico-fonctionnel de justification d'une activité soit linguistique soit conversationnelle.

Passons à l'élément *mais*. Dans les deux tableaux ci-dessous (tabl. 5.25 et 5.26) sont exposés les résultats obtenus relatifs à cet élément. Soulignons que, dans nos corpus, les occurrences de l'élément *mais* auxquelles nous avons attribué la catégorie II selon la classification de Ducrot et collaborateurs (1980) relèvent surtout du type «II B. c. »; c'est-à-dire que l'élément *mais* enchaîne avec du non-verbal et marque l'opposition du locuteur à ses propres réactions (voir fig. 3.4 par. 3.2.3.6).

Tableau 5.25
La catégorisation des occurrences de l'élément *mais* identifiées dans le corpus 1

Segment	Catégorie de Ducrot et coll. ¹⁶	Catégorie grammaticale	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Fonction discursive	Catégorie discursive
(11)	<i>P mais Q</i> cat. I	conjonction	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(14)	<i>Mais...</i> cat. III		[me]	=	≠ □	tonique	□.	change de thème	m.s. de rupture
(32)	<i>P mais Q</i> cat. I	conjonction	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(42)	<i>Mais Q</i> cat. II	conjonction	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(42)	<i>P mais Q</i> cat. I	conjonction	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(44)	<i>Mais Q</i> cat. II	conjonction	[mō]	=	≠ □	tonique	.□		
(62)	<i>Mais...</i> cat. III		[me]	=	≠ □	tonique	.□		m.i. de maintien du contact
(63)	<i>P mais Q</i> cat. I	conjonction	[mɛ]	=	≠ □	tonique	□		
(73)	<i>Mais Q</i> cat. II	conjonction	[mɛ]	=	≠ □	tonique	.□		
(92)	<i>Mais...</i> cat. III		[mɛ]	=	≠ □	tonique	□.	sépare 2 m.i.	m.s. de continuité
(127)	<i>Mais Q</i> cat. II	conjonction	[me]	=	≠ □	tonique	.□		
(159)	<i>Mais...</i> cat. III		[mɛə]	=	≠ □	tonique	.□.	signale le désir de céder la parole	m.i. de fermeture
(166)	<i>Mais Q</i> cat. II	conjonction	[mɛ]	=	≠ □	tonique	.□		

Le tableau 5.26 qui suit présente les occurrences de l'élément *mais* identifiées dans le corpus 2.

¹⁶ Nous utilisons les abréviations *coll.* pour signifier «collaborateurs» et *cat.* pour signifier «catégorie», et les sigles *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration» et *m.i.* pour signifier «marqueur d'interaction».

Tableau 5.26
La catégorisation des occurrences de l'élément *mais* identifiées dans le corpus 2

Segment	Catégorie de Ducrot et coll. ¹⁷	Catégorie grammaticale	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Fonction discursive	Catégorie discursive
(2)	<i>MaisQ</i> : II	conj.	[meə]	=	≠ □	tonique	.□		
(20)	<i>PmaisQ</i> :I	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(35)	<i>Mais...</i> :III		[mɛ]	=	≠ □	tonique	□.	retourne au thème	m.s. de rupture
(37)	<i>MaisQ</i> : II	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	.□		
(38)	<i>PmaisQ</i> :I	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(44)	<i>PmaisQ</i> :I	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(48)	<i>MaisQ</i> : II	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	.□		
(80)	<i>MaisQ</i> : II	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(82)	<i>MaisQ</i> : II	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	.□		
(91)	<i>PmaisQ</i> :I	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(121)	<i>MaisQ</i> : II	conj.	[mɛ]	=	≠ □	tonique	.□		
(122)	<i>Mais...</i> :III		[me]	↓	≠ □	tonique	□.	introduit conclusion	m.s.de rupture
(125)	<i>PmaisQ</i> :I	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(127)	<i>MaisQ</i> : II	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(129)	<i>MaisQ</i> : II	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(139)	<i>PmaisQ</i> :I	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		
(159)	<i>Mais...</i> :III		[meãfɛ]	=	≠ □	tonique	□.	introduit conclusion	m.s.de rupture
(160)	<i>Mais...</i> :III		[me]	=	≠ □	tonique	□.	change de thème	m.s. de rupture
(183)	<i>MaisQ</i> : II	conj.	[me]	↑	≠ □	tonique	.□		
(185)	<i>PmaisQ</i> :I	conj.	[me]	=	≠ □	tonique	□		

Nos résultats relatifs à l'élément *mais* exposés dans les tableaux 5.25 et 5.26 ci-dessus ne démontrent rien de significatif sur le plan de la forme phonétique puisque les diverses formes observées [me, m, mɛ, meə, meə et meãfɛ] ne correspondent ni à une des catégories de Ducrot et collaborateurs (1980), ni à la catégorie des conjonctions, ni à la catégorie des marqueurs de structuration. En ce qui concerne le segment (159) du corpus 2, bien que, d'un point de vue syntaxique, il s'agisse de deux éléments distincts, nous avons analysé les éléments *mais* et *enfin* comme un seul et même élément puisque, d'un point de vue

¹⁷ Nous utilisons les abréviations *coll.* pour signifier «collaborateurs» et *conj.* pour signifier «conjonction», et le sigle *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration».

prosodique, il s'agit d'une unité. Comme pour la majorité des marqueurs de structuration analysés, l'intensité, l'intonation et l'accent se sont révélés des traits prosodiques non pertinents à la catégorisation de l'élément *mais*. Nous avons analysé la baisse d'intensité enregistrée dans le segment (122) du corpus 2 et la hausse d'intensité enregistrée dans le segment (183) du même corpus comme fortuites.

Par ailleurs, nous observons une corrélation entre les catégories de l'élément *mais* proposées par Ducrot et collaborateurs (1980), et les pauses. Les occurrences de l'élément *mais* repérées dans nos corpus et classées dans la catégorie I ne sont accompagnées d'aucune pause; celles classées dans la catégorie II ne sont accompagnées d'aucune pause ou sont accompagnées d'une pause préposée; et celles classées dans la catégorie III sont accompagnées d'une pause postposée à laquelle peut se joindre une pause préposée. En ce qui concerne l'occurrence du segment (62) du corpus 1, nous l'analysons comme une partie intégrante du marqueur d'interaction de maintien du contact *Mais là pour dire* (marqueur que nous examinerons en détail au paragraphe 5.1.1.4).

Les occurrences de l'élément *mais* classées dans la catégorie III de Ducrot et collaborateurs (1980) (occurrences accompagnées d'une pause postposée et facultativement d'une pause préposée) ont été catégorisées comme des particules discursives. Ces particules discursives remplissent cinq fonctions: elles marquent un changement de thème, séparent des marqueurs d'interaction, signalent le désir de céder la parole, marquent un retour au thème ou introduisent une conclusion. Sur la base de ces fonctions, nous avons distingué deux types de marqueur de structuration et un marqueur d'interaction: le marqueur de structuration de rupture (signalant un changement de thème, un retour au thème ou l'introduction d'une conclusion), le marqueur de structuration de continuité (séparant deux marqueurs d'interaction) et le marqueur d'interaction (signalant le désir de céder la parole).

En résumé, nous identifions trois types d'éléments *mais*: la conjonction, le marqueur de structuration et le marqueur d'interaction de fermeture. L'identification de la conjonction repose sur un critère sémantique et un critère prosodique: la conjonction relève des catégories

I ou II définies par Ducrot et collaborateurs (1980), c'est-à-dire qu'elle correspond à une des deux formules sémantiques *P mais Q* ou *Mais Q*; elle n'est accompagnée d'aucune pause ou elle est accompagnée d'une pause préposée. L'identification du marqueur de structuration repose sur un critère sémantique, un critère prosodique et un critère sémantico-fonctionnel: le marqueur de structuration relève de la catégorie III définie par Ducrot et collaborateurs (1980), c'est-à-dire qu'il correspond à la formule sémantique *Mais...*; il est accompagnée d'une pause postposée à laquelle peut se joindre une pause préposée; et il marque soit une rupture (en signalant un changement de thème, un retour au thème ou l'introduction d'une conclusion), soit une continuité (en séparant deux marqueurs d'interaction) thématiques. L'identification du marqueur d'interaction de fermeture repose sur les deux mêmes critères sémantique et prosodique identifiant le marqueur de structuration (il relève de la catégorie III définie par Ducrot et collaborateurs (1980) et il est accompagnée d'une pause postposée à laquelle peut se joindre une pause préposée) auxquels s'ajoute un critère sémantico-fonctionnel: il signale le désir de céder la parole¹⁸.

Les derniers marqueurs de structuration que nous examinerons sont les énoncés généralisants. Soulignons d'abord que, pour la description des énoncés généralisants, ni la forme phonétique ni l'accent ne sont des traits phonologique et prosodique retenus. Nous n'avons pas retenu la forme phonétique parce que les énoncés généralisants sont composés d'une suite d'items lexicaux variés; la variation de la forme phonétique est constante dans ce cas-ci. Nous n'avons pas retenu l'accent parce que les énoncés généralisants sont composés de plusieurs voyelles, ainsi certaines porteront l'accent tonique et d'autres non. Voici, dans les tableaux 5.27 et 5.28 ci-dessous, les résultats que nous avons obtenus.

¹⁸ Rappelons que l'utilisation de ce type de marqueur n'implique pas automatiquement un changement de tour de parole. Un locuteur peut signaler son désir de céder la parole sans que l'interlocuteur prenne ce tour. Dans ce dernier cas, le locuteur reprendra la parole, mais en introduisant un nouveau thème.

Tableau 5.27

La catégorisation des occurrences des énoncés généralisants identifiées dans le corpus 1

Segment	Énoncé généralisant	Description sémantique	Intensité	Intonation	Pause	Débit	Fonction discursive	Catégorie discursive
(21)	<i>tout ça</i>	paraphrasé par <i>tout ce que cela implique</i>	↓	= □	□.	↑	marque l'expression d'un non-dit	m.i. ¹⁹ de maintien du contact
(28)	<i>pis toutes sortes d'affaires comme ça</i>	élément d'une énumération	↓	≠ □	□.	↑	change de thème	m.s. de rupture
(72)	<i>ou quelque chose comme ça</i>	partageant des traits sémantiques	↓	≠ □	□.	↑	change de thème	m.s. de rupture
(83)	<i>pis tout ça</i>	paraphrasé par <i>tout ce que cela implique</i>	↓	= □	□.	↑	marque l'expression d'un non-dit	m.i. de maintien du contact
(91)	<i>quelque chose comme ça</i>	partageant des traits sémantiques	↓	≠ □	□.	↑	sépare 2 m.i.	m.s. de continuité
(152)	<i>des affaires de même</i>	élément d'une énumération	↓	≠ □	□.	↑	introduit une conclusion	m.s. de rupture
(171)	<i>pis tout</i>	élément d'une énumération	↓	≠ □	□.	↑	introduit une conclusion	m.s. de rupture

¹⁹ Nous utilisons les sigles *m.i.* pour signifier «marqueur d'interaction» et *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration».

Tableau 5.28

La catégorisation des occurrences des énoncés généralisants identifiées dans le corpus 2

Segment	Énoncé généralisant	Description sémantique	Intensité	Intonation	Pause	Débit	Fonction discursive	Catégorie discursive
(94)	<i>et puis des choses comme ça</i>	élément d'une énumération	↓	≠ □	□	↑	introduit une conclusion	m.s. ²⁰ de rupture
(104)	<i>c'est quelque chose comme ça</i>	partageant des traits sémantiques	↑	≠ □	□.	↑	marque la fin d'un m.i.	m.s. de rupture

À l'analyse des énoncés généralisants repérés dans nos corpus, nous avons constaté que nous ne pouvions décrire sémantiquement à l'aide des termes proposés dans la littérature trois occurrences. Les occurrences des segments (72) et (91) de notre corpus 1, et (104) de notre corpus 2 ne peuvent être paraphrasées par *tout ce que cela implique* ni ne peuvent être analysées comme le dernier élément d'une énumération ou comme une partie d'un tout. Ces occurrences peuvent cependant être analysées comme faisant référence à un élément qui partage des traits sémantiques avec l'élément précédant ces occurrences; nous proposons donc cette quatrième description sémantique des énoncés généralisants.

Sur le plan prosodique, nos résultats démontrent qu'une hausse du débit et une fluctuation dans l'intensité caractérisent toutes les occurrences d'énoncés généralisants de nos corpus. Du côté de l'intonation, nos résultats ont révélé deux schémas intonatifs: l'un présente une rupture dans la courbe mélodique devant l'occurrence et l'autre présente une courbe mélodique continue. Les occurrences relevant de ce dernier schéma intonatif sont celles décrites sémantiquement comme pouvant être paraphrasées par *tout ce que cela implique*. En ce qui concerne la pause, nos résultats démontrent une absence de pause préposée pour toutes les occurrences des énoncés généralisants ainsi que, dans huit cas sur neuf, la présence d'une pause postposée; une absence complète de pause caractérise le contexte d'une seule occurrence.

²⁰ Nous utilisons les sigles *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration» et *m.i.* pour signifier «marqueur d'interaction».

Sur le plan des fonctions discursives, nous en avons identifiées cinq: marquer un changement de thème, la fin d'un marqueur d'interaction ou l'expression d'un non-dit, séparer deux marqueurs d'interaction ou introduire une conclusion. Sur la base de ces fonctions, nous avons distingué des énoncés généralisants marqueurs de structuration de rupture (soit ceux marquant un changement de thème ou la fin d'un marqueur d'interaction et ceux introduisant une conclusion), un énoncé généralisant marqueur de structuration de continuité (soit celui séparant deux marqueurs d'interaction) et des énoncés généralisants marqueurs d'interaction (soit ceux marquant l'expression d'un non-dit).

En résumé, rappelons d'abord que notre identification des énoncés généralisants repose sur un critère sémantique: ils constituent des «passages discursifs d'un niveau particulier à un niveau plus général». (Drescher, 1996, p. 135) Nous identifions deux types d'énoncés généralisants: le marqueur de structuration et le marqueur d'interaction. L'identification du marqueur de structuration repose sur six critères. Le premier de ces critères est sémantique: l'énoncé généralisant marqueur de structuration s'analyse soit comme le dernier élément d'une énumération, soit comme faisant référence à un élément qui partage des traits sémantiques avec l'élément le précédant. Les quatre critères suivants sont prosodiques: l'énoncé généralisant marqueur de structuration est caractérisé par une fluctuation dans l'intensité, une rupture dans la courbe mélodique avant l'occurrence, une absence de pause préposée et une forte probabilité de pause postposée, et finalement une hausse du débit. Le sixième et dernier critère est fonctionnel: l'énoncé généralisant marqueur de structuration signale soit une rupture thématique (changement de thème, fin de marqueur d'interaction ou introduction d'une conclusion), soit une continuité thématique (séparation de deux marqueurs d'interaction). L'identification du marqueur d'interaction repose également sur six critères. Sémantiquement, l'énoncé généralisant marqueur d'interaction peut être paraphrasé par *tout ce que cela implique*. Prosodiquement, il présente une fluctuation dans l'intensité, une courbe mélodique continue, une absence de pause préposée et une forte probabilité de pause postposée, et enfin une hausse du débit. Fonctionnellement, l'énoncé généralisant marqueur d'interaction marque l'expression d'un non-dit et nous le classons parmi les marqueurs d'interaction de maintien du contact.

Nous terminerons le paragraphe 5.1.1.3 traitant des marqueurs de structuration en synthétisant nos résultats dans un premier tableau. Le tableau 5.29 ci-dessous expose les critères sur lesquels reposent notre identification des six marqueurs de structuration que nous avons étudiés. Soulignons qu'afin d'identifier un élément comme un marqueur, l'ensemble des critères décrits doit être observé. Cependant, les critères phonétique et prosodique du marqueur de structuration *(et) pis / puis* font exception²¹. Afin d'identifier une occurrence de l'élément *(et) pis / puis* comme un marqueur de structuration, soit une des trois formes phonétiques décrites dans le tableau 5.29 ci-dessous, soit une pause postposée doit être observée. D'autre part, notons que, dans ce tableau, nous avons utilisé le trait prolongé pour signaler la non-pertinence de certains traits ou descriptions dans le cas de marqueurs précis (par exemple, le débit dans le cas de presque tous les marqueurs), ou encore pour signaler le fait que nos résultats n'ont révélé rien de significatif par rapport à certains traits ou descriptions (par exemple, la forme phonétique du marqueur *parce que*). Quant aux cellules vides, elles signalent l'absence de description relative à certains traits prosodiques.

²¹ C'est pourquoi ces critères sont inscrits en caractères gras et en caractères plus grands dans le tableau 5.29.

Tableau 5.29
Les critères d'identification des marqueurs de structuration et d'interaction analysés

Catégorie discursive	Élément	Description sémantico-syntaxique	Forme phonétique	Intensité	Intonation	Accent	Pause	Débit	Fonction
m. s. ²² de début du thème	(<i>eh, ah</i>) <i>bien / ben</i>	n'est ni un adverbe ni un nom	[bɛ̃]	=	≠ □	tonique	(.) □	—	marque le début du thème
m. s. de continuité	(<i>et</i>) <i>pis / puis</i>	coordonne pas de constituant interne à la proposition	[ep(ʔ)i], [p(ʔ)iə], [p(ʔ)i:]				□.	—	début, milieu ou fin de l'unité mélodique
m. s. de rupture	<i>en tout cas</i>	—	—	=	≠ □	tonique	(.) □	—	rupture du thème
	<i>parce que</i>	n'introduit pas de proposition causale	—	=	≠ □	tonique	—	—	justifie l'activité ling. ou conv.
	(<i>ça</i>) <i>fait que et alors</i>	échec au test d'inversion	—	=	≠ □	tonique	(.) □	—	rupture ou continuité du thème
m. s. de continuité ou de rupture	<i>mais</i>	catégorie III de Ducrot et coll.: <i>Mais...</i>	—	=	≠ □	tonique	(.) □.	—	rupture ou continuité du thème
	énoncé généralisant	part. au gén: énumération trait partagé	—	↓ ou ↑	≠ □	—	□ (.)	↑	rupture ou continuité du thème
m. i. de fermeture	(<i>ça</i>) <i>fait que et alors</i>	échec au test d'inversion	voyelle finale: [ə]	=	≠ □	tonique	□.	—	signale le désir de céder la parole
	<i>en tout cas</i>	—	voyelle finale: [ə]	=	≠ □	tonique	(.) □.	—	désir de céder la parole
	<i>mais</i>	catégorie III de Ducrot et coll.: <i>Mais...</i>	—	=	≠ □	tonique	(.) □.	—	désir de céder la parole
m. i. de maintien contact	énoncé généralisant	part. au gén: <i>tout ce que ça implique</i>	—	↓ ou ↑	= □	—	□ (.)	↑	expression d'un non-dit

²² Nous utilisons les abréviations *ling.* pour signifier «linguistique», *part.* pour signifier «particulier», *gén.* pour signifier «général» et *conv.* pour signifier «conversationnelle», et les sigles *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration» et *m.i.* pour signifier «marqueur d'interaction».

Nous constatons à l'examen du tableau 5.29 ci-dessus la diversité des traits caractérisant les marqueurs de structuration et d'interaction étudiés jusqu'à maintenant. Malgré le fait que, peu de ces traits sont partagés par tous les marqueurs relevant d'un même type, nous avons repris le tableau 5.15 décrivant les critères d'identification des marqueurs (tableau élaboré à la fin du paragraphe 5.1.1.2 traitant des marqueurs de prosodie) afin d'y ajouter les données recueillies lors de l'analyse des marqueurs de structuration. Ce nouveau tableau, le tableau 5.30 ci-dessous, expose les traits prosodiques et fonctionnels partagés par tous les marqueurs d'une même catégorie discursive.

Tableau 5.30
Les critères d'identification des marqueurs analysés

Catégorie discursive		Intensité	Intonation	Accent	Pause	Débit	Fonction discursive
marqueur de prosodie	punctuant: <i>là, (eh, ah) bien/ben, hein, moi, j'ai dit et vous savez</i>	↓	= □	atone	□ (.)		
	démarreur: <i>(eh, ah) bien/ben et hein.</i>	↓	≠ □ =	atone	(.) □		
marqueur de structuration	<i>(eh, ah) bien/ben (ça) fait que, alors, parce que en tout cas, mais</i> et l'énoncé généralisant ²³		≠ □	atone			-marque une étape dans le thème: début, rupture ou continuité -justifie l'activité ling. ou conv.
marqueur d'interaction	de fermeture: <i>(ça) fait que, alors, en tout cas et mais)</i>	=	≠ □	tonique	(.) □.		signale le désir de céder la parole
	de maintien du contact: l'énoncé généralisant	↓ ou ↑	= □		□ (.)	↑	marque l'expression d'un non-dit

²³ Notez l'absence du marqueur *(et) pis / puis* parmi cette liste. La raison en est que nous n'avons pas effectué pour cet élément de description des traits retenus comme étant partagés par tous les autres marqueurs de la catégorie discursive des marqueurs de structuration. Nous ne croyons cependant pas qu'une telle description apporterait des résultats en contradiction avec cette analyse.

Ceci clôt le paragraphe 5.1.1.3 sur les marqueurs de structuration. Passons à celui traitant des marqueurs d'interaction.

5.1.1.4 Les marqueurs d'interaction

Le paragraphe 5.1.1.4 qui suit fait état de nos résultats concernant l'identification des marqueurs d'interaction dans nos corpus. Comme nous l'avons déjà mentionné au paragraphe 4.2.1.3, nous identifions quatre grands types de marqueur d'interaction: les marqueurs d'interaction d'ouverture, comprenant les formules servant à ouvrir la conversation et les particules de prise de parole, les marqueurs d'interaction de maintien du contact, et les marqueurs d'interaction de fermeture. Un seul de ces types de marqueur d'interaction s'est révélé complètement absent de nos corpus: les formules servant à ouvrir la conversation. Ceci s'explique par le fait qu'aucun des extraits que nous avons choisis ne constitue un début d'interview. En ce qui concerne les marqueurs d'interaction de fermeture, leur identification s'est effectuée en parallèle avec l'identification des marqueurs de structuration, et nos résultats sont présentés au paragraphe 5.1.1.3 ci-dessus. Il nous reste désormais à rendre compte de l'identification des particules de prise de parole et des marqueurs d'interaction de maintien du contact. Notons que, pour les descriptions prosodiques de ces deux types de marqueurs, nous n'avons retenu ni la forme phonétique ni l'accent. La forme phonétique parce que ces éléments se présentent sous diverses formes d'items lexicaux; et l'accent parce qu'ils sont composés de plusieurs voyelles.

Nous débuterons avec les particules de prise de parole. Dans le tableau 5.31 ci-dessous se trouvent exposés nos résultats concernant l'identification des particules de prise de parole dans nos corpus 1 et 2. Précisons que les particules de prise de parole potentielles sont les éléments repérés dans nos corpus qui répondent aux quatre premiers critères d'identification des particules de prise de parole selon Boutin (1997); c'est-à-dire qu'il s'agit d'éléments émis au début d'un tour de parole, pouvant être des éléments répétitifs préposés, se détachant

syntactiquement, et dont l'élimination n'affecte pas la valeur référentielle et syntaxique de l'énoncé.

Tableau 5.31
La catégorisation des occurrences des particules de prise de parole identifiées dans les corpus 1 et 2

Segment	p.p.p. ²⁴ potentielle	Intensité	Intonation	Pause postposée	Débit	p.p.p.
corpus1(10)	<i>moi</i>	=	[]=	□	=	non
(15)	<i>parce que</i>	=	□=	□	=	non
(57)	<i>ça fait que</i>	=	□=	□	=	non
(65)	<i>ben</i>	=	□=	□	=	non
(88)	<i>puis</i>	=	[]=	□	=	non
(108)	<i>puis</i>	=	[]=	□	=	non
(127)	<i>mais</i>	=	□=	□	=	non
(149)	<i>tiens tu vois</i>	↑	[]≠	□.	↑	p.p.p.
corpus2(57)	<i>Mais</i>	=	□=	□	=	non

Comme on peut le constater en examinant le tableau 5.31 ci-dessus, nous n'avons identifié qu'une seule particule de prise de parole à l'intérieur de nos deux corpus, particule qui, constitue une portion de discours rapporté. Nous avons, au paragraphe 4.2.1.3 plus haut, expliqué ce qui justifie cette rareté; elle est liée, selon nous, au contexte de l'entrevue sociolinguistique, contexte favorisant la production de récits et de descriptions. Rappelons également que, dans ce paragraphe, nous avons discuté de la difficulté qu'il pouvait y avoir à distinguer une particule de prise de parole d'un marqueur de structuration. La liste des éléments que nous avons identifiés comme des particules de prise de parole potentielles confirme cette observation, alors que notre description des traits prosodiques de ces éléments l'infirme. En effet, si, sur le plan lexical, il s'agit généralement des mêmes éléments, sur le plan prosodique, nos résultats démontrent une distinction très nette entre une particule de prise de parole potentielle et une particule de prise de parole. Bien que nous n'ayons identifié qu'une seule de ces particules, nos résultats confirment ceux de Boutin (1997). La particule de prise de parole que nous avons identifiée est émise au début d'un tour de parole, se détache syntaxiquement, et son élimination n'affecte pas la valeur référentielle et syntaxique de

²⁴ Nous utilisons le sigle *p.p.p.* pour signifier «particule de prise de parole».

l'énoncé; prosodiquement, elle est suivie d'une pause, présente une courbe mélodique distincte de ce qui la suit (c'est-à-dire qu'il y a une coupure dans la courbe mélodique entre l'énonciation de la particule et ce qui la suit), est prononcée d'une voix plus forte que ce qui la suit et est prononcée avec un débit plus rapide que ce qui la suit; enfin, elle signale le désir de prendre la parole.

Passons aux marqueurs d'interaction de maintien du contact. Rappelons qu'au paragraphe précédent (par. 5.1.1.3), nous avons identifié un premier type de marqueur d'interaction de maintien du contact, soit les énoncés généralisants. Les résultats que nous analyserons maintenant concernent le second type de marqueur d'interaction de maintien du contact: les parenthèses discursives. Notre identification des parenthèses discursives potentielles s'est effectuée à partir des critères élaborés par Vincent (1983). Nous avons retenu les formules rituelles en incise syntaxiquement autonomes du reste de l'énoncé ayant un caractère désémantisé (une charge référentielle diminuée), et dont les fonctions consistent à maintenir le contact entre les locuteurs, à atténuer les propos du locuteur ou à s'assurer de l'écoute de l'allocutaire. Les occurrences de parenthèses discursives identifiées dans le corpus 1 sont exposés dans le tableau 5.32 ci-dessous. Puis, immédiatement après, dans le tableau 5.33, on retrouve les occurrences des parenthèses discursives identifiées dans le corpus 2.

Tableau 5.32

La catégorisation des occurrences des parenthèses discursives identifiées dans le corpus 1

Segment	P. ²⁵ discursives potentielles	Description syntaxique	Intensité	Intonation	Pause	Débit	Catégorie discursive
(38)	<i>pour dire</i>	formule rituelle entre prop.	↑	≠ □	□.	↑	p. a. commentaire métadiscursif
(58)	<i>vraiment là</i>	entre prop.	↓	≠ □	□.	↑	p. positionnement
(60)	<i>Une semaine je vous dis que</i>	entre prop.	↓	≠ □	□.	↑	p. interactive
(62)	<i>Mais là pour dire</i>	formule rituelle entre prop.	↓	≠ □	.□	↑	p. a. commentaire métadiscursif
(64)	<i>Ah Seigneur</i>	entre prop.	↓	≠ □	.□.	↑	p. a. renforcement
(80)- (84)	<i>quand qu'il était garçon lui il: il a vu ça parce-que il: il se tenait avec les prêtres</i>	entre un nom et sa relative avec reprise. change de temps: du présent au passé et retour au présent	↓	≠ □	.□.	↑	p.a. de justification
(90)- (91)	<i>je sais pas si c'est la Place: Ville-Marie</i>	entre un verbe et son complément	↑	≠ □	.□	↑	p. de souci d'exactitude
(92)	<i>c'est vague là dans mon idée</i>	entre prop.	↑	≠ □	.□	↓	p. de souci d'exactitude
(93)	<i>on parlait de t ça justement la semaine passée, puis que c'est bâti comme ça</i>	entre prop.	↓	≠ □	.□.	↑	p. de digression
(110)	<i>je sais pas</i>	entre un nom et complément	↓	≠ □	□	↑	p. de souci d'exactitude
(122)	<i>puis c'est pour dire que</i>	formule rituelle entre prop.	↓	≠ □	□.	↑	p. a. commentaire métadiscursif
(129)	<i>hein ils disaient</i>	entre prop. avec reprise. change de mode cond/indic/cond	↓	≠ □	.□.	↑	p. a. de précision/ nuance
(136)	<i>des fois ils disent que</i>	cond/indic/cond	↓	≠ □	□	↑	p. a. de précision/ nuance

²⁵ Nous utilisons les abréviations *p.* pour signifier «parenthèse», *prop.* pour signifier «proposition», *a.* pour signifier «anticipative», *cond.* pour signifier «conditionnel» et *indic.* pour signifier «indicatif».

Tableau 5.33
La catégorisation des occurrences des parenthèses discursives identifiées dans le corpus 2

Segment	P. ²⁶ discursives potentielles	Description syntaxique	Intensité	Intonation	Pause	Débit	Catégorie discursive
(2)	<i>tiens</i>	entre compléments	↓	≠ □	□	↑	p. interactive
(10)	<i>comme on disait</i>	formule rituelle entre verbe et complément	↓	≠ □	□.	↑	p.a. commentaire métadiscursif
(24)	<i>voyez-vous. Alors</i>	entre prop.	↓	≠ □	□.	↑	p.a. évaluative/ commentative
(42)	<i>Voyez-vous c'est: un peu poé: poétique: poète je pense</i>	entre prop.	↓	≠ □	□.	↑	p.a. évaluative/ commentative
(57)	<i>Comme je vous dis</i>	formule rituelle entre prop.	=	=	□	=	non m.i.
(69)	<i>je vais vous dire exactement</i>	entre deux compléments	↓	≠ □	□	↑	p. a. de renforcement
(87)	<i>pour ainsi dire</i>	formule rituelle entre prop.	↓	≠ □	□	↑	p.a. commentaire métadiscursif
(90)	<i>je sais pas comment dire ça en français</i>	entre verbe et complément avec reprise	↓	≠ □	□	↑	p.a. évaluative/ commentative
(104)	<i>si je me souviens bien</i>	entre prop.	↓	≠ □	□	↑	p. de souci d'exactitude
(120)	<i>Si vous voulez</i>	formule rituelle entre prop.	↓	≠ □	□.	↑	p.a. commentaire métadiscursif
(124)	<i>comme je vous dit</i>	entre une préposition et un sn. avec reprise. formule rituelle. change de temps: passé/présent/imparfait	↓	≠ □	□	↑	p. interactive
(162)	<i>Comme je vous dis</i>	formule rituelle entre prop.	↑	≠ □	□	↑	p. interactive
(174)	<i>Je pense que c'est un cegep</i>	entre prop.	↓	≠ □	□	↑	p. de souci d'exactitude

Trois traits prosodiques nous ont servi de critères d'identification des parenthèses discursives: une fluctuation dans l'intensité et dans le débit ainsi qu'une coupure dans la

²⁶ Nous utilisons les abréviations *p.* pour signifier «parenthèse», *a.* pour signifier «anticipative» et *prop.* pour signifier «proposition», et les sigles *m.i.* pour signifier «marqueur d'interaction» et *sn* pour signifier «syntagme nominal».

courbe mélodique entre ce qui précède l'occurrence et son énonciation. Nous avons identifié comme des parenthèses discursives toutes les occurrences de parenthèses discursives potentielles repérées dans nos corpus présentant ces traits. Le seul cas de parenthèse discursive potentielle ne présentant pas ces traits prosodiques (le segment (57) du tableau 5.33 ci-dessus) ne constitue pas une parenthèse discursive. Pour ce qui est de la pause, nous avons répertorié tous les types de contextes possibles (absence de pause, pause préposée, pause postposée et deux pauses). Comme aucun de ces contextes ne s'associe à un type particulier de parenthèse discursive, nous concluons que la pause n'est pas pertinente à l'identification de ces parenthèses.

Sur le plan distributionnel, la plupart des occurrences de parenthèses discursives identifiées dans nos corpus s'insèrent entre des propositions. Rappelons que nous utilisons ici, dans un contexte d'analyse de l'oral, la notion de proposition malgré le fait que nous considérons celle-ci comme inadéquate pour rendre compte du langage oral. Nous l'utilisons principalement à cause de l'intérêt que présente pour la description distributionnelle des parenthèses discursives de nos corpus les critères distributionnels élaborés par Laurin (1989), critères basés sur cette notion. Mais nous l'utilisons également parce que la notion d'énoncé présente des lacunes quant à ses frontières et ses constituants. Toutefois, nos résultats ont démontré que le recours à cette notion inadéquate à la description de l'oral implique une certaine souplesse dans l'interprétation de ce qui la définit. Par exemple, nous avons attribué le statut de proposition à une portion d'énoncé qui correspondrait à une proposition subordonnée (soulignée en (98) ci-dessous) n'ayant aucune fonction dans une autre proposition.

(98) Mais comme ils disent: quand même que: (Loc007_2/582)

on le saurait (Loc007_2/584)

hein ils disaient (Loc007_2/586)

Quand même qu'on le saurait: ils diraient mettons he: (Loc007_2/588)

tu-sais c'est "La: la rue Mont-Royal ou la rue Ste-Catherine elle va s'effondrer,
(Loc007_2/593)

(= (127 à 131) dans notre corpus 1)

Bien que, pour la description distributionnelle des parenthèses discursives de notre corpus, nous utilisions malgré tout la notion de proposition, face à de tels exemples, nous avons estimé trop hasardeux de catégoriser ces propositions en principale, subordonnée, indépendante, coordonnée, juxtaposée ou insérée. D'autant plus que ce qui différencie les propositions indépendantes ou juxtaposées des coordonnées est principalement la présence ou l'absence d'une conjonction. Comme nous remettons en question la catégorisation sur le plan grammatical de plusieurs conjonctions en les catégorisant sur le plan discursif (marqueur de structuration ou d'interaction), établir une distinction entre les types de propositions impliquerait d'avoir préalablement distingué les conjonctions des marqueurs. Précisons également que le recours à la notion de proposition, pour notre analyse des parenthèses discursives, a nécessité l'abstraction de certaines particules discursives autres que la parenthèse discursive analysée (par exemple, le premier élément en caractères gras en (99)), l'abstraction des éléments laissés en suspens (deuxième élément en caractères gras en (99)) et l'abstraction des répétitions. Ainsi, dans le segment (99) ci-dessous, si nous analysons la parenthèse discursive *pour ainsi dire* comme étant insérée entre deux propositions (soulignées en (99)), c'est parce que nous avons fait abstraction de ce type d'éléments.

(99) Puis je l'ai vue grandir pour ainsi dire **vous-savez**. Puis j'apprécie beaucoup de choses **qu'ils ont**: qu'on a rajoutées. (Loc031/2431)

(= (87) dans notre corpus 2)

À part entre propositions, les parenthèses discursives de nos corpus sont insérées à l'intérieur de cinq autres contextes: entre un verbe et son complément, entre un nom et sa proposition relative, entre deux compléments d'un verbe, entre un nom et son complément, et entre une préposition et son syntagme nominal²⁷. De plus, parmi ces parenthèses discursives, trois sont suivies par une reprise d'une portion des énoncés dans lesquels elles s'insèrent (tabl. 5.33 segment (90) et (124) du corpus 2, et tabl. 5.32 segment (80-84) du corpus 1); deux sont marquées par un changement de temps du verbe suivi d'un retour au temps utilisé avant la parenthèse (tabl. 5.32 et 5.33 segment (124) et (80-84)); et, deux autres présentent la

²⁷ Précisons que les trois derniers contextes énumérés ci-dessus ne font pas partie de la liste des contextes établie par Laurin (1989).

particularité d'un changement de mode du verbe suivi d'un retour au mode utilisé avant la parenthèse (tabl. 5.32 segment (129) et (136) du corpus I).

D'autre part, nous avons classé toutes les occurrences identifiées comme des parenthèses discursives selon la typologie proposée par Laurin (1989). Les critères fonctionnels et sémantiques que ce chercheur développe s'appliquent aisément aux occurrences de parenthèses repérées dans nos corpus.

En résumé, l'identification des parenthèses discursives de nos corpus repose sur un critère syntaxique, trois critères prosodiques et un critère fonctionnel: elles sont syntaxiquement autonomes du reste de l'énoncé; elles présentent une fluctuation dans l'intensité et dans le débit ainsi qu'une coupure dans la courbe mélodique entre ce qui les précède et leur énonciation; et elles servent à contrecarrer les oppositions (en évaluant, nuancant, commentant, justifiant ou affermissant les propos du locuteur), à s'assurer de l'écoute, à donner son opinion, à corriger ses propos ou à apporter des informations dites gratuites. De plus, pour identifier les parenthèses discursives, nous utilisons également des indices. Certains de ces indices sont d'ordre sémantique: les parenthèses discursives ont une charge référentielle diminuée, et il peut s'agir de formules rituelles en incise. D'autres indices sont d'ordre syntaxique: les parenthèses discursives s'insèrent entre des propositions, entre un verbe et son complément, entre un nom et sa proposition relative, entre deux compléments d'un verbe, entre un nom et son complément, ou entre une préposition et son syntagme nominal²⁸; elles sont parfois suivies par une reprise d'une portion des énoncés dans lesquels elles s'insèrent; elles sont parfois marquées par un changement de temps ou de mode du verbe, changement parfois suivi d'un retour au temps ou au mode du verbe utilisé avant l'énonciation de la parenthèse discursive.

²⁸ À cette liste de contextes d'apparition des parenthèses discursives, nous ajoutons celui entre un sujet et son élément redondant, contexte que nous avons identifié à partir d'un exemple fourni par Laurin (1989) (voir notre exemple numéro (43) au par. 3.2.3.10).

Afin de synthétiser les résultats que nous venons de décrire, nous avons élaboré le tableau 5.34 ci-dessous. Ce tableau présente les critères sur lesquels repose notre identification des particules de prise de parole et des parenthèses discursives, deux des quatre types de marqueurs d'interaction. Dans ce tableau, le trait prolongé signale l'absence de pertinence d'un trait prosodique ou d'une description comme critère d'identification.

Tableau 5.34
Les critères d'identification des particules de prise de parole et des parenthèses discursives

Catégorie discursive	intensité	Intonation	Pause	Débit	Distribution	Description syntaxique	Fonction discursive
particule de prise de parole	↓ ou ↑	□ ≠	□.	↓ ou ↑	au début d'un tour de parole	détaché syntaxiquement	signaler le désir de prendre la parole
parenthèse discursive	↓ ou ↑	≠ □	—	↓ ou ↑	—	autonomie syntaxique	-contrecarrer les oppositions -s'assurer de l'écoute -donner son opinion -corriger ses propos -apporter des informations dites gratuites

Enfin, à titre de conclusion à la fois du paragraphe 5.1.1.4, et des paragraphes 5.1.1.3 et 5.1.1.2, nous avons élaboré deux tableaux. Le premier tableau, le tableau 5.35 ci-dessous, expose de manière synthétisée les critères d'identification prosodiques et fonctionnels que nous avons développés pour chaque catégorie de marqueurs. Il s'agit d'une reprise du tableau 5.30 plus haut portant sur les critères d'identification prosodiques et fonctionnels de certains marqueurs, tableau auquel nous avons ajouté les données concernant les particules de prise de parole et les parenthèses discursives. Le dernier tableau, la tableau 5.36, expose, quant à lui, la classification de toutes les particules discursives identifiées dans nos corpus.

Tableau 5.35
Les critères d'identification prosodiques et fonctionnels des particules discursives

Catégorie discursive		Élément	Inten- sité	Intona- tion	Accent	Pause	Débit	Fonction
marqueur de prosodie	ponctuant	<i>là, (eh, ah) bien/ben, hein, moi, j'ai dit et vous savez</i>	↓	= □	atone	□ (.)		
	démarreur	<i>(eh, ah) bien/ben et hein</i>	↓	≠ □ =	atone	(.) □		
marqueur de structuration		<i>(eh, ah) bien/ben, (ça) fait que, alors, en tout cas, parce que, mais et l'énoncé généralisant²⁹</i>		≠ □	tonique			marque une étape dans le thème (début, rupture ou continuité)
marqueur d'interaction	ouverture	particule de prise de parole	↓ou↑	□ ≠		□.	↓ou↑	signale le désir de prendre la parole
	maintien du contact	énoncé généralisant	↓ou↑	= □		□ (.)	↓	exprime un non-dit
		parenthèse discursive	↓ou↑	≠ □			↓ou↑	-contrecarre les oppositions -s'assure de l'écoute -donne son opinion -corrige ses propos -apporte des informations dites gratuites
	fermeture	<i>(ça) fait que, alors, en tout cas et mais</i>	=	≠ □	tonique	(.) □.		signale le désir de céder la parole

²⁹ Notez l'absence du marqueur *(et) pis / puis* parmi cette liste. La raison en est que nous n'avons pas effectué pour cet élément de description des traits retenus comme étant partagés par tous les autres marqueurs de la catégorie discursive des marqueurs de structuration. Nous ne croyons cependant pas qu'une telle description apporterait des résultats en contradiction avec cette analyse.

Tableau 5.36
Classification des particules discursives identifiées dans nos corpus

Catégorie	Type de marqueur	Marqueur
Marqueur de prosodie	démarreur	<i>(eh, ah) bien / ben et hein</i>
	ponctuant	<i>là, bien, hein, moi, j'ai dit et vous savez</i>
Marqueur de structuration	de début	<i>(eh, ah) bien / ben</i>
	de continuité	<i>(et) pis / puis</i>
	de continuité ou de rupture	<i>(ça) fait que, alors, mais et les énoncés généralisants pis toutes sortes d'affaires comme ça, des affaires de même, {ou, c'est} quelque chose comme ça, et puis des choses comme ça et pis tout</i>
	de rupture	<i>en tout cas et parce que</i>
Marqueur d'interaction	d'ouverture	formule ouvrant la conversation
		particule prise de parole
		<i>tiens tu vois</i>
	de maintien du contact	énoncé généralisant
		<i>(pis) tout ça</i>
	parenthèse discursive	a. ³⁰ évaluative/ commentative
		<i>voyez-vous. Alors, Voyez-vous c'est: un peu poé: poétique: poète je pense et je sais pas comment dire ça en français</i>
		a. de contre-argumentation
		a. de précision/ nuance
		<i>hein ils disaient et des fois ils disent que</i>
		a. commentaire métadiscursif
		<i>(Mais là) pour dire, puis c'est pour dire que, pour ainsi dire et Si vous voulez</i>
		a. de justification
		<i>quand qu'il était garçon lui il a vu ça parce-que il se tenait avec les prêtres</i>
		a. de renforcement
		<i>Ah Seigneur et je vais vous dire exactement</i>
		informative
		interactive
		<i>Une semaine je vous dis que, tiens et Comme je vous dis</i>
		positionnement
		<i>vraiment là</i>
		de souci d'exactitude
		<i>je sais pas si c'est la Place: Ville-Marie, c'est vague là dans mon idée, je sais pas, si je me souviens bien et Je pense que c'est un cegep</i>
		de digression
		<i>On parlait de t ça justement la semaine passée, puis que c'est bâti comme ça</i>
	de fermeture	<i>(ça) fait que, alors, en tout cas et mais</i>

³⁰ Dans ce tableau, nous utilisons l'abréviation *a.* pour signifier «anticipative», les parenthèses pour signaler le caractère facultatif d'un élément et les accolades {} pour signaler le caractère à la fois facultatif et exclusif des éléments.

5.1.1.5 Les items lexicaux non standards

Nous abordons maintenant les items lexicaux non standards, dernières des formes linguistiques spécifiques à l'oral identifiées dans nos corpus. Notre travail a consisté à identifier les éléments propres à la langue vernaculaire du Québec. Pour produire une transcription conforme aux règles du français écrit, nous avons soit traduit ces éléments en français dit «standard»³¹, soit éliminé ces éléments. Sous forme de tableaux, nous avons établi la liste de ces items lexicaux non standards accompagnés de leur traduction; et nous avons décrit les critères sur lesquels reposent l'identification de ces éléments en tant qu'items lexicaux non standards. Ces critères sont fondés en grande partie sur les informations contenues dans le *Multidictionnaire de la langue française* (de Villers, 1997). Nous avons catégorisé comme des items lexicaux non standards les éléments répertoriés soit avec les mentions «archaïsme», «anglicisme» ou «forme fautive», soit avec la mention d'un genre autre que celui employé par le locuteur; les éléments dont l'emploi dans nos corpus fait référence à une acception particulière non répertoriée dans ce dictionnaire, acception que nous savons être spécifique, entre autres, à la langue vernaculaire du Québec; les éléments desquels aucune mention n'est faite ni dans le *Multidictionnaire de la langue française* (de Villers, 1997) ni dans *Le Petit Larousse illustré* (Larousse, 1998); et les éléments qui, bien qu'ils relèvent de la langue française écrite, sont employés dans des constructions particulières propres, entre autres, à la langue vernaculaire du Québec. Le tableau 5.37 ci-dessous recense les éléments identifiés à l'intérieur du corpus 1, alors que le tableau 5.38 qui le suit recense les éléments identifiés à l'intérieur du corpus 2. Les items lexicaux non standards sont inscrits en caractères gras dans ces tableaux et l'italique signale les éléments provenant des corpus.

³¹ C'est-à-dire la langue française écrite enseignée au Québec.

Tableau 5.37
Les items lexicaux non standards identifiés à l'intérieur du corpus 1

Segment	Item lexical	Traduction	Description
(5)	<i>se trouve à être dans</i>	se trouve dans	construction particulière
(6)	<i>fun</i>	plaisir	mention: anglicisme
(15)-(16)	<i>la semaine d'après</i>	suivante	construction particulière
(25)-(27)-(28)	<i>costumes barrés</i>	rayés	acception non répertoriée
(26)	<i>capines</i>	bonnets	aucune mention
(28)	<i>bleu marin</i>	marine	acception non répertoriée
(40)-(41)	<i>trippes</i>	chambres à air	acception non répertoriée
(45)	<i>pas disable</i>	se dit pas	aucune mention
(52)	<i>une tête d'oreiller</i>	taie	acception non répertoriée
(87)	<i>à l'année longue</i>	à longueur d'année	construction particulière
(108)	<i>l'année d'avant</i>	précédente	construction particulière
(109)	<i>était après disparaître</i>	disparaissait	mention: forme fautive
(111)	<i>était après jouer</i>	en train de	mention: forme fautive
(134)	<i>ou bien donc</i>	ou bien	construction particulière
(137)	<i>Hon</i>	Ah	aucune mention
(142)	<i>vas venir malade</i>	devenir	acception non répertoriée
(150)	<i>l'ont pogné celle-là</i>	l'ont attrapé celui-là	mention: archaïsme mention: de genre masculin
(164)	<i>chairs de police</i>	voitures	mention: forme fautive
(165)	<i>arriver de quoi</i>	quelque chose	construction particulière
(166)	<i>aller maller une lettre</i>	poster	mention: anglicisme
(168)	<i>cette gang de</i>	bande	mention: de genre masculin
(170)	<i>Câline</i>	Seigneur	aucune mention

Tableau 5.38
Les items lexicaux non standards identifiés à l'intérieur du corpus 2

Segment	Item lexical	Traduction	Description
(10)	<i>grader</i>	obtenir mon diplôme	mention: anglicisme
(31)-(33)	<i>tombée en amour</i>	devenue amoureuse	mention: forme fautive, calque de l'anglais
(77)	<i>licence</i>	plaque d'immatriculation	mention: anglicisme
(112)	<i>position</i>	situation	mention: anglicisme
(126)	<i>arriverait</i>	aurait assez d'argent	acception non répertoriée

À partir de ces tableaux, nous constatons que notre corpus 1 comprend plus d'items lexicaux non standards (23) que notre corpus 2 (5). Rappelons que le corpus 1 est composé d'extraits de l'interview du locuteur 007, locuteur âgé de 24 ans et appartenant à la classe ouvrière, et que le corpus 2 est composé d'extraits de l'interview du locuteur 031, locuteur âgé

de 60 ans et appartenant à la classe moyenne. Ces résultats suggèrent que le lexique employé par les locuteurs plus âgés et appartenant à la classe moyenne est plus proche de celui de la langue écrite que le lexique employé par les locuteurs plus jeunes et appartenant à la classe ouvrière. Comme nous l'avons déjà mentionné à la section 4.1 intitulée «*Le corpus oral*», nous n'envisageons ces résultats qu'à titre d'hypothèse puisqu'un échantillon composé de deux locuteurs ne peut être considéré représentatif. L'âge ou la classe sociale du locuteur, ou les deux, pourraient donc être des facteurs déterminant la proximité entre le lexique employé dans le français parlé par un locuteur et le lexique tel qu'il est prescrit pour le français écrit.

Ces résultats démontrent que notre méthode de transposition permet de définir précisément les divergences entre les items lexicaux employés dans un contexte donné par un individu lorsqu'il parle et ceux prescrits pour la langue écrite. La transposition d'énoncés oraux en textes conformes aux règles du français écrit faite à partir d'un échantillon de locuteurs plus important que le nôtre permettrait de mesurer l'impact de l'âge et de la classe sociale des locuteurs sur ces divergences.

5.1.2 Les formes linguistiques spécifiques à l'écrit

Les deux dernières procédures d'édition que nous avons effectuées dans le but d'élaborer nos transcriptions, soit l'ajustement de la ponctuation et la correction grammaticale, se rapportent aux formes linguistiques qui, bien qu'absentes des productions orales, sont essentielles aux productions écrites. C'est dans cette mesure que nous les qualifions de «spécifiques à l'écrit». Ces formes, exigées par les règles de la grammaire écrite, ont soit été ajoutées sur les segments ayant subi les quatre autres procédures d'édition (les premiers ajustements; l'élimination des répétitions, des éléments laissés en suspens et des marqueurs de prosodie; l'élimination des marqueurs de structuration et des marqueurs d'interaction; et l'ajustement orthographique et l'identification des items lexicaux non standards), soit été éliminées. Nous examinerons d'abord les résultats que nous avons obtenus lors de l'ajustement de la ponctuation pour passer ensuite à ceux obtenus lors de la correction grammaticale.

5.1.2.1 Les virgules

L'objectif de notre travail étant de mettre en corrélation les virgules avec les particules discursives, bien que la procédure d'ajustement de la ponctuation ait compris l'insertion de plusieurs signes de ponctuation (le point, le point d'exclamation, le point d'interrogation, les deux-points, les guillemets et la virgule), ce n'est que sur l'ensemble des occurrences de virgules insérées dans nos transcriptions que portent nos résultats. La description détaillée de chaque occurrence de virgule se trouvant insérée à l'intérieur de la grille de codification présentée à la section 5.2 ci-dessous, nous nous contenterons ici de rappeler les conclusions générales que nous avons tirées de l'insertion des virgules dans nos transcriptions. Nous concluons d'abord que la transposition des énoncés oraux en textes conformes aux règles du français écrit nécessite l'utilisation des trois types de virgules, soit la virgule double aux extrémités, la virgule double à l'interne et la virgule simple. Les deux premiers types de virgules servent à détacher une structure et le dernier sert à coordonner des structures. Nous concluons ensuite que cette transposition nécessite l'utilisation de ces trois types de virgules afin de détacher ou de coordonner huit types de structures: 1- la structure redondante; 2- la structure explicative; 3- la structure incidente; 4- la structure du complément adverbial placé en tête de phrase ou de proposition; 5- la structure de coordination différée; 6- la structure de coordination entre éléments coordonnés avec une autre conjonction que *et*, *ou* et *ni*; 7- la structure de coordination entre éléments coordonnés avec *et*, *ou*, et *ni*; et 8- la structure de coordination entre éléments coordonnés sans conjonction. Précisons pour finir que nous avons identifié deux types de structures explicatives: le premier type implique que l'élément expliqué et la structure explicative fassent référence à une seule et même dénotation, nous l'avons nommé «structure explicative d'identité» (soulignée dans l'exemple (100) ci-dessous); alors que le second type implique l'apport d'une seconde dénotation, nous l'avons nommé «structure explicative de précision» (soulignée dans l'exemple (101) ci-dessous).

(100) Je les ai vu construire. J'habitais là, sur Édouard-Monpetit.
(= (65ff) dans notre corpus 2)

(101) mais je suis allée en Europe plusieurs fois. J'ai fait même deux années d'études en Europe, à Paris même.
(= (2f) dans notre corpus 2)

Ces deux types de structures explicatives sont, à notre avis, à mettre en parallèle avec deux types d'éléments à valeur explicative décrits par Grevisse et Goosse (2000). La structure explicative que nous appelons d'identité (impliquant la même dénotation que celle de l'élément expliqué) est à mettre en parallèle avec l'apposition, et l'épithète détachée, structures décrites par ces chercheurs; alors que la structure explicative que nous appelons de précision (impliquant l'apport d'une seconde dénotation) est à mettre en parallèle avec la relative non déterminative.

En comparant le nombre de structures autour desquelles nous avons inséré des virgules dans nos transcriptions avec le nombre de structures nécessitant l'insertion de virgules selon Grevisse et Goosse (2000), nous observons que le nombre de structures impliquées dans nos transcriptions est moindre que le nombre de structures répertoriées par ces chercheurs. Cette comparaison se trouve illustrée dans la tableau 5.39 ci-dessous. Pour élaborer ce tableau, nous avons repris le tableau 4.1 exposant les règles d'emploi de la virgule selon Grevisse et Goosse (2000) et nous y avons inscrit en caractères gras les structures autour desquelles nous avons inséré des virgules dans nos transcriptions.

Tableau 5.39
Les structures autour desquelles nous avons inséré des virgules dans nos transcriptions

Contexte d'emploi	Type de structure	Détails des structures	
dans la coordination	sans conjonction	mot ou syntagme	répétition (insistance)
		proposition	succession rapide d'actions
			termes corrélatifs
			ellipse
			lien logique (causal, temporel , concessif ou conditionnel)
			répétition (insistance)
	avec une conjonction autre que <i>et, ou, ni</i>	<i>car, mais, voire, c'est-à-dire et or</i>	
	avec les conjonctions <i>et, ou, ni</i>	conjonction <i>et, ou</i>	constructions dissemblables (ex. sujets différents)
			dernier élément contient un terme qui lui est propre
			coordinations distinctes
			élément en évidence
		conjonction <i>ni</i>	terme long
		trois éléments ou plus	
	<i>avec etc.</i>		
	coordination différée		
dans la subordination	élément à valeur explicative	apposition, et épithète détachée	
		relative non déterminative	
		certaines propositions adverbiales	avec <i>puisque</i> non essentielles
		entre la date et le lieu	
	terme non rattaché à celui qui le précède		
	complément adverbial placé en tête de phrase ou de proposition		
	proposition absolue		
entre les termes libres	apostrophe		
	incident		
	incise		
	redondant		

Parmi les structures nécessitant, selon Grevisse et Goosse (2000), l'insertion de virgules, un grand nombre sont absentes de nos transcriptions; elles relèvent des trois contextes d'emploi décrits par ces chercheurs. En ce qui concerne la coordination sans conjonction, ce sont des propositions marquant une succession rapide d'actions, des propositions marquées par des termes corrélatifs, des ellipses, ou des propositions ayant entre elles un lien logique causal, concessif ou conditionnel. En ce qui concerne la coordination avec une conjonction autre que *et*, *ou* et *ni*, il s'agit de la coordination avec les conjonctions *car*, *voire*, *c'est-à-dire* et *or*. En ce qui concerne la coordination avec les conjonctions *et*, *ou* et *ni*, soit ce sont des structures contenant trois de ces éléments ou plus; soit, dans le cas de *et* et de *ou*, ce sont des structures dans lesquelles le dernier élément coordonné contient un terme qui lui est propre ou dans lesquelles un élément est mis en évidence; soit, dans le cas de la conjonction *ni*, ce sont des structures dans lesquelles un des termes est long. Enfin, la coordination avec *etc.* est également absentes de nos transcriptions. En ce qui concerne la subordination d'éléments à valeur explicative, il s'agit soit de certaines propositions adverbiales non essentielles ou construites avec *puisque*, soit de la structure dans laquelle on trouve la date et le lieu. En ce qui concerne d'autres types de structures subordonnées absentes de nos transcriptions, nous avons noté la proposition absolue et la structure où un terme n'est pas rattaché à celui qui le précède. Pour finir, en ce qui concerne la virgule entre les termes libres, l'apostrophe et l'incise sont les deux structures absentes de nos transcriptions.

Que ces structures nécessitant l'insertion de virgules soient absentes de nos transcriptions n'est pas en soit significatif puisque nous pouvons imaginer des contextes où de telles structures pourraient être énoncées à l'oral. Tenter de circonscrire un groupe de structures impliquant l'insertion de virgules à l'écrit, mais étant absentes des transpositions d'énoncés oraux n'est donc pas pertinent. Cependant, à l'aide d'un plus grand corpus que le nôtre, il pourrait être intéressant de chercher à établir si certains contextes linguistiques favorisent l'utilisation de structures impliquant l'insertion de virgules ou encore si certaines de ces structures sont plus utilisées par un groupe social que par un autre.

5.1.2.2 La typologie des opérations

Afin de présenter les résultats relatifs à notre dernière procédure d'édition, soit la correction grammaticale, nous avons élaboré un tableau. À l'aide de ce tableau (tabl. 5.40), nous avons répertorié et classé les opérations effectuées sur les segments demeurant agrammaticaux après l'exécution de nos cinq premières procédures d'édition. Dans ce tableau, nous utilisons le symbole (–) pour les opérations consistant à éliminer une forme linguistique et le symbole (+) pour les opérations consistant à ajouter une forme linguistique; nous utilisons les caractères gras pour signaler les opérations effectuées dans nos deux corpus, les caractères romains pour signaler les opérations effectuées seulement dans notre corpus 1 (le locuteur 007) et les caractères majuscules pour signaler les opérations effectuées seulement dans notre corpus 2 (le locuteur 031).

Tableau 5.40
La typologie des opérations effectuées sur les segments des corpus 1 et 2

Ajout	Élimination	Remplacement	Autres opérations
+déterminant	–ADJECTIF	de déterminant	ajustement de l'antécédent du pronom
+pronom	–pronom relatif	de pronom	lexicalisation du pronom
+préposition	–préposition	de préposition	DÉPLACEMENT DU SYNTAGME PRÉPOSITIONNEL
+conjonction (que)	–conjonction (<i>ou, que</i>)	du syntagme prépositionnel par un syntagme nominal	DÉPLACEMENT DU SYNTAGME NOMINAL
+conjonction (<i>et, mais</i>)	–marqueur d'interrogation (<i>tu</i>)	de l'auxiliaire (<i>avoir</i> par <i>être</i>)	déplacement de l'auxiliaire de négation
+ADVERBE DE NÉGATION	– <i>ce que / qui, qu'est-, est-ce que, c'est que</i>	du verbe (<i>être</i> par <i>avoir</i>)	réintroduction d'une portion du marqueur d'interaction
+élision avec pause	–cod redondant	du verbe par la forme pronominale du verbe	
+élision sans pause	–pléonasme	du temps du verbe	
+ellipse	–ellipse	DU SINGULIER PAR LE PLURIEL	
		D'UNE IMPROPRIÉTÉ	

À la lecture de ce tableau, nous constatons que, parmi les 36 opérations effectuées, 22 ont été effectuées seulement dans notre corpus 1 (les opérations inscrites en caractères romains dans le tableau 5.40), six seulement dans notre corpus 2 (les opérations inscrites en majuscules dans le tableau 5.40) et huit dans nos deux corpus (les opérations inscrites en caractères gras dans le tableau 5.40). Ceci démontre qu'un plus grand nombre d'opérations sont nécessaires pour rendre grammaticaux les segments du corpus 1 que pour rendre grammaticaux les segments du corpus 2. Le corpus 1 est construit à partir de l'interview du locuteur 007, soit le locuteur le plus jeune et celui appartenant à la classe ouvrière; le corpus 2 est construit à partir de l'interview du locuteur 031, soit le locuteur le plus âgé et celui appartenant à la classe moyenne). Ce résultat suggère que le nombre d'opérations effectuées à l'étape de la correction grammaticale durant le processus de transposition des énoncés oraux

en textes conformes aux règles du français écrit est supérieur lorsqu'on transpose des énoncés oraux produits par des locuteurs plus jeunes et appartenant à la classe ouvrière que lorsqu'on transpose des énoncés oraux produits par des locuteurs plus âgés et appartenant à la classe moyenne. Notre échantillon n'étant pas représentatif, nous n'envisageons ces résultats qu'à titre d'hypothèse. L'âge et la classe sociale des locuteurs pourraient donc être des facteurs déterminant la quantité d'opérations de correction grammaticale nécessaires à la transposition des énoncés oraux en textes conformes aux règles du français écrit.

Ces résultats démontrent que la méthode que nous développons permet de définir précisément quels sont les éléments qui diffèrent d'un système langagier à l'autre. Elle permet de mesurer le degré de proximité entre la langue parlée par un individu (ou un groupe d'individus) dans un contexte donné et la langue écrite prescrite. La transposition d'énoncés oraux en textes conformes aux règles du français écrit faite à partir d'un échantillon de locuteurs plus important que le nôtre permettrait de mesurer l'impact de l'âge et de la classe sociale des locuteurs sur ce degré de proximité.

5.2 L'analyse de la distribution des sites de virgules

Dans cette section, nous analysons les données relatives à la distribution des sites de virgules. Ces données ont été assemblées à l'intérieur de grilles de codification. Elles concernent l'ensemble des occurrences de virgules ayant été insérées sur nos transcriptions ainsi que l'ensemble des occurrences de site de virgule identifiées par un astérisque sur nos translittérations. Voici d'abord notre grille de codification des données relatives aux occurrences de virgules et aux occurrences de sites de virgules du corpus 1, grille reproduite dans le tableau 5.41 ci-dessous.

Tableau 5.41
La grille de codification des données du corpus 1

Segment	Type de virgule	Type de structure	Précédent	Catégorie	Suivant	Catégorie
1	d.interne	compl. tête			<i>bien</i>	m.s.
1	simple	c.sans conj.				
6	simple	c.sans conj.				
10	d.extrémité	redondant				
11	d.extrémité	compl. tête	<i>parce que</i>	m.s.		
11	simple	c.autre conj.				
12	d.extrémité	redondant	<i>bien</i>	m.p. démarreur		
13	d.extrémité	redondant				
13	d.interne	redondant				
15	d.interne	compl. tête				
15	d.interne	compl. tête				
19	d.extrémité	redondant				
22	d.extrémité	redondant	<i>fait que</i>	m.s.		
22	d.extrémité	compl. tête				
25	simple	c.sans conj.	<i>là</i>	m.p.		
26	simple	c.sans conj.	<i>Puis</i>	m.s.		
32	simple	c.autre conj.				
34	simple	c.sans conj.	<i>hein</i>	m.p.		
36	d.extrémité	redondant	<i>hein</i>	m.p.		
40	simple	c.sans conj.				
42	simple	c.autre conj.				
43	d.extrémité	compl. tête	<i>là hein</i>	m.p.		
45	d.extrémité	incident				
46	d.extrémité	redondant				
47	d.interne	compl. tête				
49	d.extrémité	incident				
53	d.interne	redondant			<i>là</i>	m.p.
53	d.interne	explicatif	<i>là</i>	m.p.		
54	simple	c.sans conj.				
54	simple	c.sans conj.				
54	simple	c.sans conj.				
55	d.extrémité	redondant	<i>bien</i>	m.s.		
55	d.interne	redondant				
55	simple	c.sans conj.				
55	simple	c.sans conj.				
56	d.interne	compl. tête			<i>bien</i>	m.s.
56	d.interne	compl. tête	<i>bien</i>	m.s.		
60	d.interne	compl. tête				
60	simple	c.différée				
62	d.extrémité	redondant	<i>Mais là pour dire</i>	m.i.		
62	d.interne	redondant				
63	simple	c.autre conj.				
66	d.interne	redondant				

Segment	Type de virgule	Type de structure	Précédent	Catégorie	Suivant	Catégorie
67	d.interne	redondant				
67	d.extrémité	redondant				
68	d.extrémité	redondant			<i>là</i>	m.p.
69	d.interne	compl. tête				
73	d.interne	explicatif				
79	d.interne	redondant				
79	d.interne	explicatif			<i>puis</i>	m.s.
86	d.extrémité	compl. tête				
94	simple	c.sans conj.				
99	d.extrémité	redondant			<i>parce que</i>	m.s.
100	simple	c.sans conj.			<i>moi</i>	m.p.
101	d.interne	compl. tête	<i>moi</i>	m.p.		
102	d.interne	compl. tête			<i>là</i>	m.p.
103	d.interne	compl. tête	<i>là</i>	m.p.	<i>là</i>	m.p.
108	d.interne	compl. tête				
108	simple	c.avec <i>et</i>				
111	d.interne	compl. tête				
111	d.extrémité	redondant				
117	d.extrémité	redondant				
120	d.extrémité	compl. tête				
123	d.extrémité	incident				
124	d.extrémité	incident				
127	d.interne	incident				
128	d.interne	compl. tête			<i>Hein ils disaient</i>	m.i.
130	d.extrémité	incident				
131	simple	c.différée				
131	d.extrémité	redondant				
131	simple	c.sans conj.				
136	d.extrémité	compl. tête	<i>fait que</i>	m.s.	<i>Des fois ils disent que</i>	m.i.
139	simple	c.sans conj.				
139	d.extrémité	redondant				
140	d.interne	compl. tête				
141	d.extrémité	compl. tête			<i>là</i>	m.p.
141	simple	c.sans conj.				
142	d.extrémité	redondant				
147	d.extrémité	compl. tête				
147	simple	c.avec <i>et</i>				
147	simple	c.sans conj.				
147	simple	c.sans conj.				
147	simple	c.sans conj.				
149	d.extrémité	compl. tête	<i>puis</i>	m.s.		
150	d.extrémité	redondant			<i>hein</i>	m.p.
153	d.extrémité	incident				
155	d.extrémité	redondant				
157	d.extrémité	compl. tête				
158	d.interne	compl. tête			<i>hein</i>	m.p.
158	d.interne	redondant	<i>hein</i>	m.p.		

Segment	Type de virgule	Type de structure	Précédent	Catégorie	Suivant	Catégorie
160	d.extrémité	explicatif				
160	simple	c.sans conj.			<i>là</i>	m.p.
163	d.extrémité	compl. tête				
164	d.extrémité	compl. tête				
164	simple	c.sans conj.				
166	simple	c.avec <i>et</i>				
167	d.extrémité	explicatif			<i>Et puis</i>	m.s.
169	d.extrémité	redondant	<i>là</i>	m.p.		
169	simple	c.sans conj.				
170	d.extrémité	incident	<i>puis</i>	m.s.		
172	d.interne	redondant				
172	d.extrémité	incident				

Dans les tableaux 5.41 ci-dessus et 5.42 ci-dessous, nous utilisons les abréviations *d.* pour signifier «double», *c.* pour signifier «coordination» et *conj.* pour signifier «conjonction»; nous utilisons les expressions *compl. tête* pour signifier «complément adverbial placé en tête de phrase ou de proposition», *c. autre conj.* pour signifier «coordination entre éléments coordonnés avec une autre conjonction que *et*, *ou* et *ni*», *c. sans conj.* pour signifier «coordination entre éléments coordonnés sans conjonction» et *c. avec et* pour signifier «coordination entre éléments coordonnés avec *et*, *ou*, et *ni*»; enfin, nous utilisons les sigles *m.s.* pour signifier «marqueur de structuration», *m. p.* pour signifier «marqueur de prosodie» (il s'agit d'un ponctuant à moins que nous ayons spécifié qu'il s'agissait d'un démarreur) et *m.i.* pour signifier «marqueur d'interaction».

Voici donc notre seconde grille de codification qui rend compte des occurrences de virgules et des occurrences de sites de virgules du corpus 2, grille reproduite dans le tableau 5.42.

Tableau 5.42
La grille de codification des données du corpus 2

Segment	Type de virgule	Type de structure	Précédent	Catégorie	Suivant	Catégorie
1	simple	c. autre conj.				
2	d.extrémité	explicatif				
5	d.extrémité	explicatif				
9	d.extrémité	compl. tête				
10	d.interne	explicatif			<i>comme on disait</i>	m.i.
13	simple	c. sans conj.				
15	d.extrémité	explicatif				
18	simple	c. sans conj.				
18	simple	c. sans conj.				
20	d.extrémité	redondant				
20	simple	c. autre conj.				
21	simple	c. sans conj.				
21	simple	c. sans conj.				
23	d.extrémité	compl. tête				
27	simple	c. sans conj.				
27	simple	c. sans conj.				
30	d.extrémité	explicatif				
32	d.extrémité	compl. tête				
32	simple	c. sans conj.				
32	d.extrémité	compl. tête	<i>vous savez</i>	m.p.		
34	d.extrémité	compl. tête			<i>vous savez</i>	m.p.
35	d.interne	redondant	<i>vous savez</i>	m.p.		
36	d.extrémité	redondant	<i>mais</i>	m.s.		
36	simple	c. sans conj.				
36	simple	c. sans conj.				
37	d.extrémité	explicatif			<i>vous savez</i>	m.p.
38	simple	c. autre conj.				
38	d.interne	redondant				
38	simple	c. sans conj.				
41	d.extrémité	compl. tête	<i>parce que</i>	m.s.		
44	simple	c. autre conj.				
48	d.interne	explicatif				
48	d.interne	explicatif				
49	d.interne	compl. tête				
49	d.interne	explicatif			<i>là</i>	m.p.
49	d.extrémité	explicatif	<i>là</i>	m.p.		
51	simple	c. sans conj.				
51	simple	c. sans conj.				
54	d.extrémité	incident				
55	simple	c. sans conj.				
64	d.extrémité	compl. tête				
65	d.extrémité	explicatif			<i>vous savez</i>	m.p.
69	d.extrémité	incident			<i>là</i>	m.p.

Segment	Type de virgule	Type de structure	Précédent	Catégorie	Suivant	Catégorie
69	d.interne	compl. tête	<i>Je vais vous dire exactement</i>	m.i.		
69	simple	c. sans conj.				
71	d.extrémité	compl. tête				
74	d.extrémité	compl. tête				
76	d.extrémité	redondant	<i>Puis</i>	ms		
77	d.interne	compl. tête				
78	d.extrémité	redondant				
79	d.extrémité	compl. tête				
79	d.extrémité	redondant				
82	d.interne	redondant				
82	d.extrémité	compl. tête				
82	d.extrémité	incident				
88	d.extrémité	incident				
94	simple	c. sans conj.				
94	simple	c. sans conj.				
97	d.extrémité	compl. tête				
98	d.extrémité	compl. tête	<i>là</i>	m.p.	<i>bien</i>	m.s.
98	simple	c. sans conj.				
101	d.extrémité	explicatif				
102	d.extrémité	redondant				
102	d.extrémité	explicatif				
103	d.extrémité	redondant				
106	d.extrémité	explicatif				
108	simple	c. sans conj.				
108	simple	c. sans conj.				
109	simple	c. sans conj.				
113	d.extrémité	redondant				
114	d.interne	redondant				
114	d.interne	compl. tête				
117	d.extrémité	redondant				
118	d.interne	redondant				
119	d.extrémité	redondant				
119	d.extrémité	compl. tête	<i>Et puis</i>	m.s.		
119	d.extrémité	incident				
121	d.interne	incident				
121	d.extrémité	redondant				
123	d.extrémité	compl. tête	<i>mais</i>	m.s.	<i>vous savez</i>	m.p.
125	d.extrémité	explicatif				
125	simple	c. autre conj.				
127	d.extrémité	compl. tête				
127	d.interne	redondant				
127	d.interne	compl. tête				
128	simple	c. sans conj.				
128	simple	c. sans conj.				
128	d.extrémité	explicatif			<i>Alors</i>	m.s.
129	d.extrémité	compl. tête	<i>Alors</i>	m.s.		

Segment	Type de virgule	Type de structure	Précédent	Catégorie	Suivant	Catégorie
129	d.interne	compl. tête				
129	simple	c. sans conj.				
134	d.extrémité	redondant				
139	d.extrémité	redondant				
139	simple	c. autre conj.				
140	d.extrémité	incident				
142	d.extrémité	redondant				
146	d.interne	incident				
152	d.interne	redondant				
152	d.extrémité	redondant			<i>vous savez</i>	m.p.
163	d.interne	redondant				
165	d.extrémité	incident	<i>là</i>	m.p.		
168	simple	c. sans conj.				
175	d.interne	redondant				
176	d.extrémité	incident				
177	d.extrémité	redondant				
178	d.extrémité	incident				
182	simple	c. autre conj.				
185	simple	c. autre conj.				
187	d.interne	redondant				
187	d.extrémité	redondant			<i>vous savez</i>	m.p.
192	d.extrémité	compl. tête	<i>là</i>	m.p.	<i>eh bien</i>	m.p.
193	simple	c. sans conj.			<i>puis</i>	m.s.

À partir des données sur les contextes précédant et suivant les sites des virgules, données inscrites dans les deux grilles de codification ci-dessus (tabl. 5.41 et 5.42), nous avons distingué deux types de site de virgule: site avec particule et site sans particule. Ces deux types de site de virgule constituent nos deux variantes. Nous avons, dans un premier temps, réparti ces deux variantes de manière globale dans le tableau 5.43 ci-dessous.

Tableau 5.43
Distribution globale des variantes de site de virgule

Variante	Nombre	Pourcentage
site avec particule	56	26.2 %
site sans particule	158	73.8 %
total	214	100 %

Comme on peut le constater à la lecture du tableau ci-dessus (tabl. 5.43), les sites de virgules entourés de particules discursives représentent autour de 25 % de tous les sites de

virgules identifiés sur les translittérations de nos deux corpus. C'est-à-dire qu'environ un site de virgule sur quatre est précédé ou suivi (ou, exceptionnellement, à la fois précédé et suivi) d'une particule discursive. À l'aide du tableau 5.44 ci-dessous, voyons si ce rapport varie en fonction du type de virgule duquel le site de virgule relève.

Tableau 5.44
Distribution des variantes de site de virgule selon le type de virgule

Type de virgule	Site avec particule		Site sans particule		Total
	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage	Nombre
simple	6	9.2 %	59	90.8 %	65
double à l'interne	16	31.4 %	35	68.6 %	51
double aux extrémités	34	34.7 %	64	65.3 %	98
total	56	26.2 %	158	73.8 %	214

Le tableau 5.44 ci-dessus expose les résultats suivants: environ 9 % de toutes les virgules simples de nos transcriptions sont associées sur nos translittérations à des sites avec particules; environ 31 % de toutes les virgules doubles à l'interne sont associées à ce même type de site (site avec particule); et environ 35 % de toutes les virgules doubles aux extrémités sont associées à des sites avec particules. Ce qui veut donc dire qu'autour d'une virgule simple sur dix et une virgule double à l'interne ou aux extrémités sur trois sont associées à des sites précédés ou suivis (ou, exceptionnellement, à la fois précédés et suivis) de particules discursives.

Ces derniers résultats indiquent d'abord que les sites de virgules simples sont significativement moins fréquemment environnés de particules discursives que les sites de virgules analysés globalement, soit une fois sur dix par rapport à une fois sur quatre. Ils indiquent ensuite que tous les sites de virgules doubles, que ces virgules soient situées à l'interne ou aux extrémités, présentent un rapport semblable entre sites avec particules et sites sans particule. Ce rapport est légèrement supérieur à celui que nous avons établi pour tous les sites de virgules, soit un sur trois par rapport à un sur quatre. Les sites de virgules doubles sont donc les sites les plus souvent environnés de particules discursives. Le fait que le rapport entre sites avec particules et sites sans particule soit semblable pour les deux types de virgule

double nous amène à remettre en question la pertinence pour cette partie de notre analyse de la distinction entre virgule double à l'interne et virgule double aux extrémités. Afin de mieux comprendre cette distinction, examinons la corrélation entre les types de virgules et les types de structures dans lesquelles ces virgules s'insèrent, corrélation mise en évidence dans le tableau 5.45 ci-dessous.

Tableau 5.45
Distribution des virgules selon leur type et selon le type de structure

Type de structure	Virgule simple	Virgule double à l'interne	Virgule double aux extrémités	Total
	Nombre	Nombre	Nombre	Nombre
c.autreconj.	12	0	0	12
c.avec <i>et</i>	3	0	0	3
c.différée	2	0	0	2
c.sansconj.	48	0	0	48
compl.tête	0	22	30	52
explicatif	0	7	14	21
incident	0	3	17	20
redondant	0	19	37	56
total	65	51	98	214

À l'aide du tableau 5.45 ci-dessus, nous constatons qu'aucune virgule simple n'est insérée dans des structures compléments de tête, explicatives, incidentes ou redondantes. Nous constatons également qu'aucune virgule double, que celle-ci soit située à l'interne ou aux extrémités, n'est insérée dans des structures de coordination différée; de coordination entre éléments coordonnés par une autre conjonction que *et*, *ou* et *ni*; de coordination sans conjonction; ou de coordination avec *et*, *ou* et *ni*. Ces deux constats font ressortir le schéma distributionnel suivant: les virgules simples sont insérées dans les structures de coordination; et les virgules doubles, dans les structures compléments de tête, explicatives, incidentes ou redondantes, soit les structures de détachement. Rappelons que ce schéma distributionnel concorde avec la catégorisation en deux grands types de virgules que nous avons établie plus haut (article 3.1.4, *Les classifications des virgules et de la ponctuation*), soit la virgule de coordination et celle de détachement. Bien que la distinction entre virgule double à l'interne et virgule double aux extrémités nous ait été utile pour décrire précisément les virgules et pour identifier les sites de virgules, la catégorisation entre virgule simple et virgule double

reflète mieux le schéma distributionnel des virgules que nous observons. Pour notre analyse de la distribution des sites de virgules, nous rejetons donc la distinction entre virgule double à l'interne et virgule double aux extrémités. Nous la rejetons sur la base de l'identité du rapport entre nos deux variantes pour les deux types de virgules doubles (un sur trois) ainsi que sur la base de la corrélation décrite ci-dessus entre types de virgules et types de structures.

Revoyons donc, dans le tableau 5.46 ci-dessous, la distribution des deux variantes de site de virgule selon le type de virgule en utilisant la catégorisation en deux grands types de virgule (virgule simple et virgule double) plutôt que celle en trois types de virgule utilisée jusqu'à maintenant (virgule simple, virgule double à l'interne et virgule double aux extrémités).

Tableau 5.46
Distribution des variantes de site de virgule selon les deux grands types de virgule

Type de virgule	Site avec particule		Site sans particule		Total	
	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage
coordination	6	9.2 %	59	90.8 %	65	30.4 %
détachement	50	33.6 %	99	66.4 %	149	69.6 %
total	56	26.2 %	158	73.8 %	214	100 %

Les données exposées dans le tableau 5.46 ci-dessus confirment le rapport de un sur dix entre site avec particule et virgule de coordination, celui de un sur trois entre site avec particule et virgule de détachement, et celui de un sur quatre entre site avec particule et site sans particule. Elles confirment également notre résultat selon lequel les sites de virgules doubles, ou de détachement, sont les sites les plus souvent environnés de particules discursives. Afin de déterminer si ces résultats varient en fonction du locuteur, nous avons élaboré deux tableaux présentant la distribution des variantes de site de virgule selon les deux grands types de virgule: le premier affiche les données relatives au corpus 1, le tableau 5.47 ci-dessous, et le second affiche celles relatives au corpus 2 (tabl. 5.48, que nous verrons plus loin).

Tableau 5.47
Distribution des variantes de site de virgule du corpus 1 selon les deux grands types de virgule

Type de virgule	Site avec particule		Site sans particule		Total	
	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage
coordination	5	16.1 %	26	83.9 %	31	30.4 %
détachement	28	39.4 %	43	60.6 %	71	69.6 %
total	33	32.4 %	69	67.6 %	102	100 %

Pour ce qui est du corpus 1, le rapport entre site avec particule et virgule de coordination est d'environ un sur six, c'est-à-dire que les virgules de coordination sont plus souvent associées à des sites avec particules dans le corpus 1 que dans l'ensemble de nos deux corpus; le rapport entre site avec particule et virgule de détachement est d'environ deux sur cinq, c'est-à-dire que les virgules de détachement sont légèrement plus souvent associées à des sites avec particules dans le corpus 1 que dans l'ensemble de nos deux corpus; le rapport entre site avec particule et site sans particule est d'environ un sur trois, c'est-à-dire que les virgules en général sont légèrement plus souvent associées à des sites avec particules dans le corpus 1 que dans l'ensemble de nos deux corpus. Par contre, en ce qui concerne la répartition des deux types de virgules, notons que le rapport entre virgule de coordination et virgule de détachement est identique dans le corpus 1 et dans l'ensemble de nos deux corpus.

En conclusion, que les virgules insérées dans les transcriptions du corpus 1 soient considérées dans leur ensemble ou séparément (les virgules de coordination d'un côté et celles de détachement de l'autre), elles sont toujours plus souvent associées à des sites avec particules que le sont les virgules insérées dans l'ensemble de nos deux corpus. Par ailleurs, comme c'est le cas dans l'ensemble de nos deux corpus, les sites de virgules de détachement du corpus 1 sont les sites les plus souvent environnés de particules discursives.

Examinons maintenant le second tableau, le tableau 5.48, exposant les données relatives au corpus 2.

Tableau 5.48
Distribution des variantes de site de virgule du corpus 2 selon les deux grands types de virgule

Type de virgule	Site avec particule		Site sans particule		Total	
	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage	Nombre	Pourcentage
coordination	1	2.9 %	33	97.1 %	34	30.4 %
détachement	22	28.2 %	56	71.8 %	78	69.6 %
total	23	20.5 %	89	79.5 %	112	100 %

En ce qui a trait au corpus 2, le rapport entre site avec particule et virgule de coordination est d'environ un sur trente, donc les virgules de coordination sont beaucoup moins souvent associées à des sites avec particules dans le corpus 2 que dans l'ensemble de nos deux corpus; le rapport entre site avec particule et virgule de détachement est d'environ deux sur sept, donc les virgules de détachement sont légèrement moins souvent associées à des sites avec particules dans le corpus 2 que dans l'ensemble de nos deux corpus; le rapport entre site avec particule et site sans particule est d'environ un sur cinq, donc les virgules en général sont légèrement moins souvent associées à des sites avec particules dans le corpus 2 que dans l'ensemble de nos deux corpus. D'autre part, considérant la répartition des deux types de virgules, nous remarquons que le rapport entre virgule de coordination et virgule de détachement dans le corpus 2 est identique à celui calculé pour le corpus 1 et à celui calculé pour l'ensemble de nos deux corpus.

Nous concluons que les virgules insérées dans les transcriptions du corpus 2 (considérées dans leur ensemble comme selon leur type) sont moins souvent associées à des sites avec particules que celles insérées dans l'ensemble de nos deux corpus. De plus, notre conclusion selon laquelle les sites de virgules de détachement sont les sites les plus souvent environnés de particules discursives dans le corpus 1 est également vraie pour le corpus 2.

Afin de décrire la corrélation entre les virgules et les particules discursives, récapitulons les conclusions que nous venons de tirer de notre analyse de la distribution des sites de virgules. Nous avons d'abord conclu, pour l'ensemble de nos deux corpus, qu'un site de virgule sur quatre est précédé ou suivi (ou, exceptionnellement, à la fois précédé et suivi)

d'une particule discursive. Nous avons ensuite conclu à un rapport constant de un sur trois entre les deux types de virgules que sont la virgule de coordination et la virgule de détachement; peu importe le locuteur, les transcriptions des énoncés oraux de nos corpus présentent toujours une virgule de coordination pour chaque trois virgules de détachement. Nous avons également conclu que les virgules de détachement sont les virgules étant le plus associées à des sites de virgules environnés de particules discursives. Et enfin, nous avons noté que c'est dans le corpus 1 qu'on trouve le rapport le plus élevé entre site avec particule et site sans particule, un rapport de un sur trois.

Bref, les virgules de détachement sont les virgules dont la corrélation avec les particules discursives est la plus grande, une corrélation de un sur trois. De plus, de manière générale, un quart des sites de virgules sont entourés de particules discursives, alors que, de manière optimale, c'est un tiers des sites de virgules qui le sont. Nous établissons donc la corrélation optimale entre les virgules et les particules discursives autour de 30%. Ce qui veut dire que lorsqu'un discours émis en français parlé à Montréal en 1971 est transcrit à l'écrit conformément aux règles du français écrit, autour d'une virgule sur trois virgules insérées sur la transcription est associée à une particule discursive dans le discours.

Cette corrélation prouve que, si le rôle structurel des virgules dans le système langagier qu'est l'écrit peut être mis en parallèle avec celui des particules discursives dans le système langagier qu'est l'oral, en aucun cas ces deux éléments ne peuvent être envisagés comme des correspondants. Cette corrélation prouve que les virgules ne marquent pas plus les particules discursives qu'elles ne marquent les pauses. Et donc, de façon plus générale, elle témoigne de la divergence des structures de l'oral et de l'écrit.

CONCLUSION

Ce travail a pour but de décrire les divergences entre les deux systèmes langagiers que sont la production orale spontanée, et le texte conforme aux règles de la grammaire du français écrit telles qu'énoncées par Grevisse et Goosse (2000). Il s'inscrit dans une optique générale de confrontation des systèmes oral et écrit. Notre travail porte principalement sur les virgules, en tant qu'éléments de structuration de l'écrit, et sur les particules discursives, en tant qu'éléments de structuration de la langue parlée.

Il s'est agi de développer une méthode permettant de transposer à l'écrit des énoncés oraux afin de mettre en corrélation les virgules insérées dans les transcriptions avec les particules discursives comprises à l'intérieur des énoncés oraux analysés. Pour ce faire, nous avons traité de la ponctuation et de la virgule en abordant les questions de leur apprentissage, de leurs définitions et fonctions, et de leurs classifications; puis nous avons traité des particules discursives en nous attardant sur leurs critères d'identification. Nous avons pu, par la suite, établir la corrélation entre les virgules et les particules discursives.

Par ce travail, nous avons cherché à résoudre des problèmes auxquels font face les apprenants du français écrit lors de l'apprentissage de la ponctuation et, particulièrement, de la virgule. Qu'ils concernent le concept de phrase ou le rapport établi entre virgule et pause, certains de ces problèmes relèvent de la confusion entre langue orale et langue écrite. Nous nous sommes fixé l'objectif de mettre en corrélation les virgules avec les particules discursives afin de confronter des éléments structurant chacun des systèmes langagiers et ainsi fouiller le rapport entre les virgules et la langue orale.

Sur le plan méthodologique, nous avons travaillé à partir d'extraits de deux interviews comprises dans le corpus de français parlé à Montréal Sankoff-Cedergren 1971. À l'aide des enregistrements et des translittérations de ces extraits ainsi que du logiciel «Multitrans», nous avons transposé à l'écrit les énoncés oraux constituant ces extraits. Cette transposition s'est effectuée en deux étapes. Nous avons d'abord élaboré des transcriptions et nous avons ensuite repéré sur les translittérations les sites des virgules insérées dans ces transcriptions. L'élaboration des transcriptions a compris six étapes. Ces six procédures d'édition nécessaires à la transposition peuvent être regroupées en deux catégories: l'identification et l'élimination des formes linguistiques spécifiques à l'oral, et les opérations concernant les formes linguistiques spécifiques à l'écrit. Lors de l'identification et de l'élimination des formes linguistiques spécifiques à l'oral, nous avons entre autres développé des critères d'identification des particules discursives. Lors des opérations concernant les formes linguistiques spécifiques à l'écrit, les virgules ont été insérées dans les transcriptions; ce sont ces virgules qui sont à l'origine des sites repérés sur les translittérations nommés «site de virgule». Enfin, les virgules et les sites de virgules ont été décrits, et deux types de sites de virgules ont été distingués, soit le site avec particules discursives et le site sans particule discursive. En utilisant les concepts développés par l'étude de la variation, à partir de l'analyse distributionnelle de ces sites, nous avons cherché les facteurs conditionnant la variante «site de virgule avec particule», et nous avons établi la corrélation entre les virgules et les particules discursives.

Les résultats de nos recherches dans la littérature, dans un premier temps, nous ont permis d'identifier deux grands types de virgules et trois grands types de particules discursives: les virgules de coordination et les virgules de détachement d'une part; et les marqueurs de prosodie, de structuration et d'interaction d'autre part. Dans un second temps, les résultats obtenus concernent la méthode de transposition à l'écrit des énoncés oraux développée. Cette méthode a nécessité d'abord l'élimination des formes linguistiques spécifiques à l'oral. Ces formes sont de deux types: les éléments relevant du contexte de production et ceux relevant du contexte de l'interaction. Pour ce qui est des éléments relevant du contexte de production, il s'agit des répétitions et des éléments laissés en suspens; pour ce qui est des éléments relevant du contexte de l'interaction, il s'agit des marqueurs de prosodie, de structuration et

d'interaction ainsi que des items lexicaux non standards. La transposition à l'écrit des énoncés oraux a nécessité ensuite l'apport de formes linguistiques spécifiques à l'écrit. Cet apport s'est effectué par l'insertion de signes de ponctuation et par une correction grammaticale.

Du côté des formes linguistiques spécifiques à l'oral, de notre travail d'élimination des éléments relevant du contexte de production, nous concluons d'abord que les répétitions résultant d'erreurs de production impliquent des éléments totalisant un maximum de trois syllabes et relevant d'une diversité de catégories syntaxiques. À titre d'hypothèse, la reprise suivant une parenthèse discursive serait caractérisée prosodiquement par une coupure dans la courbe mélodique ainsi que des fluctuations dans l'intensité et dans le débit entre l'énonciation de la parenthèse discursive et l'énonciation de la reprise. Nous émettons une seconde hypothèse selon laquelle cette reprise serait un marqueur de structuration de continuité remplissant la fonction de retour au thème. Quant à ce qui a trait aux éléments laissés en suspens, nous avons aussi observé qu'ils relèvent d'une diversité de catégories syntaxiques. De plus, nous avons discerné deux types d'éléments laissés en suspens: ceux produits à la suite d'une hésitation du locuteur et ceux produits à la suite d'une interruption extérieur au locuteur.

De notre travail d'élimination des éléments relevant du contexte de l'interaction, en ce qui a trait aux marqueurs de prosodie, de manière générale, nous retenons deux critères prosodiques d'identification: une baisse d'intensité et une absence d'accent tonique sur les voyelles. Pour les ponctuants, à ces deux critères, nous en ajoutons deux autres: une absence de coupure dans la courbe mélodique entre le ponctuant et ce qui le précède, et une absence de pause préposée. De même, pour identifier les démarreurs, nous ajoutons trois critères aux deux critères propres à tous les marqueurs de prosodie: la présence d'une coupure dans la courbe mélodique entre le démarreur et ce qui le précède, une absence de coupure dans la courbe mélodique entre le démarreur et ce qui le suit, et une absence de pause postposée. Ensuite, à titre d'indice, nous retenons le fait que les marqueurs de prosodie sont caractérisés par une diminution de charge référentielle par rapport à leur équivalent grammatical. De plus, pour certains marqueurs de prosodie spécifiques, nous avons tenu compte de d'autres critères

telles l'absence de fonction grammaticale (*là, (eh, ah) bien / ben et moi*), la réduction phonologique (*(eh, ah) bien / ben et vous savez*), et la fluctuation dans le débit (*vous savez*). Par ailleurs, en rapport à l'élément *(eh, ah) bien / ben*, nous émettons l'hypothèse selon laquelle nous définissons la particule discursive comme étant *(eh, ah) ben*. C'est-à-dire qu'elle serait toujours prononcée sans la semi-voyelle [j]. Cette hypothèse en sous-tend une seconde: l'élément *bien* prononcé [bjē] correspondrait à l'adverbe et il s'agirait de la variante utilisée par la classe moyenne; il ne serait jamais une particule discursive. Rappelons enfin que, dans nos corpus, nous avons identifié les ponctuants *là, (eh) ben, hein, moi, j'ai dit et vous savez*; ainsi que les démarreurs *(ah) ben et hein*.

En ce qui concerne les marqueurs de structuration, deux critères prosodiques caractérisent presque tous ceux étudiés ici: la présence d'une coupure dans la courbe mélodique entre le marqueur de structuration et ce qui le précède¹, et la présence d'un accent tonique sur la voyelle². De plus, ces marqueurs de structuration partagent tous la fonction de marquer une étape dans le thème (le début, la continuité ou la rupture). Tous les autres critères d'identification que nous avons élaborés varient en fonction du marqueur de structuration.

Pour le marqueur de structuration *(eh, ah) bien / ben*, le fait de n'être ni un adverbe ni un nom, le fait de se prononcer [bē], une absence de pause postposée, et une absence de fluctuation dans l'intensité entre le marqueur de structuration et ce qui le précède sont les quatre critères s'ajoutant aux deux critères propres à tous les marqueurs de structuration. Soulignons que les critères permettant de distinguer le marqueur de structuration du démarreur *(eh, ah) bien / ben* sont une absence de fluctuation dans l'intensité entre le marqueur de structuration et ce qui le précède, et la présence d'un accent tonique sur la voyelle.

¹ La seule exception est le marqueur de structuration *(et) pis / puis*, marqueur pour lequel nous n'avons pas effectué de description de l'intonation

² La seule exception est l'énoncé généralisant marqueur de structuration pour lequel ce trait prosodique n'est pas pertinent.

Pour les variantes (*ça*) *fait que* et *alors*, un échec au test d'inversion, une absence de pause ou la présence d'une pause préposée, et une absence de fluctuation dans l'intensité entre le marqueur de structuration et ce qui le précède sont les trois critères s'ajoutant aux deux critères propres à tous les marqueurs de structuration. Pour le marqueur de structuration *en tout cas*, une absence de pause ou la présence d'une pause préposée, et une absence de fluctuation dans l'intensité entre le marqueur de structuration et ce qui le précède sont les deux critères s'ajoutant aux deux critères propres à tous les marqueurs de structuration.

Pour le marqueur de structuration (*et*) *pis* / *puis*, nous avons conclu que deux critères le caractérisent: le fait de ne pas coordonner des constituants internes à la proposition ou ayant une fonction dans la proposition, et le fait d'être détaché prosodiquement par un [e] préposé, par un [ə] postposé, par l'allongement de la voyelle finale [i] ou par une pause postposée. Nous avons également conclu qu'il s'agit d'un marqueur de structuration de continuité et que sa fonction consiste à marquer une étape dans l'unité mélodique (le début, le milieu ou la fin). Notons par ailleurs que nous proposons des critères syntaxiques et prosodiques permettant d'identifier les éléments (*et*) *pis* / *puis* ayant une fonction sur le plan grammatical, et permettant aussi de discerner le connecteur temporel de l'adverbe conjonctif: le connecteur temporel coordonne des phrases, marque une succession linéaire ou chronologique et est attaché prosodiquement (c'est-à-dire qu'il n'est ni précédé d'un [e] ni suivi d'un [ə], d'un allongement de la voyelle finale [i] ou d'une pause); l'adverbe conjonctif coordonne des constituants internes à la proposition ou ayant une fonction dans la proposition et est attaché prosodiquement (bien qu'il puisse parfois être précédé d'un [e]).

Pour le marqueur de structuration *parce que*, aux critères propres à tous les marqueurs de structuration s'ajoutent deux autres critères: le fait de ne pas introduire de proposition causale, et une absence de fluctuation dans l'intensité entre le marqueur de structuration et ce qui le précède. Ce marqueur de structuration de rupture a pour fonction de justifier une activité linguistique ou conversationnelle.

Pour le marqueur de structuration *mais*, le fait de correspondre à la formule sémantique *Mais...* (c'est-à-dire de relever de la catégorie III définie par Ducrot et collaborateurs (1980)), la présence d'une pause postposée à laquelle peut se joindre une pause préposée, et une absence de fluctuation dans l'intensité entre le marqueur de structuration et ce qui le précède sont les critères s'ajoutant aux deux critères propres à tous les marqueurs de structuration.

Enfin, pour l'énoncé généralisant marqueur de structuration, que nous définissons comme un «[passage discursif] d'un niveau particulier à un niveau plus général» (Drescher, 1996, p. 135), à la présence d'une coupure dans la courbe mélodique entre l'énoncé généralisant et ce qui le précède s'ajoutent quatre autres critères: le fait d'être le dernier élément d'une énumération ou le fait de faire référence à un élément qui partage des traits sémantiques avec ce qui le précède, la présence d'une fluctuation dans l'intensité et d'une hausse dans le débit entre l'énoncé généralisant et ce qui le précède, et l'absence de pause préposée joint à une forte probabilité de pause postposée. Les énoncés généralisants marqueurs de structuration que nous avons identifiés dans nos corpus sont: *pis toutes sortes d'affaires comme ça, ou quelque chose comme ça, quelque chose comme ça, des affaires de même, pis tout, et puis des choses comme ça* et *c'est quelque chose comme ça*.

En ce qui a trait aux marqueurs d'interaction, nous en distinguons quatre types: les marqueurs d'interaction d'ouverture, formule d'ouverture de la conversation ou particule de prise de parole, les marqueurs d'interaction de maintien du contact et les marqueurs d'interaction de fermeture. Notons d'abord que nos corpus n'ont révélé aucune formule d'ouverture de la conversation.

Pour ce qui est des marqueurs d'interaction d'ouverture que sont les particules de prise de parole, nous avons observé une similitude entre les items lexicaux remplissant cette fonction et les items lexicaux marqueurs de structuration. À partir de cette observation et étant donné que la seule occurrence identifiée dans nos corpus (qui sont composés principalement de récits et de descriptions) constitue une portion de discours rapporté (c'est-à-dire la reproduction d'une conversation), nous avons conclu que les mêmes items lexicaux servent de

marqueurs de structuration dans les contextes descriptifs ou narratifs et de particules de prise de parole dans les contextes conversationnels. Quant aux critères d'identification des particules de prise de parole, le seul cas de particule de prise de parole que nous avons identifié (la particule *tiens tu vois*) confirme les résultats de Boutin (1997): les particules de prise de parole sont émises au début d'un tour de parole; elles sont détachées syntaxiquement; leur élimination n'affecte pas la valeur référentielle et syntaxique de l'énoncé; entre leur énonciation et ce qui les suit, elles présentent une coupure dans la courbe mélodique, une fluctuation dans l'intensité et dans le débit, et une pause.

Pour ce qui est des marqueurs d'interaction de maintien du contact, nous en distinguons deux types: les énoncés généralisants et les parenthèses discursives. Pour les énoncés généralisants, voici les critères d'identification que nous avons retenus: l'énoncé généralisant peut être paraphrasé par *tout ce que cela implique*; il présente une fluctuation dans l'intensité, une hausse dans le débit et une absence de coupure dans la courbe mélodique entre ce qui le précède et son énonciation; il est caractérisé par une absence de pause préposée et une forte probabilité de pause postposée; enfin, il marque l'expression d'un non-dit. Dans nos corpus, nous avons identifié les énoncés généralisants marqueurs d'interaction de maintien du contact *tout ça* et *pis tout ça*. Pour les parenthèses discursives, nous avons retenu les critères d'identification suivants: la parenthèse discursive est autonome du reste de l'énoncé; elle présente une fluctuation dans l'intensité et dans le débit ainsi qu'une coupure dans la courbe mélodique entre ce qui la précède et son énonciation; elle permet de contrecarrer d'éventuelles oppositions en évaluant, nuancant, commentant, justifiant ou affermissant les propos du locuteur; elle peut aussi permettre au locuteur de donner son opinion, de corriger ses propos, de s'assurer de l'écoute de l'interlocuteur ou encore d'apporter des informations dites gratuites. Nous avons également retenu des indices d'ordre sémantique et syntaxique, indices facilitant un premier repérage des parenthèses discursives. Sur le plan sémantique, les parenthèses discursives peuvent être caractérisées par une charge référentielle diminuée comme il peut parfois s'agir de formules rituelles en incises. Sur le plan syntaxique, les parenthèses discursives s'insèrent entre des propositions, entre un verbe et son complément, entre un nom et sa proposition relative, entre deux compléments d'un verbe, entre un nom et son complément ou entre une préposition et son syntagme nominal. Elles sont parfois suivies

d'une reprise d'une portion des énoncés dans lesquels elles s'insèrent, et sont parfois marquées par un changement de temps ou de mode du verbe, changement parfois suivi d'un retour au temps ou au mode du verbe utilisé avant l'énonciation de la parenthèse discursive. Les parenthèses discursives identifiées dans nos corpus sont: *pour dire; vraiment là; Une semaine je vous dis que; Mais là pour dire; Ah Seigneur; quand qu'il était garçon lui il: il a vu ça parce-que il: il se tenait avec les prêtres; je sais pas si c'est la Place: Ville-Marie; c'est vague là dans mon idée; on parlait de t ça justement la semaine passée, puis que c'est bâti comme ça; je sais pas; puis c'est pour dire que; hein ils disaient; des fois ils disent que; tiens; comme on disait; voyez-vous. Alors; Voyez-vous c'est: un peu poé: poétique: poète je pense; Comme je vous dis; je vais vous dire exactement; pour ainsi dire; je sais pas comment dire ça en français; si je me souviens bien; Si vous voulez; Je pense que c'est un cegep.*

Pour ce qui est des marqueurs d'interaction de fermeture, nous en avons identifiés quatre différents dans nos corpus. Sur le plan prosodique, ils présentent tous une absence de fluctuation dans l'intensité et la présence d'une coupure dans la courbe mélodique entre le marqueur d'interaction et ce qui le précède, et la présence d'un accent tonique sur la voyelle. Sur le plan fonctionnel, ils signalent tous le désir de céder la parole. Les deux premiers, soit les variantes *(ça) fait que* et *alors*, sont de plus caractérisés par l'échec au test d'inversion ainsi que par la présence d'une pause postposée et de la voyelle finale [ə]. Le marqueur d'interaction de fermeture *en tout cas* est caractérisé par les quatre critères communs à tous les marqueurs d'interaction de fermeture (les trois prosodiques et le fonctionnel décrits ci-dessus), par la présence d'une pause postposée à laquelle peut se joindre une pause préposée et par la présence de la voyelle finale [ə]. Enfin, le marqueur d'interaction de fermeture *mais* est caractérisé par le fait de correspondre à la formule sémantique *Mais...* (c'est-à-dire qu'il relève de la catégorie III définie par Ducrot et collaborateurs (1980)), par la présence d'une pause postposée à laquelle peut se joindre une pause préposée et par les critères communs aux marqueurs d'interaction de fermeture.

Les derniers éléments relevant du contexte de l'interaction que nous avons éliminés, toujours dans le but de transposer à l'écrit les énoncés oraux de nos corpus, sont les items

lexicaux non standards. Nos résultats suggèrent que l'âge et la classe sociale du locuteur seraient des facteurs déterminant la proximité entre le lexique employé dans le français parlé par un locuteur et le lexique prescrit pour le français écrit. Nous concluons que la méthode développée ici de transposition des énoncés oraux en textes conformes aux règles du français écrit circonscrit les divergences entre le lexique employé verbalement par un individu dans un contexte donné et le lexique prescrit pour la langue écrite.

Du côté des formes linguistiques spécifiques à l'écrit, nos analyses ont porté sur l'insertion des virgules et sur les corrections grammaticales. En ce qui concerne les virgules, nous concluons que la transposition à l'écrit de nos énoncés oraux a impliqué trois types de virgules s'insérant à l'intérieur de huit types de structures syntaxiques. Ces virgules sont la virgule simple, la virgule double à l'interne et la virgule double aux extrémités. Ces structures sont les structures redondante, explicative et incidente; la structure du complément adverbial placé en tête de phrase ou de proposition; celle de la coordination différée; celle de la coordination entre éléments coordonnés avec une autre conjonction que *et*, *ou* et *ni*; celle de la coordination entre éléments coordonnés avec *et*, *ou* et *ni*; et celle de la coordination entre éléments coordonnés sans conjonction. Nous avons de plus identifié deux types de structures explicatives: la structure explicative d'identité, impliquant une même dénotation; et la structure explicative de précision, impliquant l'apport d'une seconde dénotation. En ce qui concerne les corrections grammaticales, nos résultats suggèrent que l'âge et la classe sociale du locuteur seraient des facteurs déterminant la quantité d'opérations de corrections grammaticales nécessaires à la transposition des énoncés oraux en textes conformes aux règles du français écrit. Nous concluons que cette transposition mesure le degré de proximité entre la langue parlée par un individu (ou un groupe d'individus) dans un contexte donné et la langue écrite prescrite; elle définit précisément quels sont les éléments différant d'un système langagier à l'autre.

Finalement, l'analyse de la distribution des sites de virgules a mis à jour deux types de sites, le site de virgule avec particule et le site sans particule. Nous avons conclu que les virgules de détachement sont les virgules les plus associées à des sites de virgules environnés

de particules discursives. Nos résultats font état d'une corrélation optimale de 30% entre les virgules et les particules discursives; 30% des virgules insérées dans la transcription conforme aux règles du français écrit, transcription établie à partir d'énoncés oraux, sont associées à des particules discursives émises à l'intérieur de ces mêmes énoncés. Cette corrélation témoigne du parallèle entre le rôle structurel des particules discursives dans l'élaboration de la production orale spontanée et le rôle structurel des virgules dans le texte écrit. Cependant, elle démontre également que les virgules ne marquent pas plus les particules discursives qu'elles ne marquent les pauses.

En rendant explicite les composantes respectives des systèmes langagiers que sont la parole spontanée et l'écrit prescriptif, cette recherche démontre l'ampleur des divergences existant entre ces deux systèmes. C'est en ayant à l'esprit ces divergences que nous soulignons la nécessité d'établir de façon claire la distinction entre langue parlée et langue écrite, et ce tout spécialement auprès des apprenants du français écrit. Il nous apparaît important de tenter d'enrayer la confusion entre les deux systèmes langagiers; qu'il s'agisse du mythe selon lequel la virgule marquerait une pause ou encore de la confusion entre langue orale spontanée et oralisation de l'écrit. Nous recommandons l'enseignement systématique du fait que la virgule relève uniquement de la langue écrite. Nous recommandons également de catégoriser les virgules en virgule de coordination et virgule de détachement, celles-ci servant respectivement à coordonner et à détacher des structures linguistiques.

Pour finir, il nous apparaîtrait intéressant de poursuivre cette recherche en transposant à l'écrit les énoncés oraux d'un plus grand nombre de locuteurs. Parmi les objectifs qu'un tel travail pourrait se fixer, soulignons l'objectif consistant à préciser les critères d'identification des particules discursives. Tout apport de connaissances relatives aux particules discursives favoriseront une plus grande valorisation de la langue parlée. Un second objectif, soit celui de développer la typologie des opérations effectuées à l'étape de la correction grammaticale (la dernière de nos procédures d'édition), nous semble également prometteur puisqu'il approfondirait la question du degré de proximité entre diverses variétés de français et la langue écrite prescrite.

2

APPENDICE A

I PAGE DE TRANSLITTÉRATION (LOCUTEUR 031)

1344.5000 1349.4250 A: Oui. J'ai pas-mal voyagé: Ca fait seulement quelques années que je ne voyage plus.

1349.5250 1356.4500 A: Mais je suis allée en Europe plusieurs fois. Et j'ai fait même deux années d'études tiens en: en Europe. A Paris même.

1356.4500 1358.2250 A: Je suis allée:

1358.6750 1361.8000 A: J'ai été: compléter mon cours. C'était à-peu-près le même cours qu'ici

1361.9000 1368.4750 A: C'était chez les dames de Ste-Clothilde que je suis allée. Elles étaient sécularisées à ce moment là. En vingt-six et vingt-sept.

1368.5250 1369.9000 A: J'ai passé deux ans là.

1369.9500 1376.4500 A: Mes soeurs allaient faire un voyage d'un an Puis mes parents ont décidé de m'en: de m'envoyer là. Pous: vous-savez: voir autre chose.

1376.5500 1379.7750 A: Et puis j'y suis allée. J'y suis restée deux ans.

1379.8750 1385.2750 A: Quand je suis revenue j'ai été en an encore au so: j'avais pas tout à fait fini:

1385.3500 1389.8250 A: alors j'ai été finir, graduer comme on disait:

1390.0750 1390.9000 A: Au couvent

1390.9000 1395.2000 A: Onzième. Ca faisait onze ans que j'allais au couvent, à partir de l'âge de sept ans.

1398.8000 1402.7750 A: Formidable. Formidable. J'ai bien aimé ça.

1402.8250 1409.4750 A: ça m'a beaucoup: ça m'a donné beaucoup de maturité de rencontrer une autre mentalité tout-à-fait. Puis:

1410.0750 1414.8750 A: A Paris même oui. Sur la rue de-la-Tour. Je: elle est: c'est encore là d'ailleurs:

APPENDICE B

1 PAGE DE TRANSCRIPTION (LOCUTEUR 031)

- (1f) J'ai pas mal voyagé. Ça fait seulement quelques années que je ne voyage plus,
(Loc031/1344)
- (2f) mais je suis allée en Europe plusieurs fois. J'ai fait même deux années d'études en Europe, à Paris même. (Loc031/1349)
- (4f) J'ai été compléter mon cours. C'était à peu près le même cours qu'ici. (Loc031/1358)
- (5f) C'était chez les dames de Ste-Clothilde que je suis allée. Elles étaient sécularisées à ce moment-là, en vingt-six et vingt-sept. (Loc031/1361)
- (6f) J'ai passé deux ans là. (Loc031/1368)
- (7ff) Mes soeurs allaient faire un voyage d'un an. Puis mes parents ont décidé de m'envoyer là pour me faire voir autre chose. (Loc031/1369)
- (8f) J'y suis allée. J'y suis restée deux ans. (Loc031/1376)
- (9f) Quand je suis revenue, j'avais pas tout à fait fini. (Loc031/1379)
- (10ff) Alors j'ai été finir, obtenir mon diplôme, (Loc031/1385)
- (11f) au couvent. (Loc031/1390)
- (12ff) Ça faisait onze ans que j'allais au couvent. J'y ai été à partir de l'âge de sept ans. (Loc031/1390.9)
- (13f) J'ai bien, bien aimé ça. (Loc031/1398)
- (14f) Ça m'a donné beaucoup de maturité de rencontrer une autre mentalité tout à fait. (Loc031/1402)
- (15ff) C'était à Paris même, sur la rue de la Tour. C'est encore là d'ailleurs. (Loc031/1410)
- (16f) Je suis retournée faire un voyage en Europe après être mariée. Puis je suis allée revoir ces personnes-là. (Loc031/1415)
- (17f) Même les anciennes élèves m'ont reçue à diner. (Loc031/1421)
- (18f) J'ai gardé de bons, bons, bons souvenirs de plusieurs élèves. (Loc031/1425)
- (19f) J'étais tout à fait grande pensionnaire. Puis je suis restée deux ans sans revenir à la maison. (Loc031/1430)
- (20ff) Les étés, je les ai passés chez ces religieuses-là, mais en Suisse et puis en Angleterre: (Loc031/1435)
- (21f) en Suisse, à Pâques; puis en Angleterre, les grandes vacances d'été. (Loc031/1442)

APPENDICE C

3 PAGES DU CORPUS ÉCRIT 1 (LOCUTEUR 007)

(01) J'aime bien ça. Puis * quand je me suis mariée * bien il-y-en-a (in: na) pas un qui a: <ah non> qui a été capable de jouer des tours, * on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(1) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il-y-en-a (in: na) pas un qui a: <ah non> qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(1a) J'aime bien ça.¹ Puis quand je me suis mariée bien il-y-en-a (in: na) pas un qui a: <ah non> qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(1aa) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il y en a pas un qui a qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(1b) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il y en a pas un qui a qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(1bb) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(1c) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée bien il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(1cc) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(1e) J'aime bien ça. Puis quand je me suis mariée il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(1ee) J'aime bien ça. Puis, quand je me suis mariée, il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

VIRGULE DOUBLE = complément adverbial placé en tête de proposition

VIRGULE SIMPLE = éléments coordonnés sans conjonction (lien causal)

(1f) J'aime bien ça. Puis, quand je me suis mariée, il y en a pas un qui a été capable de jouer des tours, on était parti en avion. (Loc007_1/1064)

(2) On est allé au mont Pocola. (Loc007_1/1071)

(2e) On est allé au mont Pocola. (Loc007_1/1071)

(2f) On est allé au mont Pocola. (Loc007_1/1071)

(3) C'est en Pennsylvanie. (Loc007_1/1073)

(3e) C'est en Pennsylvanie. (Loc007_1/1073)

(3f) C'est en Pennsylvanie. (Loc007_1/1073)

¹ Le pronom «ça» pronominalise le syntagme verbal «jouer des tours».

(4) C'est là ou ce-que tout' les jeunes mariés vont là. (Loc007_1/1075)

(4a) C'est là ou ce-que tout les jeunes mariés vont là. (Loc007_1/1075)

(4aa) C'est là ou ce que tout les jeunes mariés vont là. (Loc007_1/1075)

(4b) C'est là ou ce que tout les jeunes mariés vont là. (Loc007_1/1075)

(4bb) C'est là ou ce que tout les jeunes mariés vont. (Loc007_1/1075)

(4d) C'est là où ce que tout les jeunes mariés vont. (Loc007_1/1075)

(4dd) C'est là où ce que tous les jeunes mariés vont. (Loc007_1/1075)

(4e) C'est là où ce que tous les jeunes mariés vont. (Loc007_1/1075)

(4f) C'est là où ce que tous les jeunes mariés vont. (Loc007_1/1075)

(4ff) C'est là où tous les jeunes mariés vont. (Loc007_1/1075)

– CE QUE

(5) Ça se trouve à être dans l'état de New-York. (Loc007_1/1080)

(5d) Ça se trouve à être dans l'état de New-York. (Loc007_1/1080)

(5dd) Ça se trouve à être dans l'état de New-York. (Loc007_1/1080)

(5e) Ça se trouve à être dans l'état de New-York. (Loc007_1/1080)

(5f) Ça se trouve à être dans l'état de New-York. (Loc007_1/1080)

(5ff) Ça se trouve dans l'état de New-York. (Loc007_1/1080)

– LEXIQUE NON STANDARD

(06) On a eu bien * bien du fun là. On a rencontré cinq couples et: on était neuf couples français puis quarante-et-un couples américains. (Loc007_1/1083)

(6) On a eu bien du fun là. On a rencontré cinq couples et: on était neuf couples français puis quarante-et-un couples américains. (Loc007_1/1083)

(6a) On a eu bien bien du fun là. On a rencontré cinq couples et on était neuf couples français puis quarante-et-un couples américains. (Loc007_1/1083)

(6aa) On a eu bien bien du fun là. On a rencontré cinq couples et on était neuf couples français puis quarante et un couples américains. (Loc007_1/1083)

(6d) On a eu bien bien du fun là. On a rencontré cinq couples et on était neuf couples français puis quarante et un couples américains. (Loc007_1/1083)

(6e) On a eu bien **■** bien du fun là. On a rencontré cinq couples et on était neuf couples français puis quarante et un couples américains. (Loc007_1/1083)

(6ee) On a eu bien, bien du fun là. On a rencontré cinq couples et on était neuf couples français puis quarante et un couples américains. (Loc007_1/1083)

VIRGULE SIMPLE = éléments coordonnés sans conjonction (adv.)

(6f) On a eu bien, bien du **fun plaisir** là. On a rencontré cinq couples et on était neuf couples français puis quarante et un couples américains. (Loc007_1/1083)

(6ff) On a eu bien, bien du plaisir là. On a rencontré cinq couples et on était neuf couples français puis quarante et un couples américains. (Loc007_1/1083)

REMPLACEMENT LEXIQUE NON STANDARD

(7) Tout' des: nouveaux mariés. (Loc007_1/1089)

(7a) Tout' des: nouveaux mariés². (Loc007_1/1089)

(7aa) (Loc007_1/1089)

(7e) (Loc007_1/1089)

(7f) (Loc007_1/1089)

(8) On avait tout' chacun notre chalet. (Loc007_1/1091)

(8a) On avait tout **■** chacun notre chalet. (Loc007_1/1091)

(8aa) On avait tout chacun notre chalet. (Loc007_1/1091)

(8d) On avait tout **■** chacun notre chalet. (Loc007_1/1091)

(8dd) On avait tous chacun notre chalet. (Loc007_1/1091)

(8e) On avait tous chacun notre chalet. (Loc007_1/1091)

(8f) On avait **tous** chacun notre chalet. (Loc007_1/1091)

(8ff) On avait chacun notre chalet. (Loc007_1/1091)

-PLÉONASME

² Le locuteur répond à une question de l'intervieweur; nous éliminons ce segment.

RÉFÉRENCES

- Abercrombie, D. 1965. *Studies in Phonetics and Linguistics*. London: Oxford University Press.
- Anis, J. 1983. «Pour une graphématique autonome». *Langue française*, no 59, p. 31-44.
- Anis, J. 1988. *L'écriture: théories et descriptions*. Bruxelles: De Boeck-Wesmael.
- Auchlin, A. 1981. «Mais heu, pis bon, ben alors voilà, quoi! Marqueurs de structuration de la conversation et complétude». *Cahiers de linguistique française*, actes du 1^{er} colloque de pragmatique de Genève, vol. 1, no 2, p. 141-159.
- Bachmann, C. et A. Cohen. 1980. «Un Yéménite dans une poste». *Études de linguistique appliquée*, no 37, p. 80-96.
- Béguelin, M.-J. 1998. «Le rapport écrit-oral. Tendances dissimilatrices, tendances assimilatrices». *Cahiers de linguistique française*, no 20, p. 229-253.
- Béguelin, M.-J. 2000. *De la phrase aux énoncés*. Bruxelles: De Boeck.
- Berrendonner, A. 1993. «La phrase et les articulations du discours». *Le français dans le monde*, numéro spécial février-mars 1993, p. 20-26.
- Bessonnat, D. 1991. «Enseigner la...«ponctuation»? (!)». *Pratiques*, no 70, p. 9-45.
- Blanche-Benveniste, C. et C. Jeanjean. 1987. *Le français parlé: Transcription et édition*. Paris: Didier Érudition.
- Bled, É. et O. Bled. 1985. *Cours supérieur d'orthographe*. Paris: Hachette.
- Bonnet, C.-L. et A.-M. Piguet. 1993. *Quand on apprend aux élèves à écrire des histoires*. Lausanne: Centre Vaudois de Recherches Pédagogiques.
- Boutin, M. 1997. «Analyse des particules discursives servant à la prise de parole en contexte conversationnel». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Brown, P. et C. Fraser. 1979. «Speech as a marker of situation». In *Social markers in speech*, sous la dir. de K. R. Scherer et H. Giles, p. 33-62. Cambridge: Cambridge University Press.
- Catach, N. 1994. *La ponctuation: Histoire et système*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Catach, N. 1992. «Approches systémiques sur la ponctuation: oralité et écriture». *Storia e teoria dell interpunzione: atti del convegno internazionale di studi, Firenze*, (Colloque de Florence), p. 523-537.
- Catach, N. 1991. «La ponctuation et l'acquisition de la langue écrite. Norme, système, stratégies». *Pratiques*, no 70, p. 49-59.
- Catach, N. 1980. «La ponctuation». *Langue française*, no 45, p. 16-27.
- Colignon, J.-P. 1981. *La ponctuation: Art et finesse*. Paris: éole.
- Cooper, W. et J. Paccia-Cooper. 1980. *Syntax and Speech*. Cambridge (Mass.): Harvard University Press.
- Cooper, W., J. Paccia et S. Lapointe. 1978. «Hierarchical Coding in Speech Timing». *Cognitive Psychology*, vol. 10, p. 154-177.
- Cosnier, J. et C. Kerbrat-Orecchioni (dir. publ.). 1987. *Décrire la conversation*. Lyon: Presses Universitaires de Lyon.
- Damourette, J. 1939. *Traité moderne de ponctuation*. Paris: Larousse.
- Dannequin, C. 1980. «La fessée aux orties». *Études de linguistique appliquée*, no 37, p. 108-117.

- Dessureault-Dober, D. 1974. «Étude sociolinguistique de: /ça fait que/: coordonnant logique et marqueur d'interaction». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Dines, E. R. 1980. «Variation in discourse — "and stuff like that"». *Language in Society*, vol 9, p. 13-31.
- Doppagne, A. 1978. *La bonne ponctuation*. Paris-Gembloux: Duculot.
- Drescher, M. 1996. «L'apport des généralisations à l'organisation du discours narratif». In *Autour de la narration: Les abords du récit conversationnel*, sous la dir. de M. Laforest, p. 135-150. Québec: Nuit blanche éditeur.
- Drillon, J. 1991. *Traité de la ponctuation française*. Paris: Gallimard.
- Ducrot, O. 1972. *Dire et ne pas dire*. Paris: Hermann.
- Ducrot, O. et collaborateurs. 1980. *Les mots du discours*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Ducrot, O. et J.-M. Schaeffer. 1995. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*. Paris: Seuil.
- Duncan, S. 1972. «Some signals and rules for taking speaking turns in conversation». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol. 23, no 2, p. 283-292.
- Fayol, M. 1988. «Le développement de la ponctuation dans la production du texte». *Recherches*, no 8 (mai), p. 81-85. Compte rendu d'une conférence, Université de Dijon.
- Gadet, F. 1982. «L'analyse du discours et l'interprétation». *Documentation et recherche en linguistique allemande contemporaine-Vincennes (DRLAV)*, no 27, p. 107-133.
- Gadet, F. 1989. «Le parlé coulé dans l'écrit: le traitement du détachement par les grammairiens du XX^e siècle». *Langue française*, no 89, p. 110-124.
- Gadet, F. 2003. «La variation: le français dans l'espace social, régional et international». In *Le grand livre de la langue française*, sous la dir. de M. Yaguello, p. 91-152. Paris: Éditions du Seuil.
- Giacomi, A. , H. Cedergren et M. Yaeger. 1977. «"Pi", "et pi"... "pi que" à Montréal». *Recherches sur le français parlé*, no 1 (mars), p. 87-99. Université de Provence.
- Gobbe, R. et M. Tordoir. 1986. *Grammaire française*. Saint-Laurent: Trécaré.
- Goffman, E. 1981. *Forms of Talk*. Philadelphia (É.-U.): University of Pennsylvania Press.
- Goldman-Eisler, F. 1964. «Discussion and further comments». In *New Directions in the Study of Language*, Cambridge, Mass. : MIT Press, p. 109-130.
- Grevisse, M. 2000. *Le bon usage: Grammaire française*, 13^e éd. ref. par A. Goosse. Gembloux (Belg.): Duculot.
- Guillaumin, C. 1992. *Sexe, race et pratique du pouvoir: L'idée de nature*. Paris: Côté-femmes.
- Gülich, E. 1970. *Makrosyntax der Gliederungssignale im gesprochenen Französisch*. München: Fink.
- Gumperz, J. J. , H. Kaltman, et M. C. O'Connor. 1984. «Cohesion in Spoken and Written Discourse: Ethnic Style and the Transition to Literacy». In *Coherence in Spoken and Written Discourse*, sous la dir. de D. Tannen, p. 3-19. Norwood (New Jersey): ALEX Publishing Corporation.
- Hymes, D. 1972. «Models of the Interaction of Language and Social Life». In *Directions in Sociolinguistics*, sous la dir. de J. J. Gumperz et D. Hymes, p. 35-71. New York: Holt Rinehart and Winston Inc.
- Hjemslev, L. 1968. *Prolegomène à une théorie du langage*. Paris: Éditions de Minuit.

- Jaffré, J.-P. 1991. «La ponctuation du français: Études linguistiques contemporaines». *Pratiques*, no 70, p. 61-83.
- Jakobson, R. 1963. *Essais de linguistique générale*. Paris: Éditions de Minuit.
- Kerbrat-Orecchioni, C. 1990. *Les interactions verbales*. T. 1. Paris: Armand Colin.
- Labov, W. 1972. *Language in the inner city: studies in the black vernacular*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. 1973. *Sociolinguistic Patterns*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Labov, W. 1976. *Sociolinguistique*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Labov, W. 1978. *Le parler ordinaire: la langue dans les ghettos noirs des États-unis*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Labov, W. 1986. «Sources of Inherent Variation in the Speech Process». In *Invariance and Variability in Speech Processes*, sous la dir. de J. S. Perkell et D. H. Klatt, p. 402-425. Hillsdale (New Jersey): Lawrence Erlbaum Associates, Publishers.
- Labov, W. et D. Fanshel. 1977. *Therapeutic Discourse: Psychotherapy as Conversation*. New York: Academic Press.
- Lakoff, R. 1975. *Language and woman's place*. New York: Harper & Row.
- Laurendeau, P. 1982. «Pi¹ et Pi² en français du Québec: un continuum sémantique à désambiguïser». *Revue de l'association québécoise de linguistique*, vol. 2, no 2 (décembre), p. 91-108.
- Laurin, C. 1989. «La parenthèse discursive, une rupture stratégique dans l'interaction verbale». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal.
- Léard, J.-M. 1995. *Grammaire québécoise d'aujourd'hui: comprendre les québecismes*. Montréal: Guérin.
- Léard, J.-M. 1996. «Ti/-tu, est-ce que, qu'est-ce que, ce que, he que, don: Modalization Particules in French? ». *Revue québécoise de linguistique*, vol. 24, no 2, p. 107-124.
- Le Gal, É. 1933. *Apprenons à ponctuer*. Paris: Librairie Delagrave.
- Lemieux, M., C. Fontaine et D. Sankoff. 1986. «Quantificateur et marqueur de discours». In *Diversity and diachrony*, sous la dir. de D. Sankoff, p. 381-390. Philadelphie: John Benjamins.
- Levinson, S. C. 1983. *Pragmatics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Le Petit Larousse illustré*, éd. 1998. Paris: Larousse.
- Luzzati, D. 1985. «Analyse périodique du discours». *Langue française*, no 65, p. 62-72.
- Martin, J.G. 1970. «On judging pauses in spontaneous speech». *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, no 9, p. 75-78.
- Martirena, A. M. 1970. «A study of Interaction Markers in Conversational Spanish». Mémoire de maîtrise, Ithaca, Cornell University.
- Martirena, A. M. 1976. «A Study of Interaction Markers in Conversational Spanish». In *Language and Man: Anthropological Issues*, sous la dir. de W. C. McCormack et S. A. Wurm, p. 269-286. The Hague: Mouton.
- Martirena, A. M. 1980. «Interruptions of Continuity and Other Features Characteristic of Spontaneous Talk». In *The Relationship of Verbal and Nonverbal Communication*, sous la dir. de M. R. Key, p. 185-193. The Hague: Mouton.
- Mathieu, N.-C. 1991. *L'anatomie politique: Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris: Côté-femmes.
- Michard, C. 1996. «Genre et sexe en linguistique: les analyses du masculin générique». *Mots*, no 49, p. 29-47.

- Michard, C. 2002. *Le sexe en linguistique: sémantique ou zoologie?* Paris: L'Harmattan.
- Michard, C. 2003. «La notion de sexe en français: Attribut naturel ou marque de la classe de sexe appropriée?». *Langage & Société*, no 106 (décembre), p. 63-80.
- Moeschler, J. 1986. «Connecteurs pragmatiques, lois de discours et stratégies interprétatives: parce que et la justification énonciative». *Cahiers de linguistique française*, no 7, p. 149-167.
- Moeschler, J. 1987. «Trois emplois de parce que en conversation». *Cahiers de linguistique française*, no 8, p. 97-110.
- Mouchon, J. 1980. «Analyse d'une prise de parole en situation scolaire». *Études de linguistique appliquée*, no 37, p. 97-107.
- Pasques, L. 1978. «Ponctuation à l'écrit, arrangement rythmique à l'oral, à propos d'un conte de Marcel Jouhandeau lu par l'auteur» (résumé). In *La ponctuation: Recherches historiques et actuelles*, t. 2: Actes de la Table ronde internationale C.N.R.S.-H.E.S.O. (Ivry, 11-12 mai 1978), sous la dir. de N. Catach et J. Petit, p. 22-23. Paris: Publications G.T.M.
- Riegel, M., J.-C. Pellat et R. Rioul. 2002. *Grammaire méthodique du français*, 2^e éd. Paris: Presses Universitaires de France.
- Roulet, E. et collaborateurs. 1985. *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne: Peter Lang.
- Sacks, H., E. A. Schegloff et G. Jefferson. 1974. «A simplest systematics for the organization of turn-taking for conversation». *Language*, vol. 50, no 4, p. 696-735.
- Sankoff, D., G. Sankoff, S. Laberge et M. Topham. 1976. «Méthodes d'échantillonnage et utilisation de l'ordinateur dans l'étude de la variation grammaticale». *Cahier de linguistique*, no 6, p. 85-125.
- Schegloff, E. A. 1982. «Discourse as an interactional achievement: some uses of 'uh huh' and other things that come between sentences». In *Analyzing Discourse: Text and Talk. Georgetown University Round Table on Languages and Linguistics 1981*, sous la dir. de D. Tannen, p. 71-93. Washington (D.C.): Georgetown University Press.
- Schegloff, E. A. et H. Sacks. 1973. «Opening up Closings». *Semiotica*, no 8, p. 289-327.
- Schiffrin, D. 1977. «Opening encounters». *American Sociological Review*, vol. 42, no 5, p. 679-691.
- Schiffrin, D. 1987. *Discourse markers*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Schneuwly, B. 1988. *Le langage écrit chez l'enfant: La production des textes informatifs et argumentatifs*. Neuchâtel (Suisse): Delachaux & Niestlé.
- Séguin, J.-P. 1993. *L'invention de la phrase au XVIII^e siècle: contribution à l'histoire du sentiment linguistique français*. Paris: Société pour l'information grammaticale.
- Sensine, H. 1930. *La ponctuation en français*. Paris: Payot.
- Settekorn, W. 1977. «Pragmatique et rhétorique discursive». *Journal of Pragmatics*, vol. 1, no 3, p. 195-209.
- Sève, A. 1973. *Dictionnaire orthographique et grammatical*. Nice: X.-G. Boyer.
- Shaughnessy, M. P. 1977. *Errors and expectations: A guide for the teacher of basic writing*. New-York: Oxford University Press.
- Sirdar-Iskandar, C. 1980. «Eh bien! le russe lui a donné trois francs». In *Les mots du discours*, sous la dir. d'O. Ducrot et collaborateurs, p. 161-191. Paris: Les Éditions de Minuit.

- Spengler, N. (de). 1980. «Première approche des marqueurs d'interactivité». *Cahiers de linguistique française*, no 1, p. 128-148.
- Thimonnier, R. 1974. *Code orthographique et grammatical*. Paris: Hatier.
- Tournier, C. 1978. «Pour une approche linguistique de la ponctuation». In *La ponctuation: Recherches historiques et actuelles*, t. 2: Actes de la Table ronde internationale C.N.R.S.-H.E.S.O. (Ivry, 11-12 mai 1978), sous la dir. de N. Catach et J. Petit, p. 252-270. Paris: Publications G.T.M.
- Tournier, C. 1980. «Histoire des idées sur la ponctuation: des débuts de l'imprimerie à nos jours». *Langue française*, no 45, p. 28-40.
- Védénina, L. G. 1973. «La transmission par la ponctuation des rapports du code oral avec le code écrit». *Langue française*, no 19, p. 33-40.
- Védénina, L. G. 1989. *Pertinence linguistique de la présentation typographique*. Paris: Peeters/Selaf.
- Vicher, A. et D. Sankoff. 1989. «The emergent syntax of pre-sentential turn openings». *Journal of Pragmatics*, no 13, p. 81-97.
- Villers, M.-È. de. 1997. *Multidictionnaire de la langue française*. Montréal: Québec/Amérique.
- Vincent, D. 1983. «Les ponctuels de la langue». Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal.
- Vincent, D. 1986. «Que fait la sociolinguistique avec l'analyse du discours et vice versa». *Langage et société*, no 38, p. 7-17.
- Vincent, D. 1987. *Les particules d'attaque d'énoncés de conversations rapportées en discours direct*. Centre de recherches en éducation franco-ontarienne, institut d'études pédagogiques de l'Ontario. p. 1-11.
- Wittig, M. 2001. *La pensée straight*. Paris: Balland.
- Yngve, V. 1970. «On getting a word in edgewise». *Papers from the Sixth Regional Meeting*, Chicago Linguistic Society. Chicago: Chicago Linguistic Society. p. 567-577.